

SUITE DU LIVRE ONZIÈME.

FIN DE L'HISTOIRE DE SYRACUSE.

La fin de l'histoire de Syracuse peut se diviser en trois parties. La première renferme le long règne d'Hiéron II ; la seconde, le court règne d'Hyéronyme, son petit fils, les troubles de Syracuse qui en furent la suite, le siége et la prise de cette ville par Marcellus ; le troisième enfin, un précis abrégé de l'histoire de Syracuse, avec quelques réflexions sur le gouvernement et le caractère des Syracusains, et sur Archimède.

Article I. — §. I. *Hiéron, second du nom, est choisi pour capitaine général à Syracuse, et bientôt après nommé roi. Il fait alliance avec les Romains au commencement de la première guerre punique.*

Hiéron II descendoit de la famille de Gélon (an. m. 3700. av. J. C. 304. — Justin, liv. 23, cap. 4), qui avoit régné à Syracuse.

Comme sa mère étoit d'une condition servile, Hiérocle son père, selon la barbare coutume de ces temps-là, le fit exposer peu de temps après sa naissance, croyant que cet enfant deshonoroit la noblesse de sa race. Si l'on en croit le récit fabuleux de Justin, des abeilles le nourrirent pendant plusieurs jours. L'oracle ayant déclaré que cet événement singulier étoit un présage assuré de sa future grandeur, Hiérocle le fit reporter à son logis, et l'éleva avec tous les soins possibles.

L'enfant tira de cette éducation tout le fruit qu'on en pouvoit attendre. Il se distingua dans la suite entre tous ses égaux par son adresse dans tous les exercices militaires, et par son courage dans les combats. Il mérita l'estime de Pyrrhus, et reçut de sa main plusieurs récompenses. Il étoit beau de visage, d'une grande taille, et d'une complexion robuste. Il (1) faisoit paroître beaucoup de douceur et d'honnêteté dans les conversations, de justice dans le maniement des affaires, de modération dans le commandement : de sorte qu'il ne lui manquoit que la qualité de roi, en ayant déjà toutes les vertus.

(An. M. 3729. Av. J. C. 275). La dissention s'étant mise entre les citoyens de Syracuse et leurs troupes (Polyb. lib. 1, pag. 8, 9), celles-

(1) In alloquio blandus, in negotio justus, in imperio moderatus : prorsus ut nihil ei regium deesse, præter regnum, videretur. (Justin.)

xi, qui étoient dans le voisinage, élevèrent Artémidore et Hiéron au souverain commandement, ce qui renfermoit toute l'autorité civile et militaire. Le dernier étoit alors âgé de trente ans, mais d'une prudence et d'une maturité qui annonçoient un grand roi. Honoré du commandement, il entra dans la ville par le moyen de quelques amis, et ayant su gagner ceux qui étoient d'un parti contraire, et qui ne cherchoient qu'à brouiller, il se conduisit avec tant de sagesse et de grandeur d'ame, que les Syracusains, quoique très-mécontens de la liberté que s'étoient donné les soldats de faire une élection qui n'étoit pas de leur compétence, ne laissèrent pas de lui conférer, d'un consentement unanime, le titre et le pouvoir de souverain commandant.

Dès ses premières démarches, il fut aisé de juger que le nouveau magistrat aspiroit à quelque chose de plus qu'à cette charge. En effet, voyant qu'à peine les troupes étoient sorties de la ville, que Syracuse étoit troublée par des esprits séditieux et amateurs de la nouveauté, il sentit de quelle importance il étoit qu'en son absence, et en celle de l'armée, il pût compter sur quelqu'un qui retînt la bourgeoisie dans le devoir. Leptine lui parut fort propre pour ce ministère; il avoit beaucoup de gens dévoués à ses intérêts, et un grand crédit auprès du peuple. Hiéron se l'attacha pour toujours en épousant sa fille, et par cette même alliance, il assura la tranquillité publique pour les temps où

il seroit obligé de s'éloigner de Syracuse, et de marcher à la tête des armées.

Un autre coup de politique bien plus hardi, mais bien moins légitime, le mit en sûreté et en repos pour toujours. Il avoit tout à craindre de la part des soldats étrangers, esprits remuans et mal intentionnés, sans respect pour leurs commandans, sans affection pour un état dont ils ne faisoient point partie, uniquement occupés du désir de dominer ou d'amasser de l'argent, et toujours préparés à la révolte; qui ayant été assez hardis pour s'arroger, par l'élection des magistrats, un droit qui ne leur appartenoit point, étoient capables, sur le moindre mécontentement, de tout entreprendre contre lui-même. Il comprit aisément qu'il n'en seroit jamais le maître, parce qu'ils étoient trop bien unis; que s'il entreprenoit de punir les plus coupables, leur châtiment ne manqueroit pas d'irriter le reste; et que l'unique moyen de faire cesser les troubles, étoit d'exterminer entièrement cette milice factieuse, dont la licence et l'esprit de rébellion ne pouvoit que corrompre les autres, et les porter à de pernicieux excès. Trompé par un faux zèle et un amour aveugle du bien public, et touché vivement aussi par la vue des dangers auxquels il seroit exposé à tout moment, il crut devoir en venir, pour le salut de la patrie et pour sa propre sûreté, à cette dure et fâcheuse extrémité, qui étoit contraire à son caractère aussi-bien qu'à l'équité, mais qui lui parut nécessaire dans la conjoncture présente. Il se mit

donc en campagne sous prétexte d'attaquer les Mamertins (1). Quand il fut arrivé à la vue des ennemis, il partagea son armée en deux, posta d'un côté les soldats qui étoient Syracusains, et de l'autre ceux qui ne l'étoient pas. Il se mit à la tête des premiers comme pour faire une attaque, et laissa les autres exposés aux Mamertins, qui les taillèrent tous en pièces : après quoi il retourna tranquillement à Syracuse avec les troupes de la ville.

L'armée ainsi purgée de tout ce qui pouvoit y causer des troubles et des séditions, il leva par lui-même un nombre suffisant de nouvelles troupes, et remplit ensuite paisiblement les devoirs de sa charge. Les Mamertins, fiers de leurs premiers succès, se répandant dans la campagne, il marcha contre eux avec les troupes syracusaines, qu'il avoit bien armées et bien aguerries, et leur livra bataille dans la plaine de Myle. Une grande partie des ennemis resta sur la place, et les généraux furent faits prisonniers (an m. 3736. av. J. C. 268). A son retour, il fut déclaré roi par tous les citoyens de Syracuse, et ensuite par tous les alliés. Il s'étoit passé sept ans depuis qu'il avoit été élevé à la suprême magistrature.

Il seroit difficile de justifier la manière dont il y monta. Soit qu'il eût mis lui-même les sol-

* C'étoient des bandes originaires de Campanie, qu'Agathocle avoit prises à sa solde, et qui ensuite s'étoient emparées de Messine, après en avoir égorgé les principaux habitans.

dats étrangers en mouvement, ce qui paroît assez vraisemblable; soit qu'il se fût prêté simplement à leur zèle, c'étoit une infidélité criminelle contre sa patrie et contre l'autorité publique, à laquelle il donnoit une mortelle atteinte par son exemple. Il est vrai que l'irrégularité de son entrée dans les charges fut un peu corrigée par le consentement que le peuple et les alliés y donnèrent après coup; mais peut-on dire que, dans de telles conjonctures, ce consentement fût parfaitement libre? Pour son élection à la royauté, elle n'eut rien de forcé. Si son ambition secrète y eut quelque part, cette faute fut bien réparée par la manière sage et désintéressée dont il s'y conduisit pendant la longue durée de son règne et de sa vie.

La perte de la bataille dont nous avons parlé dérangea entièrement les affaires des Mamertins. Les uns eurent recours aux Carthaginois, auxquels ils livrèrent leur citadelle; les autres résolurent d'abandonner la ville aux Romains, et les firent prier de venir à leur secours: c'est ce qui donna lieu à la première guerre punique, comme je l'ai exposé dans l'histoire des Carthaginois.

Appius Claudius, consul, se mit en mer pour aller au secours des Mamertins (Frontin. Stratag. lib. 1, c. 4). Ne pouvant passer le détroit de Messine, occupé par les Carthaginois, il fit mine d'abandonner cette entreprise, et de retourner du côté de Rome avec tout ce qu'il avoit de troupes de débarquement. Sur cette nouvelle,

les ennemis, qui bloquoient Messine du côté de la mer, s'étant retirés comme s'il n'y avoit plus rien à craindre, Appius revira de bord, et passa sans danger.

Les Mamertins ayant, partie par menaces, partie par surprise (Polyb. lib. 1, pag. 10, 11), chassé de la citadelle l'officier qui y commandoit de la part des Carthaginois, appelèrent Appius, et lui ouvrirent les portes de la ville. Peu de temps après, les Carthaginois en formèrent le siége, et firent un traité d'alliance avec Hiéron, qui joignit ses troupes aux leurs. Le consul romain prit le parti de donner bataille, et attaqua premièrement les Syracusains : le combat fut rude. Hiéron montra tout le courage possible, mais ne put résister à la valeur des Romains, et fut obligé de céder et de se retirer à Syracuse. Claudius ayant remporté une semblable victoire sur les Carthaginois, se vit maître de la campagne, s'avança jusqu'à Syracuse, et songea même à l'assiéger.

La nouvelle des heureux succès d'Appius dans la Sicile étant arrivée à Rome, y répandit une grande joie. Pour en profiter, on crut devoir faire de nouveaux efforts (an. m. 3741. av. J.-C. 263). Les deux consuls qu'on venoit de nommer, Manius-Otacilius et Manius-Valerius (Polyb. lib. 1, pag. 15, 16), eurent ordre de passer en Sicile. A leur arrivée, plusieurs villes des Carthaginois et des Syracusains se rendirent à discrétion.

La consternation de la Sicile, jointe au nom-

bre et à la force des légions romaines, fit concevoir à Hiéron quel seroit le succès de la guerre qui commençoit. Ce prince reconnut qu'il pouvoit compter sur une amitié plus fidèle et plus constante de la part des Romains; il savoit que les Carthaginois n'avoient pas renoncé au dessein, qu'ils avoient formé anciennemeut, d'envahir toute la Sicile, et, s'ils se rendoient maîtres de Messine, il sentoit bien que sa puissance ne tiendroit à rien avec des voisins si dangereux et si redoutables. Il ne vit point d'autre expédient, pour conserver son royaume, que de laisser les Carthaginois aux prises avec les Romains, bien assuré que la guerre seroit longue et opiniâtre entre ces deux républiques égales en force, et que tant qu'elles seroient aux mains, il n'avoit point à craindre d'être opprimé ni par l'une ni par l'autre. Il envoya donc aux consuls des ambassadeurs, pour traiter de paix et d'alliance. On n'eut garde de refuser leurs offres; on craignoit trop que les Cathaginois, tenant la mer, ne fermassent tous les passages pour les vivres: crainte d'autant mieux fondée, que les premières troupes, qui avoient passé le détroit, avoient beaucoup souffert de la disette. Une alliance avec Hiéron mettoit de ce côté-là les légions en sûreté: on y donna d'abord les mains. Les conditions furent que le roi rendroit aux Romains, sans rançon, ce qu'il avoit fait sur eux de prisonniers, et qu'il leur paieroit cent talens d'argent (cent mille écus).

Depuis ce temps, Hiéron ne vit plus la guerre

dans ses états; il n'y prit d'autre part que d'envoyer, dans l'occasion, des secours aux Romains : du reste, il régna en roi qui ne cherche et n'ambitionne que l'estime et l'amour de ses sujets. Jamais prince ne s'est rendu plus recommandable, et n'a joui plus long-temps des fruits de sa sagesse et de sa prudence. Pendant plus de cinquante ans qu'il vécut après avoir été nommé roi, tout étant en feu autour de lui par les cruelles guerres que se firent les deux plus puissans peuples du monde, il fut assez prudent et assez heureux pour n'en être que simple spectateur, et pour entendre seulement le bruit des armes qui ébranloit toutes les régions voisines, se conservant lui et son peuple dans une paix profonde.

Les Romains sentirent en plus d'une occasion pendant la première guerre punique (Polyb. pag. 18), et surtout dans le siége d'Agrigente qui en fut comme l'ouverture, de quel secours étoit pour eux l'alliance faite avec Hiéron, qui leur fournit abondamment des vivres dans des temps où l'armée romaine, sans lui, auroit été exposée à une extrême disette.

L'intervalle entre la fin de la première guerre punique et le commencement de la seconde, qui est environ de vingt-cinq ans, fut pour Hiéron un temps de paix et de tranquillité, pendant lequel il est peu parlé des actions de ce prince.

(An. M. 3763. Av. J.-C. 241). Polybe (lib. 1, pag. 84) seulement nous apprend que les Carthaginois, dans la fâcheuse guerre qu'ils eurent à

essuyer contre les étrangers ou mercenaires, qui fut appelée la guerre d'Afrique, se voyant extrêmement pressés, eurent recours à leurs alliés, et surtout au roi Hiéron, qui leur accorda tout ce qu'ils demandoient de lui. Ce prince comprit que pour se maintenir en Sicile, il étoit de son intérêt que les Carthaginois eussent le dessus dans cette guerre, de peur que si les étrangers, qui avoient déjà remporté plusieurs avantages contre les Carthaginois, venoient à prévaloir entièrement, ils ne trouvassent plus d'obstacles à leurs projets, et qu'ils ne songeassent à porter leurs armes victorieuses dans la Sicile. Peut-être aussi, comme il étoit excellent politique, crut-il devoir se tenir en garde contre la trop grande puissance des Romains, qui seroient devenus maîtres absolus, si les Carthaginois eussent succombé dans la guerre contre les révoltés.

Hiéron ne s'appliqua, pendant ce long intervalle de paix, qu'à rendre ses sujets heureux, et à réparer les maux que l'injuste gouvernement d'Agathocle, qui l'avoit précédé de quelques années, et les discordes intestines qui en furent la suite, leur avoient causés : digne occupation d'un roi. Il y avoit dans le caractère des Syracusains de la légéreté et de l'inconstance, qui leur faisoit prendre souvent des partis excessifs et violens; mais dans le fond ils avoient de la douceur et de l'équité, et n'étoient point ennemis d'une soumission juste et raisonnable. La preuve en est que lorsqu'on les gouvernoit avec modération et sagesse, comme fit Timoléon, ils res-

pectoient l'autorité des lois et des magistrats, et leur obéissoient avec joie.

Hiéron, dès qu'il étoit entré en charge et qu'on lui eut confié la première magistrature, avoit montré combien il détestoit la malheureuse politique des tyrans, qui regardant les citoyens comme leurs ennemis, ne songeoient qu'à les affoiblir et à les intimider, et donnoient toute leur confiance aux soldats étrangers, dont ils étoient toujours environnés. Il commença par mettre les armes entre les mains des citoyens, les forma avec soin aux exercices de la guerre, et les employa préférablement à tous les autres.

§. II. *Règne pacifique d'Hiéron. Il favorise particulièrement l'agriculture. Il profite de l'habileté d'Archimède, son parent, qui lui fait construire une infinité de machines propres pour la défense d'une place. Il meurt fort âgé, et fort regretté des peuples.*

Quand Hiéron fut arrivé à la souveraine autorité, sa grande application fut de bien persuader à ses sujets, moins par des paroles que par sa conduite, qu'il étoit infiniment éloigné de vouloir donner la moindre atteinte ni à leurs biens ni à leur liberté. Il songea, non à s'en faire craindre, mais à s'en faire aimer. Il se regarda moins comme leur maître que comme leur protecteur et leur père. Avant son règne,

l'état avoit été partagé en deux factions, celle des citoyens et celle des soldats, dont les différends soutenus de part et d'autre avec beaucoup d'animosité, avoient causé des maux infinis. Il s'appliqua à en éteindre tous les restes, et à arracher des esprits jusqu'aux moindres semences de division et de mésintelligence. Il paroît qu'il y réussit merveilleusement, puisque, pendant un règne de plus de cinquante ans, on ne voit point qu'aucune sédition ni aucune révolte se soit élevée à Syracuse, et en ait troublé le repos.

Ce qui contribua sans doute le plus à conserver cette tranquillité, fut le soin particulier que prit Hiéron de tenir ses sujets fort occupés; de bannir de ses états l'oisiveté et la fainéantise, mère de tous les vices, et source ordinaire des séditions; d'entretenir et d'augmenter la fertilité naturelle du pays, et de mettre en honneur l'agriculture, ce qu'il regardoit comme un moyen sûr de rendre ses peuples heureux, et de répandre l'abondance dans son royaume. En effet, la culture des terres, outre qu'elle occupe et met en mouvement une infinité de mains, qui sans cela demeureroient oisives et engourdies, attire dans un pays, par la traite des grains, les richesses des peuples voisins, et les fait couler dans les maisons des particuliers par un commerce qui se renouvelle tous les ans, et qui est le fruit légitime de leur travail et de leur industrie. C'est ici, et l'on ne peut trop le répéter, un des principaux soins d'un sage gouvernement, et une

des parties les plus essentielles d'une bonne et saine politique, mais qui malheureusement est trop négligée.

Hiéron s'y appliqua entièrement. Il ne jugea pas indigne de la royauté d'étudier par lui-même et d'approfondir toutes les règles de l'agriculture; il se donna même la peine, dit Pline (l. 18, cap. 3), de composer sur cette matière des ouvrages dont la perte doit être bien regrettée; mais il envisagea cet objet d'une manière encore plus digne d'un roi. Le blé faisoit la principale richesse du pays, et le fonds le plus assuré des revenus du prince; il crut donc que c'étoit là une affaire capitale, qui demandoit toute son application et tous ses soins. Pour établir un bon ordre dans ce commerce, pour assurer et rendre heureuse la condition des laboureurs, qui composoient la plus nombreuse partie de l'état; pour fixer les droits du prince, qui en tiroit son principal revenu; pour obvier aux désordres qui pourroient s'y glisser, et pour prévenir les injustes vexations qu'on s'efforceroit peut-être dans la suite d'y introduire, Hiéron fit des réglemens si sages, si raisonnables, si pleins d'équité, si conformes en même temps aux intérêts du peuple et à ceux du prince, qu'ils devinrent comme le code du pays, et furent toujours observés inviolablement comme une loi sacrée, non-seulement sous son règne, mais dans tous les temps qui suivirent. Quand les Romains eurent réduit sous leur pouvoir la ville et les états de Syracuse, ils ne lui imposèrent point de nouveaux

tributs, et (1) voulurent que toutes choses fussent toujours réglées selon *les lois d'Hiéron*, afin que les Syracusains, en changeant de maître, eussent la consolation de ne point changer de réglement, et de se voir conduits encore, en quelque sorte, par un prince dont le nom seul leur étoit toujours fort cher, et leur rendoit ces lois infiniment respectables.

J'ai dit qu'en Sicile le blé faisoit un des principaux revenus du prince : on lui en payoit la dîme, c'est-à-dire la dixième partie ; ainsi il avoit intérêt que le pays fût bien cultivé, que toutes les terres fussent mises en valeur, et qu'elles rapportassent beaucoup, puisque son revenu augmentoit à proportion de la fertilité des terres. Ceux qui ramassoient cette dîme pour le prince, laquelle lui étoit payée en nature et non en argent, s'appeloient *decumani*, comme qui diroit *fermiers des dîmes*. Hiéron, dans les règlemens qu'il fit sur ce sujet, ne négligea pas ses intérêts, et cela est d'un prince sage et économe. Il savoit qu'il est toujours à craindre que les gens de la campagne, qui regardent souvent comme un joug insupportable les impôts les plus légitimes et les plus modérés, ne soient tentés de frauder les droits du prince. Pour leur épar-

(1) Decumas lege Hieronica semper vendendas censuerunt, ut iis jucundior esset muneris illius functio, si ejus regis, qui Siculis carissimus fuit, non solùm instituta, commutato imperio, verùm etiam nomen remaneret. (Cic. Orat. in Ver. de frum. n. 15.)

gner cette tentation, il (1) prit des précautions si justes et si exactes, que, soit que le blé fût encore en épi, ou dans l'aire pour être battu, ou qu'il fût serré dans les greniers, ou qu'on en fît le transport, il n'étoit pas possible au laboureur d'en rien détourner, ni de frauder le fermier d'un seul grain, sans s'exposer à une très-grande punition. C'est Cicéron qui entre dans ce détail; mais il ajoute aussitôt qu'Hiéron avoit pris les mêmes précautions contre l'avidité des fermiers, à qui il n'étoit pas possible non plus de rien extorquer des laboureurs au-delà de la dîme. Il paroît qu'Hiéron (Cic. ibid. n. 14) ne vouloit pas que, sous quelque prétexte que ce fût, on tirât les laboureurs de leur demeure. En effet, dit Cicéron en invectivant contre Verrès, qui les fatiguoit par de fréquens et de pénibles voyages, il est bien triste et bien fâcheux de tirer de pauvres laboureurs de leur campagne à la ville, de leur charrue au barreau, du soin de cultiver les terres à celui de poursuivre un procès. *Miserum atque iniquum, ex agro homines traduci in forum, ab aratro ad subsellia, ab usu rerum rusticarum ad insolitam litem atque judicium* (ibid. n. 26). Et d'ailleurs peuvent-ils se flatter, quelque bon droit qu'ils aient,

(1) Hieronica lex omnibus custodiis subjectum aratorem decumano tradit, ut neque in segetibus, neque in areis, neque in horreis, neque in amovendo, neque in asportando frumento, grano uno posset arator, sine maximâ pœnâ, fraudare decumanum. (Cic. Verr. de frum. n. 20.)

qu'on leur rendra justice au préjudice des fermiers? *Judicio ut arator decumanum persequatur!*

Est-il un plus grand éloge d'un roi que ce que l'on voit ici? Hiéron pouvoit entreprendre des guerres, car il ne manquoit pas de courage; gagner des batailles, faire des conquêtes, étendre les bornes de ses états. A ces conditions il passeroit pour un héros dans l'esprit de la plupart des hommes. De combien d'impôts auroit-il fallu charger les peuples! Combien de laboureurs auroit-il fallu arracher de leurs terres! Combien de sang en auroit-il coûté pour remporter ces victoires! et de quelle utilité eussent-elles été pour l'état? Hiéron, qui savoit en quoi consiste la solide gloire, mit la sienne à gouverner sagement son peuple, et à le rendre heureux. Au lieu de conquérir de nouveaux pays par la force des armes, il chercha à multiplier le sien en quelque sorte par la culture des terres, en les rendant plus fertiles qu'elles n'étoient, et à multiplier réellement son peuple, ce qui fait la véritable force et la véritable richesse d'un état, et qui ne peut manquer d'arriver quand les gens de la campagne tirent un fruit raisonnable de leur travail.

(An. M. 3786. Av. J. C. 218). Ce fut dans la seconde guerre punique (Liv. lib. 21. n. 50, 51) qu'Hiéron donna des preuves éclatantes de son attachement aux Romains. Dès qu'il eut appris l'arrivée d'Annibal dans l'Italie, il alla avec sa flotte toute équipée au-devant de Tibérius Sempronius qui étoit arrivé à Messine, pour offrir ses

services au consul, et l'assurer que dans l'âge avancé où il étoit, il feroit paroître le même zèle pour les intérêts du peuple romain, qu'il avoit montré autrefois, encore tout jeune, dans la première guerre contre les Carthaginois. Il se chargea de fournir gratuitement du blé et des habits aux légions du consul, et aux troupes des alliés. Sur la nouvelle qu'on reçut dans le moment de l'avantage remporté par la flotte romaine sur celle des Carthaginois, le consul remercia le roi de ses offres avantageuses, et n'en fit point alors d'usage.

La fidélité inviolable d'Hiéron pour les Romains (Liv. lib. 22, n. 37 et 38), qui est son caractère le plus marqué, parut encore avec plus d'éclat après leur défaite près du lac de Thrasimène. Ils avoient déjà perdu trois batailles contre Annibal, toutes plus malheureuses et plus sanglantes les unes que les autres. Hiéron, dans cette triste conjoncture, envoya au port d'Ostie une flotte chargée de vivres. Les ambassadeurs de Syracuse, ayant été introduits dans le sénat, dirent : Qu'Hiéron leur maître avoit « été aussi vivement touché de la dernière dis« grace qui leur étoit arrivée, que si elle lui eût « été propre et personnelle : que quoiqu'il sût « bien que la grandeur du peuple romain étoit « presque plus admirable dans les temps d'ad« versité que dans les heureux succès, il leur « avoit envoyé tous les secours qu'on pouvoit « attendre de bons et fidèles alliés, et qu'il prioit « instamment le sénat de vouloir bien les accep-

« ter; que préalablement à tout ils apportoient « une victoire d'or de trois cents livres pesant; « qu'ils daignassent la recevoir comme un au- « gure favorable, et comme un gage des vœux « que le roi faisoit pour leur prospérité; qu'ils « avoient aussi voituré avec eux trois cent mille « boisseaux de froment, et deux cent mille « d'orge; et que si le peuple romain en désiroit « une plus grande quantité, Hiéron en feroit « transporter autant qu'ils voudroient, et dans « les lieux qu'ils désigneroient; qu'il savoit que « que le peuple romain n'employoit dans ses ar- « mées que des citoyens et des alliés, mais qu'il « avoit vu dans leur camp des étrangers armés « à la légère; que par cette raison il leur avoit « envoyé mille hommes, tant archers que fron- « deurs, afin qu'ils pussent les opposer aux Ba- « léares et aux Maures de l'armée d'Annibal. » Ils ajoutoient à ce secours un conseil fort salutaire, qui étoit, « que le préteur qui viendroit « commander en Sicile, fît passer une flotte en « Afrique, afin de susciter des affaires aux Car- « thaginois dans leur propre pays, et de les met- « tre hors d'état, par cette diversion, d'envoyer « des secours à Annibal. »

Le sénat répondit aux ambassadeurs du roi en des termes fort obligeans et fort honorables: « Qu'Hiéron agissoit en prince très-généreux, « et en allié très-fidèle; que depuis qu'il avoit « contracté alliance avec les Romains, son at- « tachement pour eux s'étoit toujours soutenu « sans aucune interruption; enfin, qu'en tout

« temps et en tout lieu il les avoit puissamment « et magnifiquement secourus; que le peuple « romain étoit sensible, comme il le devoit, à « une telle générosité; que quelques villes d'I- « talie avoient déjà présenté de l'or au peuple « romain, qui, après avoir marqué sa recon- « noissance, n'avoit pas cru devoir l'accepter; « que la victoire étoit d'un augure trop favora- « ble pour ne pas la recevoir; qu'il la placeroit « dans le Capitole, c'est-à-dire, dans le temple « du grand Jupiter, afin qu'elle s'y établît une « demeure stable et permanente. » On remit aux consuls tout le blé et l'orge dont la flotte étoit chargée, avec les archers et les frondeurs.

Valère Maxime fait remarquer ici (1) la noble et prudente libéralité d'Hiéron, d'abord dans le généreux dessein qu'il forme, de faire aux Romains un présent qui montoit à trois cent vingt livres pesant d'or; puis dans l'industrieuse précaution qu'il prend pour prévenir et empêcher leur refus. Il ne leur offre point cet or en espèces monnoyées, il connoissoit trop pour cela l'extrême délicatesse du peuple romain; mais sous la figure d'une victoire, qu'ils n'oseroient pas

(1) Trecenta millia modiûm tritici, et ducenta millia hordei, aurique ducenta et quadraginta pondo urbi nostræ muneri misit. Neque ignarus verecundiæ majorum nostrorum quòd nollent accipere, in habitum id victoriæ formavit, ut eos religione motos, munificentia sua uti cogeret: voluntate mittendi priùs, iterum providentia cavendi ne remitteretur, liberalis. (Valer. Max. lib. 4, cap. 8.)

refuser à cause du bon augure qu'elle sembloit porter avec elle.

Il est beau de voir un prince, dont les états étoient situés comme l'étoit Syracuse, par rapport à Carthage de qui elle avoit tout à craindre, dans des conjonctures où Rome paroissoit près de sa ruine, lui demeurer constamment fidèle, et se déclarer hautement pour ses intérêts, malgré tous les dangers auxquels l'exposoit une démarche si hardie. Une politique plus prudente, pour parler le langage ordinaire, auroit peut-être attendu le succès d'une nouvelle action, et ne se seroit pas si fort hâtée de se déclarer sans nécessité, et avec un danger extrême. De tels exemples sont d'autant plus estimables, qu'ils sont rares et presque inouis.

Je ne sais pourtant, si, en bonne politique même, Hiéron ne devoit pas se conduire comme il fit. Le plus grand de tous les malheurs pour Syracuse, étoit que les Carthaginois abattîssent ou même affoiblîssent trop les Romains ; elle auroit été d'abord opprimée par Carthage, située vis-à-vis, et à qui elle convenoit pour affermir son commerce, pour s'assurer l'empire de la mer, pour s'établir solidement dans la Sicile, et s'emparer de l'île entière. Il eût donc été imprudent de laisser succomber ces alliés, et de les abandonner lâchement aux Carthaginois, qui, par cet abandon forcé, n'en seroient pas devenus meilleurs amis des Syracusains. C'étoit un coup décisif d'accourrir promptement au secours des Romains; et puisque Syracuse périssoit néces-

sairement après Rome, il falloit tout risquer pour sauver Rome, ou périr avec elle.

Si les faits que nous a conservés l'histoire d'un règne si long et si heureux, sont en petit nombre, ils ne nous en donnent pas moins grande idée de ce prince, et nous doivent faire extrêmement regretter de n'avoir pas un récit détaillé de ses actions.

La somme de cent talens (cent mille écus) qu'il envoya aux Rhodiens (Polyb. lib. 5 pag. 429), et les présens qu'il leur fit après ce grand tremblement de terre qui avoit ravagé leur île et renversé leur colosse, sont des marques illustres de sa libéralité et de sa magnificence. La modestie qui accompagna ses présens, en relève infiniment le prix. Il fit élever dans la place publique des Rhodiens deux statues qui représentoient le peuple de Syracuse mettant une couronne sur la tête du peuple de Rhodes : comme si, dit Polybe, Hiéron, après avoit fait de si magnifiques présens aux Rhodiens, loin d'en tirer vanité, eût cru leur demeurer lui-même redevable. En effet, un roi qui fait du bien à des étrangers, est avantageusement récompensé de sa libéralité, par le plaisir qu'elle lui cause à lui-même, et par la gloire qu'elle lui procure.

On a une idylle de Théocrite (c'est la XVI[e]) qui porte le nom du roi dont nous parlons, où ce poëte semble reprocher tacitement à ce prince de mal payer les vers qu'on faisoit à son honneur. Mais la manière basse dont il mandie

en quelque sorte une récompense pour les vers qu'il médite, donne lieu de juger que le reproche d'avarice tombe bien plus justement sur le poëte que sur le prince, connu et recommandable, comme nous venons de le voir, par ses libéralités.

C'est au bon goût et à l'attention singulière d'Hiéron, pour tout ce qui concernoit le bien public (Plut. in Marcel. pag. 305, 306), que Syracuse fut redevable de ces étonnantes machines de guerre, dont nous verrons bientôt qu'elle fit un si grand usage lorsqu'elle fut assiégée par les Romains. Quoique ce prince parût tout occupé des soins de la paix et de l'intérieur du royaume, il ne négligeoit point ceux de la guerre, persuadé que le plus sûr moyen de conserver la tranquillité de ses états, étoit de se tenir toujours prêt à faire la guerre aux voisins injustes qui tenteroient de la troubler. Il sut profiter de l'avantage qu'il avoit de posséder dans ses états le plus savant géomètre qui fût dans l'univers : on voit bien que je veux parler du fameux Archimède. Il étoit illustre, non-seulement par sa grande habileté dans la géométrie, mais par sa naissance, puisqu'il étoit parent d'Hiéron. Uniquement sensible aux plaisirs de l'esprit, et plein de dégoût pour le tumulte des affaires et du gouvernement, il s'étoit livré tout entier à l'étude d'une science dont les spéculations sublimes sur des vérités purement intelligibles et spirituelles, et tout-à-fait séparées de la matière, ont un attrait pour

les savans du premier ordre, qui ne leur laisse presque pas la liberté de s'appliquer à aucun autre objet.

Hiéron eut pourtant assez de pouvoir sur Archimède pour l'engager à descendre de ces hautes spéculations, à l'exercice de cette méchanique qui dépend de la main, mais qui est conduite par l'esprit. Il le pressoit sans cesse de ne pas toujours donner l'essor à son art vers des objets immatériels et abstraits, de le rabaisser sur les choses sensibles et corporelles, et de rendre ses raisonnemens en quelque façon plus évidens et plus palpables au commun des hommes, en les mêlant, par l'expérience, avec les choses d'usage.

Archimède entretenoit souvent le roi, qui l'écoutoit toujours avec une grande attention et un extrême plaisir. Un jour qu'il lui expliquoit les merveilleux effets des forces mouvantes, il s'appliqua à lui démontrer *qu'avec une force donnée on pouvoit remuer quelque fardeau que ce fût.* S'applaudissant ensuite de la force de sa démonstration, il osa se vanter que s'il avoit une autre terre que celle que nous habitons, il remueroit celle-ci à sa fantaisie, en passant dans l'autre. Le roi, étonné et ravi, le pria d'exécuter lui-même sa proposition, en remuant quelque grand fardeau avec une petite force.

Archimède se met en devoir de satisfaire la juste et raisonnable curiosité de son parent et de son ami. Il choisit une des galères qui étoient

dans le port, la fait tirer à terre avec beaucoup de travail et à force d'hommes, y fait mettre sa charge ordinaire, et par-dessus sa charge autant d'hommes qu'elle en peut tenir. Ensuite, se mettant à quelque distance, assis à son aise, sans travail, sans le moindre effort, en remuant seulement de la main le bout d'une machine à plusieurs cordes et poulies, qu'il avoit préparée, il ramena la galère à lui par terre, aussi doucement et aussi uniment que si elle n'eût fait que fendre les flots.

Le roi, à la vue d'un si prodigieux effet des forces mouvantes, étoit tout hors de lui; et jugeant par cet essai de la puissance de cet art, il pria instamment Archimède de lui faire plusieurs sortes de machines et de batteries pour les siéges et pour les assauts, tant pour la défense que pour l'attaque des places.

On demande quelquefois si les sublimes connoissances dont nous parlons, conviennent a un roi, et si l'étude des arts et des sciences doit faire partie de l'éducation d'un jeune prince. Ce que nous lisons ici en montre l'utilité. Si le roi Hiéron eût été sans goût et sans curiosité, et qu'il ne se fût occupé que de ses plaisirs, Archimède seroit demeuré tranquille dans son cabinet, et toutes ses rares connoissances n'auroient été d'aucune utilité pour ses sujets. Combien de trésors de science demeurent ensevelis dans les ténèbres, et enfouis pour ainsi dire en terre, parce que les princes ne font aucun cas des savans, et les regardent comme des hommes

inutiles à l'état! Mais, lorsque dans leur jeunesse, ils ont pris une légère teinture des arts et des sciences, car c'est où se doit borner l'étude des princes sur ce point, ils font cas de ceux qui s'y distinguent, ils s'entretiennent quelquefois avec eux, ils les mettent en honneur, et par cette glorieuse protection ils donnent lieu à de précieuses découvertes, dont l'état se ressent utilement. Syracuse eut cette obligation à son roi; et ce fut sans doute l'effet de l'excellente éducation qu'il avoit reçue, car il fut élevé avec grand soin.

Ce qui a été dit jusqu'ici d'Archimède, et bien plus encore ce qui sera bientôt dit de ces admirables machines de guerre qui seront employées au siége de Syracuse, montre quel tort on auroit de mépriser ces sciences sublimes et spéculatives, qui ne s'occupent que de rapports abstraits et d'idées simples. Il est vrai que toutes les spéculations de géométrie pure ou d'algèbre ne s'appliquent pas à des choses utiles; mais il est vrai aussi que la plupart de celles qui ne s'y appliquent pas, conduisent ou tiennent à celles qui s'y appliquent. Elles peuvent paroître infructueuses tant qu'elles ne sortent point, pour ainsi dire, de ce monde intellectuel; mais les mathématiques mixtes, qui descendent à la matière, et qui considèrent les mouvemens des astres, la parfaite connoissance de la navigation, l'art de rapprocher les objets éloignés par le moyen du télescope, l'augmentation des forces mouvantes, la justesse et l'exactitude du

nivellement, et d'autres pareils objets, deviennent d'un commerce plus accessible, et se familiarisent en quelque sorte avec le vulgaire. Le travail d'Archimède fut long-temps obscur, et peut-être méprisé, parce qu'il se renfermoit dans de simples et de stériles spéculations. Devoit-on conclure de là qu'il étoit inutile et infructueux? C'est de ce fonds même de connoissances ensevelies jusque-là dans les ténèbres, que partirent tout d'un coup de vives lumières, et de merveilleuses découvertes, brillantes dès leur naissance, d'une utilité sensible et palpable, qui firent l'étonnement et le désespoir des Romains qui assiégeoient la ville.

Hiéron étoit grand et magnifique en tout, dans la construction des palais, des arsenaux, des temples. Il fit bâtir un nombre infini de vaisseaux de toutes sortes de grandeur pour le transport des blés, commerce qui faisoit presque seul toute la richesse de l'île. On parle d'une galère bâtie par son ordre sous la direction d'Archimède (Athen. l. 5, pag. 206 - 209), qui a été l'un des plus fameux bâtimens de l'antiquité : on fut un an entier à le construire. Hiéron passoit lui-même des journées entières parmi les ouvriers, pour les animer par sa présence.

Le navire étoit à vingt rangs de rames : cette masse énorme fut affermie de tous côtés avec de gros clous de cuivre, qui pesoient dix livres et plus.

Le dedans avoit trois corridors, dont le plus bas conduisoit au fond de cale, où l'on descen-

doit par des degrés ; un autre conduisoit aux appartemens : le premier et le plus haut menoit au logement des soldats.

Au corridor du milieu, on trouvoit à droite et à gauche des appartemens au nombre de trente, dans chacun desquels il y avoit quatre lits pour des hommes. L'appartement des patrons et des matelots avoit quinze lits, et trois salles à manger, dans la dernière desquelles, qui étoit à la poupe, on faisoit la cuisine. Tous les pavés de ces appartemens étoient composés de petites pièces rapportées, de différentes couleurs, où étoit représentée l'Iliade d'Homère. Les planchers, les fenêtres, et tout le reste, étoient travaillés avec un art merveilleux, et embellis de toutes sortes d'ornemens.

Au plus haut corridor, il y avoit un gymnase, c'est-à-dire un lieu d'exercice, et des promenades proportionnées à la grandeur du navire. On voyoit là des jardins et des plantes de toute espèce, d'un arrangement merveilleux ; des tuyaux, les uns de terre cuite, les autres de plomb, portoient l'eau tout autour pour les arroser. On y voyoit outre cela des berceaux de lierre blanc et de vigne, dont les racines étoient dans de grands tonneaux pleins de terre ; ces tonneaux étoient arrosés de la même manière que les jardins ; les berceaux faisoient ombre aux promenades.

Ensuite on trouvoit l'appartement de Vénus, à trois lits, dont le pavé étoit composé d'agates, et d'autres pierres précieuses les plus belles qu'on avoit pu trouver dans l'île. Les murailles

et le toit étoient de bois de cyprès. Les fenêtres étoient ornées d'ivoire, de peintures, et de petites statues. Dans un autre appartement il y avoit une bibliothèque, au haut de laquelle en dehors on avoit placé un cadran solaire.

Il y avoit aussi un appartement à trois lits pour le bain, où se voyoit trois grandes chaudières d'airain, et une baignoire faite d'une seule pierre de différentes couleurs; la baignoire contenoit deux cent cinquante pintes : à la proue étoit un grand réservoir d'eau, qui contenoit cent mille pintes.

Tout autour du navire on voyoit en dehors des Atlas de six coudées (neuf pieds) de haut, qui soutenoient les hauts bords; ces Atlas étoient à une égale distance les uns des autres. Le navire étoit orné tout autour de peintures; on y voyoit huit tours proportionnées à sa grosseur : deux à la poupe, deux d'égale grandeur à la proue, et quatre au milieu du vaisseau. Sur ces tours étoient des parapets, par lesquels on pouvoit jeter des pierres sur les vaisseaux ennemis qui auroient trop approché. Chaque tour étoit gardée par quatre jeunes hommes armés de pied en cap, et par deux archers : tout le dedans des tours étoit plein de pierres et de traits.

Sur le bord du vaisseau bien planchéïé étoit une espèce de rempart, sur lequel étoit une machine à jeter des pierres, faite par Archimède; elle jetoit une pierre du poids de trois cents livres, et une flèche de douze coudées (dix-huit

pieds) à la distance d'un stade, c'est-à-dire à cent vingt-cinq pas de là.

Le navire avoit trois mats, à chacun desquels étoient deux machines chargées de pierres. Là étoient aussi des crocs et des masses de plomb, pour jeter sur ceux qui approchoient. Tout le navire étoit environné d'un rempart de fer, pour empêcher ceux qui voudroient venir à l'abordage. Tout autour du navire étoient disposés des corbeaux de fer, qui étant lancés par des machines, accrochoient les vaisseaux des ennemis et les approchoient du navire, d'où on les pouvoit accabler facilement. Sur chacun des bords se tenoient soixante jeunes hommes armés de pied en cap : il y en avoit tout autant autour des mats et des machines à jeter des pierres.

Quoique la sentine fût extrêmement profonde, un seul homme la vidoit avec une machine à vis, inventée par Archimède. Archimède, poëte athénien, fit une épigramme sur ce superbe navire; il en fut bien payé. Hiéron lui envoya en récompense mille medimnes de blé, et les fit conduire jusqu'au port de Pirée. Le medimne, selon le P. Montfaucon, est une mesure de six setiers. Cette épîgramme est parvenue jusqu'à nous : on connoissoit alors le prix des vers à Syracuse.

Hiéron ayant appris qu'il n'y avoit point de port en Sicile qui pût contenir ce vaisseau, hors quelques-uns où il ne pouvoit être sans péril, résolut d'en faire présent au roi Ptolémée *, et

* Il y a lieu de croire que c'étoit Ptolémée Philadelphe.

de l'envoyer à Alexandrie. Il y avoit alors disette de blé dans toute l'Egypte.

Plusieurs autres vaisseaux de charge de moindre grandeur accompagnoient ce grand navire. On mit dans ces vaisseaux soixante mille muids de blé, dix mille grands vases de terre pleins de poisson salé, vingt mille quintaux pesant de chaire salée, et vingt autres mille grands fardeaux de différentes hardes, sans comprendre les vivres pour tout l'équipage.

Pour éviter une trop grande longueur, j'ai retranché quelques parties de la description qu'Athénée nous a laissée de ce grand navire. Je souhaiterois que, pour nous en donner une plus juste idée, il en eût marqué précisément toutes les dimensions. Un mot aussi ajouté sur les rangs de rames, auroit éclairci et décidé une question qui demeurera toujours obscure et douteuse.

La fidélité d'Hiéron fut mise à une épreuve bien rude après la sanglante défaite des Romains à la bataille de Cannes, qui fut suivie de la défection presque générale de leurs alliés; mais le ravage même de ses terres, par les troupes carthaginoises que leur flotte y avoit débarquées, ne fut pas capable de l'ébranler. Il eut seulement la douleur de voir (Liv. lib. 23, n. 30) que la contagion du mauvais exemple avoit pénétré jusque dans sa famille. Il avoit un fils nommé Gélon, qui épousa Néréide, fille de Pyrrhus, dont il eut plusieurs enfans, et entre autres Hiéronyme, duquel il sera bientôt parlé. Gélon,

méprisant la vieillesse de son père, et ne faisant plus de cas de l'alliance des Romains depuis leur dernière disgrace à Cannes, s'étoit déclaré ouvertement pour les Carthaginois. Il armoit déjà la multitude, et sollicitoit les alliés de Syracuse à se joindre à lui, et (1) peut-être auroit-il causé du trouble dans la Sicile, si une mort prompte et imprévue n'avoit rompu ses mesures. Elle survint si à propos, qu'elle laissa quelque soupçon que le père l'avoit avancée (an. m. 3789. av. J.-C. 215). Il ne survécut pas long-temps à son fils, et mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, infiniment regretté des peuples : il avoit régné cinquante-quatre ans.

Art. II. — §. I. *Hiéronyme, petit fils d'Hiéron, lui succède, et le fait regretter par ses vices et par ses cruautés : il est tué dans une conspiration. Meurtre funeste des princesses. Hippocrate et Epicyde s'emparent de l'autorité à Syracuse, et se déclarent pour les Carthaginois, comme l'avoit fait Hiéronyme.*

La mort d'Hiéron causa de grandes révolutions dans la Sicile (Liv. lib. 24, n. 4-7). Le royaume étoit tombé entre les mains d'Hiéro-

(1) Movissetque in Sicilia res, nisi mors, adeo opportuna, ut patrem quoque suspicione adspergeret, armantem eum multitudinem, sollicitantemque socios, absumpsisset. (Liv.)

nyme son petit-fils, jeune prince (1) incapable d'user sagement de la liberté, loin de pouvoir résister à la séduction de la puissance souveraine. La crainte qu'avoit Hiéron que le bon état où il laissoit son royaume ne changeât bientôt sous un roi enfant, lui fit naître la pensée et le désir de rendre la liberté aux Syracusains; mais ses deux filles s'opposèrent de tout leur crédit à ce dessein, dans l'espérance que le jeune prince n'auroit que le titre de roi, et qu'elles en auroient toute l'autorité avec leurs maris Andranodore et Zoïppe, qui tiendroient le premier rang entre ses tuteurs. Il (2) n'étoit pas aisé à un vieillard nonagénaire de tenir contre les caresses et les artifices de ces deux femmes, qui l'obsédoient jour et nuit, de conserver la liberté de son esprit au milieu de leurs insinuations pressantes et assidues, et de sacrifier avec courage l'intérêt de sa famille à celui du public.

Pour prévenir, autant qu'il lui étoit possible, les maux qu'il prévoyoit, il lui nomma quinze tuteurs qui devoient former son conseil, et les pria instamment en mourant de ne jamais se départir de l'alliance avec les Romains, à laquelle il avoit été inviolablement attaché pendant cin-

(1) Puerum, vix dum libertatem, ne dum dominationem, modicè laturum. (Liv.)

(2) Non facile erat nonagesimum jam agenti annum, circumsesso dies noctesque muliebribus blanditiis, liberare animum, et convertere ad publicam privata curam. (Liv.)

quante ans, et d'apprendre au jeune prince leur pupille à marcher sur ses traces, et à suivre les principes dans lesquels il avoit été élevé jusque-là.

Le roi étant mort après ces dispositions, les tuteurs qu'il avoit nommés à son petit-fils, convoquèrent aussitôt l'assemblée, présentèrent le jeune prince au peuple, et firent lecture du testament. Un petit nombre de gens, apostés exprès pour y applaudir, battirent des mains, et jetèrent des cris de joie. Tout le reste, dans une consternation égale à celle d'une famille à qui la mort vient d'enlever un bon père, garda un morne silence, qui marquoit assez et leur douleur de la perte qu'ils venoient de faire, et leurs craintes pour l'avenir. On (1) fit ensuite ses funérailles, qui furent plus honorées par les regrets et les larmes de ses sujets, que par les soins et le respect de ses proches pour sa mémoire.

Le premier soin d'Andranodore fut d'écarter tous les autres tuteurs, en disant hautement que le prince étoit en âge de gouverner par lui-même.

Il avoit alors près de quinze ans : ainsi, se démettant le premier de la tutelle qui lui étoit commune avec plusieurs collègues, il réunit dans sa seule personne tout leur pouvoir. Les dispositions les plus sages des princes mourans

(1) Funus fit regium, magis amore civium et caritate, quàm curâ suorum, celebre. (Liv.)

sont souvent peu respectées après leur mort, et rarement exécutées.

Le (1) meilleur prince du monde, et le plus modéré, succédant à un roi aussi chéri de ses sujets que l'avoit été Hiéron, auroit eu bien de la peine à les consoler de la perte qu'ils venoient de faire; mais, comme si Hiéronyme eût cherché par ses vices à le faire encore plus regretter, il ne fut pas plutôt monté sur le trône, qu'il fit connoître combien toutes choses étoient changées. Ni le roi Hiéron, ni Gélon son fils, pendant tant d'années, ne s'étoient jamais distingués des autres citoyens par leur habillement, ni par aucun ornement qui sentît le faste. Ici l'on vit paroître tout d'un coup Hiéronyme revêtu de pourpre, le front ceint du diadême, environné d'une troupe de gardes armés; quelquefois même il affectoit d'imiter Denys le tyran, en sortant comme lui du palais sur un char attelé de quatre chevaux blancs. Tout (2) le reste répondoit à cet équipage : un mépris marqué de tout le monde, des oreilles fières et dédaigneuses, une affectation à ne dire que des choses dé-

(1) Vix quidem ulli bono moderatoque regi facilis erat favor apud Syracusanos, succedenti tantæ caritati Hieronis. Verùm enim verò Hieronymus, velut suis vitiis desiderabilem efficere vellet avum, primo statim conspectu, omnia quàm disparia essent, ostendit. (Liv.)

(2) Hunc tam superbum apparatum habitumque convenientes sequebantur, contemptus omnium hominum, superbæ aures, contumeliosa dicta; rari aditus, non alienis modò, sed tutoribus etiam; libidines novæ, inhumana crudelitas. (Liv.)

sobligeantes, un abord difficile, et qui le rendoit presque inaccessible, non-seulement aux étrangers, mais à ses tuteurs mêmes; un rafinement pour trouver de nouvelles débauches, une cruauté qui alloit jusqu'à éteindre en lui tout sentiment d'humanité. Ce caractère odieux du jeune roi jeta une si grande frayeur dans les esprits, que quelques-uns de ses tuteurs, pour se dérober à sa cruauté, se donnèrent eux-mêmes la mort, ou se condamnèrent à un exil volontaire.

Trois hommes seulement, Andranodore et Zoïppe, tous deux gendres d'Hiéron, et un certain Thrason, avoient les entrées plus libres auprès du jeune roi. Il les écoutoit peu sur tout le reste; mais, comme les deux premiers étoient ouvertement déclarés pour les Carthaginois, et le troisième pour les Romains, cette différence de sentimens, et les disputes souvent très-vives qui en étoient la suite, attiroient sur eux l'attention du prince.

Il arriva à peu près dans ce temps-là qu'on découvrit une conjuration contre la vie d'Hiéronyme. On dénonça un des principaux conjurés, nommé Théodote. Appliqué à la question, il avoua le crime pour lui-même; mais la violence des supplices les plus cruels ne fut pas capable de lui faire trahir ses complices: enfin, comme s'il eût cédé à la force des tourmens, il chargea les meilleurs amis du roi, quoique innocens, entre lesquel il nomma Thrason comme le chef de toute l'entreprise, ajoutant qu'ils

n'auroient eu garde de s'y engager s'ils n'avoient eu à leur tête un homme de son crédit. La chaleur que celui-ci avoit toujours fait paroître pour la cause des Romains rendit l'indice vraisemblable ; ainsi il fut puni de mort. Aucun des complices, pendant qu'on faisoit souffrir la torture à leur compagnon, ne prit la fuite ou ne se cacha, tant ils comptoient sur le courage et sur la fidélité de Théodote, et tant celui-ci avoit de force pour tenir ce secret caché.

La mort de Thrason, qui seul étoit le lien et le nœud de l'alliance avec les Romains, laissa le champ libre aux partisans des Carthaginois. Hiéronyme envoya des ambassadeurs à Annibal, qui lui envoya à son tour un jeune Carthaginois d'illustre naissance, nommé Annibal comme lui, avec Hippocrate et Epicyde, natifs de Carthage, mais originaires de Syracuse par leur père. Après le traité conclu avec Hiéronyme, le jeune officier retourna vers son général ; les deux autres demeurèrent auprès du roi, avec la permission d'Annibal. Les conditions du traité étoient qu'après qu'ils auroient chassé les Romains de la Sicile, sur quoi ils comptoient certainement, le fleuve Himéra, qui partage presque toute l'île, sépareroit la province des Carthaginois de son royaume. Hiéronyme, enflé des louanges de ses flatteurs, demanda même, quelque temps après, qu'on lui cédât toute la Sicile, laissant aux Carthaginois, pour leur part, l'Italie. La proposition parut folle et téméraire, mais Annibal y fit peu d'attention, ne

songeant qu'à tirer le jeune roi du parti des Romains.

Sur le premier bruit de ce traité, Appius, préteur de Sicile, envoya des ambassadeurs à Hiéronyme pour renouveler l'alliance que les Romains avoient eue avec son aïeul. Ce prince orgueilleux les reçut avec beaucoup de mépris, leur demandant, d'un ton railleur et insultant, ce qui s'étoit passé à la journée de Cannes; que les ambassadeurs d'Annibal en racontaient des choses incroyables; qu'il étoit bien aise d'en savoir la vérité par leur bouche, afin de se déterminer sur le choix de ses alliés. Les Romains lui répondirent qu'ils reviendroîent vers lui quand il auroit appris à recevoir sérieusement des ambassadeurs; et après l'avoir averti plutôt que prié de ne point changer témérairement de parti, ils se retirèrent.

Enfin sa cruauté et les autres vices auxquels il se livroit aveuglément lui attirèrent une fin malheureuse. Ceux qui avoient formé la conspiration dont il a été parlé suivirent leur plan, et ayant trouvé une occasion favorable d'exécuter leur entreprise, le tuèrent dans un voyage qu'il faisoit de Syracuse au pays et dans la ville des Léontins.

On voit ici sensiblement la différence qu'il y a entre un roi et un tyran, et que ce ne sont point les gardes et les armes qui mettent un prince en sûreté, mais l'affection des sujets. Hiéron, persuadé que ceux qui ont dans les mains les lois pour gouverner les peuples, doi-

vent toujours se gouverner eux-mêmes par les lois, se conduisoit de telle sorte, qu'on pouvoit dire que c'étoit la loi et non Hiéron qui régnoit. Il ne se croyoit riche et puissant que pour faire du bien et pour rendre les autres heureux. Il n'avoit pas besoin de se précautionner pour la sûreté de sa vie ; il avoit toujours autour de lui la plus sûre garde, qui est l'amour des peuples, et Syracuse ne craignoit rien tant que de le perdre : aussi sa mort fut pleurée comme celle du père commun de l'état. Les bouches, et encore plus les cœurs, long-temps après, étoient remplis de son nom, et ne cessoient de bénir sa mémoire. Hiéronyme, au contraire, qui n'avoit d'autre règle que la violence, qui regardoit tous les autres hommes comme nés uniquement pour lui, qui se piquoit de commander non à des sujets mais à des esclaves, menoit la vie du monde la plus triste, si c'est vivre que de passser ses jours dans des frayeurs continuelles. Comme il ne se fioit à personne, personne ne pouvoir se fier à lui. Ceux qui approchoient le plus près de sa personne étoient les plus exposés à ses soupçons et à sa cruauté; et ils crurent ne pouvoir mettre leur vie en sûreté qu'en finissant la sienne. Voilà où se termina un règne très-court, mais rempli de désordres, d'injustices et de violences.

(An. M. 3790. Av. J. C. 214). Appius, qui prévoyoit les suites de cette mort (Liv. lib. 24, n. 21-35), donna avis de tout au sénat, et prit toutes les précautions nécessaires pour conserver

la partie de la Sicile qui appartenoit aux Romains. Ceux-ci, de leur côté, voyant qu'il s'élevoit dans la Sicile une guerre qui pouvoit devenir importante, y firent passer Marcellus, qui avoit été nommé consul avec Fabius, au commencement de la cinquième année de la seconde guerre punique, et qui s'étoit rendu si illustre par les succès qu'il avoit eus contre Annibal.

Au moment qu'Hiéronyme fut tué, les soldats, moins par affection que par un certain respect naturel pour les rois, songèrent d'abord à venger sa mort sur les conjurés; mais le doux nom de la liberté dont on les flatta, l'espérance qu'on leur donna de leur distribuer l'argent du tyran et de leur payer une meilleure solde, et le récit de ses crimes affreux et de ses honteuses débauches, tout cela apaisa leur première chaleur, et changea tellement leurs dispositions, qu'ils laissèrent sans sépulture le corps de ce prince, dont ils venoient de témoigner un si vif regret quelques momens auparavant.

Dès qu'on eut appris à Syracuse la mort d'Hiéronyme, Andranodore s'empara de l'île qui étoit une des parties de la ville, de la citadelle, et d'autres endroits propres à s'y défendre, et il y mit de bonnes garnisons. Théodote et Sosis, chefs de la conspiration, ayant laissé leurs complices à l'armée pour contenir les soldats, arrivèrent à la ville bientôt après. Ils se rendirent maîtres du quartier d'Achradine, où, en montrant au peuple la robe sanglante du tyran avec son diadême, et l'exhortant à prendre les armes pour dé-

fendre sa liberté, ils se virent bientôt à la tête d'une nombreuse multitude.

Toute la ville étoit en confusion. Le lendemain à la pointe du jour, tout le peuple, tant armé, qu sans armes, accourt à l'Achradine où se tenoit le sénat, qui depuis la mort d'Hiéron n'avoit été ni assemblé, ni consulté sur aucune affaire. Polyène, l'un des sénateurs, parla au peuple avec beaucoup de liberté et de modération. Il leur représenta, « que connoissant par « expérience les indignités et les misères de la « servitude, ils en étoient vivement frappés; mais « que pour ce qui est des maux que la discorde « civile entraîne après elle, ils en avoient plutôt « entendu parler à leurs pères qu'ils n'en étoient « instruits par eux-mêmes; qu'il les louoit d'a- « voir pris promptement les armes, et qu'il les « loueroit encore davantage, s'ils ne s'en ser- « voient que dans la dernière nécessité; que pour « le présent, il étoit d'avis d'envoyer des députés « à Andranodore, pour lui déclarer qu'il eût à « se soumettre au sénat, à ouvrir les portes de « l'île, et à en retirer sa garnison; que s'il per- « sistoit dans son usurpation, il falloit le traiter « plus rigoureusement encore qu'on n'avoit fait « Hiéronyme. »

Cette ambassade fit d'abord impression sur son esprit, soit qu'il conservât encore quelque respect pour le sénat, et qu'il fût touché du consentement général des citoyens; soit que la partie de l'île la mieux fortifiée, qui lui avoit été enlevée par trahison et livrée aux Syracusains, lui don-

nât de l'inquiétude : mais (1) sa femme Démarate, fille d'Hiéron, princesse fière et ambitieuse, l'ayant tiré à part, le fit souvenir de cette parole célèbre de Denys le tyran, « *qu'il ne falloit* « *point descendre du trône qu'on n'en fût ar-* « *raché par les pieds ;* qu'on pouvoit en un mo- « ment renoncer à une grande fortune, mais « qu'il en coûtoit beaucoup de temps et de peine « pour y parvenir; qu'il devoit donc tâcher de « gagner du temps, et pendant qu'il amuseroit « le sénat par des réponses ambiguës, négocier « sous main avec les soldats qui étoient à Léonce, « qu'il lui seroit aisé de s'attacher par l'appât « des trésors du roi, dont il étoit en possession. »

Andranodore ne rejeta pas entièrement ces conseils, et ne crut pas devoir aussi les suivre sans réserve; il prit un milieu. Il promit de se soumettre au sénat, en attendant que l'occasion devînt plus favorable; et le lendemain, ayant ouvert les portes de l'île, dès le matin, il se rendit à l'Achradine; et là, après s'être excusé devant le peuple de son délai et de sa résistance sur la crainte qu'il avoit eue qu'on ne l'enveloppât, comme oncle du tyran, dans sa punition, il déclara qu'il venoit remettre sa personne et ses intérêts entre les mains du sénat; puis se tournant vers les meurtriers du tyran, et apos-

(1) Sed evocatum eum ab legatis Demarata uxor, filia Hieronis, inflata adhuc regiis animis ac muliebri spiritu, admonet sæpe usurpatæ Dionysii tyranni vocis : qua, pedibus tractum, non insidentem equo, relinquere tyrannidem dixerit debere.

triomphant Théodote et Sosis : « Vous avez, leur « dit-il, fait une mémorable action; mais croyez-« moi, votre gloire n'est que commencée, et « n'est point encore parvenue à son comble. Si « vous ne songez à établir la paix et la concorde « parmi les citoyens, la république court grand « risque d'expirer et de périr dans le moment « même qu'elle commence à goûter les doux « fruits de la liberté. » Après ce discours, il mit à leurs pieds les clefs de l'île et des trésors du roi. La joie se répandit dans toute la ville, et les temples furent remplis pendant tout ce jour d'une foule infinie de peuple, qui alloit remercier les dieux de cet heureux changement.

Le jour suivant, le sénat s'étant assemblé selon l'ancienne coutume, on créa des magistrats, parmi lesquels on nomma Andranodore des premiers, avec Théodote et Sosis, et quelques autres conjurés qui étoient absens.

D'un autre côté, Hippocrate et Epicyde, qu'Hiéronyme avoit envoyés à la tête d'un corps de deux mille hommes, pour tenter d'exciter du trouble dans les villes qui tenoient pour les Romains, se voyant, à la nouvelle de la mort du tyran, abandonnés des soldats qu'ils commandoient, s'en revinrent à Syracuse, où ils demandèrent une escorte pour retourner sûrement auprès d'Annibal, n'ayant plus rien à faire en Sicile depuis la mort de celui à qui ce général les avoit envoyés. On n'étoit pas fâché de se délivrer de ces deux étrangers, dont l'esprit étoit inquiet et remuant, et qui avoient beaucoup d'expérience

dans la guerre. Il est dans la plupart des affaires un moment décisif, qui ne revient point quand on l'a manqué. La négligence qu'on apporta à régler le temps de leur départ, leur donna lieu de s'insinuer dans l'esprit des soldats qui les estimoient à cause de leur habileté, et de les indisposer contre le sénat et contre les citoyens les mieux intentionnés.

Andranodore, à qui l'ambition de sa femme ne donnoit point de repos, et qui jusque-là avoit usé de dissimulation pour mieux couvrir ses desseins, croyant qu'il étoit temps de les faire éclore, conspira avec Thémiste, gendre de Gélon, pour s'emparer de la royauté. Il communiqua ses vues à un comédien, nommé Ariston, pour qui il n'avoit rien de caché. Cette profession n'avoit rien de déshonorant chez les Grecs, et étoit exercée par des gens d'une condition honnête. Ariston, se croyant obligé, commme il l'étoit en effet, de sacrifier son ami à sa patrie, découvrit la conspiration. Andranodore et Thémiste sont tués aussitôt par l'ordre des autres magistrats, en entrant dans le sénat. Le peuple se soulève, et menace de venger leur mort; mais on l'effraye, en jetant les cadavres des deux conjurés hors du sénat; puis on l'instruit de leurs mauvais desseins auxquels on attribue tous les maux de la Sicile, plutôt qu'à la méchanceté d'Hiéronyme, qui n'étant qu'un enfant ne s'étoit conduit que par leurs conseils. On fait remarquer que ses tuteurs et ses maîtres avoient régné sous son nom; qu'ils auroient dû être exterminés avant Hiéro-

nyme, ou du moins avec lui ; que l'impunité les avoit poussés à de nouveaux crimes, et les avoit portés à aspirer à la tyrannie ; que n'ayant pu y réussir par la force, ils avoient employé la dissimulation et la perfidie ; qu'on n'avoit pu vaincre à force de graces et de faveurs la mauvaise volonté d'Andranodore, en le nommant à la première magistrature parmi les libérateurs de la patrie, lui qui étoit l'ennemi déclaré de la liberté ; qu'au reste, cette ambition de régner leur avoit été inspirée par les princesses du sang royal, qu'ils avoient épousées, l'une fille d'Hiéron, et l'autre fille de Gélon.

A cette parole, il s'élève un cri de toute l'assemblée qu'il n'en faut laisser vivre aucune, et qu'il faut exterminer entièrement la race des tyrans, sans qu'il en reste de trace. Tel (1) est le caractère de la multitude : ou elle se livre bassement à l'esclavage, ou elle domine avec insolence ; mais par rapport à la liberté, qui tient le milieu entre ces deux excès, elle ne sait ni s'en passer, ni en user ; et il ne se trouve que trop de flatteurs, toujours prêts à entrer dans ses passions, à enflammer sa colère, et à la pousser aux dernières violences et aux plus barbares cruautés, à quoi elle n'est déjà que trop portée

(1) Hæc natura multitudinis est ; aut servit humiliter, aut superbè dominatur : libertatem, quæ media est, nec spernere modicè, nec habere sciunt. Et non fermè desunt irarum indulgentes ministri, qui avidos atque intemperantes plebeiorum animos ad sanguinem et cædes irritent. (Liv.)

par elle-même : c'est ce qui arriva pour lors. Sur la requête des magistrats, qui fut presque plutôt acceptée que proposée, on ordonna que la race royale seroit entièrement détruite.

On tue d'abord Démarate, fille d'Hiéron, et Harmonie, fille de Gélon, mariées, la première à Andranodore, et la seconde à Thémiste de-là on va à la maison d'Héraclée, femme de Zoïppe, qui ayant été envoyé en ambassade vers Ptolémée, roi d'Egypte, y étoit resté volontairement en exil pour ne pas être témoin des maux de sa patrie. Avertie qu'on alloit venir à elle, cette infortunée princesse s'étoit réfugiée avec ses deux filles dans le lieu le plus retiré de sa maison vers ses dieux pénates. Là, quand les assassins furent arrivés, les cheveux épars, le visage baigné de larmes, et dans l'état le plus propre à exciter la compassion, elle les conjura d'une voix tremblante et entrecoupée de soupirs, au nom d'Hiéron, son père, et de son frère Gélon, « de ne « pas envelopper une princesse innocente dans « le crime et dans les malheurs d'Hiéronyme. « Elle leur représenta qu'elle n'avoit tiré d'autre « fruit du règne de ce prince, que l'exil de son « mari ; que n'ayant point eu de part à la for- « tune ni aux desseins criminels de sa sœur Dé- « marate, elle n'en devoit point avoir à son châ- « timent : que pouvoit-on craindre au reste, ou « d'elle-même dans l'état d'abandon et presque « de viduité où elle étoit réduite, ou de ses filles, « malheureuses orphelines, sans appui et sans « crédit? que si la race royale étoit devenue si

« odieuse qu'on ne pût en souffrir la vue à Sy-« racuse, on pouvoit les reléguer à Alexandrie, « et rejoindre la femme à son mari, les filles à « leur père. » Quand elle les vit inflexibles à ses remontrances, oubliant ce qui la regardoit, elle les pria de vouloir au moins sauver la vie aux princesses ses filles, toutes deux d'un âge qui inspire la compassion aux ennemis les plus transportés de fureur. Elle ne gagna rien sur l'esprit de ces barbares ; l'ayant arrachée comme d'entre les bras de ses dieux pénates, ils la percèrent de coups sous les yeux de ses deux filles, et les égorgèrent aussitôt elles-mêmes, déjà teintes et couvertes du sang de leur mère. Ce qu'il y eut de plus triste dans leur destinée, c'est qu'immédiatement après leur mort, il vint un ordre du peuple qui leur sauvoit la vie.

De la compassion le peuple passa en un moment à des sentimens de colère et de fureur contre ceux qui avoient si fort pressé l'exécution, sans laisser lieu à la réflexion ni au repentir. Il demande qu'on nomme des magistrats en la place d'Andranodore et de Thémiste : on hésite long-temps sur ce choix ; enfin, quelqu'un de la foule du peuple nomme au hasard Epicyde, un autre nomme aussitôt Hippocrate. Ces deux hommes sont demandés avec tant d'ardeur par la multitude composée de citoyens et de soldats, que le sénat ne peut empêcher qu'ils ne soient créés.

Les nouveaux magistrats ne découvrirent pas d'abord le dessein qu'ils avoient de remettre Sy-

racuse dans les intérêts d'Annibal ; mais ils voyoient avec peine les démarches qu'on avoit déjà faites avant qu'ils fussent en charge : car, aussitôt après le rétablissement de la liberté, on avoit envoyé des ambassadeurs à Appius, pour proposer le renouvellement de l'alliance qu'Hiéronyme avoit rompue. Celui-ci les avoit adressés à Marcellus, qui venoit d'arriver en Sicile avec une autorité supérieure à la sienne. Marcellus en envoya à son tour aux magistrats de Syracuse, pour traiter de la paix.

Ils trouvèrent, en y arrivant, l'état des choses bien changé. Hippocrate et Epicyde, d'abord par de sourdes menées, puis par des plaintes ouvertes, avoient inspiré à tout le monde une grande aversion pour les Romains, en faisant entendre qu'on songeoit à leur livrer Syracuse. La vue d'Appius, qui s'étoit approché de l'entrée du port avec ses vaisseaux pour encourager ceux du parti romain, fortifia de nouveau ces soupçons et ces accusations, de sorte que la multitude courut tumultuairement pour empêcher les Romains de mettre pied à terre, supposé qu'ils en eussent le dessein.

Dans ce trouble et cette confusion, on jugea à propos de convoquer l'assemblée du peuple. Les avis y étant fort partagés, et la chaleur des disputes faisant craindre quelque sédition, Apollonide, un des principaux du sénat, tint un discours fort convenable à l'état présent des affaires. « Il fit voir que jamais ville n'avoit été « plus près ou de sa perte ou de son salut, que

« l'étoit actuellement Syracuse; que si tous,
« d'un consentement unanime, se rangeoient ou
« du côté des Romains, ou de celui des Car-
« thaginois, leur état seroit heureux; que s'ils
« se partageoient de sentimens, la guerre ne se-
« roit ni plus vive ni plus dangereuse entre les Ro-
« mains et les Carthaginois, qu'entre les Syra-
« cusains même divisés les uns contre les au-
« tres, chaque parti devant avoir, dans l'enceinte
« des mêmes murailles, ses troupes, ses armées
« et ses généraux; qu'il falloit donc travailler
« uniquement à convenir tous ensemble, et à se
« réunir, et que de savoir laquelle des deux al-
« liances étoit la plus utile, ce n'étoit pas main-
« tenant la question la plus importante; qu'au
« reste, pour le choix des alliés, l'autorité d'Hié-
« ron sembloit devoir l'emporter sur celle d'Hié-
« ronyme, et que l'amitié des Romains, connue
« par une heureuse expérience de cinquante an-
« nées, paroissoit préférable à celle des Cartha-
« ginois, sur laquelle on ne pouvoit trop comp-
« ter pour le présent, et dont on s'étoit trouvé
« fort mal par le passé. » Il ajoutoit un dernier
motif qui n'étoit pas indifférent: « c'est qu'en se
« déclarant contre les Romains, ils auroient dans
« le moment la guerre sur les bras; au lieu que,
« de la part de Carthage, le danger étoit plus
« éloigné. »

Moins ce discours parut passionné, plus il eut d'effet. On voulut avoir l'avis des différens corps de l'état, et l'on pria les principaux officiers des troupes, tant de la ville qu'étran-

gers, de conférer ensemble : l'affaire fut discutée long-temps et avec beaucoup de vivacité. Enfin, comme on ne voyoit pas de moyen présent de soutenir la guerre contre les Romains, on conclut à la paix, et on leur envoya des ambassadeurs pour terminer l'affaire.

Peu de jours après cette résolution prise, les Léontins envoyèrent demander du secours à Syracuse, pour défendre leurs frontières. Cette députation parut venir fort à propos, pour décharger la ville d'une multitude inquiète et turbulente, et pour éloigner leurs chefs non moins dangereux. On fit partir quatre mille hommes sous le commandement d'Hippocrate, dont on étoit bien aise de se défaire, et qui ne fut pas fâché lui-même de cette occasion qu'on lui donnoit de brouiller; car, il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il pilla les frontières de la province romaine, et tailla en pièces une troupe qu'Appius avoit envoyée pour les défendre. Marcellus se plaint aux Syracusains de cet acte d'hostilité, et demande qu'on chasse de la Sicile cet étranger avec son frère Epicyde, qui, s'étant venu rendre en même temps dans la ville des Léontins, tâchoit d'en brouiller les habitans avec ceux de Syracuse, en les exhortant à se mettre en liberté aussi-bien que les Syracusains. La ville des Léontins étoit de la dépendance de Syracuse; mais elle prétendoit ici secouer le joug, et agir indépendamment des Syracusains, comme une ville pleinement libre. Lors donc que ceux de Syracuse envoyèrent aux Léontins faire des

plaintes des hostilités commises contre les Romains, et demander qu'on chassât les deux frères carthaginois qui en étoient les auteurs, les Léontins leur répondirent qu'ils ne les avoient pas chargés de faire la paix pour eux avec les Romains.

Les députés de Syracuse rapportèrent à Marcellus cette réponse des Léontins, dont ils ne disposoient plus, lui laissant la liberté de leur déclarer la guerre, sans que cela portât aucun préjudice au traité qu'ils avoient fait ensemble. Il marcha aussitôt contre Léonce, dont il se rendit maître à la première attaque. Hippocrate et Epicyde prirent la fuite : on fit main basse sur tout ce qui se trouva de déserteurs, dont le nombre montoit bien à deux mille; mais, depuis que la ville fut prise, on ne toucha à aucun des Léontins ni des autres soldats; on leur rendit même tout ce qui leur appartenoit, à l'exception de ce que le premier tumulte d'une ville prise d'assaut avoit fait périr.

Huit mille hommes, que les magistrats de Syracuse envoyoient au secours de Marcellus, rencontrent en chemin un homme, qui leur fait un récit infidèle de ce qui s'est passé à la prise de Léonce, exagérant, par une malice affectée, la cruauté des Romains, qu'il assuroit, contre la vérité, avoir fait passer au fil de l'épée tous les habitans, aussi-bien que les troupes qui y avoient été envoyées de Syracuse.

Ce mensonge artificieux, qu'ils n'approfondirent point autrement, leur donne de la compas-

sion pour leurs compagnons ; ils témoignent leur indignation par leur murmure. Hippocrate et Epicyde, qui étoient déjà connus de ces troupes, se présentent à elles précisément dans ce moment de trouble et de tumulte, et prennent le parti de se mettre sous leur protection, n'ayant point d'autre ressource ; ils sont reçus avec joie et applaudissement. Le bruit se porte jusqu'à la queue de l'armée, où étoient les commandans Dinomène et Sosis. Ceux-ci apprennent la cause du tumulte, accourent, blâment les soldats d'avoir reçu au milieu d'eux Hippocrate et Epicyde ennemis de la patrie, et ordonnent qu'on les arrête et qu'on les lie : les soldats s'y opposent avec de grandes menaces. Ces deux généraux envoyent à Syracuse, pour informer le sénat de ce qui se passe.

Cependant l'armée s'avance vers Mégare, et rencontre sur sa route un homme aposté par Hippocrate, et chargé d'une lettre qui paroissoit être écrite par les magistrats de Syracuse à Marcellus. Ils le louoient du carnage qu'il avoit fait à Léonce, et l'exhortoient à faire le même traitement à tous les soldats mercenaires, pour rendre enfin la liberté à Syracuse. La lecture de cette lettre supposée soulève les mercenaires, dont ce corps étoit presque entièrement composé ; ils veulent se jeter sur le peu de Syracusains qui s'y trouvent. Hippocrate et Epycide empêchent cette violence, non par un sentiment de miséricorde ou d'humanité, mais pour ne pas perdre entièrement l'espérance qu'ils avoient de rentrer dans

Syracuse. Ils y envoient un homme qu'ils avoient gagné, qui y raconte le pillage de Léonce, conformément à leur premier récit. Ces bruits sont écoutés favorablement de la multitude, qui s'écrie qu'il faut fermer les portes aux Romains. Hippocrate et Epicyde arrivent cependant auprès de la ville, dans laquelle ils entrent moitié par force, moitié par les intelligences qu'ils y avoient; ils tuent les magistrats et s'emparent de la ville. Le lendemain les esclaves sont affranchis, les prisonniers délivrés, et dans une assemblée tumultuaire, Hippocrate et Epicyde mis dans les premières places. Syracuse ainsi, après un court rayon de liberté, retomba dans son ancienne servitude.

§ II. *Le consul Marcellus forme le siége de Syracuse. Les pertes considérables d'hommes et de vaisseaux, causées par les terribles machines d'Archimède, obligent Marcellus à changer le siége en blocus. Enfin il prend la ville par le moyen des intelligences qu'il y avoit. Mort d'Archimède, tué par un soldat qui ne le connoissoit point.*

(An. M. 3790. Av. J.-C. 214.) Les choses étant en cet état (Liv. lib. 24 n. 32-34.—Plut. in Marcel. p. 305-307.—Polyb. l. 8 pag. 515-518.), Marcellus crut devoir quitter le pays des Léontins pour s'avancer vers Syracuse. Lorsqu'il en fut assez proche, il envoya des députés

pour faire savoir aux habitans qu'il venoit pour rendre la liberté aux Syracusains, et non pour leur faire la guerre : on ne leur permit pas d'entrer dans la ville. Epicyde et Hippocrate allèrent au-devant d'eux, et ayant entendu leurs propositions, répondirent fièrement que si les Romains songeoient à mettre le siége devant leur ville, ils s'apercevroient bientôt qu'autre chose étoit d'attaquer Syracuse (1), et d'attaquer Léonce. Marcellus se détermina donc à faire l'attaque de la ville par terre et par mer : par terre, du côté de l'Héxapyle ; par mer, du côté de l'Achradine, dont les murs sont baignés par les flots de la mer.

Il laissa le commandement des troupes de terre à Appius, et se réserva celui de la flotte. Elle étoit composée de soixante galères à cinq rangs de rames, qui étoient pleines d'hommes armés d'arcs, de frondes et de dards, pour nettoyer les murailles. Il y en avoit un grand nombre d'autres, chargées de toutes sortes de machines propres à l'attaque des places.

Les Romains montant à l'assaut par deux endroits, la consternation régnoit dans Syracuse, par la crainte où l'on étoit de ne pouvoir rien opposer à une si terrible puissance, et à de si grands efforts. En effet, il auroit été impossible d'y résister, sans un seul homme, dont la merveilleuse industrie tint lieu de tout à Syracuse : c'étoit Archimède. Il avoit pris soin de

* On peut consulter la description de Syracuse dans le tome 4, p. 306.

garnir les murs de tout ce qui étoit nécessaire pour une bonne défense. Dès qu'il eut commencé à faire jouer du côté de la terre ses machines, elles décochèrent contre l'infanterie toutes sortes de traits, et des pierres d'une pesanteur énorme, qui voloient avec tant de bruit, de roideur et de rapidité, que rien ne pouvant soutenir ce choc, elles renversoient et écrasoient tous ceux qu'elles rencontroient, et jetoient dans tous les rangs un désordre horrible.

Marcellus ne réussissoit pas mieux du côté de la mer, Archimède avoit disposé des machines pour lancer des traits à quelque distance que ce fût. Quoique les ennemis fussent encore loin de la ville, il les atteignoit avec des balistes et des catapultes plus grandes et plus bandées. Quand les traits passoient au-delà, il en avoit de plus petites et proportionnées à la distance; ce qui causoit une si grande confusion parmi les Romains, qu'ils ne pouvoient rien entreprendre.

Ce n'étoient pas là les plus grands dangers. Archimède avoit placé derrière les murailles de hautes et fortes machines, qui, faisant tomber tout d'un coup sur les galères de grosses poutres chargées au bout d'un poids immense, les abîmoient dans les flots. Outre cela il faisoit partir une main de fer, attachée à une chaîne, par laquelle celui qui gouvernoit la machine, ayant attrapé la proue d'un vaisseau, et l'élevant en l'air par le moyen du contre-poids qui retomboit au-dedans des murailles, dressoit le

vaisseau sur la poupe, et le tenoit quelque temps en cet état; puis, lâchant la chaîne par le moyen d'un moulinet ou d'une poulie, le laissoit retomber de tout son poids ou sur la proue, ou sur le côté, et souvent le submergeoit entièrement. D'autres fois les machines ramenant le vaisseau vers la terre avec des cordages et des crocs, après l'avoir fait pirouetter long-temps, le brisoient et le fracassoient contre les pointes des rochers qui s'avançoient de dessous les murailles, et écrasoient ainsi tous ceux qui étoient dessus. A tout moment des galères enlevées et suspendues en l'air, tournoyant avec rapidité, présentoient un spectacle affreux, et retombant dans la mer avec tout leur équipage, y étoient abîmées.

Marcellus avoit préparé à grands frais des machines appelées *sambuques*, à cause de la ressemblance qu'elles avoient avec l'instrument de musique qui portoit ce nom. Il avoit destiné, pour cet effet, huit galères à cinq rangs, d'un côté desquelles on avoit ôté les rames, aux unes à droite, et aux autres à gauche, et qu'on avoit jointes ensemble deux à deux, par les côtés où il n'y avoit point de rames. La machine consistoit dans une échelle, de la largeur de quatre pieds, laquelle dressée, étoit aussi haute que les murailles. On la couchoit de son long sur les côtés des deux galères jointes ensemble, de sorte qu'elle passoit de beaucoup les éperons, et au haut des mats de ces galères, on mettoit des poulies et des cordes. Quand on devoit la

mettre en œuvre, on attachoit les cordes à l'extrémité de la machine, et des gens dessus la poupe l'élevoient par le moyen des poulies; d'autres sur la proue aidoient aussi à l'élever avec des léviers; ensuite les galères étant poussées au pied de la muraille, on y appliquoit ces machines: c'est sans doute ce que nous appelons un pont-levis. Le pont de la sambuque s'abattoit et servoit aux assiégeans pour passer sur le mur des assiégés.

Cette machine n'eut pas l'effet qu'on en avoit attendu; comme elle étoit encore assez loin des murailles, Archimède lâcha contre elle un gros rocher de dix quintaux (*); après celui-là un second, et un moment après un troisième, qui tous la heurtant avec un sifflement et un tonnerre épouvantable, renversèrent et brisèrent ses appuis, et donnèrent une telle secousse aux galères qui la soutenoient, qu'elles se lâchèrent et se séparèrent.

Marcellus, presque rebuté et poussé à bout, se retira avec ses galères le plus diligemment qu'il lui fut possible, et envoya donner ordre à ses troupes de terre d'en faire autant. En même temps, il assembla un conseil de guerre, où il fut résolu que dès le lendemain, avant la pointe du jour, on tâcheroit de s'approcher des murailles. On espéroit, par ce moyen, se mettre à l'abri des machines, qui par le défaut d'une distance propor-

* Le quintal, que les Grecs appeloient ταλαντον, étoit de plusieurs sortes. Le moindre étoit de cent vingt-cinq livres; il montoit jusqu'à plus de douze cents.

tionnée à leur force, n'auroient plus assez de jeu.

Mais Archimède avoit pourvu à tout; il avoit préparé de longue main, comme nous l'avons déjà observé, des machines qui portoient à toute sorte de distance, quantité de traits proportionnés, et des bouts de poutres qui étant fort courts demandoient moins de temps pour les ajuster; et on tiroit plus souvent : d'ailleurs il avoit fait aux murailles, fort près à près, des trous (c'est ce qu'on appelle des meurtrières), où il avoit placé des scorpions (*), qui n'ayant pas beaucoup de portée, blessoient ceux qui approchoient, et n'en étoient point aperçus.

Quand les Romains eurent donc gagné le pied des murailles, pensant y être bien à couvert, ils se trouvèrent encore en butte à une infinité de traits, ou accablés de pierres qui tomboient d'en haut sur leurs têtes, n'y ayant endroit de la muraille qui ne fît pleuvoir incessamment sur eux une grêle mortelle qui tomboit à-plomb : cela les obligea de se retirer en arrière; mais ils ne furent pas plutôt éloignés, que voilà de nouveaux traits lancés sur eux dans leur retraite, de sorte qu'ils perdirent beaucoup de monde, et que presque toutes leurs galères furent froissées ou fracassées, sans qu'ils pussent rendre le moindre mal à leurs ennemis; car Archimède avoit placé là plupart de ses machines à couvert derrière les

* Les scorpions étoient des machines, des espèces d'arbalètes, dont les anciens se servoient pour lancer des traits et des pierres.

murailles, de manière que les Romains, accablés d'une infinité de coups, sans voir ni le lieu ni la main d'où ils partoient, sembloient proprement, dit Plutarque, se battre contre les dieux.

Marcellus, quoique poussé à bout, et ne sachant qu'opposer à ces machines qu'Archimède dressôit contre lui, ne laissoit pas d'en faire des plaisanteries. « Ne cesserons-nous pas, disoit-il » à ses ouvriers et à ses ingénieurs, de faire la » guerre à ce Briarée de géomètre, qui maltraite » ainsi mes galères et mes sambuques? Il sur» passe infiniment les géans à cent mains dont » nous parle la fable, tant il lance des traits » tout d'un coup contre nous. » Marcellus avoit raison de s'en prendre au seul Archimède, car véritablement tous les Syracusains n'étoient que comme le corps des machines et des batteries de ce grand géomètre; et lui, il étoit seul l'ame qui faisoit mouvoir et agir tous ces ressorts; car toutes les autres armes demeuroient oisives; il n'y avoit que celles d'Archimède dont la ville se servît alors, et pour la défense, et pour l'attaque.

Enfin Marcellus voyant les Romains si effrayés, que s'ils apercevoient seulement sur la muraille une petite corde, ou la moindre pièce de bois, ils prenoient d'abord la fuite, criant qu'Archimède alloit lâcher contre eux quelque effroyable machine, il renonça à l'espérance de la pouvoir prendre en y faisant brêche, cessa toutes les attaques, et laissa achever ce siége au temps en le changeant en blocus. L'unique

ressource que les Romains crurent qu'il leur restoit, fut de réduire par la faim le peuple nombreux qui étoit dans la ville, en coupant tous les vivres qui pouvoient leur venir, soit par terre, soit par mer. Pendant huit mois qu'ils battirent la ville, il n'y eut sorte de stratagèmes que l'on n'inventât, ni d'actions de valeur que l'on ne fit, à l'assaut près que l'on n'osa plus jamais tenter; tant un seul homme, et une seule science, ont de force dans quelques occasions, quand on sait les employer à propos. Otez de Syracuse un seul vieillard, la prise de la ville est immanquable avec toutes les forces qu'ont les Romains; sa présence seule arrête et déconcerte tous leurs desseins.

On voit ici, je ne puis trop le répéter, quel intérêt ont les princes de protéger les arts, de favoriser les gens de lettres, d'animer les académies des sciences par des distinctions d'honneur, et par des récompenses solides, qui ne ruinent et n'appauvrissent jamais un état. Je mets ici à part la naissance et la noblesse d'Archimède : ce n'est pas à elle qu'il étoit redevable de son heureux génie ni de sa profonde science; je ne le regarde que comme un savant, comme un habile géomètre. Quelle perte eût-ce été pour Syracuse, si, pour épargner quelque dépense et quelque pension, on eût laissé un tel homme dans l'inaction et dans l'obscurité! Hiéron n'eut garde de se conduire de la sorte; il connut tout le mérite de notre géomètre : et c'en est un grand pour les princes de connoître celui

des autres. Il le mit en honneur, il en fit u sage, et n'attendit pas pour cela que le besoin et la nécessité l'y forçassent ; il auroit été alors trop tard. Par une sage prévoyance, vrai caractère d'un grand roi et d'un grand ministre (1), il prépara, dans le sein même de la paix, tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un siége, et pour faire la guerre avec succès, quoiqu'alors il n'y eût aucune apparence qu'on dût rien craindre de la part des Romains, avec lesquels Syracuse étoit liée d'une amitié étroite. Aussi vit-on, dans un mòment, sortir comme de terre une foule incroyable de machines de toute espèce et de toute grandeur, dont la vue seule étoit capable de jeter le trouble et l'épouvante dans des armées.

Il en est, parmi ces machines, dont on peut à peine concevoir l'effet, et dont on seroit tenté de révoquer en doute la réalité, s'il étoit permis de douter du témoignage d'écrivains, tel par exemple que Polybe, auteur presque contemporain, et qui écrivoit sur des mémoires tout récens, et qui étoient entre les mains de tout le monde. Mais quel moyen de se refuser au consentement uniforme des historiens grecs et romains, amis et ennemis, sur des faits dont des armées entières furent témoins et sentirent les effets, et qui influèrent si fort dans les événemens de la guerre ? Ce qui se pratiqua dans ce siége de Syracuse, marque jusqu'où les anciens avoient porté

(1) In pace, ut sapiens, aptarit idonea bello. (Horat)

le génie, et l'art de faire ou de soutenir des siéges. Notre artillerie, qui imite si parfaitement le tonnerre, ne fait pas plus d'effet que les machines d'Archimède, si même elle en fait autant.

On parle d'un miroir ardent, par le moyen duquel Archimède brûla une partie de la flotte romaine; l'invention seroit rare; nul auteur ancien n'en parle : c'est une tradition moderne qui n'a nul fondement. Les miroirs ardens étoient connus de l'antiquité; mais non de cette sorte, qui paroît même impraticable.

(An. M. 3791. av. J. C. 213). Après que Marcellus eut résolu de bloquer simplement Syracuse (Liv. lib. 24, n. 35, 36), il laissa Appius devant la place avec les deux tiers de l'armée, et avec le reste il s'avança dans l'île, où il fit rentrer quelques villes dans le parti des Romains.

Dans ce même temps Himilcon, général des Carthaginois, arriva dans la Sicile avec une grande armée, dans l'espérance de la reconquérir, et d'en chasser les Romains.

Hippocrate sortit de Syracuse avec dix mille hommes de pied, et cinq cents chevaux pour l'aller joindre, afin de faire la guerre de concert contre Marcellus. Epicyde resta dans la ville, pour y commander pendant le blocus.

Les flottes des deux peuples parurent en même temps sur les côtes de la Sicile; mais celle des Carthaginois se voyant plus foible que l'autre, n'osa pas basarder un combat, et reprit bientôt la route de Carthage.

Marcellus avoit demeuré huit mois devant Syracuse avec Appius, selon Polybe, et c'est là que se termine l'année de son consulat. Tite-Live place dans cette année les expéditions de Marcellus dans la Sicile, et sa victoire sur Hippocrate, qui tombent nécessairement dans la seconde année du siége. Et réellement Tite-Live n'a rien rapporté du tout de cette seconde année, parce qu'il avoit attribué à la première ce qui s'est passé dans celle-ci; car il est contre toute vraisemblance qu'il ne s'y soit rien fait.

Marcellus employa donc une bonne partie de la seconde année du siége à diverses expéditions qu'il fit en Sicile. En revenant d'Agrigente, sur laquelle il avoit fait une tentative inutile, il rencontra l'armée d'Hippocrate qu'il battit, et lui tua plus de huit mille hommes. Cet avantage retint dans le devoir ceux qui songeoient déjà à se ranger du côté des Carthaginois. Après avoir remporté cette victoire, il retourna devant Syracuse, et ayant fait partir pour Rome Appius, qui alloit y demander le consulat, il mit en sa place Q. Crispinus.

(An. M. 3792. Av. J. C. 212). Au commencement de la troisième campagne (Liv. lib. 25, n. 23-31. — Plut. in Marcel. pag. 308, 309), Marcellus désespérant presque absolument de pouvoir prendre Syracuse, soit par force, parce qu'Archimède lui opposoit toujours des obstacles invincibles; soit par famine, parce que la flotte carthaginoise, qui étoit revenue plus nombreuse qu'auparavant, y faisoit entrer librement

des convois, délibéra s'il demeureroit devant Syracuse, pour presser le siége, ou s'il tourneroit ses efforts du côté d'Agrigente ; mais, avant que de prendre un dernier parti, il voulut essayer s'il ne pourroit point se rendre maître de Syracuse par quelque intelligence secrète. Il avoit dans son camp plusieurs Syracusains, qui y étoient venus chercher un asile au commencement des troubles. Un esclave de l'un d'entr'eux ménagea secrètement une intrigue, où entièrent jusqu'à quatre-vingts des principaux de la ville, qui venoient par troupes le trouver dans son camp, cachés dans des barques sous des filets de pêcheurs. Le complot étoit près de réussir, lorsqu'un certain Attale, de dépit de n'y avoir pas été admis, le découvrit à Epicyde, qui fit mourir tous les conjurés.

Cette entreprise, échouée de la sorte, jeta Marcellus dans un nouvel embarras. Rien ne se présentoit à son esprit que la douleur et la honte de lever un siége, après y avoir consumé tant de temps, et fait de si grandes pertes, tant d'hommes que de vaisseaux. Un événement fortuit lui offrit une nouvelle ressource, et fit renaître son espérance. Des vaisseaux romains avoient pris un certain Damippus, qu'Epicyde envoyoit pour négocier avec Philippe, roi de Macédoine. Les Syracusains témoignèrent beaucoup de désir de le racheter, et Marcellus ne s'en éloigna pas : on convint d'un endroit auprès du port Trogile, pour y tenir les conférences sur la rançon du prisonnier. Comme on y alla plusieurs fois,

un soldat romain s'étant avisé de considérer de près le mur avec attention, après en avoir compté les pierres, avoir examiné à vue d'œil la mesure de chacune, et avoir supputé par estimation la hauteur du mur, il le trouva beaucoup plus bas qu'on ne le croyoit, et conclut qu'avec de médiocres échelles on pouvoit facilement monter dessus. Sans perdre de temps, il fit rapport de tout à Marcellus. Toute la sagesse n'est pas toujours dans la tête du général; un simple soldat peut lui donner de bonnes ouvertures. Marcellus ne négligea pas cet avis, et s'en assura par ses propres yeux. Ayant fait préparer des échelles, il prit l'occasion d'une fête qu'on célébroit trois jours de suite à Syracuse, en l'honneur de Diane, et pendant laquelle les habitans s'abandonnoient à la joie et à la bonne chère. A l'heure de la nuit où il conjectura que les Syracusains, après avoir fait la débauche, commenceroient à s'endormir, il fait avancer doucement un corps de mille soldats d'élite vers le mur, avec des échelles. Quand les premiers furent arrivés au haut, sans bruit et sans tumulte, d'autres les suivirent, la hardiesse des premiers donnant du courage aux seconds. Les mille soldats, profitant du repos des ennemis, qui étoient ou ivres ou endormis, eurent bientôt escaladé le mur. Ayant enfoncé la porte de l'Hexapyle, les troupes s'emparèrent de la partie de la ville appelée *Epipole*.

Il ne s'agissoit plus pour lors de tromper les ennemis, mais de les effrayer. Les Syracusains,

éveillés par le bruit, commençoient à se troubler et à se mettre en mouvement. Marcellus fit sonner à la fois toutes les trompettes; ce qui jeta une telle épouvante et une si grande frayeur dans les cœurs, que tout le monde prenoit la fuite, croyant qu'il ne restoit pas un seul quartier de la ville qui ne fût au pouvoir de l'ennemi. Il restoit pourtant la plus forte et la plus belle partie, appelée *Achradine*, qui n'étoit pas prise, parce qu'elle avoit ses murailles séparées du reste de la ville.

Marcellus, dès la pointe du jour, étoit entré dans la Ville-neuve (1), et dans le quartier appelé *Tyque*. Epicyde, ayant assemblé promptement quelques troupes qu'il avoit dans l'île qui joignoit l'Achradine, marcha contre Marcellus; mais le trouvant plus fort et mieux accompagné qu'il n'avoit cru, après une légère escarmouche, il se renferma dans l'Achradine.

Tous les capitaines et les officiers qui étoient autour de Marcellus le félicitoient de ce grand bonheur. Pour lui, quand il eut considéré de dessus la hauteur la beauté et la grandeur de cette ville, on dit qu'il versa quelques larmes, et s'attendrit sur le triste sort qu'elle alloit éprouver. Il rappeloit dans son esprit deux flottes puissantes des Athéniens coulées à fond autrefois

* La Ville-neuve, ou Néapolis, étoit Epipole, qui, dans les derniers temps, avoit été comprise dans la ville et environnée de murailles.

devant cette ville, deux nombreuses armées taillées en pièces, avec les deux illustres généraux qui les commandoient; tant de guerres soutenues avec tant de courage contre les Carthaginois; tant de tyrans fameux et de puissans rois; Hiéron surtout, dont la mémoire étoit encore toute récente, qui s'étoit signalé par tant de vertus royales, et encore plus par les services importans qu'il avoit rendus au peuple romain, dont les intérêts lui avoient toujours été aussi chers que les siens. Touché par ce souvenir, il crut, avant que d'attaquer l'Achradine, devoir envoyer vers les assiégés, pour les exhorter à se rendre volontairement, et à prévenir la ruine de leur ville. Ses remontrances et ses exhortations furent inutiles.

Alors, pour ne point être inquiété par ses derrières, il attaqua un fort nommé *Eurytèle*, qui étoit au bout de la Ville-neuve, et qui commandoit toute la campagne du côté de la terre. Après l'avoir emporté et y avoir mis une bonne garnison, il tourna tous ses efforts contre l'Achradine.

Sur ces entrefaites arrivent Hippocrate et Himilcon: le premier, avec les Siciliens, ayant placé et fortifié son camp près du grand port, et donné le signal à ceux qui occupoient l'Achradine, attaque le vieux camp des Romains, où commandoit Crispinus; et Epicyde fait en même temps une sortie sur les postes de Marcellus. Aucune de ces deux entreprises ne réussit. Hippocrate fut vigoureusement repoussé par Crispinus, qui le suivit dans ses retranchemens; et

Marcellus obligea Epicyde à se renfermer dans l'Achradine.

Comme on étoit alors en automne, il survint une peste qui fit de grands ravages dans la ville, et encore plus dans les camps des Romains et des Carthaginois. D'abord le mal étoit médiocre, et n'étoit causé que par le mauvais air et la saison ; ensuite la communication avec les malades, et les soins même que l'on en prenoit, répandirent la contagion ; d'où il arrivoit que les uns, négligés et absolument abandonnés, mouroient par la violence du mal ; les autres recevoient des secours qui devenoient funestes à tous ceux qui les approchoient. La mort et la vue de ceux que l'on ensevelissoit offroient continuellement aux yeux un triste spectacle ; on n'entendoit de tous côtés, jour et nuit, que des pleurs et des gémissemens : enfin l'accoutumance au mal avoit tellement endurci les esprits et étouffé tout sentiment de compassion, que non-seulement on ne pleuroit plus les morts, mais qu'on les laissoit sans sépulture. Ce n'étoit partout que cadavres exposés à la vue des malades, qui attendoient un pareil sort. Les Carthaginois en souffrirent beaucoup plus que les autres ; comme ils n'avoient point de retraite, ils périrent presque tous, avec leurs généraux, Hippocrate et Himilcon. Marcellus, dès le commencement de la maladie, avoit fait passer ses soldats dans la ville, où les toits et l'ombre les soulagèrent beaucoup ; il ne laissa pas néanmoins d'en perdre un assez grand nombre.

Cependant Bomilcar, commandant de la flotte carthaginoise, qui avoit fait un second voyage à Carthage pour en amener un nouveau secours, revint avec cent trente navires et sept cents vaisseaux de charge. Les vents contraires l'empêchèrent de doubler le cap Pachyne. Epicyde, qui craignoit que, si ces vens continuoient, cette flotte rebutée ne s'en retournât en Afrique, laisse l'Achradine aux généraux des troupes mercenaires, va trouver Bomilcar, et lui persuade de tenter la fortune d'un combat naval, dès que le temps le permettra. Marcellus, voyant que les troupes des Siciliens grossissoient tous les jours, et que s'il attendoit, et qu'il se laissât enfermer dans Syracuse, il seroit fort pressé en même temps et du côté de la terre, et du côté de la mer, résolut, quoique plus foible en vaisseaux, de s'opposer au passage de la flotte carthaginoise. Dès que les vents furent tombés, Bomilcar prit le large pour mieux doubler le cap; mais comme il vit les vaisseaux romains venir à lui en bel ordre, tout d'un coup, on ne sait pourquoi, il prit la fuite, envoya ordre aux vaisseaux de charge de regagner l'Afrique, et se retira à Tarente. Epicyde, déchu d'une si grande espérance, et n'osant rentrer dans une ville déjà à moitié prise, fit voile vers Agrigente, plutôt dans le dessein d'y attendre le succès du siége, que pour faire de là aucun mouvement.

Quand on eut appris dans le camp des Siciliens, qu'Epicyde étoit sorti de Syracuse, et que

les Carthaginois avoient quitté la Sicile, ils envoyèrent des députés à Marcellus, après avoir pressenti la disposition des assiégés, pour traiter des conditions auxquelles Syracuse lui seroit rendue. On convint assez unanimement de part et d'autre, que ce qui avoit appartenu aux rois appartiendroit aux Romains : qu'on conserveroit tout le reste aux Siciliens avec leur liberté et leurs lois. Après ces préliminaires, ils demandèrent d'entrer en conférence avec ceux qu'Epicyde avoit chargés du gouvernement pendant son absence. Ils leur dirent, que l'armée les avoit envoyés vers Marcellus, et vers les habitans de Syracuse, afin que tous les Siciliens, tant ceux qui se trouvoient dans la ville, que ceux qui étoient dehors, eussent le même sort, et qu'il n'y eût aucune convention particulière. Ayant eu permission d'entrer dans la ville, et de parler à leurs proches et à leurs amis, après leur avoir exposé de quoi ils étoient déjà convenus avec Marcellus, en leur donnant assurance qu'on leur conserveroit la vie, ils leur persuadèrent de commencer par l'ôter aux trois gouverneurs qu'Epicyde avoit laissés à sa place ; ce qui fut exécuté sur-le-champ.

Pour lors ayant convoqué l'assemblée du peuple, ils représentèrent « que quelques maux « qu'ils eussent soufferts jusque-là, et qu'ils « souffrissent encore, ils n'en devoient pas ac« cuser la fortune, puisqu'il ne dépendoit que « d'eux d'y mettre fin ; que si les Romains « avoient entrepris le siége de Syracuse, c'étoit

« par affection pour les Syracusains, et non par « haine ; que ce n'étoit qu'après avoir appris « l'oppression où les tenoient Hippocrate et « Epicyde, ces ambitieux satellites d'Annibal, « qui l'étoient ensuite devenus d'Hiéronyme ; « qu'ils avoient pris les armes, et commencé le « siége de la ville, non pour la ruiner, mais pour « détruire ses tyrans. Mais depuis qu'Hippocrate « étoit mort, qu'Epicyde n'étoit plus à Syra- « cuse, que ses lieutenans avoient été tués; que « les Carthaginois avoient été dépossédés de la « Sicile tant par terre que par mer, quelle rai- « son maintenant pourroient avoir les Romains « de ne pas vouloir conserver Syracuse, préci- « sément comme si Hiéron, exemple unique de « fidélité à leur égard, étoit encore vivant? Que « ni la ville, ni les habitans, n'avoient rien à « craindre que d'eux-mêmes, s'ils laissoient « passer l'occasion de rentrer en amitié avec les « Romains; que jamais ils n'en auroient une si « favorable que dans le moment présent, où ils « venoient d'être délivrés de la violente domi- « nation de leurs tyrans; et que le premier usage « de leur liberté, devoit être le retour à leur « devoir. »

Ce discours fut parfaitement bien reçu de tout le monde ; on jugea pourtant à propos de créer de nouveaux magistrats, avant que de nommer des députés ; et ceux-ci furent tirés du nombre des premiers. Celui qui portoit la parole en leur nom, et qui étoit uniquement chargé de faire tous les efforts possibles pour obtenir que Syra-

cuse ne fût point détruite, s'adressant à Marcellus, lui dit : « Ce n'est point le peuple syracusain, qui d'abord a rompu l'alliance avec vous, et vous a déclaré la guerre, mais Hiéronyme, moins coupable encore envers Rome, qu'envers sa patrie : et ensuite, quand la paix fut rétablie par sa mort, ce ne fut encore aucun Syracusain qui la troubla, mais les satellites du tyran, Hippocrate et Epicyde. Ce sont eux qui vous ont fait la guerre, après nous avoir réduits en captivité, soit par la violence, soit par la ruse et la perfidie ; et l'on ne peut point dire que nous ayions eu aucun temps de liberté, qui n'ait été un temps de paix avec vous. Maintenant, dès que nous sommes devenus nos maîtres par la mort de ceux qui tenoient Syracuse dans l'oppression, nous venons dans le moment même vous livrer nos armes, nos personnes, nos murailles, et notre ville, déterminés à ne refuser aucune des conditions qu'il vous plaira nous imposer ». Au reste, continua-t-il, s'adressant toujours à Marcellus, « il s'agit ici autant de votre intérêt que du nôtre. Les dieux vous ont accordé la gloire d'avoir pris la plus belle et la plus illustre ville qui soit parmi les Grecs. Tout ce que nous avons jamais fait de mémorable, soit par terre, soit par mer, accroit à votre triomphe, et en relève le prix : la renommée n'est pas un garant assez fidèle pour faire connoître la grandeur et la force de la ville que vous avez prise ; la postérité n'en pourra

« bien juger que par ses yeux mêmes. Il faut « qu'à tous ceux qui aborderont ici, de quelque « côté de l'univers qu'ils viennent, on montre « tantôt les trophées que nous avons remportés « sur les Athéniens et les Carthaginois, tantôt « ceux que vous avez remportés sur nous ; et que « Syracuse, mise pour toujours sous la protec- « tion des Marcellus, soit un monument perpé- « tuel et subsistant du courage et de la clémence « de celui qui l'aura prise et conservée. Il ne « seroit pas juste que le souvenir d'Hiéronyme « fît plus d'impression sur vos esprits, que ce- « lui d'Hiéron ; celui-ci a été votre ami bien « plus long-temps, que l'autre votre ennemi. « Vous avez ressenti, qu'il me soit permis de le « dire, les effets de l'amitié d'Hiéron ; mais les « folles entreprises d'Hiéronyme ne sont retom- « bées que sur lui. »

La difficulté n'étoit pas d'obtenir de Marcellus ce qu'ils demandoient, mais de conserver la tranquillité et le concert entre eux dans la ville. Les transfuges, persuadés qu'on les livroit aux Romains, inspirèrent la même crainte aux soldats étrangers. Ayant donc pris les uns et les autres subitement les armes pendant que les députés étoient encore dans le camp de Marcellus, ils commencent par égorger les magistrats nouvellement élus, et courant de tous côtés dans la ville, font main-basse sur ceux qu'ils rencontrent, et pillent tout ce qui tombe sous leurs mains. Pour ne poins être sans chefs, ils nomment six officiers, trois pour commander dans

l'Achradine, et trois dans l'île. Le tumulte étant enfin apaisé, les soldats étrangers reconnurent par tout ce qu'ils apprirent qui s'étoit conclu avec les Romains, que leur cause étoit toute séparée de celle des transfuges. Dans le moment arrivent les députés qu'on avoit envoyés à Marcellus, qui achevent de les détromper.

Parmi ceux qui commandoient dans Syracuse, il y avoit un Espagnol, nommé Méric : on trouva le moyen de le gagner. Il livra de nuit la porte qui étoit près de la fontaine d'Aréthuse, et reçut les soldats que Marcellus y envoya. Le lendemain au point du jour, Marcellus fit une fausse attaque à l'Achradine, pour attirer de ce côté-là toutes les forces de la citadelle, et de l'ile qui y étoit jointe, et afin de faciliter à quelques vaisseaux qu'il avoit préparés le moyen de jeter des troupes dans l'île qui seroit dégarnie. Tout réussit comme il l'avoit projeté ; les soldats, que ces vaisseaux jetèrent dans l'ile, trouvant les postes presque tous dégarnis, et les portes par lesquelles étoient sortis les soldats de la citadelle pour aller contre Marcellus encore ouvertes, s'en emparèrent après un léger combat. Marcellus, averti qu'il étoit maître de l'île, et d'un quartier de l'Achradine, et que Méric avec le corps qu'il commandoit s'étoit joint à ses troupes, fait sonner la retraite, afin que les richesses des rois ne fussent point pillées. Elles ne montoient pas si haut qu'on le pensoit.

Les déserteurs s'étant échappés, et on leur avoit laissé exprès la sortie libre, les Syra-

cusains ouvrirent à Marcellus toutes les portes de l'Achradine, et lui envoyèrent des députés qui avoient ordre de ne lui demander autre chose, sinon qu'il lui plût de leur conserver la vie à eux et à leurs enfans. Marcellus ayant assemblé son conseil et quelques Syracusains qui étoient dans son camp, répondit à ces députés en leur présence, « qu'Hiéron, pendant « cinquante ans, n'avoit pas fait plus de bien « au peuple romain, que ceux qui depuis quel- « ques années étoient maîtres de Syracuse, « n'avoient voulu lui faire de mal; mais que « leur mauvaise volonté étoit retombée sur eux, « et qu'ils s'étoient punis eux-mêmes du viole- « ment des traités d'une manière plus cruelle « que n'auroient souhaité les Romains; qu'il « tenoit Syracuse assiégée depuis trois ans, non « afin que le peuple romain la réduisît à l'escla- « vage, mais pour empêcher que des chefs de « transfuges ne la retinssent dans l'oppression; « qu'il avoit essuyé beaucoup de fatigues et de « dangers pendant un si long siége, mais qu'il « s'en croyoit avantageusement dédommagé par « la gloire d'avoir pris cette ville, et par le « plaisir de l'avoir sauvée de la ruine entière « qu'elle sembloit mériter. » Après avoir mis des gardes au trésor, et placé aussi des sauvegardes dans les maisons des Syracusains qui s'étoient retirés dans son camp, il abandonna la ville au pillage. On prétend que les richesses qui furent pillées à ce sac de Syracuse, surpassèrent celles qu'on eût pu espérer de la prise de Carthage.

Un funeste accident troubla la joie de Marcellus, et lui causa une sensible douleur. Archimède, dans le temps que tout étoit en mouvement à Syracuse, enfermé dans son cabinet comme un homme d'un autre monde qui ne prend point de part à ce qui se passe dans celui-ci, étoit appliqué à considérer quelques figures de géométrie, et il donnoit à cette contemplation, non-seulement tous ses yeux, mais encore tout son esprit, de manière qu'il n'avoit entendu ni le tumulte des Romains qui couroient partout, ni le bruit de la ville prise. Tout d'un coup un soldat se présente à lui, et lui ordonne de le suivre pour venir parler à Marcellus. Archimède le prie d'attendre un moment, jusqu'à ce que son problême fût résolu, et qu'il en eût fait la démonstration. Le soldat, qui ne se soucioit ni de son problême, ni de sa démonstration, irrité de ce délai, tire son épée et le tue. Marcellus fut vivement affligé quand il apprit la nouvelle de sa mort. Ne pouvant lui rendre la vie comme il l'auroit souhaité, il s'appliqua, autant qu'il fut en lui, à honorer sa mémoire; il fit une recherche exacte de tous ses parens, les traita avec distinction, et leur accorda des priviléges particuliers. Pour Archimède, il fit célébrer ses funérailles avec soin, et lui érigea un monument parmi ceux des grands hommes qui s'étoient le plus distingués à Syracuse.

Art. III. § I. *Tombeau d'Archimède, découvert par Cicéron.*

Archimède, par son testament, avoit prié ses parens et ses amis de mettre après sa mort sur son tombeau, pour toute épitaphe, un cylindre circonscrit à une sphère, c'est-à-dire à un globe, à une figure sphérique, et de marquer au bas le rapport qu'ont entre eux ces deux solides, le contenant et le contenu. Il auroit pu remplir les bases de la colonne de son tombeau de bas reliefs, où toute l'histoire du siége de Syracuse auroit été sculptée, et où il auroit paru comme un Jupiter foudroyant les Romains; mais il estimoit infiniment plus une découverte, une démonstration géométrique, que toutes les machines si célèbres qu'il avoit inventées: aussi aima-t-il mieux se faire honneur auprès de la postérité de la découverte qu'il avoit faite du rapport de la sphère au cylindre de même base et de même hauteur, qui est comme deux à trois.

Les Syracusains, si passionnés autrefois pour les sciences, ne conservèrent pas long-temps l'estime et la reconnoissance qu'ils devoient à un homme qui avoit fait tant d'honneur à leur ville. Moins de cent quarante ans après, Archimède étoit déjà si parfaitement oublié de ses concitoyens, malgré les grands services qu'il leur avoit rendus, qu'ils nioient qu'il fût enterré à Syracuse, à ce que rapporte Cicéron.

Dans le temps qu'il étoit questeur en Sicile

(Cic. Tusc. quæst. lib. 5 n. 64-66), la curiosité le porta à chercher le tombeau d'Archimède; curiosité digne d'un homme d'esprit comme Cicéron, et qui mérite d'être imitée par ceux qui voyagent. Les Syracusains lui soutenoient que sa recherche seroit inutile, et qu'ils n'avoient point chez eux ce monument. Leur ignorance fit pitié à Cicéron, et ne servit qu'à allumer encore davantage le désir qu'il avoit de faire cette découverte : enfin, après plusieurs recherches, il aperçut hors de la porte de la ville qui regardoit Agragas (Agrigente), parmi un grand nombre de tombeaux qui étoient en cet endroit là, une colonne presqu'entièrement couverte de ronces et d'épines, et il y entrevit la figure d'une sphère et d'un cylindre.

Ceux qui ont quelque goût pour les antiquités, jugent aisément quelle fut la joie de Cicéron; il s'écria qu'il avoit trouvé ce qu'il cherchoit. On fit nettoyer la place avec des faulx, on s'ouvrit un passage jusqu'à la colonne, et l'on y vit l'inscription qui paroissoit encore, quoique la moitié des lignes fût effacée par le temps. Ainsi (1), dit Cicéron en terminant ce récit, la plus grande ville de Grèce, et qui anciennement avoit été la plus florissante par l'étude des lettres, n'eût pas connu le trésor qu'elle possédoit, si un homme né dans un pays qu'elle regardoit presque comme barbare, un

(1) Ita nobilissima Græciæ civitas, quondam verò etiam doctissima, sui civis unius acutissimi monumentum ignorasset, nisi ab homine Arpinate didicisset.

Arpinate, n'eût été lui découvrir le tombeau d'un de ses concitoyens, si distingué par la justesse et par la pénétration de son esprit.

On est obligé à Cicéron de nous avoir laissé cet élégant et curieux récit; mais on ne lui pardonne pas aisément la manière méprisante dont il y parle d'abord d'Archimède : c'est au commencement, où voulant opposer à la vie malheureuse de Denys le tyran, le bonheur d'une vie modérée et pleine de sagesse, il dit : « Je (1) « ne comparerai point la vie d'un Platon et « d'un Architas, personnages consommés en « doctrine et en sagesse, avec celle de Denys, « la plus affreuse, la plus remplie de misère, « et la plus détestable que l'on puisse imaginer. « J'aurai recours à un homme de la même ville « que lui, *un homme obscur*, qui a vécu plusieurs années après lui; je le tirerai de sa « poussière *, et je le ferai paroître sur la scène, « le compas à la main. » Je ne parle point de la naissance d'Archimède, sa grandeur est d'un autre ordre; mais le plus grand géomètre de l'antiquité, dont les sublimes découvertes ont été dans tous les temps l'objet de l'admiration des connoisseurs, devoit-il être traité par

(1) Non ergo jam cum hujus vita, qua tetrius, miserius, detestabilius excogitare nihil possum, Platonis aut Architæ vitam comparabo, doctorum hominum et planè sapientium. Ex eadem urbe *humilem homuncionem* à pulvere et radio excitabo, qui multis annis post fuit, Archimedem.

* Il parle de la poussière géométrique.

Cicéron d'homme obscur et de néant, comme si c'étoit un simple ouvrier, employé à fabriquer des machines, si ce n'est peut-être que dans l'esprit des Romains, chez qui l'estime et le goût de la géométrie et de ces sciences spéculatives n'ont jamais bien pénétré, on n'estimât rien de grand que ce qui a rapport au gouvernement des hommes et à la politique.

Orabunt causas meliùs, cœlique meatus
Describent radio, et surgentia sidera dicent:
Tu regere imperio populos, Romane, memento.
(Virgil. Æn. l. 6.)

C'est la réflexion de M. l'abbé Fraguier dans la petite dissertation qu'il a laissée sur ce récit de Cicéron. (Mémoires de l'acad. des inscriptions, tom. II.)

§ II. *Precis de l'histoire de Syracuse.*

L'ILE de Sicile, avec la plus grande partie de cette longueur de l'Italie qui s'étend entre les deux mers, composoit ce que l'on appeloit la grande Grèce, par opposition à la Grèce proprement dite, qui avoit peuplé de ses colonies tous ces pays-là.

Syracuse étoit la ville la plus considérable de la Sicile, et l'une des plus puissantes de toute la Grèce : elle fut fondée par Architas, Corinthien, la troisième année de la 17e olympiade (an. m. 3295).

Les deux premiers siècles de son histoire sont fort obscurs, et je les passe sous silence. Elle

ne commence à être bien connue que depuis le règne de Gélon (an. m. 3520), et elle fournit dans la suite de grands événemens pendant l'espace de plus de deux cents ans. On y voit pendant tout ce temps-là une alternative continuelle de servitude sous les tyrans, et de liberté sous un gouvernement populaire, jusqu'à ce que Syracuse soit enfin soumise aux Romains, et fasse partie de leur empire.

Tous ces événemens, excepté le dernier, sont traités chacun dans leur temps; mais comme ils sont coupés en différens morceaux, et répandus en différens livres, j'ai cru devoir les réunir ici sous un même point de vue, pour en faire mieux sentir la suite et la liaison.

(An. M. 3520.) Gélon. Les Carthaginois, de concert avec Xerxès, ayant attaqué les Grecs qui habitoient dans la Sicile pendant que ce prince faisoit une irruption dsns la Grèce, Gélon, qui s'étoit rendu maître de Syracuse, remporta une célèbre victoire contre les Carthaginois, le jour même du combat des Thermopyles. Ils avoient pour général Amilcar, qui périt dans le combat. Les historiens parlent diversement de sa mort (histoire des Carthaginois), et c'est ce qui m'a fait tomber dans une contradiction; car d'un côté je suppose avec Diodore de Sicile, qu'il fut tué par les Siciliens dans le combat; et de l'autre je marque après Hérodote, que, pour ne point survivre à sa honte, il se précipita lui-même dans le bûcher où il avoit immolé plusieurs victimes humaines.

(An. M. 3525). Gélon, au retour de sa victoire, se rendit à l'assemblée sans armes et sans gardes, pour y rendre compte au peuple de sa conduite; il fut choisi pour roi d'une commune voix. Il régna pendant cinq ou six ans, uniquement occupé du soin de rendre ses peuples heureux.

(An. M. 3532.) Hiéron Ier, l'aîné des frères de Gélon, lui succéda. Le commencement de son règne fut fort louable. Simonide et Pindare le célébrèrent à l'envi par leurs vers. La fin n'y répondit pas; il régna onze ans.

(An. M. 3543.) Thrasibule, son frère, lui succéda. Il se rendit odieux à tous ses sujets par ses vices et par sa cruauté. Ils le chassèrent du trône et de la ville après un an de règne.

(An. M. 3544.) Depuis sa retraite, Syracuse et toute la Sicile jouirent de leur liberté pendant l'espace de près de soixante ans.

On établit une fête annuelle pout célébrer le jour du rétablissement de la liberté.

(An. M. 3588.) Pendant cet intervalle, les Athéniens, animés par les vives exhortations d'Alcibiade, portèrent leurs armes contre Syracuse; c'étoit la seizième année de la guerre du Péloponnèse. On a vu, tome IV, combien cette entreprise devint funeste pour les Athéniens.

(An. M. 3593.) Denys l'ancien. Le règne de ce prince fut célèbre par sa longue durée, qui fut de trente-huit ans, et encore plus par les événemens extraordinaires qui l'accompagnèrent. *Voyez* tome I, et tome VI.

(An. M. 3632.) Denys, fils de l'ancien, lui succède; il forme une liaison particulière, et a de fréquentes conversations avec Platon, que Dion, proche parent de Denys, avoit engagé de venir à sa cour. Il ne profita pas long-temps des sages avis de ce philosophe, et s'abandonna bientôt à tous les vices et à tous les excès qui accompagnent la tyrannie.

(An. M. 3644.) Assiégé par Dion, il se sauve de la citadelle et se retire en Italie.

(An. M. 3646.) Rares qualités de Dion. Il est assassiné par Callippe, dans sa propre maison.

(An. M. 3647.) Treize mois après la mort de Dion, Hipparinus, frère de Denys le jeune, chasse Callippe de Syracuse, et s'y établit. Pendant les deux ans de son règne, la Sicile est agitée de grands mouvemens.

(An. M. 3654.) Denys le jeune, profitant de ces troubles, remonte sur le trône, dix ans après l'avoir quitté.

(An. M. 3657.) Enfin, forcé par Timoléon, il se retire à Corinthe. *Voyez* tom. I, et tom. VI.

(An. M. 3658.) Timoléon rend la liberté à Syracuse. Il y passe le reste de sa vie dans un glorieux loisir, chéri et honoré de tous les citoyens et de tous les étrangers. *Voyez* tom. VI.

Cet intervalle de liberté ne dura pas long-temps.

(An. M. 3685.) Agathocle s'empara bientôt de la tyrannie à Syracuse. *Voyez* tom. I.

Il y exerce des cruautés inouies.

Il forme un des desseins les plus hardis dont

'l soit parlé dans l'histoire, porte la guerre dans l'Afrique, s'y rend maitre des places les plus fortes, et ravage tout le pays.

Après divers évenemens, il périt d'une manière misérable. Il avoit régné environ vingt-huit ans.

(An. M. 3718.) Syracuse respira pendant quelque temps, et goûta avec plaisir la douceur de la liberté.

Mais elle eut beaucoup à souffrir de la part des Carthaginois, qui troubloient son repos par les guerres continuelles.

(An. M. 3721.) Elle appela à son secours Pyrrhus. Les rapides succès qu'eurent d'abord ses armes, lui donnèrent de grandes espérances qui s'évanouirent bientôt. Pyrrhus, par sa prompte retraite, la replongea dans de nouveaux malheurs. Tom. I, pag. 305. Tom. VII, pag. 430, etc.

Hiéron II. Elle ne fut tranquille et heureuse que sous le règne d'Hiéron II, qui fut très-long, et presque toujours pacifique.

Hiéronyme. A peine régna-t-il un an. Sa mort fut suivie de grands troubles, et de la prise de Syracuse par Marcellus.

Après la prise de cette ville, ce qui se passe dans la Sicile, jusqu'à son entière réduction, est peu mémorable. Il y eut encore quelques restes de guerre de la part des partisans de la tyrannie, et des Carthaginois qui en étoient les protecteurs; mais ces guerres n'eurent point de suite, et Rome se trouva bientôt maîtresse absolue de toute la Sicile. La moitié de cette ile étoit devenue pro-

vince romaine depuis le traité qui termina la première guerre punique. Par ce traité, la Sicile fut divisée en deux parts, dont l'une resta aux Romains, et l'autre continua d'être gouvernée par Hiéron; et cette partie, depuis que Syracuse se fut rendue, passa aussi dans leur domaine.

§. III. *Réflexions sur le gouvernement et le caractère des Syracusains.*

Par la prise de Syracuse, la Sicile entière devint une province du peuple romain (Cic. in Verr. de frum. n. 13), mais elle ne fut pas traitée comme le furent depuis les Espagnols et les Carthaginois, à qui l'on imposa un certain tribut pour être comme le prix de la victoire et la peine des vaincus : *quasi victoriæ præmium, ac pœna belli.* La Sicile (1), en se soumettant au peuple romain, conserva tous ses droits anciens et toutes ses coutumes, et lui obéit aux mêmes conditions qu'elle avoit obéi à ses rois; et elle méritoit bien certainement ce privilége et cette distinction : elle étoit la première (2) de toutes

(1) Siciliæ civitates sic in amicitiam fidemque recepimus, ut eodem jure essent, quo fuissent; eadem conditione populo romano parerent, qua suis antea paruissent. (Cic. ibid.)

(2) Omnium nationum exterarum princeps Sicilia se ad amicitiam fidemque populi romani applicuit : prima omnium, id quod ornamentum imperii est, provincia est appellata : prima docuit majores nostros, quàm præclarum esset exteris gentibus imperare... Itaque majoribus nostris in Africam ex hac provincia gradus imperii factus est. Neque enim tam facilè opes Carthagi-

les nations étrangères qui eût fait alliance avec les Romains ; la première conquête qu'ils eussent eu la gloire de faire hors de l'Italie ; la première enfin qui leur eût fait éprouver la douceur de commander à des peuples étrangers. La plupart des villes dont elle étoit remplie avoient marqué pour les Romains un attachement, une fidélité, une affection qui étoient sans exemple. Elle fut pour eux depuis comme un degré pour passer en Afrique ; et Rome n'auroit pas pu abattre si facilement la puissance formidable de Carthage, si la Sicile ne lui avoit servi de grenier abondant pour les vivres, et de retraite sûre pour ses flottes. Aussi, après la prise et la ruine de Carthage, Scipion l'Africain se crut-il obligé d'enrichir les villes de Sicile d'un grand nombre d'excellens tableaux et de statues précieuses, afin qu'un peuple qui s'intéressoit si vivement à la victoire du peuple romain, en sentît les fruits, et en conservât chez lui d'illustres monumens.

La Sicile auroit été heureuse d'être gouvernée par les Romains, si elle avoit toujours eu des magistrats tels que Cicéron, aussi instruits que lui des obligations de la magistrature, et aussi attentifs à s'en acquitter. Il est beau de l'enten-

nis tantæ concidissent, nisi illud et rei frumentariæ subsidium, et receptaculum classibus nostris pateret. Quare P. Africanus, Carthagine deleta, Siculorum urbes signis monumentisque pulcherrimis exornavit : ut, quos victoria populi romani lætari arbitrabatur, apud eos monumenta victoriæ plurima collocaret. (Cic. Verr. 3, n. 2, 3.)

lui-même s'expliquer sur ce sujet; c'est en défendant la Sicile contre Verrès.

Après avoir pris les dieux à témoin (1) de la sincérité des sentimens qu'il va exposer : « Dans « tous les emplois, dit-il, dont le peuple romain « m'a honoré jusqu'ici, j'ai cru être engagé par « les liens les plus sacrés de la religion à en « remplir dignement tous les devoirs. Lorsqu'on « m'a fait questeur, j'ai regardé cette dignité « non comme un présent dont on me gratifioit, « mais comme un dépôt que l'on confioit à ma « vigilance et à ma fidélité. Quand depuis on « m'a envoyé gérer la questure dans la Sicile, « je me suis imaginé que tous les yeux étant

(1) O dii immortales... Ita mihi meam voluntatem spemque reliquæ vitæ vestra populique romani existimatio comprobet, ut ego, quos adhuc mihi magistratus populus romanus mandavit, sic eos accepi, ut me omnium officiorum obstringi religione arbitrarer. Ita quæstor sum factus, ut mihi honorem illum non tam datum quàm creditum ac commissum putarem. Sic obtinui quæsturam in provincia, ut omnium oculos in me unum conjectos arbitrarer : ut me quæsturamque meam quasi in aliquo orbis terræ theatro versari existimarem ; ut omnia semper, quæ jucunda videntur esse, non modò his extraordinariis cupiditatibus, sed etiam ipsi naturæ ac necessitati denegarem. Nunc sum designatus ædilis. . . Ita mihi deos omnes propitios esse velim, ut, tametsi mihi jucundissimus est honos populi, tamen nequaquam tantum capio voluptatis, quantum sollicitudinis et laboris, ut hæc ipsa ædilitas, non quia necesse fuit alicui candidato data, sed quia sic oportuerit rectè collocata, et judicio populi digno in loco posita esse videatur. (Cic. Verr. 7, n. 35-37.)

« tournés sur moi, ma personne et ma questure « alloient être exposées sur un grand théâtre, à « la vue de tous les peuples, à qui j'étois donné « en spectacle; et dans cette pensée je me suis « interdit, non-seulement les plaisirs criminels « qu'entraînent les grandes passions, mais ceux « même qui sont les plus légitimes, et qui pa« roissent les plus nécessaires. On vient de me « désigner édile; j'atteste les dieux que je sens « tout le poids de cette charge, et que, quelque « honorable qu'elle me paroisse, elle ne me « cause pas tant de joie et de plaisir, que de soins « et d'inquiétudes, dans le désir que j'ai de « faire connoître qu'elle ne m'a pas été donnée « au hasard ou par nécessité, mais confiée par « choix et avec discernement. »

Il s'en falloit bien que tous les gouverneurs romains fusent de ce caractère, et la Sicile, plus que toute autre province, éprouva, comme quelques lignes après (1) Cicéron le reproche à Verrès, qu'ils étoient presque tous comme autant de tyrans, qui ne se croyoient armés de faisceaux et de haches, ni revêtus de l'autorité de l'empire romain, que pour exercer impuné-

(1) Nunquam tibi venit in mentem, non tibi idcirco fasces, et secures, et tantam imperii vim tantamque ornamentorum omnium dignitatem datam, ut earum rerum vi et auctoritate omnia repagula juris, pudoris, et officii perfringeres; ut omnium bona prædam tuam du ceres; nullius res tuta, nullius domus clausa, nullius vita septa, nullius pudicitia munita contra tuam cupiditatem et audaciam posset esse? (ibid. n. 39.)

ment dans la province un brigandage ouvert, et pour forcer toutes les barrières de la justice et de la pudeur, en sorte que personne ne pût mettre en sûreté contre leur violence, ni ses biens, ni sa maison, ni sa vie, ni même son honneur.

Syracuse, par tout ce que nous en avons vu, a dû nous paroître comme un théâtre, où il s'est passé des scènes bien différentes, mais bien étranges; ou plutôt comme une mer quelquefois calme et tranquille, mais le plus souvent agitée par des vents et des orages, toujours prêts à la bouleverser de fond en comble. Nous n'avons vu dans aucune autre république des révolutions si subites, si fréquentes, si violentes, si diversifiées. Maîtrisée dans un temps par les tyrans les plus cruels, gouvernée dans un autre par les rois les plus sages; tantôt livrée au caprice d'une populace sans joug et sans frein, tantôt docile et parfaitement soumise à l'autorité des lois et à l'empire de la raison, elle passe alternativement de l'esclavage le plus dur à la liberté la plus douce, d'une espèce de convulsions et de mouvemens frénétiques à une conduite sage, tranquille, modérée. Le lecteur se rappelle aisément dans la mémoire, d'un côté les deux Denys père et fils, Agathocle, Hiéronyme, devenus par leur cruauté l'objet de la haine et de l'exécration publique; de l'autre, Gélon, Dion, Timoléon, les deux Hiéron, tant l'ancien que le nouveau, universellement chéris et respectés des peuples.

A quoi attribuer des extrémités si opposées,

et des alternatives si contraires? Je ne doute point que la légéreté et l'inconstance des Syracusains, qui étoit leur caractère dominant, n'y eût beaucoup de part; mais je suis persuadé que ce qui y contribuoit le plus étoit la forme même du gouvernement, mêlé d'aristocratie et de démocratie, c'est-à-dire, partagé entre le sénat ou les anciens et le peuple. Comme il n'y avoit à Syracuse aucun contre-poids pour maintenir ces deux corps dans un juste équilibre, quand l'autorité penchoit un peu plus d'un côté que de l'autre, le gouvernement se tournoit aussitôt, ou en une tyrannie violente et cruelle, ou en une liberté effrénée, sans mesure et sans règle. Alors la confusion subite de tous les ordres de l'état facilitoit aux plus ambitieux des citoyens le chemin au pouvoir souverain, que les uns, pour captiver la bienveillance de leurs concitoyens, et leur adoucir le joug, exerçoient avec douceur et sagesse, avec équité, avec des manières populaires; et que d'autres, nés moins vertueux, portoient aux derniers excès du despotisme le plus absolu et le plus cruel, sous prétexte de se maintenir dans leur usurpation contre les entreprises de leurs citoyens, lesquels, jaloux de leur liberté, se permettoient toutes les trahisons et tous les crimes pour la recouvrer.

D'autres raisons encore rendoient le gouvernement de Syracuse difficile, et par là donnoient lieu aux fréquens changemens qui y arrivoient. Cette ville n'oublioit point qu'elle avoit remporté de signalées victoires contre la redoutable puis-

sance de l'Afrique, et qu'elle avoit porté ses conquêtes et la terreur de ses armes jusque sous les remparts de Carthage, et cela, non une seule fois, comme depuis contre les Athéniens, mais pendant plusieurs siècles. La haute idée que ses flottes et ses troupes nombreuses lui donnoient de sa puissance maritime, fit que du temps de l'irruption des Perses dans la Grèce, elle prétendit s'égaler à Athènes, ou partager du moins avec elle l'empire de la mer.

D'ailleurs les richesses, suite naturelle du commerce, avoient rendu les Syracusains fiers, hautains, impérieux, et en même temps les avoient plongés dans la mollesse, en leur inspirant du dégoût pour toute fatigue et toute application. Ils se livroient pour l'ordinaire aveuglément à leurs orateurs, qui avoient pris sur eux ún pouvoir absolu. Il falloit, pour obéir, qu'ils fussent ou flattés, ou gourmandés.

Ils avoient naturellemet un fonds d'équité, de bonté, de douceur; et cependant, entraînés par les discours séditieux des harangueurs, ils se portoient aux dernières violences et aux cruautés les plus excessives, dont ils se repentoient un moment après.

Quand ils étoient abandonnés à eux-mêmes, leur liberté, qui pour lors ne connoissoit plus de bornes, dégénéroit bientôt en caprice, en fougue, en violence, je pourrois même dire en frénésie. Au contraire, quand on étoit venu à bout de les réduire sous le joug, ils devenoient lâches, timides, soumis, rampans jusqu'à la servilité;

mais, comme cet état étoit violent, et directement opposé au caractère et au naturel de la nation grecque, née et nourrie dans la liberté, dont le sentiment n'étoit point éteint en eux, mais simplement endormi, ils se réveilloient de temps en temps de ce sommeil léthargique, rompoient leurs chaînes, et s'en servoient, s'il est permis de s'exprimer ainsi, pour tuer et assommer ces maîtres injustes qui les avoient mis aux fers.

Pour peu que l'on fasse attention sur toute la suite de l'histoire des Syracusains, on voit aisément (comme Galba depuis l'a dit des Romains), qu'ils (1) n'étoient point capables de porter ni une liberté entière, ni une entière servitude : ainsi l'habileté et la politique de ceux qui les gouvernoient, consistoit à faire prendre au peuple un sage milieu entre ces deux extrémités, en paroissant le laisser maître des résolutions, et ne se réserver que le soin de lui en montrer l'utilité et de lui en faciliter l'exécution; et c'est à quoi réussirent merveilleusement les magistrats et les rois dont j'ai parlé, sous le gouvernement desquels les Syracusains furent toujours tranquilles et paisibles, obéissans au prince, et parfaitement soumis au lois. C'est ce qui me fait conclure que les troubles et les révolutions de Syracuse arrivoient moins par la

(1) Imperaturus es hominibus qui nec totam servitutem pati possunt, nec totam libertatem. (Tacit. hist. lib. 1, cap. 16.)

légèreté du peuple, que par la faute de ceux qui les gouvernoient, à qui manquoit l'art de manier les esprits et de gagner les cœurs, qui est proprement la science des rois et de tous ceux qui commandent.

LIVRE DOUZIÈME.

SUITE DE L'HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS,

DEPUIS LA PAIX D'ANTALCIDE, JUSQU'A LA MORT D'ARTAXERXE-MNÉMON.

Ce livre renferme principalement l'histoire de deux chefs de Thèbes fort illustres, Epaminondas et Pélopidas ; la mort d'Agésilas, roi de Sparte, et celle d'Artaxerxe-Mnémon.

CHAPITRE PREMIER.

§. I. *Etat de la Grèce depuis la paix d'Antalcide. Les Lacédémoniens déclarent la guerre à la ville d'Olynthe. Ils s'emparent par fraude et par violence de la citadelle de Thèbes. Olynthe se rend.*

(An. M. 3617. Av. J. C. 387). La paix d'Antalcide, dont il a été parlé dans le chapitre 3 du livre 9, tom. 6, avoit jeté parmi les villes

grecques (Xenoph. hist. græc. lib. 5, p. 550-553) beaucoup de semences de mécontentement et de division. En exécution de ce traité, les Thébains avoient été contraints d'abandonner les villes de Béotie pour les laisser jouir de leur liberté, et les Corinthiens de faire sortir leur garnison d'Argos, qui par là devenoit libre et indépendante. Les Lacédémoniens, auteurs et exécuteurs de ce traité, voyoient par ce moyen leur puissance extrêmement accrue, et ils travaillèrent encore à l'augmenter. Ils forcèrent ceux de Mantinée, contre qui ils prétendoient avoir eu plusieurs sujets de plainte dans la dernière guerre, d'abattre les murailles de leur ville, et de disperser leur habitation en quatre endroits différens comme elle l'avoit été autrefois.

Les deux rois de Sparte, Agésipolis et Agésilas (Diod. lib. 15, pag. 341), d'un caractère tout différent, pensoient aussi diversement sur l'état présent des affaires. Le premier, naturellement porté à la paix, et rigide observateur de la justice, vouloit que Sparte, qui s'étoit déjà beaucoup décriée par la paix d'Antalcide, laissât jouir de leur liberté les villes grecques, comme ce traité même le portoit, et ne troublât point leur repos par un injuste désir d'étendre sa domination. L'autre au contraire, inquiet, remuant, plein de grandes vues d'ambition et de conquêtes, ne respiroit que la guerre.

Dans le même temps (an. m. 3621. av. J. C. 383), il arriva à Lacédémone des députés d'Acanthe et d'Apollonie (ibid. p. 554-556), villes

très - considérables de la Macédoine, au sujet d'Olynthe, ville de Thrace, possédée par des Grecs originaires de Chalcide, ville d'Eubée. Athènes, après les victoires de Salamine et de Marathon, avoit conquis beaucoup de places vers la Thrace, et dans la Thrace même. Ces villes secouèrent le joug dès que Lacédémone, à la fin de la guerre du Péloponèse, eut abattu la puissance d'Athènes : Olynthe étoit de ce nombre. Les députés d'Acanthe et d'Apollonie représentèrent dans l'assemblée générale des alliés, qu'Olynthe, ville située dans leur voisinage, se fortifioit extraordinairement de jour en jour, qu'elle étendoit de plus en plus sa domination par de nouvelles conquêtes, qu'elle forçoit toutes les villes des environs de se soumetrre à elle et d'entrer dans ses vues, et qu'elle étoit prête à conclure un traité d'alliance avec les Athéniens et les Thébains. L'affaire ayant été mise en délibération, il fut conclu, d'un commun consentement, qu'il falloit déclarer la guerre aux Olynthiens. On convint que les villes alliées fourniroient dix mille hommes de troupes, avec liberté à celles qui le voudroient, d'y substituer de l'argent, sur le pied de trois oboles (5 sous) pour la paye journalière de chaque fantassin, et quatre fois plus pour un cavalier. Pour ne point perdre de temps, les Lacédémoniens firent partir sur-le-champ leurs troupes sous la conduite d'Eudamidas, qui obtint des éphores que Phébidas son frère commanderoit celles qui devoient bientôt suivre et se join-

dre aux siennes. Quand le premier fut arrivé dans cette partie de la Macédoine qui est aussi appelée la Thrace, il mit des garnisons dans les places qui eurent recours à lui; s'empara de Potidée, ville alliée des Olynthiens, qui se rendit sans faire de défense, et commença la guerre contre Olynthe, mais lentement, comme il convenoit à un général qui n'avoit pas encore réuni toutes ses troupes.

Phébidas se mit en marche peu de temps après (an. m. 3622. av. J. C. 382). Etant arrivé près de Thèbes (Xenoph. pag. 556-558. — Plut. in Ægisil. p. 603-609. — Id. in Pelop. pag. 280. — Diod. lib. 15 pag. 341, 342), il campa hors de la ville, vers le gymnase ou lieu public des exercices. Isménie et Léontide, tous deux alors polémarques, c'est-à-dire généraux d'armée, et les premiers magistrats de Thèbes, étoient à la tête des deux factions opposées. Le premier, qui avoit attiré dans son parti Pélopidas, n'étoit point ami des Lacédémoniens, et n'en étoit point aimé non plus, parce qu'il se déclaroit ouvertement pour le gouvernement populaire et pour la liberté; l'autre, au contraire, favorisoit l'oligarchie, et étoit soutenu par les Lacédémoniens qui l'aidoient de tout leur crédit. Je suis obligé d'entrer dans ce détail, parce que l'événement qui va être rapporté, et qui en fut la suite, donnera lieu à la guerre importante des Thébains contre les Lacédémoniens.

Les choses étant dans cet état à Thèbes, Léontide alla trouver Phébidas, et lui proposa

de s'emparer de la citadelle appelée Cadmée, d'en chasser ceux qui tenoient le parti d'Isménie, et de la mettre sous la main des Lacédémoniens. Il lui fit entendre qu'il n'y auroit rien de plus glorieux pour lui que de se rendre maître de Thèbes, pendant que son frère travailloit à soumettre Olynthe; que par là même il faciliteroit à son frère le moyen de réussir dans son entreprise, et que les Thébains, qui avoient défendu par un décret à leurs concitoyens de porter les armes contre Olynthe, ne manqueroient pas, dès qu'il seroit maître de la citadelle, de lui donner autant d'infanterie et de cavalerie qu'il voudroit pour aller fortifier Eudamidas.

Phébidas, qui avoit beacoup d'ambition et peu de tête, et qui ne cherchoit qu'à se signaler par quelque action d'éclat, sans en examiner les suites ni les conséquences, se laisse facilement persuader. Pendant que les Thébains, tranquilles et en sûreté sous la bonne foi du traité de paix conclu depuis peu entre les Grecs, célébroient les fêtes de Cérès, et ne s'attendoient à rien moins qu'à un pareil acte d'hostilité, Phébidas, conduit par Léontide, s'empare de la citadelle. Le sénat étoit actuellement assemblé: Léontide s'y rend; il déclare qu'on n'a rien à craindre de la part des Lacédémoniens, qui viennent d'entrer dans la citadelle; qu'ils ne sont ennemis que de ceux qui veulent troubler la paix; que pour lui, par le pouvoir que lui donne sa charge de polémarque, de faire arrêter quiconque cabale contre l'état, il va met-

tre en lieu de sûreté Isménie, qui brouille et cherche à faire la guerre : en effet, sur-le-champ il est enlevé et conduit à la citadelle. Ceux du parti d'Isménie, voyant leur chef arrêté, et craignant pour eux les dernières violences, sortent précipitamment de la ville, et se retirent à Athènes au nombre de plus de quatre cents; ils sont aussitôt bannis par un décret public : Pélopidas étoit du nombre. Epaminondas demeure en repos à Thèbes, parce qu'on le méprisoit comme un homme uniquement occupé de la philosophie, et qui ne se mêloit point d'affaires, et aussi à cause de sa pauvreté, qui ne laissoit rien à craindre de sa part. On nomme un nouveau polémarque à la place d'Isménie, et Léontide se transporte à Lacédémone.

La nouvelle de l'entreprise de Phébidas, qui, en pleine paix, s'étoit emparé par violence d'une citadelle sur laquelle il n'avoit aucun droit, avoit excité de grands murmures et de grandes plaintes. Ceux surtout qui étoient opposés à Agésilas, qu'on soupçonnoit d'être entré dans ce complot, demandoient par quels ordres Phébidas avoit exécuté une si étrange perfidie. Agésilas, qui sentoit bien que ces reproches crians tomboient sur lui, ne fit nulle difficulté de soutenir Phébidas, et de dire hautement et devant tout le monde, « qu'il falloit regarder l'action « en elle-même, et voir si elle étoit utile; que « tout ce qui étoit expédient pour Lacédémone, « il étoit permis et même commandé de le faire « de son propre mouvement, sans attendre les

« ordres de personne. » Voilà les étranges principes qu'avançoit un homme, qui d'ailleurs, soutenoit hautement que la justice étoit la première de toutes les vertus, et que sans elle la valeur même, et toutes les plus grandes qualités ne pouvoient être utiles. C'est lui qui répondit, lorsqu'en sa présence on faisoit valoir extrêmement la grandeur du roi des Perses : *Ce roi, que vous appelez grand, comment est-il plus grand que moi, à moins qu'il ne soit plus juste !* maxime véritablement noble et admirable, *qu'il faut prendre la justice pour règle du beau et du grand !* mais maxime qu'il n'avoit que dans la bouche, et qu'il démentoit par ses actions, conformément au principe de la plupart des politiques, qui croient qu'un homme d'état doit toujours vanter la justice, mais qu'il ne doit perdre aucune occasion de la violer pour l'avantage de son pays.

Ecoutons maintenant la sentence que va prononcer l'auguste assemblée de Sparte, si renommée pour la sagesse de ses délibérations et l'équité de ses jugemens. L'affaire mûrement pesée, les moyens discutés de part et d'autre et mis dans tout leur jour, le résultat de l'assemblée est que Phébidas sera privé du commandement, et condamné à une amende de cent mille dragmes (54,000 liv.), mais qu'on retiendra la citadelle, et qu'on y mettra bonne garnison. Quelle étrange perversité, s'écrie Polybe (lib. 4, p. 296), quel renversement de toute règle et de toute raison ! punir le criminel, et approuver le crime !

et non-seulement approuver le crime en passant et sans y prendre part, mais le ratifier du sceau de l'autorité publique, et le continuer au nom de l'etat, pour en recueillir le fruit ! On n'en demeura pas là ; des commissaires, nommés par toutes les villes alliées de Sparte, se transportèrent dans la citadelle de Thèbes, y firent le procès à Isménie, et prononcèrent contre lui un arrêt de mort, qui sur-le-champ fut mis à exécution. Il est rare que des injustices si criantes demeurent impunies. En user de la sorte, ce n'est, dit encore Polybe, ni vouloir du bien à sa patrie, ni s'en vouloir à soi-même.

Téleutias, frère d'Agésilas (Xenoph. lib. 5, pag. 559-565 — Diod. lib 15, pag. 342, 343), avoit été substitué à la place de Phebidas, choisi d'abord pour conduire le reste des troupes des alliés vers Olynthe, et il s'y rendit en diligence. La ville étoit très-forte, et munie de tout ce qui étoit nécessaire pour faire une bonne défense. On fit plusieurs sorties avec succès ; il se donna plusieurs combats, dans l'un desquels Teleutias fut tué. L'année suivante, le roi Agésipolis fut chargé du commandement des troupes. La campagne se passa en escarmouches de part et d'autre, sans qu'il y eût rien de décisif. Agésipolis mourut bientôt après, de maladie ; Cléombrote, son frère, lui succéda au trône, et régna neuf ans. On commençoit pour lors la centième olympiade (an. m. 3624. av. J. C. 380). Sparte fit de nouveaux efforts pour terminer la guerre contre les Olynthiens. Polybidas, qui en fut

chargé, poussa vivement le siége; et comme ils manquoient de vivres, ils furent enfin obligés de se rendre. Lacédémone les reçut au nombre de ses alliés.

§. II. *Prospérité de Sparte. Caractère de deux illustres Thébains, Epaminondas et Pélopidas. Celui-ci forme le dessein de rendre la liberté à sa patrie. Conspiration contre les tyrans, sagement conduite et heureusement exécutée. La citadelle est reprise.*

Jamais, ce semble (Xenoph. p. 565. — Diod. p. 334), la fortune des Lacédémoniens n'avoit été plus brillante, ni leur domination plus fortement établie : tout leur étoit soumis dans la Grèce, soit par force, soit par amitié. Ils tenoient dans leurs main Thèbes, ville fort puissante, et par elle toute la Béotie. Ils avoient trouvé le moyen d'humilier Argos, et de la tenir dans la dépendance. Corinthe leur étoit entièrement dévouée, et suivoit en tout leurs ordres. Les Athéniens, abandonnés de leurs alliés et réduits presque à eux seuls, n'étoient pas en état de leur tenir tête. Si quelque ville, ou quelque peuple allié avoit tenté de se soustraire à leur empire, une prompte punition les avoit obligés de rentrer dans le devoir, et avoit effrayé tous les autres : ainsi, maîtres et par terre et sur mer, tout trembloit devant eux; et les princes les plus puissans, tels que le roi de Perse et le tyran de

Syracuse, briguoient à l'envi leur alliance et leur amitié.

Une prospérité qui n'est fondée que sur l'injustice ne peut pas être de longue durée. Les coups qui vont abattre la puissance de Sparte partiront de l'endroit même où elle avoit exercé les plus injustes violences, et d'où il semble qu'elle n'avoit rien à craindre, c'est-à-dire de Thèbes. Deux illustres citoyens de cette ville paroîtront dans la suite avec éclat sur le théâtre de la Grèce, et méritent par cette raison d'être connus par avance.

Je parle de Pélopidas et d'Epaminondas (Plut. in Pelop. pag. 279.). Tous deux étoient des premières familles de Thèbes. Pélopidas, nourri dans une grande opulence, et devenu, encore jeune, seul héritier d'une maison très-riche et très-florissante, employoit dès-lors son bien à secourir ceux qui en avoient besoin et qui en étoient dignes, montrant par ce sage emploi de ses richesses qu'il en étoit véritablement le maître et non l'esclave ; car selon la remarque d'Aristote rapportée par Plutarque, la plupart des hommes (1), ou n'usent pas de leur bien par avarice, ou en abusent par de mauvaises et folles dépenses. Pour Epaminondas, la pauvreté étoit son partage, et faisoit son honneur, on pourroit presque dire sa joie et ses délices. Il étoit né de

(1) Τῶν πολλῶν, οἱ μὲν ȣ̓ χρῶνται τῷ πλȣ́τῳ διὰ μικρολογίαν, οἱ δὲ παραχρῶνται δι᾽ ἀσωτίαν.

parens pauvres, et par conséquent avoit été familiarisé dès son enfance avec la pauvreté. Il se la rendit encore plus douce et plus aisée par le goût qu'il eut pour la philosophie. Pélopidas, qui aidoit un grand nombre de citoyens, n'ayant jamais pu l'engager à accepter ses offres et à faire usage de ses richesses, prit part lui-même à la pauvreté de son ami en l'imitant, et devint le modèle aussi-bien que l'admiration de la ville, par la modestie dans ses habits et la frugalité dans sa table.

Si Epaminondas (Cornel. Nep. in Epamin. cap. 3) étoit pauvre du côté des biens de la fortune, en récompense il étoit richement partagé de ceux de l'esprit et du cœur. Modeste, prudent, grave, habile à profiter des conjonctures favorables, possédant dans un souverain degré la science de la guerre, également homme de main et de tête, facile et complaisant dans le commerce de la vie, souffrant avec une patience incroyable les mauvais traitemens du peuple et même de ses amis, joignant à l'ardeur pour les exercices militaires un goût merveilleux pour l'étude et pour les sciences, il se piquoit surtout de vérité et de sincérité, jusque-là qu'il se faisoit un scrupule de mentir, même par jeu et par divertissement : *Adeo veritatis diligens, ut ne joco quidem mentiretur.*

Ils avoient tous deux un égal penchant pour la vertu (Plut. ibid.); mais Pélopidas prenoit plus de plaisir aux exercices du corps, et Epaminondas à la culture de l'esprit : c'est

pourquoi ils employoient tout leur loisir, l'un à la palestre et à la chasse, et l'autre à la conversation et à l'étude de la philosophie.

Mais ce que les gens de sens et de bon esprit doivent le plus admirer en eux, et ce qui se trouve le plus rarement dans les personnes de leur rang, c'est cette parfaite union et cette amitié constante qui subsista toujours entre eux pendant tout le temps qu'ils furent employés ensemble au maniement des affaires publiques, soit en paix, soit en guerre. Qu'on examine l'administration d'Aristide et de Thémistocle, celle de Cimon et de Périclès, celle de Nicias et d'Alcibiade, on remarquera qu'elles ont été pleines de troubles, de dissentions, de disputes. Les deux amis dont nous parlons, occupoient les premières charges de l'état : toutes les grandes affaires passoient par leurs mains ; tout étoit confié à leurs soins et à leur autorité. Dans des conjonctures si délicates, que d'occasions, pour l'ordinaire, de pique et de jalousie ! Jamais ni la différence de sentimens, ni la diversité d'intérêts, ni le plus léger mouvement d'envie n'altérèrent leur union et leur bonne intelligence. C'est qu'elle étoit fondée sur un principe inaltérable, c'est-à-dire, sur la vertu, qui leur faisoit chercher dans toutes leurs actions, dit Plutarque, non la gloire ni les richesses, source funeste de querelles et de divisions, mais le seul bien public ; et qui leur faisoit désirer, non d'avancer leur famille ou d'illustrer leur maison, mais de rendre leur patrie plus puissante et plus

florissante. Voilà les deux grands hommes qui vont paroître sur la scène, et qui vont donner le branle aux grands événemens qui changeront la face des affaires de la Grèce.

(An. M. 3626 Av. J. C. 478) Léontide ayant appris que les bannis s'étoient retirés à Athènes, (Xenoph. hist. græc. lib. 5, pag. 566-568. — Plut. in Pelopid. pag. 280 284. — Id. de Sociat. Gen. pag. 586 588, 594 598. — Diod. l. 15, pag. 344 346. — Cornel. Nep. in Pelop. cap. 1-4), et qu'ils y étoient bien traités du peuple, et honorés de tous les honnêtes gens, leur dressa secrètement des embuches par le moyen de quelques hommes inconnus qu'il y envoya pour assassiner les plus considérables d'entre eux. Androclide seul fut tué, et Léontide manqua son coup sur tous les autres.

En même temps les Athéniens reçurent des lettres de Sparte, qui leur défendoient de recevoir les bannis, ou de leur prêter secours; et qui leur ordonnoient de les chasser comme gens déclarés ennemis communs de la Grèce par tous les alliés. L'humanité, vertu propre et naturelle aux Athéniens, leur fit rejeter avec horreur une si infâme proposition. Ils furent ravis de trouver une occasion de témoigner leur reconnoissance aux Thébains, en leur rendant la pareille; car c'étoient les Thébains qui avoient le plus contribué à rétablir à Athènes le gouvernement populaire, s'étant déclarés en leur faveur par un décret public, malgré les défenses de Sparte; et c'étoit de Thèbes qu'étoit parti Thrasybule

pour délivrer Athènes de la tyrannie des trente.

Pélopidas, quoiqu'alors fort jeune encore, alla trouver tous les bannis l'un après l'autre; Mélon étoit l'un des plus considérables d'entre eux. Les ayant tous assemblés, il leur représenta, « qu'il n'étoit ni séant ni juste, que,
« contens d'avoir sauvé leur vie, ils regardas-
« sent d'un œil tranquille leur patrie captive et
« prisonnière; que quelque bonne volonté que
« leur témoignât le peuple d'Athènes, il ne fal-
« loit pas faire dépendre leur sort de ses décrets,
« que sa propre inconstance, ou la malignité
« des orateurs qui le tournoient à leur gré,
« pouvoient en peu de temps faire changer;
« qu'il falloit tout hasarder à l'exemple de
« Thrasybule, et se proposer pour modèle son
« courage intrépide et sa généreuse hardiesse,
« afin que, comme Thrasybule, parti de Thè-
« bes, étoit allé heurter et briser les tyrans
« d'Athènes, eux de même, partis d'Athè-
« nes, allassent rendre à Thèbes sa première li-
« berté. »

Ce discours fit sur l'esprit des bannis toute l'impression qu'on en devoit attendre; ils envoyèrent secrètement à Thèbes apprendre à ceux de leurs amis qui y étoient restés ce qu'ils avoient résolu. Ces amis approuvèrent extrêmement leur dessein. Charon, qui étoit un des principaux de la ville, promit sa maison pour y recevoir les conjurés. Philidas trouva le moyen de se faire greffier d'Archias et de Philippe, qui étoient polémarques, c'est-à-dire, les premiers magis-

trats de la ville. Pour Epaminondas, il y avoit déjà du temps qu'il s'appliquoit en particulier à inspirer par ses discours aux jeunes Thébains un vif désir de secouer le joug de Sparte. Il n'ignoroit rien de tout ce qui se tramoit (Plut. de Gen. Socrat. pag. 594), mais il ne crut pas y devoir prendre aucune part, ayant peine, disoit-il, de tremper ses mains dans le sang de ses concitoyens, prévoyant qu'on ne se tiendroit pas dans les justes bornes de cette entreprise légitime en elle-même, et que les tyrans ne périroient pas seuls, et persuadé d'ailleurs qu'un citoyen qui paroîtroit n'avoir point pris de parti, seroit en état de faire plus d'impression sur l'esprit du peuple.

Le jour pour l'exécution du projet étant pris, les bannis trouvèrent à propos que Phérénice, après avoir assemblé tous les conjurés, s'arrêtât au bourg de Thriasie qui n'étoit pas fort loin de Thèbes, et qu'un petit nombre des plus jeunes se hasardât à entrer dans la ville. Douze des premières maisons de Thèbes, tous liés ensemble d'une étroite et fidèle amitié, mais rivaux de gloire et d'honneur, s'offrent pour cette hardie entreprise : Pélopidas étoit de ce nombre. Après avoir embrassé leurs compagnons, et avoir envoyé un courrier à Charon pour l'avertir de leur départ, ils se mettent en marche, vêtus de simples vestes, menant avec eux des chiens de chasse, et tenant à la main des pieux à soutenir des rets, afin que ceux qui les rencontreroient en chemin ne se doutassent de rien, et qu'ils

les prissent seulement pour des chasseurs que la chasse avoit égaiés.

Leur courrier étant arrivé à Thèbes, et ayant appris à Charon qu'ils étoient en chemin, l'approche du danger ne lui fit point changer de sentiment : comme il étoit plein de courage et d'honneur, il prépara sa maison pour les recevoir.

Un des conjurés, qui n'étoit pas un méchant homme, qui même aimoit sa patrie, et qui de tout son cœur auroit voulu servir les bannis, mais qui n'avoit ni l'audace ni la fermeté nécessaires pour une telle entreprise, occupé uniquement des difficultés et des obstacles qui se présentent en foule à son esprit, et troublé à la vue des dangers, se retire dans sa maison sans rien dire, et dépêche un de ses amis à Mélon et à Pélopidas, pour les prier de différer leur entreprise, et de s'en retourner à Athènes pour y attendre un temps plus favorable. Heureusement cet ami n'ayant point trouvé la bride de son cheval, et ayant perdu beaucoup de temps à quereller contre sa femme, ne put partir.

Pélopidas et ceux de sa bande ayant pris des habits de paysan, et s'étant partagés, entrent sur le déclin du jour, par différentes portes, dans la ville. Comme on étoit alors au commencement de l'hiver, il régnoit un petit vent de bise, et il tomboit de la neige, ce qui contribua à les mieux cacher, chacun étant retiré dans sa maison à cause du froid, qui leur donnoit à eux-mêmes le prétexte de se couvrir le visage. Ceux qui étoient de la confidence reçurent les bannis,

et les menèrent tout d'abord chez Charon, où ils se trouvèrent, bannis ou autres, au nombre de quarante-huit.

Il y avoit déjà quelque temps que Philidas, greffier des béotarques *, qui étoit du complot, avoit promis à Archias et à sa compagnie de leur donner à souper ce jour-là même, de leur faire grande chère, et de leur faire venir les plus belles femmes de la ville. Tous les conviés s'étant rendus à l'heure marquée, on se met à table : ils étoient déjà échauffés par le vin et bien près d'être ivres lorsqu'il se répand, on ne sait par quelle voie, un bruit sourd que les bannis étoient dans la ville. Philidas, sans marquer un air embarrassé, fait tous ses efforts pour détourner la conversation; mais Archias envoie un de ses officiers à Charon, lui donner ordre de venir le trouver sur l'heure. Il étoit déjà tard; Pélopidas et les conjurés se préparoient à partir, et avoient pris leurs cuirasses et leurs épées. Tout à coup on entend frapper à la porte. Quelqu'un y va, et ayant appris de l'officier qu'il venoit de la part des magistrats, qui mandôient Charon, il va, tout hors de lui-même lui annonce ce terrible ordre. Tous conclurent que la conjuration étoit découverte, et se crurent perdus avant que d'avoir pu exécuter aucun exploit digne de leur courage. Néanmoins ils furent tous d'avis que Charon obéit au commandement, et

* Les magistrats et généraux qui étoient chargés à Thèbes du gouvernement, s'appeloient *béotarques*, c'est-à-dire, commandans ou gouverneurs de la Béotie.

qu'il se présentât aux magistrats avec assurance, comme n'ayant rien à craindre et ne se sentant coupable de rien.

Charon étoit un homme ferme et intrépide dans les dangers qui ne menaçoient que sa personne ; mais alors, effrayé du danger de ses amis, et craignant aussi qu'on ne le soupçonnât de quelque trahison, si tant de braves citoyens qu'il avoit reçus dans sa maison venoient à périr, il va dans l'appartement de sa femme, prend son fils unique, âgé tout au plus de quinze ans, et qui surpassoit en beauté et en force tous les jeunes gens de son âge, le remet entre les mains de Pélopidas, et lui dit : « Si vous venez à dé-
« couvrir queje vous aye trahi, et que j'aye usé
« à votre égard de mauvaise foi, traitez en en-
« nemi ce fils unique, que je vous abandonne,
« quelque cher qu'il me soit, et vengez-vous sur
« lui de la perfidie du père, sans en avoir aucune
« pitié. »

Ce discours les perça jusqu'au cœur ; mais ce qui leur causoit la douleur la plus vive, étoit qu'il pût croire que parmi eux il y eût quelqu'un assez lâche et assez ingrat pour former à son égard le plus léger soupçon. Ils le conjurèrent unanimement de ne pas laisser son fils parmi eux, mais de le mettre en lieu de sûreté, afin de conserver à ses amis et à sa ville un vengeur, s'il étoit assez heureux pour échapper aux tyrans.
« Non, répliqua le père, il demeurera avec
« vous, et n'aura point d'autre sort que le vôtre.
« Eh ! s'il a à périr, quelle plus belle fin peut-il

« faire, que de périr avec son père et les meil-
« leurs de ses amis ! Pour vous, mon cher enfant,
« vous élevant au-dessus de votre âge, montrez
« un courage digne de vous et de moi. Vous
« voyez ici l'élite de nos concitoyens; faites sous
« de tels maîtres un noble apprentissage de
« gloire, et apprenez à combattre, et, s'il le faut,
« à mourir comme eux pour la liberté. Au reste,
« je ne suis point sans espérance, et je compte
« que la justice de notre cause attirera sur nous
« les regards et la protection des dieux. » En
même temps il leur adresse sa prière, embrasse
tous les conjurés l'un après l'autre, et sort.

En chemin il travaille à se remettre, et à composer son visage et sa voix, pour ne point faire paroître de trouble. Quand il fut à la porte de la maison du festin, Archias et Philidas viennent au-devant de lui, et lui demandent ce que veut dire un bruit qui se répand qu'il est arrivé dans la ville des gens mal-intentionnés, qui sont cachés dans quelque maison. Il fait l'étonné, et jugeant par les réponses qu'ils faisoient à ses questions qu'on ne savoit rien de précis, il prend un ton plus ferme, et leur dit :
« Il y a bien de l'apparence que ces bruits dont
« vous me parlez ne sont qu'une fausse alarme
« qu'on aura voulu vous donner pour troubler
« vos plaisirs : cependant il ne faut rien négliger,
« et, sans perdre de temps, je vais faire l'en-
« quête la plus exacte qu'il sera possible. »
Philidas le loua de sa prudence et de son zèle, et remenant Archias dans la salle, il le re-

plonge dans la débauche, et fait durer le repas en faisant toujours attendre aux conviés les femmes qu'il leur promettoit.

Charon, de retour chez lui, trouve ses amis tout préparés, non à vaincre ni à sauver leur vie, mais à mourir glorieusement après avoir fait un grand carnage de leurs ennemis. La sérénité et la joie qui régnoient sur son visage leur annonça par avance qu'il n'y avoit rien à craindre. Il raconte tout ce qui s'étoit passé, et l'on ne songe plus qu'à mettre promptement à exécution un dessein auquel le moindre retardement pouvoit apporter mille obstacles.

En effet, dans le moment même, survient tout à coup un second orage, bien plus violent et plus dangereux que le premier, et qui paroissoit devoir faire échouer infailliblement l'entreprise. Un courrier parti d'Athènes arrive à grande hâte, chargé d'un paquet qui renfermoit un détail circonstancié de toute la conjuration, comme on le reconnut dans la suite. Ce courrier fut mené d'abord à Archias, qui étoit déjà noyé de vin, et qui ne respiroit que la joie. En lui rendant sa dépêche, il dit : « Seigneur, celui qui « vous écrit ces lettres vous conjure de les lire « sur-le-champ, parce qu'il vous écrit pour des « affaires sérieuses. » Archias se mettant à rire, *à demain* (1), dit-il, *les affaires sérieuses* : paroles qui passèrent depuis en proverbe parmi les Grecs; et prenant les lettres, il les mit sous

(1) Οὐκοῦν εἰς αὔριον, ἔφη, τὰ σπουδαῖα.

son chevet *, et continua la conversation et le repas.

Déjà les conjurés étoient sortis, partagés en deux troupes : les uns, sous la conduite de Pélopidas, marchoient contre Léontide, qui n'étoit pas du festin; les autres contre Archias, ayant à leur tête Charon. Ceux-ci avoient mis sur leurs cuirasses des robes de femme, et sur leurs têtes des couronnes de pin et de peuplier, qui leur couvroient tout le visage. Dès qu'ils furent à la porte de la salle du festin, tous les convives firent un grand bruit, et jetèrent de grands cris de joie; mais on leur déclara que les femmes ne vouloient point entrer qu'on n'eût auparavant congédié tous les valets; ce qui fut exécuté sur-le-champ. On les fit passer dans des maisons voisines, où le vin ne leur fut pas épargné. Les conjurés, devenus par ce stratagême maîtres du champ de bataille, entrent l'épée à la main, se montrent pour ce qu'ils sont, font main-basse sur tous les convives, et égorgent sans peine avec eux les magistrats, qui tous étoient pleins de vin, et hors d'état de se défendre. Pélopidas trouva plus de résistance; Léontide étoit couché et endormi. Réveillé au bruit qu'il entendit, il sauta brusquement de son lit, s'arma de son épée, en fit tomber à ses pieds quelques-uns; mais enfin il fut lui-même égorgé.

Cette grande affaire exécutée ainsi avec tant de bonheur et de promptitude, ils dépêchent

* Les Grecs mangeoient couchés sur des lits.

sur-le-champ des courriers aux bannis qui étoient restés à Thriasie, forcent les portes des prisons et en tirent les prisonniers au nombre de cinq cents, appellent tous les Thébains à la liberté, et arment tous ceux qu'ils rencontrent, enlevant des portiques les dépouilles qui y étoient attachées, et enfonçant les boutiques des armuriers et des fourbisseurs. Epaminondas et Gorgidas viennent à leur secours avec leurs armes, accompagnés d'un assez grand nombre de jeunes gens, et de quelques vieillards des plus gens de bien qu'ils avoient ramassés.

Toute la ville étoit remplie de frayeur et de trouble, toutes les maisons éclairées de flambeaux, et les rues pleines de gens qui alloient et venoient. Le peuple, tout consterné de ce qui venoit d'arriver, et n'étant pas encore bien informé de son sort, attendoit le jour avec impatience. C'est pourquoi on trouva que les capitaines des Lacédémoniens avoient fait une grande faute de n'être pas tombés sur eux pendant ce désordre, car la garnison étoit de quinze cents hommes, sans compter plus de trois mille bourgeois ou autres qui s'étoient réfugiés dans la citadelle. Effrayés des cris qu'ils entendoient, des feux qui paroissoient par toutes les maisons, et du tumulte de tout ce peuple qui couroit çà et là, ils demeurèrent en repos, et se contentèrent de garder la citadelle, après avoir envoyé à Sparte des courriers pour y porter la nouvelle de ce qui venoit d'arriver, et pour demander qu'on leur envoyât promptement du secours.

Le lendemain, à la pointe du jour, arrivent les bannis avec leurs armes; on convoque une assemblée du peuple. Epaminondas et Gorgidas y mènent Pélopidas et sa troupe, environnée de tous les sacrificateurs, qui portent dans leurs mains les bandelettes sacrées, et qui exhortent les citoyens à secourir leur patrie et leurs dieux. A ce spectacle toute l'assemblée se lève avec de grands cris et des battemens de mains, et reçoit les conjurés comme ses bienfaiteurs et ses libérateurs. Ce même jour Pélopidas est nommé béotarque avec Mélon et Charon.

L'arrivée des bannis fut suivie de près de celle de cinq mille hommes de pied et de cinq cents chevaux, que les Athéniens envoyèrent à Pélopidas sous la conduite de Démophon. Ces troupes, avec celles qui arrivèrent bientôt après de toutes les villes de la Béotie, firent une armée de douze mille hommes d'infanterie, et de douze mille chevaux, et sans perdre de temps, formèrent le siége de la citadelle, pour s'en rendre maîtres avant qu'il pût arriver du secours de Sparte.

Les assiégés se défendoient vigoureusement dans l'espérance d'un prompt secours, et paroissoient déterminés à mourir plutôt que de céder la place; du moins c'étoit la disposition des Lacédémoniens, mais ils ne faisoient pas le plus grand nombre de la garnison. Quand les vivres commencèrent à manquer, et qu'on se sentit pressé de la faim, le reste des troupes les obligea de capituler. Toute la garnison eut la vie sauve;

et on lui permit de se retirer où il lui plairoit. A peine étoit-elle sortie, que le secours arriva. Les Lacédémoniens trouvèrent à Mégare Cléombrote, qui étoit à la tête d'une puissante armée. Un peu plus de diligence auroit sauvé la citadelle; mais ce n'est pas la première fois que la lenteur, naturelle aux Lacédémoniens, leur a fait manquer des entreprises de la dernière importance. Ils firent le procès aux trois *harmostes* ou commandans qui avoient capitulé: deux furent punis de mort, et le troisième condamné à une si grosse amende, que ne pouvant la payer il se bannit lui-même du Péloponèse.

Pélopidas eut tout l'honneur de ce grand exploit, le plus mémorable de tous ceux qui ont été exécutés par surprise et par ruse. Plutarque a raison de le comparer à celui de Thrasybule; l'un et l'autre bannis et exilés, dénués par eux-mêmes de toute ressource, réduits à implorer un secours étranger, forment le hardi dessein de heurter avec une petite poignée de gens une puissance formidable, et ayant vaincu par leur seul courage tous les obstacles qui s'opposoient à leur entreprise, ils eurent tous deux le bonheur de délivrer leur patrie, et d'y changer entièrement la face des affaires; car c'est à Thrasybule qu'Athènes dut cet heureux et subit changement, qui la tirant de l'oppression où elle gémissoit, non-seulement la rétablit dans sa liberté, mais lui rendit tout son ancien éclat, et la mit en état d'humilier à son tour et de faire trembler Sparte, son ancienne et perpétuelle rivale. Nous

verrons de même que la guerre, qui bientôt abaissera l'orgueil de Sparte, et qui lui ôtera l'empire de la terre et de la mer, fut l'ouvrage de cette seule nuit dans laquelle Pélopidas, sans prendre ni château ni place, mais entrant lui douzième dans une maison (1), délia et rompit les chaînes dont l'empire des Lacédémoniens se servoit pour retenir les autres états dans l'eslavage, et qui paroissoient ne pouvoir jamais être ni déliées ni brisées.

§ III. *Sphodrias, Lacédémonien, forme une entreprise inutile contre le Pirée. Athènes se déclare pour les Thébains. Divers petits combats entre ceux-ci et les Lacédémoniens.*

(An. M. 3627. Av. J.-C. 377). Les Lacédémoniens (Xenoph. hist. græc. lib. 5 pag. 568-572. — Plut. in Agesil. pag. 609, 610. — Id. in Pelopid. pag. 284, 285.), après l'injure qu'ils prétendoient avoir reçue par l'entremise de Pélopidas, ne demeurèrent pas en repos, et songèrent sérieusement à s'en venger. Agésilas, sentant bien qu'une telle expédition, dont le but étoit de soutenir des tyrans, ne lui feroit pas beaucoup d'honneur, la laissa à Cléombrote, qui venoit

(1) Πελοπίδας, εἰ δεῖ μεταφορᾷ τὸ ἀληθὲς εἰπεῖν, ἔλυσε καὶ διέκοψε τοὺς δεσμοὺς τῆς Λακεδαιμονίων ἡγεμονίας, ἀλύτους καὶ ἀῤῥήκτους εἶναι δοκοῦντας.

de succéder au roi Agésipolis, mort depuis peu, sous prétexte que son grand âge le dispensoit de s'en charger. Cléombrote entra donc avec son armée dans les terres de Béotie. Cette première campagne fut assez languissante, et se termina à quelques ravages de terres, après quoi le roi se retira. Il remit une partie de ses troupes à Sphodrias, qui commandoit dans Thespies, et retourna à Sparte.

Les Athéniens, qui ne se croyoient pas en état de tenir tête aux Lacédémoniens, et qui craignoient les suites de la guerre dans laquelle la ligue qu'ils avoient faite avec les Thébains alloit les engager, se repentirent d'y être entrés, et y renoncèrent. Ils mirent en prison ceux qui tenoient encore leur parti, firent mourir les uns, bannirent les autres, et condamnèrent les plus riches à de grosses amendes. Les affaires des Thébains paroissoient donc presque désespérées, personne ne se présentant pour les secourir. Pélopidas se trouvoit alors en charge avec Gorgidas; ils cherchoient ensemble un moyen de commettre encore les Athéniens avec les Lacédémoniens, et voici la ruse qu'ils imaginèrent.

Le Spartiate Sphodrias avoit été laissé à Thespies avec un corps de troupes, pour recevoir et protéger les Béotiens qui voudroient se révolter contre Thèbes : il avoit de la réputation parmi les gens de guerre, et ne manquoit ni d'audace, ni d'ambition; mais c'étoit un homme étourdi, léger, plein de lui-même, et par cette raison, porté naturellement à se repaître de vai-

nes espérances. Pélopidas et Gorgidas lui envoient secrètement un marchand de ses amis, qui lui offrit, comme de lui-même, une somme d'argent assez considérable, et qui lui tint des discours plus propres encore à le persuader que l'argent, parce qu'ils flattoient sa vanité. Après lui avoir représenté qu'avec « le mérite et la ré-
« putation qu'il avoit, il devroit former quel-
« que grande entreprise qui le rendit mémora-
« ble à jamais, il lui propose de s'emparer du
« Pirée, en attaquant les Athéniens à l'impro-
« viste, et lorsqu'ils s'y attendroient le moins;
« que rien ne pouvoit être si agréable aux Lacé-
« démoniens, que de se voir maîtres d'Athènes; et
« que ceux de Thèbes, irrités contre les Athéniens,
« qu'ils regardoient comme des déserteurs et des
« traîtres, ne leur donneroient aucun secours. »

Sphodrias, cherchant à se faire un grand nom, et jaloux de la gloire de Phébidas, qui, selon lui, s'étoit rendu très-illustre et très-célèbre par l'attentat qu'il avoit commis contre Thèbes, s'imagina que ce seroit un exploit bien plus glorieux et plus éclatant si, de son pur mouvement, il se saisissoit du port du Pirée, et qu'il ôtât aux Athéniens l'empire de la mer, en les attaquant inopinément du côté de la terre. Il s'engagea donc avec joie dans cette entreprise, qui n'étoit ni moins injuste, ni moins horrible que celle de la Cadmée, mais qui ne fut exécutée ni avec autant d'audace, ni avec le même succès; car étant parti la nuit de Thespies, dans l'espérance de surprendre le Pirée avant le point du

jour, l'aube le surprit dans la plaine de Thriasie, près d'Eleusis; et se voyant découvert, il s'en retourna honteusement à Thespies avec quelque butin qu'il avoit fait.

En même temps les Athéniens envoyèrent des ambassadeurs porter leurs plaintes à Lacédémone. Ces ambassadeurs trouvèrent que les Lacédémoniens n'avoient pas attendu qu'on vînt d'Athènes accuser Sphodrias devant eux, et qu'ils l'avoient déjà cité devant le conseil pour lui faire son procès. Il n'osa comparoitre, craignant l'issue du jugement, et la juste colère de ses concitoyens. Il avoit un fils qui étoit lié d'une étroite et tendre amitié avec celui d'Agésilas : celui-ci sollicita si vivement son père, ou plutôt le tourmenta avec tant d'importunité et de persévérance, qu'il ne put refuser sa protection à Sphodrias, et il le fit absoudre pleinement. Agésilas étoit peu délicat, comme on l'a déjà vu, sur les devoirs de la justice, quand il s'agissoit de servir ses amis : on sait d'ailleurs qu'il étoit le père du monde le plus tendre et le plus complaisant pour ses enfans. On dit que pendant qu'ils étoient petits, il jouoit avec eux et se divertissoit à aller à cheval sur un bâton; et qu'ayant été surpris un jour en cet état par un de ses amis, il le pria de n'en rien dire à personne avant qu'il fût lui-même devenu père.

Le jugement injuste prononcé à Sparte en faveur de Sphodrias, irrita extrêmement les Athéniens (Xenoph. lib. 5 pag. 584-589. — Plut. in Agesil. pag. 610, 611. — Id. in Pelop.

pag. 285-288), et les détermina à renouveler, dans le moment même, l'alliance avec ceux de Thèbes, qu'ils résolurent de secourir de tout leur pouvoir. Ils équipèrent une flotte de plus de soixante voiles, et ils en donnèrent le commandement à Timothée, fils de l'illustre Conon, dont il soutint bien la réputation par son courage et ses grandes actions. C'est lui que ses ennemis (Plut. in Syll. pag. 454), jaloux de la gloire que lui avoient attiré ses heureux succès, firent peindre dans un tableau où ils le représentoient dormant, et la fortune à ses pieds qui prenoit pour lui des villes dans des filets. Il fit bien voir ici qu'il n'étoit pas endormi : après avoir ravagé les côtes de la Laconie, il attaqua l'île de Corcyre (Corfou), et s'en rendit maître; il en traita les habitans avec beaucoup de bonté, leur laissa leur liberté et leurs lois, ce qui rendit les villes voisines fort favorables aux Athéniens. Les Spartiates, de leur côté, armèrent puissamment : avant toutes choses ils songèrent à reprendre Corcyre. Son heureuse situation entre la Sicile et la Grèce, rendoit cette île fort importante; ils intéressèrent Denys le tyran dans cette expédition, et lui demandèrent du secours : en attendant ils firent partir leur flotte, commandée par Mnasippe. Les Athéniens, en même temps, en envoyérent une de soixante voiles au secours de Corcyre. D'abord on en avoit donné le commandement à Timothée; mais bientôt après, sur ce qu'il parut agir trop lentement, on lui substitua Iphicrate. Mnasippe

s'étant rendu odieux à ses troupes par sa hauteur, sa dureté et son avarice, en fut très-mal servi, et il perdit la vie dans un combat. Ce fut après sa mort qu'Iphicrate arriva ; il apprit que les dix galères de Syracuse approchoient, il les attaqua si à propos, qu'aucune n'échappa. Il avoit demandé qu'on lui donnât pour adjoints l'orateur Callistrate et Chabrias, l'un des chefs les plus renommés de ce temps ; en quoi Xenophon admire sa sagesse et sa grandeur d'ame, d'avoir bien voulu paroître avoir besoin de conseil, et de n'avoir point appréhendé que d'autres vinssent partager avec lui la gloire de ses heureux succès.

On avoit engagé Agésilas à se mettre à la tête des troupes qui devoient marcher contre Thèbes ; il entra dans la Béotie, où il fit beaucoup de mal aux Thébains, et ne fut pas lui-même exempt de pertes. Les deux armées étoient tous les jours aux mains, et donnoient à tout moment des combats, qui n'étoient pas des batailles en forme, mais plutôt des escarmouches, et servoient comme d'apprentissage de guerre aux Thébains, à qui ces différentes rencontres donnoient du courage, de la hardiesse et de l'expérience. C'est pourquoi on rapporte que le Spartiate Antalcide lui dit fort à propos, un jour qu'on le rapportoit de la Béotie fort blessé : *Seigneur Agésilas, vous recevez un beau salaire des leçons que vous avez données aux Thébains du métier de la guerre, qu'avant vous ils ne vouloient ni ne pouvoient apprendre.*

C'étoit pour prévenir cet inconvénient que Lycurgue, dans une des trois ordonnances qu'il appeloit *rhètres*, avoit défendu aux Lacédémoniens de faire souvent la guerre contre les mêmes ennemis, de peur de les aguerrir, en les obligeant trop souvent à se défendre.

Il se passa ainsi quelques campagnes, sans qu'il y eût ni de part ni d'autre aucune action décisive. C'étoit prudence de la part des commandans thébains de ne point encore hasarder de bataille, et de donner le temps à leurs soldats de se fortifier et de s'enhardir. Lorsque l'occasion étoit favorable, ils les lâchoient à propos comme de généreux chiens de chasse, et après leur avoir fait goûter la victoire comme une curée, ils les rappeloient, contens de leur courage et de leur ardeur; et c'est Pélopidas à qui étoit due la principale gloire de ces succès et de cette sage conduite.

Le combat de Tégyre, qui fut comme le prélude de la bataille de Leuctres, éleva bien haut sa réputation. Ayant manqué son entreprise contre Orchomène qui avoit pris le parti des Lacédémoniens, à son retour les ennemis se trouvèrent sur son chemin près de Tégyre. Dès que les Thébains les aperçurent hors des défilés, quelqu'un courant de toute sa force à Pélopidas, lui dit : *Nous sommes tombés entre les mains des ennemis. Et pourquoi*, répondit-il, *ne dirons-nous pas plutôt qu'ils sont tombés entre les nôtres !* En même temps il commanda à la cavalerie, qui faisoit l'arrière garde, de passer

de la queue à la tête, pour commencer le combat. Il se tenoit bien sûr que son infanterie, qui n'étoit que de trois cents hommes, et qu'on appeloit le *bataillon sacré*, partout où elle donneroit, enfonceroit les ennemis, quoique supérieurs en nombre : ils avoient au moins le triple de ses forces. Le choc commença par l'endròit où étoient les chefs des deux partis, et il fut très rude. D'abord les deux généraux des Lacédémoniens, qui s'étoient jetés sur Pélopidas, furent tués, tous ceux qui étoient autour d'eux étant en fuite, ou morts, ou hors de combat. Les troupes de Lacédémone furent tellement épouvantées, qu'elles s'ouvrirent pour donner passage aux Thébains. Ils auroient pu continuer leur route, et se sauver, s'ils avoient voulu ; mais Pélopidas, dédaignant de se servir de cette ouverture pour se sauver, marcha contre ceux qui étoient encore en bataille, et il en fit un si grand carnage, que tout le reste effrayé se mit à fuir en desordre. Les Thébains ne les poursuivirent pas fort loin, de peur de surprise ; ils se contentèrent de les avoir rompus, et de faire une retraite glorieuse, qui valoit une victoire, puisqu'ils la faisoient au travers des troupes ennemies dissipées et défaites.

Cette petite rencontre, car on ne peut pas l'appeler autrement, fut comme le germe et la semence des grandes actions et des grands événemens dont il sera bientôt parlé. Il n'étoit jamais arrivé jusque-là, dans aucune guerre, soit contre les barbares, soit contre les Grecs, que

les Lacédémoniens ayant l'avantage du nombre eussent été défaits, ni même qu'à forces égales ils eussent été battus en bataille rangée : c'est pourquoi ils étoient d'une fierté qu'on ne pouvoit soutenir, et leur réputation seule étonnoit leurs ennemis, qui, en nombre égal, n'auroient osé se présenter contre les Spartiates. Cette gloire maintenant leur est enlevée ; les Thébains à leur tour vont devenir la terreur et l'effroi de ceux même qui jusqu'à ce temps s'étoient rendu partout si formidables.

(An. M. 3627. — An. M. 3630). L'entreprise d'Artaxerxe - Mnémon contre l'Egypte, et la mort d'Evagore, roi de Cypre, devroient naturellement trouver ici leur place; mais, pour ne point couper et interrompre ce qui regarde les Thébains, je diffère à parler de ces deux articles.

§. IV. *Nouveaux troubles dans la Grèce. Les Lacédémoniens déclarent la guerre à ceux de Thèbes. Ils sont vaincus et mis en fuite à la bataille de Leuctres. Epaminondas ravage la Laconie, et s'avance jusqu'aux portes de Sparte.*

Pendant que les Perses faisoient la guerre en Egypte, il s'excita beaucoup de troubles dans la Grèce (Diod. lib. 51, pag. 361, 362). Ce fut dans cet intervalle que les Thébains, s'étant rendu maîtres de Platée (ville de Béotie), et ensuite de Thespies (ville d'Achaïe), ruinèrent entièrement ces deux villes, après en avoir chas-

sé tous les habitans. Les Platéens se retirèrent à Athènes avec leurs femmes et leurs enfans. Ils y furent reçus avec bonté, et adoptés au nombre des citoyens.

(An. M. 3633. Av. J. C. 371). Artaxerxe, apprenant l'état où étoit la Grèce (Xenoph. hist. græc. lib. 6, pag. 590-593. — Dion. pag. 365, 366), y envoya une nouvelle ambassade, pour exhorter les états et les villes qui se faisoient la guerre, à mettre bas les armes, et à s'accorder suivant le plan du traité d'Antalcide. Par cette paix, comme on l'a dit en son lieu, il étoit réglé que toutes les villes de Grèce jouiroient de la liberté, et se gouverneroient par leurs propres lois. En vertu de cet article, les Lacédémoniens pressoient les Thébains de mettre en liberté toutes les villes de la Béotie, de rebâtir Platée et Thespies qu'ils y avoient démolies, et de les rendre, avec les terres qui en dépendoient, à leurs anciens habitans. Les Thébains, de leur côté, vouloient aussi que les Lacédémoniens rendissent la liberté à toutes celles de la Laconie, et que la ville de Messène fût restituée à ses anciens maîtres. L'équité le demandoit ; mais les Lacédémoniens, se croyant toujours fort supérieurs à ceux de Thèbes, prétendoient les soumettre à une loi qu'ils ne vouloient pas suivre eux-mêmes.

Tous les peuples de la Grèce, las et fatigués d'une guerre qui avoit déjà occupé plusieurs campagnes, et qui n'avoit d'autre cause que l'ambition et l'injustice de Sparte, ni d'autre

but que son agrandissement, songeoient sérieusement à faire une paix générale, et dans cette vue avoient envoyé à Lacédémone des députés, pour concerter ensemble les moyens de parvenir à une fin si désirée et si nécessaire. Parmi ces députés, Epaminondas tenoit un des premiers rangs; il étoit dès-lors très-célèbre pour sa grande érudition (Plut. in Agesil, pag. 611.), et pour la profonde connoissance qu'il avoit de la philosophie, mais il n'avoit point encore été en situation de donner des preuves bien éclatantes de sa grande capacité pour commander des armées, et manier les affaires publiques. Voyant que tous les députés, par respect pour Agésilas, qui se déclaroit ouvertement pour la guerre, n'osoient le contredire en rien, ni s'écarter de son avis, effet que produit assez ordinairement, d'un côté une autorité trop impérieuse, et de l'autre une soumission trop servile, il fut le seul qui parla avec une sage et noble hardiesse, comme il convient à un homme d'état qui n'a en vue que le bien public. Il fit une harangue, non pour les seuls Thébains, mais en général pour toute la Grèce, faisant voir que la guerre augmentoit la puissance des seuls Spartiates, et qu'elle ruinoit et affoiblissoit tous les autres Grecs. Il insista principalement sur la nécessité qu'il y avoit de fonder la paix sur l'égalité et sur la justice, parce qu'il ne pouvoit y avoir de paix ferme et durable que celle où toutes les parties trouvoient un avantage égal.

Un discours comme celui-là, fondé visiblement en raison et en justice, et prononcé d'un ton grave et sérieux, ne manque jamais de faire impression sur les esprits. Agésilas s'aperçut bien, par l'attention et le silence qu'on lui avoit prêté, que tous les députés en avoient été extrêmement frappés, et qu'ils ne manqueroient pas de se conformer à son avis. Pour en détourner l'effet, il demanda à Epaminondas, *s'il estimoit qu'il fût juste et raisonnable de laisser la Béotie libre et indépendante*, c'est-à-dire, s'il consentoit que les villes de la Béotie ne dépendissent plus de Thèbes. Epaminondas tout aussitôt lui demanda à son tour avec beaucoup de vivacité, *s'il estimoit aussi qu'il fût juste et raisonnable de laisser la Laconie dans la même indépendance et la même liberté*. Alors Agésilas se levant de son siége, plein de colère, le pressa de déclarer nettement *s'il laisseroit la Béotie libre*. Epaminondas lui fit encore la même question, et lui demanda, *s'il laisseroit de son côté la Laconie libre*. Agésilas, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour rompre avec les Thébains, effaça sur-le-champ leur nom du traité d'alliance qu'on étoit près de conclure, et tous les autres alliés le signèrent, moins par inclination, que pour ne pas déplaire aux Lacédémoniens, dont ils redoutoient le pouvoir.

En conséquence de ce traité (Xenoph. lib. 6, pag. 593-597. — Diod. lib. 15, pag. 365-371. — Plut. in Agesil. pag. 611, 612. — Id. in Pelop. pag. 288, 289) on devoit licencier toutes les

troupes qui étoient en campagne. Cléombrote, l'un des rois de Sparte, se trouvoit alors en Phocide à la tête de l'armée; il écrivit aux éphores pour savoir les intentions de la république. Prothoüs, l'un des premiers sénateurs, représenta qu'il n'y avoit pas lieu de délibérer, et que Sparte ne pouvoit se dispenser, selon l'accord qui venoit d'être fait, de rappeler ses troupes. Ce n'étoit pas le sentiment d'Agésilas. Piqué contre les Thébains, et en particulier contre Epaminondas, il vouloit absolument la guerre pour avoir lieu de se venger, et l'occasion lui en parut alors très-favorable, toute la Grèce étant libre et unie, et les Thébains seuls exclus du traité de paix. L'avis de Prothoüs fut donc rejeté par tout le conseil, qui le traita (1) de bonhomme et de radoteur, qui n'y entendoit rien, la Divinité, remarque Xénophon, les poussant dès-lors dans le précipice. Les éphores mandèrent à Cléombrote sur l'heure de mener ses troupes contre les Thébains, et, sans perdre un moment, ils envoyèrent partout pour assembler les forces de leurs alliés, qui étoient très-fâchés de cette guerre, et qui n'y marchoient qu'à contre-cœur, mais qui n'osoient encore contredire les Lacédémoniens, ni leur désobéir. Quoiqu'on ne dût pas s'attendre à un heureux succès dans une guerre entreprise visiblement contre toute justice et toute raison, et par le

(1) Ἐκεῖνον μὲν φλυαρεῖν ἡγήσατο· ἤδη γὰρ, ὡς, ἔοικε, τὸ δαιμόνιον ἦγεν.

seul motif de colère et de vengeance, cependant les Lacédémoniens, qui se sentoient beaucoup supérieurs en nombre, comptoient sur une victoire assurée, et se flattoient que Thèbes, délaissée de ses alliés, étoit hors d'état de leur tenir tête.

(An. M. 3634 Av. J. C. 370). L'alarme fut grande d'abord chez les Thébains; ils se voyoient seuls, sans alliés et sans secours. Tous les Grecs alors regardèrent Thèbes comme perdue; on ne savoit pas qu'en un seul homme elle avoit plus d'une armée. Cet homme étoit Epaminondas; il est nommé général, et on lui donne plusieurs collègues. Il lève promptement le plus de troupes qu'il lui est possible (elles ne montoient qu'à six mille hommes, et l'ennemi en avoit plus de vingt-quatre mille), et se met en marche. Comme, pour l'arrêter, on lui annonçoit plusieurs mauvais augures, il ne répondit que par un vers d'Homère, dont le sens est : *Il* (1) *n'y a qu'un seul bon augure, qui est de combattre pour sa patrie.* Cependant, pour rassurer l'esprit des soldats, naturellement superstitieux, et qu'il voyoit intimidés, il suborna plusieurs particuliers, qui vinrent de différens endroits lui annoncer d'heureux augures, ce qui rendit aux troupes le courage et l'espérance.

Pélopidas n'étoit point alors en charge, mais il commandoit *le bataillon sacré.* Comme il

(1) Εἷς οἰωνὸς ἄριστος ἀμύνεσθαι περὶ πάτρης. Iliad. 12, v. 243.)

sortoit de sa maison pour aller à l'armée, sa femme qui l'accompagnoit pour lui dire les derniers adieux, fondant en larmes, et le conjurant de se conserver : *Voilà*, lui dit-il, *ce qu'il faut recommander aux jeunes gens ; mais pour les chefs, il ne faut leur recommander que de conserver les autres.*

Epaminondas avoit pris la sage précaution de s'assurer d'un passage qui auroit épargné beaucoup de chemin à Cléombrote. Celui-ci, après avoir fait un long circuit, arriva à Leuctres, petit bourg de la Béotie entre Platée et Thespies ; on délibéra de part et d'autre si l'on donneroit la bataille. Cléombrote y fut déterminé par l'avis de tous ses officiers, qui lui représentèrent que si, avec des troupes beaucoup supérieures en nombre, il refusoit de combattre, ce refus confirmeroit le bruit qui s'étoit répandu que sous main il favorisoit ceux de Thèbes. Ceux-ci avoient une raison essentielle de hâter le combat, pour prévenir l'arrivée des troupes que les ennemis attendoient de jour à autre. Cependant les avis se trouvèrent partagés entre les six chefs qui formoient le conseil. Un septième étant survenu fort à propos, se joignit aux trois qui vouloient qu'on allât présenter la bataille à l'ennemi ; et cet avis, qui étoit celui d'Epaminondas, l'ayant emporté, la bataille fut résolue. On étoit pour lors dans la seconde année de la cent deuxième olympiade.

Les deux armées étoient bien inégales pour le nombre. Celle des Lacédémoniens, comme

on l'a déjà dit, étoit composée de vingt-quatre mille hommes d'infanterie, et de seize cents chevaux : celle des Thébains n'avoit que quatre cents chevaux, et six mille hommes de pied, mais tous aguerris, et animés par les campagnes qu'ils avoient faites avec tant de succès, et déterminés à vaincre ou à mourir. La cavalerie des Lacédémoniens, composée d'hommes pris au hasard, sans valeur, sans expérience, le cédoit autant à celle des ennemis pour le courage, qu'elle l'emportoit pour le nombre. Ils ne pouvoient pas compter sur leur infanterie, à l'exception des Lacédémoniens, les alliés, comme il a déjà été remarqué, ne s'étant engagés dans cette guerre qu'à contre-cœur, parce qu'ils n'en approuvoient pas le sujet, et que d'ailleurs ils étoient mécontens des Lacédémoniens.

Les deux généraux, par leur habileté, tenoient lieu, chacun à leur armée, de troupes nombreuses, surtout le Thébain, qui étoit le capitaine de son temps le plus accompli : il étoit soutenu par Pélopidas, qui commandoit le bataillon sacré. Ce bataillon étoit composé de trois cents jeunes Thébains, unis ensemble d'une étroite et tendre amitié, engagés par un serment particulier à ne prendre jamais la fuite, et à se défendre les uns les autres jusqu'au dernier soupir.

Quand le jour du combat fut venu, les deux armées se mirent en bataille dans une plaine. Cléombrote étoit à la droite, composée principalement des Lacédémoniens, sur lesquels il

ptoit le plus, et qui étoient à douze de hauteur; et pour profiter de la supériorité de sa cavalerie dans un pays ouvert, il la plaça toute en première ligne devant les Lacédémoniens. Archidamus, fils d'Agésilas, étoit à la tête des alliés, qui formoient l'aile gauche.

Epaminondas, résolu d'attaquer par sa gauche qu'il commandoit en personne, la fortifia de tout ce qu'il avoit d'hommes d'élite et pesamment armés, qu'il rangea sur cinquante de hauteur. *Le bataillon sacré*, placé à sa gauche, fermoit cette aîle. Le reste de son infanterie s'étendoit sur sa droite en ligne oblique, qui, à mesure qu'elle se prolongeoit s'éloignoit davantage du front de l'ennemi. Par cette disposition, qui n'est pas ordinaire, son dessein étoit de couvrir son flanc droit, d'écarter et de mettre comme en réserve son aile droite, afin de ne point hasarder le succès du combat par ce qu'il avoit de plus foible, et de commencer l'action par son aile gauche où étoit l'élite de ses troupes, pour tourner tout l'effort du combat contre le roi Cléombrote et les Spartiates. Il se tenoit bien sûr, que s'il pouvoit enfoncer la phalange lacédémonienne, tout le reste de l'armée seroit bientôt mis en déroute. Pour ce qui est de sa cavalerie, il se régla sur la disposition de celle des ennemis, et la plaça en première ligne devant sa gauche.

L'action commença par la cavalerie. Comme celle des Thébains étoit mieux montée et plus aguerrie que celle de Lacédémone, celle-ci ne

fut pas long-temps sans être rompue et renversée sur son infanterie, qu'elle commença à mettre en confusion. Epaminondas, suivant de près sa cavalerie, marche à grands pas contre Cléombrote, et tombe sur sa phalange avec tout le poids de son épais bataillon. Celui-ci, pour faire diversion, détache un corps de troupes, auquel il donne ordre de prendre Epaminondas en flanc, et de l'envelopper. Pélopidas, s'apercevant de ce mouvement, s'avance avec une vîtesse et une hardiesse incroyables à la tête du bataillon sacré pour prévenir l'ennemi, prend Cléombrote lui-même en flanc, et par cette attaque brusque et inopinée, le met en désordre. Le combat fut très-rude et très-opiniâtre; et pendant que Cléombrote put agir, la victoire demeura douteuse, et balança long-temps entre les deux partis. Quand il fut tombé mort de ses blessures, les Thébains, pour achever leur victoire, les Lacédémoniens, pour n'avoir pas la honte d'avoir abandonné le corps de leur roi, firent de nouveaux efforts de part et d'autre, et le carnage fut grand. Ceux-ci se battirent avec tant de fureur autour du corps, qu'enfin ils vinrent à bout de l'emporter. Animés par ce glorieux avantage, ils vouloient revenir à la charge, et l'auroient peut-être fait avec succès, si les alliés avoient secondé leur ardeur; mais l'aile gauche voyant que la phalange lacédémonienne avoit été enfoncée, et croyant tout perdu, surtout quand elle eut appris la mort du roi, prit la fuite et entraîna avec elle le reste de l'ar-

mée. Epaminondas la poursuivit vivement, et en fit périr un grand nombre. Les Thébains, demeurés maîtres du champ de bataille, érigèrent un trophée, et permirent aux ennemis d'enterrer leurs morts.

Jamais les Lacédémoniens n'avoient reçu un pareil échec ; les plus sanglantes défaites jusqu'alors ne leur avoient coûté guère plus de quatre ou cinq cents hommes de leurs concitoyens. On avoit vu Sparte, d'ailleurs si animée, ou plutôt si acharnée contre Athènes, racheter d'une trève de trente années, huit cents de ses concitoyens qui s'étoient laissés envelopper dans la petite île de Sphactérie. Ici il demeura sur la place quatre mille hommes, dont il y avoit mille Lacédémoniens et quatre cents Spartiates *, de sept cents qui s'étoient trouvés à la bataille. Les Thébains ne perdirent que trois cents hommes, parmi lesquels il se trouva peu de citoyens de Thèbes.

La ville de Sparte célébroit actuellement les jeux gymniques, et elle étoit pleine d'étrangers que la curiosité y avoit amenés, lorsque les courriers arrivèrent de Leuctres avec la terrible nouvelle de cette défaite. Les éphores, quoiqu'ils en sentissent parfaitement toutes les suites, et qu'ils vissent bien qu'elle portoit un coup mortel à l'empire de Sparte, ne permirent pourtant, ni aux chœurs de se retirer, ni à la ville

* On appeloit proprement *Spartiates*, ceux qui habitoient dans Sparte ; et *Lacédémoniens*, ceux qui étoient établis à la campagne.

de rien changer dans la célébration de la fête. Ils envoyèrent dans toutes les maisons, aux parens, les noms des morts qui leur appartenoient, et demeurèrent au théâtre à faire continuer les danses et les jeux jusqu'à la fin.

Le lendemain matin, chacun sachant le sort des siens, les pères et tous les parens de ceux qui avoient été tués, s'étant rendus à la place publique, se saluoient et s'embrassoient les uns les autres avec un visage plein de joie et de sérénité; au lieu que les autres se tenoient cachés dans leurs maisons; ou, si la nécessité les obligeoit de paroître au-dehors, c'étoit avec une tristesse et un abattement qui marquoient, d'une manière bien sensible, leur vive et profonde douleur. Cette différence se remarquoit encore mieux dans les femmes. La tristesse, le silence, les larmes, découvroient celles qui attendoient le retour de leurs fils; mais on voyoit celles dont les fils avoient été tués, courir avec empressement aux temples pour rendre grâces aux dieux, et se féliciter les unes les autres de leur gloire et de leur bonheur. On ne peut disconvenir qu'il n'y ait dans de tels sentimens un grand courage; mais je voudrois qu'il n'étouffât pas entièrement ceux de la nature, et qu'il eût moins de férocité.

On se trouva dans un grand embarras à Sparte au sujet de ceux qui s'étoient enfuis de la bataille. Comme ils étoient en grand nombre, et des plus puissans de la ville, on n'osoit leur faire souffrir les peines ordonnées par les lois,

de peur que le désespoir ne leur fît prendre quelque résolution extrême, et funeste à l'état; car, non-seulement les fuyards étoient exclus de toutes sortes de charges et d'emplois, mais c'étoit encore une honte de s'allier avec eux par des mariages. Tous ceux qui les rencontroient sur leur chemin pouvoient les frapper, et ils étoient forcés de le souffrir : de plus, ils ne pouvoient porter que des robes sales, déchirées, et pleines de pièces de diverses couleurs : enfin, il falloit qu'ils se fissent raser la moitié de la barbe, et qu'ils laissassent croître l'autre moitié. C'étoit faire un grand tort à Sparte, que de la priver de tant de gens de guerre dans un temps où elle en avoit un si pressant besoin. Pour se tirer de cet embarras, elle choisit Agésilas pour législateur, et lui donna un souverain pouvoir de faire dans les lois tous les changemens qu'il lui plairoit. Agésilas, sans y rien ajouter, sans en rien retrancher, sans y rien changer, trouva le moyen de sauver les fuyards et l'état. S'étant rendu à l'assemblée des Lacédémoniens, il dit en plein conseil, *que pour ce jour il falloit laisser dormir les lois, et après ce jour leur rendre toute leur autorité*. Par ce peu de mots, il conserva à Sparte ses lois entières, et lui rendit aussi ce grand nombre de citoyens qu'il empêcha d'être pour toujours déshonorés, et de devenir inutiles à la république.

Après la bataille de Leuctres (Xenoph. lib. 6, pag. 598. — Diod. lib. 15, pag. 375-378. — Plut. in Agesil. pag. 613-615. — Id. in Pelop.,

pag. 290), les deux partis travaillèrent, les uns à réparer leur perte, les autres à profiter de leur victoire.

Agésilas, pour relever le courage des siens, entra en armes dans l'Arcadie, mais bien résolu d'éviter avec grand soin d'en venir à un combat. Il s'attacha seulement à quelques petites places des Mantinéens, qu'il prit, et fit le dégât dans le pays : ce qui réjouit un peu Sparte, et ranima son courage, en lui faisant croire que son salut n'étoit pas entièrement désespéré.

Les Thébains, aussitôt après leur victoire, avoient envoyé à Athènes pour y en porter la nouvelle, et pour demander du secours contre l'ennemi commun. Le sénat étoit actuellement assemblé; il reçut fort froidement le courrier, ne lui fit point les présens ordinaires, et le renvoya sans lui parler de secours. Les Athéniens, alarmés de l'avantage considérable que Thèbes venoit de remporter contre les Lacédémoniens, ne purent dissimuler l'ombrage et l'inquiétude que leur donnoit l'accroissement prompt et inopiné d'une puissance voisine, qui pouvoit bientôt se rendre formidable à toute la Grèce.

A Thèbes, Epaminondas et Pélopidas avoient été nommés gouverneurs de la Béotie tous deux ensemble. Ayant réuni toutes les troupes des Béotiens et de leurs alliés, dont le nombre augmentoit tous les jours, ils entrèrent dans le Péloponnèse, et firent révolter beaucoup de villes et de peuples contre les Lacédémoniens, Elide, Argos, toute l'Arcadie, et la plus grande partie

de la Laconie même. On étoit alors au solstice d'hiver, et à la fin du dernier mois de l'année, de sorte que, dans très-peu de jours, ils devoient sortir de charge, car, le premier jour du mois suivant, il falloit qu'ils cédassent leur place à ceux qui seroient nommés, ou qu'ils encourussent la peine de mort s'ils la retenoient au-delà de ce terme. Leurs collègues, craignant la mauvaise saison, et encore plus les suites redoutables de cette loi, vouloient à toute force ramener l'armée à Thèbes. Pélopidas fut le premier qui, entrant dans le sentiment d'Epaminondas, excita le courage de ses concitoyens, et les engagea à profiter de l'alarme où étoient les ennemis, et à poursuivre leur entreprise, en passant par-dessus une formalité dont ils se devoient croire légitimement dispensés par l'état même, puisque l'intérêt de l'état, quand il est fondé sur la justice, est une loi souveraine pour les sujets.

Ils entrèrent donc dans la Laconie à la tête d'une armée de plus de soixante-dix mille bons soldats, dont les Thébains ne faisoient pas la douzième partie. Mais la grande réputation de ces deux généraux faisoit que, même sans ordre et sans décret public, tous les alliés se rangeoient avec un respectueux silence sous leurs enseignes, et marchoient pleins de confiance et de courage sous leur conduite. Il y avoit six cents ans que les Doriens s'étoient établis à Lacédémone, et, depuis tout ce temps-là, c'étoit ici la première fois qu'ils voyoient les ennemis sur leurs terres : auparavant, jamais aucun n'avoit osé y mettre le

pied, bien moins encore attaquer la ville, quoiqu'elle fût sans murailles. Les Thébains et leurs alliés trouvant donc un pays auquel on n'avoit jamais touché, le parcoururent la flamme à la main, le saccagèrent et le pillèrent jusqu'à la rivière d'Eurotas, sans que personne se mît en devoir de les en empêcher.

On avoit placé en quelques endroits des corps-de-garde pour défendre des passages importans. Ischolas, Spartiate, qui commandoit un de ces détachemens, s'y distingua d'une manière particulière. Voyant bien qu'avec sa petite troupe il ne pouvoit pas soutenir l'attaque des ennemis, mais jugeant qu'il étoit honteux à un Spartiate d'abandonner son poste, il renvoya dans la ville les jeunes gens qui étoient en âge et en état de servir utilement leur patrie, et ne retint avec lui que les vieillards. Se dévouant tous ensemble au bien public, à l'imitation de Léonidas, ils vendirent bien cher leur vie; et après s'être longtemps défendus, et avoir fait un grand carnage, ils périrent tous.

Agésilas se conduisit, dans cette occasion, avec beaucoup d'habileté et de sagesse; il regarda cette irruption des ennemis comme un torrent impétueux, auquel il auroit été non-seulement inutile mais dangereux de s'opposer, et dont le cours rapide, mais de courte durée, après quelques ravages, se dissiperoit de lui-même : il se contenta de distribuer dans le milieu de la ville, et dans tous les endroits les plus importans, ses meilleures troupes, et de bien assurer tous les

postes. Du reste, bien déterminé à ne point sortir et à ne point hasarder de combat, il demeura insensible aux railleries, aux insultes, aux menaces des Thébains, qui le défioient en l'appelant par son nom, et qui le pressoient de sortir pour defendre son pays, lui qui seul en avoit causé tous les maux en allumant cette guerre.

Mais ce qui attristoit encore davantage Agésilas, c'étoient les mouvemens tumultueux et les troubles qui s'excitoient dans la ville, le murmure et les plaintes des vieillards affligés jusqu'au désespoir d'être témoins de ce qu'ils voyoient, aussi-bien que des femmes qui paroissoient comme forcenées en entendant les cris menaçans des ennemis, et en voyant les embrasemens qu'ils excitoient aux environs, dont la lumière et la fumée, qui venoient presque jusque sous leurs yeux, sembloient leur annoncer un pareil malheur. Quelque courage que montrât au-dehors Agésilas, il ne pouvoit pas ne point être sensiblement touché d'un si triste spectacle, auquel se joignoit la douleur de voir ternir sa réputation, en ce qu'ayant trouvé la ville très-florissante et très puissante quand il fut chargé du gouvernement, il la voyoit dépérir entre ses mains, et perdre sous lui tout son ancien éclat. Il avoit encore un secret dépit de voir démentir la vanterie dont il avoit souvent usé lui-même, *que jamais femme de Sparte n'avoit vu la fumée d'un camp ennemi.*

Pendant qu'il donnoit différens ordres dans la ville, on vint l'avertir qu'un certain nombre de

mutins s'étoient emparés d'un poste important où ils vouloient se cantonner. Agésilas y courut aussitôt, et comme s'il n'eût rien su de leur mauvais dessein : *Camarades*, leur dit-il, *ce n'est pas là où je vous avois envoyés.* Il leur marqua en même temps différens postes, pour les séparer, et ils s'y rendirent, persuadés qu'on n'avoit rien soupçonné de leur entreprise. Cet ordre, donné ainsi de sang froid, montre une grande présence d'esprit dans Agésilas, et fait voir que dans les troubles il ne faut pas paroître tout voir, afin de donner lieu au repentir. Il aima mieux supposer cette petite troupe innocente, que de la jeter dans une révolte déclarée par une recherche trop rigoureuse.

L'Eurotas étoit alors fort gros et fort enflé par la fonte des neiges, et les Thébains trouvèrent plus de difficulté qu'ils n'avoient cru à le passer, tant à cause de la trop grande froideur de ses eaux, qu'à cause de leur rapidité. Comme Epaminondas passoit tout le premier à la tête de son infanterie, quelques Spartiates le montrèrent à Agésilas. Celui-ci, après l'avoir regardé longtemps, et l'avoir suivi des yeux, ne dit que ce seul mot : *Quel homme* (1) *!* admirant le courage qui lui faisoit entreprendre de si grandes choses. Epaminondas auroit fort souhaité de donner un combat dans Sparte même, et d'y ériger un tro-

(1) Ὢ τȣ μεγαλοπράγμονος ἀνθρώπȣ. Je n'ai pu rendre la force du mot grec, qui signifie, *O le faiseur de grandes choses !*

phée. Il n'osa pas néanmoins entreprendre de forcer la ville, et n'ayant pu engager Agésilas à en sortir, il prit le parti de se retirer. Il auroit été difficile que Sparte, sans défense et sans murailles, eût résisté long-temps à une armée victorieuse; mais l'habile chef qui conduisoit appréhenda de s'attirer sur les bras toutes les forces du Péloponnèse, et plus encore d'exciter la jalousie des Grecs, qui n'auroient pu lui pardonner d'avoir, pour son coup d'essai, détruit une si puissante république, et *arraché* (Arist. rhet. lib. 3, cap. 10), comme disoit Leptine, *un œil à la Grèce.* Il se borna donc à la gloire d'avoir terrassé des superbes, en qui le langage laconique redoubloit la fierté du commandement, et de les avoir, ainsi que lui-même s'en vantoit, réduits à la nécessité d'alonger leurs monosyllabes *. A son retour, il fit encore le dégât de la campagne.

Dans cette expédition (Paus. lib. 4, p. 267, 268.), les Thébains remirent l'Arcadie en un seul et même corps, et ôtèrent la Messénie aux Spartiates, qui s'en étoient rendu maîtres depuis fort long-temps **, après en avoir chassé tous

* Les Lacédémoniens quelquefois pour toute réponse aux plus importantes dépêches, n'employoient qu'un monosyllabe. Philippe leur ayant mandé, *si j'entre dans votre pays, j'y mettrai tout à feu et à sang*, ils repartirent, *si :* pour faire entendre qu'ils mettroient bon ordre que le cas n'arrivât point.

** Il s'étoit écoulé 287 ans depuis que les Messéniens avoient été chassés de leur pays.

les habitans. C'étoit un pays qui n'avoit pas moins d'étendue que toute la Laconie, et qui ne le cédoit point en fertilité aux meilleurs terroirs de la Grèce. Les anciens habitans, qui étoient dispersés en différentes régions de la Grèce, de l'Italie, de la Sicile, au premier signal qu'on leur en donna, accoururent tous avec une joie incroyable, animés par l'amour de la patrie, naturel à tous les hommes, et presque autant aussi par la haine contre Sparte, que le nombre des années n'avoit fait qu'augmenter en eux : on leur bâtit une ville, qui, du nom de l'ancienne, fut appelée Messène. Parmi les tristes événemens de cette guerre, celui-ci causa aux Lacédémoniens une vive douleur et un sensible déplaisir, parce que, de temps immémorial, il y avoit toujours eu entre Sparte et Messène une haine irréconciliable, qui paroissoit ne pouvoir s'éteindre que par la ruine totale de l'une ou de l'autre.

Polybe (lib. 4, pag. 299, 300) relève, dans la conduite des Messéniens à l'egard de Sparte, un ancien défaut, qui fut la cause de tous leurs malheurs ; c'étoit de trop rechercher une tranquillité présente, et par un amour excessif de la paix, de négliger les moyens de se l'assurer pour toujours. Ils avoient pour voisins deux des plus puissans peuples de la Grèce, les Arcadiens et les Lacédémoniens. Ceux-ci, dès leur premier établissement dans le pays, leur déclarèrent une guerre ouverte; les autres, au contraire, s'attachèrent toujours à eux, et entrèrent dans tous

leurs intérêts. Mais les Messéniens n'eurent ni le courage de s'opposer fortement et constamment à des ennemis acharnés et irréconciliables, ni la prudence de ménager avec soin des amis fidèles et affectionnés. Quand ces deux peuples se faisoient la guerre l'un à l'autre, ou qu'ils portoient ailleurs leurs armes, les Messéniens, peu prévoyans pour l'avenir, et qui ne songeoient qu'à se procurer un repos présent, se faisoient un devoir de n'épouser les querelles ni des uns ni des autres, et de garder une exacte neutralité. Ils se félicitoient alors eux-mêmes sur leur sagesse et sur leur bonheur, de demeurer ainsi tranquilles au milieu des troubles qui agitoient tout leur voisinage. Cette tranquillité n'étoit pas de longue durée; les Lacédémoniens, délivrés de leurs ennemis, retomboient sur eux avec toutes leurs forces; et les trouvant seuls, sans secours et sans défense, les obligeoient ou de subir le joug d'une dure servitude, ou de s'exiler eux-mêmes de leur patrie: c'est ce qui leur arriva plusieurs fois. Ils devoient faire réflexion, dit Polybe (1), que comme il n'y a rien de plus désirable ni de plus salutaire qu'une paix fondée sur la justice et sur l'honneur, aussi n'y a-t-il rien de plus honteux ni de plus pernicieux en

(1) Εἰρήνη γὰρ, μετὰ μὲν τοῦ δικαίου καὶ πρέποντος κάλλιστόν ἐστι κτῆμα καὶ λυσιτελέστατον· μετὰ δὲ κακίας ἢ δουλείας ἐπονοιδίστου, πάντων αἴσχιστον καὶ βλαβερώτατον.

même temps, qu'une paix ménagée par de mauvaises voies, et achetée au prix de la liberté.

§. V. *Les deux chefs thébains, à leur retour, sont accusés et absous. Lacédémone implore le secours d'Athènes. Les Grecs députent vers Artaxerxe. Crédit de Pélopidas à la cour de Perse.*

Il semble que les deux grands généraux thébains, à leur retour dans leur patrie après de si mémorables actions, devoient être reçus avec un applaudissement général, et comblés de toutes sortes d'honneurs : il n'en fut pas ainsi. On les appela tous deux en justice comme criminels d'état, sur ce qu'ils n'avoient pas obéi à la loi qui ordonnoit de remettre au commencement du premier mois le commandement aux nouveaux officiers, et qu'ils l'avoient retenu quatre mois entiers au-delà du terme, pendant lesquels ils avoient exécuté, dans la Messénie, dans l'Arcadie et dans la Laconie, toutes les grandes choses dont nous avons parlé.

On est étonné d'une pareille conduite, et l'on ne peut en lire le récit sans une secrète indignation ; mais cette conduite avoit un fondement plausible ; les amateurs zélés d'une liberté nouvellement recouvrée pouvoient craindre la contagion de cet exemple, en autorisant quelque autre magistrat à se maintenir dans le commandement au-delà du terme expiré, et à tourner ensuite ses armes contre sa patrie même. Il n'y

a pas à douter qu'on n'en eût fait autant à Rome ; et si les Romains étoient si sévères contre un officier, quoique vainqueur, qui auroit combattu sans l'ordre de son général, qu'auroit-ce été contre un général qui se seroit conservé, contre les lois, toute l'autorité du commandement pendant quatre mois ?

Pélopidas fut cité le premier devant le tribunal ; il se défendit avec moins de force et de grandeur d'ame qu'on n'avoit sujet de l'attendre d'un homme de son caractère (Plut. de suî laude, p. 540), car il étoit vif et bouillant. Ce courage, fier et intrépide dans les combats, l'abandonna dans le jugement : son air et son discours, qui avoient je ne sais quoi de timide et de rampant, annonçoient un homme qui craignoit la mort, et ne disposèrent point les juges en sa faveur ; ce ne fut point sans peine qu'ils le renvoyèrent absous. Epaminondas parut d'un air et parla d'un ton tout différens, et il se présenta, pour ainsi dire, de front au péril, sans changer de contenance. Au lieu de se justifier, il fit son éloge ; il raconta en termes magnifiques comment il avoit ravagé la Laconie, rétabli la Messénie, réuni l'Arcadie en un seul corps ; et conclut en disant qu'il mourroit avec joie, si les Thébains vouloient bien lui laisser à lui seul la gloire de toutes ces actions, et déclarer qu'il les avoit faites de son chef et sans leur aveu. Tous les suffrages furent pour lui, et il sortit de ce jugement comme il avoit coutume de sortir des combats, couvert de gloire et généralement applaudi, tant la

véritable courage a de grandeur, et enlève comme par force l'admiration des hommes !

Il étoit né pour les grandes choses (Plut. de præcept. reip. ger. pag. 811), et donnoit lui-même un air de grandeur à tout ce qu'il faisoit. Un jour ses ennemis, jaloux de sa gloire et pour lui faire injure, l'avoient fait nommer téléarque : c'étoit une commission peu digne d'un homme de son mérite ; il ne s'en tint nullement déshonoré, et dit qu'il feroit voir, *que* (1) *non-seulement la charge montre quel est l'homme, mais aussi que l'homme montre quelle est la charge.* En effet il éleva à une grande dignité cet office, qui n'étoit rien auparavant, et dont les fonctions ne consistoient qu'à faire nettoyer les rues, emporter les fumiers, et prendre soin des égouts pour faire écouler les eaux.

Les Lacédémoniens ayant tout à craindre de la part d'un ennemi (Xenoph. lib. 6, p. 609-613) que la victoire qu'il venoit de remporter rendoit encore plus fier et plus entreprenant que jamais, et se voyant exposés à chaque moment au péril d'une nouvelle irruption, eurent recours aux Athéniens, et députèrent vers ce peuple pour implorer son secours. Celui qui porta la parole commença par décrire d'une manière touchante le triste état et l'extrême danger où Sparte se trouvoit réduite. Il exposa la fierté insolente des Thébains, et leurs vues ambitieuses, qui

(1) Οὐ μόνον ἀρχὴ ἄνδρα δείκνυσιν, ἀλλὰ καὶ ἀρχὴν ἀνήρ.

n'alloient à rien moins qu'à se rendre maitres de la Grèce. Il fit sentir au peuple ce qu'Athènes avoit à craindre pour elle-même de Thèbes, si on lui laissoit prendre de nouveaux accroissemens par le nombre des alliés qui de jour en jour s'attachoient à son parti, et grossissoient ses troupes. Il rappela le souvenir de ces temps heureux où l'union étroite d'Athènes et de Sparte avoit sauvé la Grèce, et comblé également de gloire les deux peuples. Il finit en ajoutant que c'en seroit une grande pour les Athéniens de venir au secours d'une ville anciennement amie et alliée, qui plus d'une fois s'étoit sacrifiée généreusement pour l'intérêt et le salut commun.

Les Athéniens ne pouvoient disconvenir de tout ce que le député avoit avancé dans son discours; mais aussi ils n'avoient pas oublié les mauvais traitemens qu'ils avoient reçus de Sparte en plus d'une occasion, et surtout depuis la déroute de Sicile. Cependant la compassion du malheur présent de Sparte l'emporta sur le ressentiment des anciennes injures; il fut résolu qu'Athènes secourroit les Lacédémoniens de toutes ses forces (Xenoph. lib. 7, p. 613-616). Peu de temps après, les députés de plusieurs peuples s'étant assemblés à Athènes, on y conclut même contre les Thébains une ligue et une confédération conformes à l'ancien traité d'Antalcide, et aux intentions du roi de Perse, qui ne cessoit d'en demander l'exécution.

Un léger avantage que les Lacédémoniens

remportèrent sur leurs ennemis (Plut. in Agesil. p. 614, 615. — Xenoph. lib. 7, p. 619, 620. — Diod. liv. 15, p. 383), les tira de l'abattement où ils avoient été jusqu'ici, comme il arrive ordinairement que dans une maladie mortelle le moindre rayon de santé ranime l'espérance et rappelle la joie. Archidamus, fils d'Agésilas, ayant reçu un grand secours que lui envoyoit Denys le jeune, tyran de Sicile, se mit à la tête des troupes, défit les Arcadiens dans une bataille qui fut appelée *la bataille sans larmes*, parce qu'il ne perdit pas un seul homme, et qu'il tua beaucoup de monde aux ennemis. Les Spartiates, auparavant, étoient tellement accoutumés à vaincre, qu'ils étoient devenus presque insensibles au plaisir de la victoire; mais quand on apprit la nouvelle de ce combat d'Archidamus, et qu'on le vit revenir vainqueur, personne ne put se contenir, ni demeurer dans la ville. Son père sortit le premier au-devant de lui, pleurant de joie et de tendresse; il étoit suivi des officiers et des magistrats. La foule des vieillards et des femmes descendit jusqu'au bord de la rivière en tendant les mains au ciel, et en remerciant les dieux, comme si, par cette action, Sparte eût lavé l'opprobre dont elle étoit couverte, et qu'elle eût commencé à revoir ces beaux jours, dont la gloire avoit autrefois porté si loin sa réputation.

Philiscus, envoyé de la part du roi de Perse (Xenoph. p. 619. — Diod. p. 381) pour concilier entre eux les peuples de la Grèce, s'étoit

rendu à Delphes, où il convoqua leurs députés. Le dieu ne fut point du tout consulté ; on discuta l'affaire dans l'assemblée. Les Lacédémoniens demandoient qu'on remît sous leur puissance Messène et ses habitans. Sur le refus que firent les Thébains d'y consentir, l'assemblée se rompit, et Philiscus se retira, après avoir laissé aux Lacédémoniens des sommes considérables pour lever des troupes et continuer la guerre. Sparte, humiliée et affoiblie par ses pertes, ne donnoit plus de crainte et de jalousie aux Perses ; mais Thèbes, victorieuse et triomphante, leur causoit de justes inquiétudes.

Pour former avec plus de sûreté une ligue contre les Thébains (Xenoph. lib. 7, pag. 620-622. — Plut. in Pelop. p. 294), les alliés avoient député vers le grand roi. Ceux de Thèbes y envoyèrent aussi de leur côté Pélopidas ; choix plein de sagesse à cause de la grande réputation du député, ce qui n'est pas indifférent pour le succès d'une ambassade. La renommée, après la bataille de Leuctres, avoit porté son nom et fait retentir le bruit de sa victoire jusqu'aux provinces de l'Asie les plus reculées. Quand il fut arrivé à la cour, et qu'il parut devant les satrapes : *Voilà*, s'écrioient-ils pleins d'admiration, *voilà cet homme qui a ôté aux Lacédémoniens l'empire de la terre et de la mer, et réduit Sparte à se renfermer entre le Taïgète et l'Eurotas ; Sparte, qui depuis peu encore, sous la conduite d'Agésilas, ne ten-*

doit à rien moins qu'à nous venir attaquer dans Suse et dans Ecbatane.

Artaxerxe, ravi de son arrivée, lui rendit des honneurs extraordinaires, et prit à tâche de le relever devant les grands seigneurs de sa cour, par estime à la vérité pour son grand mérite, mais encore plus par vanité et par amour-propre, pour faire entendre à ses sujets que les plus grands et les plus illustres personnages venoient lui faire la cour, et rendre hommage à son bonheur et à sa puissance. Mais après qu'il l'eut admis à son audience, et qu'il eut entendu ses discours, selon lui plus forts que ceux des ambassadeurs d'Athènes, et plus simples que ceux des Lacédémoniens (c'étoit beaucoup dire), il l'aima encore davantage ; et comme (1) il est assez ordinaire aux rois qui savent peu se contraindre, il ne dissimula point l'extrême considération qu'il avoit pour lui, et la préférence qu'il lui donnoit sur tous les autres.

Pélopidas, en habile politique, avoit fait sentir au roi de quelle importance il étoit pour les intérêts de sa couronne, de protéger une puissance naissante qui n'avoit jamais porté les armes contre les Perses, et qui, formant une espèce d'équilibre entre Sparte et Athènes, pouvoit faire une utile diversion contre ces deux républiques, ennemies perpétuelles et irréconciliables de la Perse, et qui, tout récemment encore, lui avoient causé tant d'inquiétudes et de

(1) Πάθος βασιλικὸν παθών.

dommages. Timagore, Athénien, fut le mieux reçu après lui, parce que fortement occupé du désir d'humilier Sparte, et aussi de plaire au roi, il avoit paru ne pas s'éloigner des vues de Pélopidas.

Le roi ayant pressé Pélopidas de marquer quelle faveur il vouloit de lui, il demanda,
« que Messène demeurât libre, et affranchie du
« joug de Lacédémone ; que les Athéniens, qui
« s'étoient mis en mer pour infester les côtes de
« la Béotie, retirassent leurs galères, ou qu'on
« leur déclarât la guerre ; que ceux qui ne
« voudroient pas entrer dans la ligue, ou mar-
« cher contre les réfractaires, fussent attaqués
« les premiers. » Tout cela fut ordonné, et les Thébains déclarés amis et alliés du roi. Lorsqu'on fit la lecture de ce décret aux ambassadeurs, Léon, collègue de Timagore, dit asssez haut pour qu'Artaxerxe pût l'entendre : *Athènes n'a qu'à chercher maintenant un autre allié que le roi.*

Pélopidas, après avoir obtenu tout ce qu'il pouvoit souhaiter, partit de la cour sans avoir accepté de tous les présens du roi que ce qu'il falloit pour porter chez lui une marque de sa faveur et de sa bienveillance ; et ce fut ce qui aggrava les plaintes qu'on fit contre les autres ambassadeurs des Grecs, qui n'avoient pas été si réservés ni si délicats sur l'article de l'intérêt. Un d'eux, c'étoit celui des Arcadiens, de retour chez lui, dit qu'il avoit vu à la cour du roi force esclaves, mais point d'hommes : il ajou-

toit que toute sa magnificence n'étoit qu'une vaine montre, et que le platane d'or *, tant vanté, et que l'on faisoit si fort valoir, ne pouvoit pas faire ombre à une cigale.

De tous les députés, Timagore étoit celui qui avoit reçu le plus de présens ; il n'accepta pas seulement de l'or et de l'argent, mais il prit encore un lit magnifique, et des esclaves pour le faire, les Grecs ne lui paroissant pas assez adroits pour ce ministère : ce qui marque que la mollesse et les délices étoient peu connues à Athènes Il reçut aussi quatre-vingts vaches et des esclaves pour les soigner, comme ayant besoin de prendre du lait pour quelque maladie. Enfin, à son départ, il se fit porter en chaise jusqu'à la mer aux dépens du roi, qui donna quatre talens (4,000 écus) à ses porteurs. Quand il fut arrivé à Athènes, Léon, son collègue, l'accusa de n'avoir eu aucune communication avec lui, et de s'être joint en tout à Pélopidas : on lui fit son procès, et il fut condamné à mort.

Il ne paroît pas que ce fut l'acceptation des présens qui irrita le plus les Athéniens contre Timagore ; car Epicrate, simple porte-faix, qui avoit été du voyage, et qui avoit aussi reçu des présens, ayant dit en pleine assemblée qu'il étoit d'avis qu'on fît un décret, par lequel il seroit ordonné qu'au lieu de neuf archontes

* C'étoit un arbre d'or, travaillé avec beaucoup d'art, qui étoit d'un grand prix, et qu'on alloit voir par curiosité.

qu'on élisoit tous les ans, on éliroit neuf ambassadeurs qu'on prendroit parmi les plus pauvres du peuple, et qu'on les enverroit au roi afin qu'ils en revinssent riches, le peuple ne fit que rire de cette plaisanterie; mais ce qui le piqua davantage, ce fut que les Thébains avoient obtenu tout ce qu'ils avoient demandé: en quoi, dit Plutarque, ils ne considéroient pas assez la grande réputation de Pélopidas, et ne comprenoient pas combien elle étoit plus forte et plus efficace pour persuader, que toutes les harangues et tous les traits de rhétorique des autres ambassadeurs, surtout auprès d'un prince accoutumé à caresser et à ménager les plus forts; et les Thébains pour lors l'étoient sans contredit: et d'ailleurs il n'étoit pas fâché d'humilier Sparte et Athènes, anciennes et mortelles ennemies de son trône.

L'estime et la considération que les Thébains avoient pour Pélopidas, ne furent pas peu augmentées par l'heureux succès de cette ambassade, qui avoit procuré l'affranchissement des Grecs et le rétablissement de Messène, et il en fut extrêmement loué à son retour.

Le théâtre où le courage de Pélopidas parut avec le plus d'éclat fut la Thessalie, dans l'expédition dont il fut chargé par les Thébains contre Alexandre, tyran de Phères. Je la rapporterai de suite, en réunissant sous un seul point de vue tout ce qui regarde ce grand événement; et je n'en interromperai le récit que par le voyage que fit Pélopidas en Macédoine, dans ce même

temps, pour y apaiser les troubles dont la cour étoit agitée.

§. VI. *Pélopidas marche contre Alexandre, tyran de Phères, et le met à la raison. Il passe en Macédoine pour y apaiser les troubles qui agitoient la cour, et en amène à Thèbes Philippe pour ôtage. Il retourne en Thessalie. Il est arrêté par trahison et fait prisonnier. Epaminondas le délivre. Pélopidas remporte une victoire contre le tyran, et est tué dans le combat. Honneurs singuliers rendus à sa mémoire. Fin tragique d'Alexandre.*

L'affoiblissement de Sparte et d'Athènes (Xenoph. lib. 6, pag. 579-583 et 598-601. — Diod. lib. 15, pag. 371-373), qui depuis tant d'années étoient en possession de dominer sur toute la Grèce, ou toutes deux ensemble, ou séparément, avoit inspiré le désir et fait naître l'espérance à quelques peuples voisins de supplanter ces deux villes et de s'arroger la primauté. Il s'étoit élevé dans la Thessalie (an. m. 3634. av. J. C. 370) une puissance qui commençoit à devenir formidable. Jason, tyran de Phères, avoit été déclaré généralissime des Thessaliens, du commun consentement de tous les peuples de la province; et c'étoit à son mérite généralement reconnu que cette dignité avoit été accordée. Il étoit à la tête d'une armée composée de plus de huit mille chevaux, et de vingt mille

hommes pesamment armés, sans compter ceux qui étoient armés à la légère. Que n'auroit-il point pu entreprendre avec des troupes aguerries et intrépides comme étoient les siennes, et qui avoient une entière confiance dans la valeur et la prudence de leur chef? La mort arrêta ses desseins; il fut assassiné par des particuliers qui avoient conspiré sa perte.

Ses deux frères, Polydore et Poliphron, furent substitués à sa place : celui-ci, pour régner seul, tua Polydore, et bientôt après fut tué lui-même par Alexandre de Phères, qui s'empara de la tyrannie, sous prétexte de venger la mort de Polydore son père (an. m. 3635. av, J. C. 369). C'est contre lui que Pélopidas fut envoyé.

Comme ce tyran faisoit ouvertement la guerre à plusieurs peuples de Thessalie (Plut. in Pelopid. pag. 291, 292. — Diod. l. 15, pag. 379), et s'ouvroit secrètement un chemin pour les assujettir tous, les villes envoyèrent à Thèbes des ambassadeurs pour demander des troupes et un général. Pélopidas, voyant Epaminondas occupé dans le Péloponnèse, se chargea volontiers de cette expédition. Il part donc pour la Thessalie avec une armée, se rend maître de Larisse, et oblige Alexandre de venir à ses pieds. Là il travaille par douceur et par amitié à le changer, et à le faire devenir de tyran un prince humain et juste; mais le trouvant incorrigible et d'une brutalité sans exemple, et voyant qu'on se plaignoit tous les jours de sa cruauté, de ses débauches, et de son avarice insatiable, il commença à em-

ployer contre lui de vifs reproches et de fortes menaces. Le tyran alarmé se dérobe avec ses gardes ; et Pélopidas, laissant les Thessaliens à couvert des entreprises du tyran, et en bonne intelligence les uns avec les autres, prend le chemin de la Macédoine où on l'appeloit.

Amyntas II venoit de mourir; il avoit laissé trois enfans légitimes, Alexandre, Perdiccas, Philippe, et un fils naturel, appelé Ptolémée. Alexandre ne régna qu'un an, et eut pour successeur Perdiccas *, à qui son frère Ptolémée disputa la couronne. Ces deux frères appelèrent Pélopidas pour le faire l'arbitre et le juge de leurs querelles, ou pour le prier d'embrasser le parti de celui qui auroit raison, et à qui on auroit fait injustice.

Pélopidas n'est pas plutôt arrivé, qu'il termine tous leurs différends, et rétablit les bannis de part et d'autre. Ayant pris pour otages Philippe, frère du roi Perdiccas, et trente autres enfans des plus grandes maisons de la Macédoine, il les mène à Thèbes pour faire voir aux Grecs jusqu'où s'étendoit l'autorité des Thébains par la réputation de leurs forces, et par la confiance entière que l'on avoit en leur justice et en leur fidélité. Ce fut

* Plutarque met cette querelle entre Alexandre et Ptolémée : ce qui ne peut s'accorder avec le récit qu'Eschine (*de fals. legat.* pag. 400) fait de ce qui arriva à Perdiccas après la mort d'Alexandre, et que je rapporterai dans l'histoire de Philippe. Comme Eschine étoit contemporain, j'ai cru devoir substituer Perdiccas à Alexandre.

ce Philippe, père d'Alexandre le Grand, qui, dans la suite, fit la guerre aux Grecs pour les asservir.

Les troubles et les factions recommencèrent quelques années après dans la Macédoine, à l'occasion de la mort de Perdiccas qui avoit été tué dans une bataille. Les amis du mort appelèrent Pélopidas. Celui-ci voulant arriver avant que Ptolémée, qui entreprenoit encore de s'établir sur le trône, eût le temps de se reconnoître, et n'ayant point d'armée, leva à la hâte des soldats marcenaires, et avec ces troupes il marcha contre Ptolémée. Quand ils furent en présence, Ptolémée, à force d'argent, corrompit ces soldats mercenaires, et les obligea à passer de son côté. En même temps, craignant la réputation et le nom de Pélopidas, il alla au-devant de lui comme au-devant de son supérieur et de son maître, eut recours aux caresses et aux prières, et promit solennellement qu'il garderoit le royaume pour le fils du défunt, qu'il reconnoîtroit pour amis et pour ennemis tous ceux qui le seroient des Thébains; et pour sûreté de ses promesses il donna en ôtage son fils Philoxène, et cinquante jeunes enfans qui étoient nourris avec lui. Pélopidas les envoya à Thèbes.

La trahison des soldats mercenaires lui tenoit fort au cœur. Il apprit qu'ils avoient retiré dans la ville de Pharsale (en Thessalie) la plus grande partie de leurs biens, avec leurs femmes et leurs enfans; il jugea que c'étoit une belle occasion de se venger de leur perfidie: il assemble donc

quelques troupes de Thessaliens, et marche à Pharsale. A peine y est-il arrivé, que le tyran Alexandre se présente devant lui avec une puissante armée. Pélopidas, qui avoit été envoyé vers lui comme ambassadeur, croyant qu'il venoit pour se justifier, et pour répondre aux plaintes des Thébains, va à lui avec Isménias seul sans autre précaution. Ce n'est pas qu'il ne le connût pour un scélérat, et pour un homme sans foi et sans honneur; mais il se flattoit que le respect qu'il auroit pour Thèbes, et la considération de sa dignité et de sa réputation, l'empêcheroient de rien entreprendre contre sa personne. Il fut trompé; le tyran les voyant seuls et sans armes, les prend prisonniers, et se saisit de Pharsale.

Polybe (lib. 8, p. 512) blâme extrêmement cette imprudence de Pélopidas. Il y a, dit-il, dans le commerce de la société des assurances et comme des liens de la bonne foi, sur lesquels on peut raisonnablement compter: tels sont la sainteté du serment, le gage de femmes et d'enfans livrés en otage, et, plus que tout cela encore, la conduite passée et uniforme de ceux avec qui l'on traite. Quand, malgré toutes ces preuves, on est trompé, c'est un malheur, mais non une faute. Mais se fier à un perfide et à un scélérat connu pour tel, c'est une témérité qui n'est point pardonnable.

Cette noire perfidie d'Alexandre (Plut. in Pelop. pag. 292, 293. — Diod. lib. 15, pag. 382, 383) remplit de terreur et de défiance l'esprit de tous ses sujets, qui se doutèrent bien qu'a-

près une injustice si criante et une si grande audace, le tyran n'épargneroit plus personne, et se comporteroit, en toutes rencontres et contre toutes sortes de gens, en homme désespéré, et qui n'avoit plus rien à ménager. Quand on eut appris cette nouvelle à Thèbes, les Thébains, irrités d'un si criminel attentat, envoyèrent sur-le-champ une armée en Thessalie; et comme ils étoient fâchés contre Epaminondas, qu'ils soupçonnoient, quoique sans raison, d'avoir été, dans une occasion particulière, trop favorable aux Lacédémoniens, ils nommèrent d'autres généraux : ainsi il n'alla à cette expédition que comme simple particulier. L'amour de la patrie et du bien public étouffoit dans le cœur de ces grands hommes tout ressentiment, et ne leur permettoit pas, comme cela n'est que trop ordinaire, de quitter le service pour quelque pique d'honneur, ou pour un mécontentement personnel.

Le tyran mène cependant Pélopidas à Phères, et les premiers jours il permet à tout le monde de le voir, s'imaginant que cette aventure auroit humilié sa fierté et abattu son courage; mais Pélopidas, voyant les habitans de Phères tout consternés, ne cessoit de les consoler et de les exhorter à avoir une bonne espérance, leur promettant que le tyran seroit bientôt puni. Il lui fit dire à lui même, qu'il étoit bien imprudent et bien injuste de tourmenter et de faire mourir tous les jours tant de bons citoyens qui ne lui avoient fait aucun mal, et de l'épargner lui, sachant bien qu'il ne seroit pas plutôt sorti de

ses mains, qu'il lui feroit porter la peine due à ses crimes. Le tyran, étonné de cette grandeur d'ame, lui ayant fait demander pourquoi il cherchoit ainsi la mort : *C'est*, lui fit dire son illustre prisonnier, *afin que tu périsses d'autant plutôt, devenu encore plus l'ennemi des dieux et des hommes.*

Depuis ce jour-là le tyran défendit que personne ne le vît et ne lui parlât; mais Thébé sa femme, et fille de Jason, qui avoit été aussi tyran de Phères, ayant appris la constance et le courage de Pélopidas, sur le rapport de ceux qui le gardoient, eut la curiosité de le voir et de l'entretenir; et Alexandre ne put lui refuser cette permission (Cicer. de offic. lib. 2, n. 25). Il l'aimoit tendrement (si pourtant on peut dire qu'un tyran aime quelqu'un), mais malgré cette tendresse, il la traitoit fort durement, et étoit dans une défiance continuelle même à son égard; il n'entroit jamais chez elle que précédé d'un esclave qui tenoit à la main une épée nue, et il envoyoit auparavant quelques-uns de ses gardes fouiller dans tous les coffres, pour voir si l'on n'y trouveroit point quelque poignard caché. Malheureux prince, s'écrie Cicéron, qui se fioit plus à un esclave et à un barbare, qu'à sa propre femme!

Thébé eut donc envie de voir Pélopidas; elle le trouva dans un triste état, couvert d'un méchant habit, les cheveux fort négligés, et dénué de toute consolation. Ne pouvant retenir ses larmes à un tel spectacle : *Ah!* s'écria-t-elle,

infortuné Pelopidas, que je plains votre pauvre femme! Non, lui répliqua-t-il, *c'est vous-même qui êtes à plaindre, Thébé, de pouvoir souffrir un monstre comme Alexandre, n'étant point sa prisonnière.* Ce mot toucha Thébé jusqu'au vif, car elle ne supportoit qu'avec beaucoup de peine la cruauté, les violences et les débauches infâmes du tyran. C'est pourquoi, allant souvent voir Pélopidas, et se plaignant librement devant lui de tous les outrages qu'elle souffroit, elle s'aigrissoit de plus en plus contre son mari, et sentoit croître dans son cœur, de jour en jour, les sentimens de haine et le désir de se venger.

Les généraux des Thébains, qui venoient d'entrer dans la Thessalie, n'y firent rien, et furent obligés, par leur incapacité et leur mauvaise conduite, d'abandonner le pays. Le tyran les poursuivit dans leur retraite, les harcela honteusement, et leur tua beaucoup de monde. Toute l'armée auroit été défaite, si les soldats n'eussent obligé Epaminondas, qui étoit parmi eux comme particulier, de prendre le commandement. Epaminondas, avec la cavalerie et l'infanterie armée à la légère, se mit à l'arrière-garde : posté de la sorte, tantôt soutenant l'ennemi, et tantôt le chargeant à son tour, il acheva heureusement la retraite, et sauva les Béotiens. Les généraux, à leur retour, furent condamnés chacun à une amende de dix mille dragmes (5,000 fr.), et Epaminondas substitué à leur place. Uniquement occupé du bien

public, il oublioit l'injuste traitement et l'espèce d'affront qu'on venoit de lui faire; et il en fut bien dédommagé par la gloire qu'une conduite si généreuse et si désintéressée lui attira.

Il partit peu de jours après à la tête de l'armée, et entra en Thessalie : sa réputation l'y avoit précédé. Elle avoit déjà répandu dans tout le pays et la terreur et la joie : la terreur parmi les amis du tyran, que le seul nom d'Epaminondas effrayoit; la joie parmi les peuples, dans l'assurance où ils étoient que bientôt ils seroient délivrés du joug de la tyrannie, et le tyran puni de tous les crimes qu'il avoit commis. Mais Epaminondas, préférant le salut de Pélopidas à sa propre gloire, au lieu de pousser la guerre vivement comme il l'auroit pu, prit le parti de la tirer en longueur, dans la crainte que le tyran, réduit au désespoir, ne tournât, comme une bête féroce, toute sa rage contre son prisonnier; car il connoissoit sa violence et sa brutalité, qui n'écoutoit ni la raison ni la justice. Il savoit qu'il prenoit plaisir à faire enterrer des hommes tout vifs; qu'il en couvroit d'autres de peaux de sangliers et d'ours, et que lâchant sur eux ses chiens de chasse, il les faisoit déchirer, ou les tuoit à coups de flèches : c'étoient là ses jeux et ses divertissemens. Dans les villes de Mélibée et de Scotuse, villes de Magnésie, qui lui étoient alliées, il convoqua à une assemblée les citoyens, et les fit environner par ses gardes, qui égorgèrent devant lui toute leur jeunesse.

Un jour qu'il entendoit un acteur de réputation, qui jouoit les *Troades* d'Euripide, il sortit promptement du théâtre, et envoya dire à cet acteur qu'il ne s'alarmât point; que s'il sortoit, ce n'étoit point qu'il fût mécontent de lui, mais parce qu'il avoit honte que ses concitoyens le vissent pleurer les malheurs d'Hécube et d'Andromaque, lui qui n'avoit jamais eu pitié de ceux qu'il avoit égorgés.

S'il étoit peu susceptible de compassion, il le fut bien ici de crainte et de frayeur : étonné de la prompte arrivée d'Epaminondas, et ébloui de la majesté qui l'environnoit, il se hâta de lui envoyer des gens pour se justifier. Epaminondas ne put pas souffrir que les Thébains fissent ni paix ni alliance avec un si méchant homme; il lui accorda seulement une trève de trente jours, et après avoir retiré de ses mains Pélopidas et Isménias, il ramena ses troupes.

La crainte n'est pas un maître dont les leçons fassent une profonde et durable impression sur les esprits (Plut. in Pelopid. pag. 295-298. — Xenoph. lib. 6 pag. 601). Le tyran de Phères retourna bientôt à son naturel; il ruina plusieurs villes de Thessalie, et mit garnison dans celles des Phthiotes, des Achéens et des Magnésiens. Ces villes députèrent à Thèbes pour demander un secours de troupes, priant qu'on en donnât le commandement à Pélopidas, ce qui leur fut accordé. Celui-ci étoit près de partir, lorsque tout-à-coup le soleil vint à s'éclipser, et les ténèbres à couvrir en plein jour la ville de Thèbes :

l'épouvante et la consternation furent générales. Pélopidas savoit bien ce qu'il falloit penser de cet événement, qui n'avoit rien que de naturel, mais il ne crut pas devoir exposer sept mille Thébains malgré eux, ni les contraindre à partir dans la frayeur dont il les voyoit saisis. Il se donna seul aux Thessaliens, et prenant avec lui trois cents chevaux thébains ou étrangers qui voulurent le suivre, il partit malgré la défense des devins, et contre l'avis des plus sages.

Il étoit personnellement animé contre Alexandre, par le ressentiment des outrages qu'il en avoit reçus. Ce que Thébé sa femme lui avoit dit, et ce qu'il savoit par lui-même, du mécontentement universel où l'on étoit à son égard, lui faisoit espérer qu'il trouveroit de grandes brouilleries dans sa maison, et une disposition générale à la révolte; mais ce qui l'excitoit et l'enflammoit encore plus, c'étoit la beauté et la grandeur de l'action en elle-même, car, tous ses désirs et toute son ambition étoient de faire voir à tous les Grecs, que dans le même temps que les Lacédémoniens envoyoient à Denys le tyran des généraux et des officiers, et que d'un autre côté les Athéniens étoient comme à la solde d'Alexandre, et lui avoient érigé une statue de bronze comme à leur bienfaiteur, les Thébains étoient les seuls qui déclarassent une guerre ouverte à la tyrannie, et qui entreprissent d'exterminer parmi les Grecs tout gouvernement injuste et violent.

Après avoir donc assemblé son armée à Phar-

sale, il marcha contre le tyran. Celui ci voyant que Pélopidas n'avoit que peu de Thébains, et que lui avoit une infanterie plus forte du double que celle des Thessaliens, il alla à sa rencontre. Quelqu'un ayant dit à Pélopidas que le tyran venoit à lui avec une grosse armée : *tant mieux*, lui répondit-il, *nous en battrons un plus grand nombre*.

Il y avoit près du lieu qu'on appelle Cynoscéphales, des collines fort élevées et fort droites, situées au milieu de la plaine. Les deux partis s'ébranlent pour faire occuper ces collines par leur infanterie, et en même temps Pélopidas ordonne à sa cavalerie de charger celle des ennemis. Cette cavalerie de Pélopidas enfonça celle d'Alexandre ; et comme elle la poursuivoit dans la plaine, on vit tout-à-coup Alexandre sur le haut des collines, qui avoit devancé l'infanterie des Thessaliens, et qui, tombant rudement sur ceux qui vouloient forcer ces hauteurs et ces retranchemens, tuoit les plus avancés, et repoussoit les autres, et à force de blessures les obligeoit de reculer : ce que voyant Pélopidas, il rappela sa cavalerie, lui commanda de fondre sur les ennemis, et prenant son bouclier il courut à ceux qui combattoient sur les collines.

Il eut bientôt percé son infanterie, et passant dans un moment de la queue à la tête, il redonna à ses gens une telle vigueur et un tel courage, que les ennemis crurent que c'étoient des hommes frais qui les attaquoient. Ils sou-

tinrent deux ou trois charges sans s'ébranler; mais lorsqu'ils virent que cette infanterie poussoit toujours en avant, et que la cavalerie, revenue de sa poursuite, venoit la soutenir, ils commencèrent à lâcher le pied, en se retirant à pas lents, et faisant toujours face. Alors Pélopidas voyant de dessus les hauteurs toute l'armée ennemie, qui véritablement n'avoit pas encore pris la fuite, mais qui commençoit à plier et à se mettre en désordre, il s'arrêta et se retint quelque temps, cherchant des yeux Alexandre.

Dès qu'il l'eut aperçu à son aile droite, où il rallioit et encourageoit ses troupes mercenaires, il ne fut plus maître de lui-même; mais enflammé à cette vue, et abandonnant à son ressentiment seul le soin de sa vie, et toute la conduite de l'affaire, il devança de bien loin ses bataillons, et courut de toute sa force en appelant et défiant Alexandre. Le tyran ne répondit point à son défi, et n'osa l'attendre, mais il alla se cacher dans le bataillon de ses gardes. Ce bataillon, tenant d'abord ferme, les premiers rangs furent enfoncés par Pélopidas, et la plupart des gardes tués snr la place; les autres, se battant de loin, percèrent enfin ses armes, et lui enfoncèrent leurs javelots dans l'estomac. Les Thessaliens, alarmés du péril où ils le voyoient, accoururent du haut des collines à son secours, mais il étoit déjà tombé mort quand ils arrivèrent. Alors l'infanterie et la cavalerie thébaines retournant sur le corps de bataille, le mirent en déroute, le poursuivirent

fort loin, et couvrirent la plaine de morts, car ils tuèrent plus de trois mille hommes.

Cette action de Pélopidas, quoiqu'elle semble partir d'un grand fonds de valeur, n'est point excusable, et elle a été généralement condamnée, parce qu'il n'y a point de véritable valeur sans sagesse et sans prudence. Le courage, quand il est grand, est froid et tranquille; il se ménage où il faut, et s'expose où il est nécessaire. Un général doit voir tout, penser à tout; et pour être en état de remédier à tout, il ne se jette pas témérairement dans un danger où il peut être enveloppé, et causer par sa mort la perte de toute l'armée.

Euripide, après avoir dit dans une de ses pièces, qu'il est très-glorieux à un général d'armée de remporter la victoire en sauvant sa vie (Plut. in Pelop. pag. 317), ajoute *que s'il doit mourir, ce doit être en laissant sa vie entre les mains de la vertu;* comme pour faie entendre que la vertu seule, non la passion, ni la colère, ni la vengeance, a droit sur la vie d'un général, et que le premier devoir du courage est de sauver celui qui sauve les autres.

C'est ce qui doit faire estimer le beau mot de Timothée. Un jour que Charès (ibid. p. 278) montroit aux Athéniens les blessures qu'il avoit reçues pendant qu'il étoit leur général, et son bouclier qui avoit été percé d'une pique: *Et moi,* reprit Thimothée, *quand j'assiégeois Samos, un trait étant venu tomber assez près de moi, j'en fus bien honteux, comme m'étant exposé*

en jeune homme sans nécessité, et plus qu'il ne convenoit au chef d'une si grande armée. Annibal certainement ne peut pas être soupçonné de timidité : on a remarqué que, dans un si grand nombre de combats qu'il livra, il ne reçut jamais aucune blessure, si ce n'est au siége de Sagonte.

C'est donc avec raison qu'on reproche à Pélopidas d'avoir sacrifié à sa valeur toutes ses autres vertus en prodiguant ainsi sa vie, et d'être mort plutôt pour lui-même que pour sa patrie.

Jamais capitaine ne fut plus regretté que lui; sa mort convertit en deuil la victoire qui venoit d'être remportée; un morne silence et un déconcertement général régnoient dans l'armée, comme si elle eût été entièrement défaite. Quand on transporta son corps à Thèbes, on vit sortir de toutes les villes qui étoient sur le passage, les enfans, les jeunes gens, les vieillards, les magistrats, les prêtres, qui alloient au-devant du cercuei, portant avec eux des couronnes, des trophées, et des armures toutes d'or. Les Thessaliens, pénétrés en même temps de la plus sensible douleur et de la plus vive reconnoissance, demandèrent par grâce qu'il leur fût permis de célébrer seuls et à leurs dépens, les obsèques d'un général qui s'étoit dévoué pour leur salut; et on ne put refuser à leur zèle cet honorable privilége.

Ses funérailles furent magnifiques, surtout par la douleur sincère tant des Thébains que des

Thessaliens; car, dit Plutarque, cette pompe extérieure ds deuil et ces marques de douleur qui sont de commande, et que l'autorité publique impose aux peuples, ne sont pas toujours des preuves certaines de leurs vrais sentimens. Des larmes qui coulent en particulier comme en public, des regrets que montrent également les grands et les petits, des louanges qu'une voix générale et persévérante accorde à un homme qui n'est plus, et de qui l'on n'attend plus rien, sont un témoignage non suspect, et un hommage qui ne se rend qu'à la vertu. Telles furent les obsèques de Pélopidas, et je ne sais si l'on peut rien imaginer de plus grand ni de plus magnifique.

Thèbes ne se contenta pas de pleurer Pélopidas, elle songea à le venger. Elle envoya sur-le-champ contre Alexandre un petit corps d'armée de sept mille hommes de pied et de sept cents chevaux. Le tyran, encore tout consterné de sa défaite, n'étoit pas en état de se défendre. On l'obligea de rendre aux Thesssaliens les villes qu'il leur avoit prises, de laisser les Magnésiens, les Phthiotes, les Achéens en liberté, de retirer ses garnisons de leur pays, et de jurer qu'il obéiroit toujours aux Thébains, et qu'il marcheroit sous leurs ordres contre tous leurs ennemis.

C'étoit une punition bien légère : aussi, dit Plutarque, ne parut-elle pas aux dieux suffisante, ni proportionnée à ses crimes ; ils lui en réservoient une digne d'un tyran. Thébé, sa

femme, qui voyoit avec horreur et détestoit la cruauté et la perfidie de son mari, et qui n'avoit pas oublié les leçons et les avis que lui avoit donnés Pélopidas pendant qu'il étoit en prison, fait, avec ses trois frères, un complot de le tuer. Tout le palais du tyran étoit rempli de gardes qui veilloient toute la nuit; mais il ne s'y fioit pas, et comme sa vie étoit en quelque sorte entre leurs mains, il les craignoit plus que le reste des hommes. Il couchoit dans une chambre haute, où l'on montoit par une échelle, qui apparemment se tiroit quand il y étoit entré. Près de cette chambre étoit posté un gros dogue enchaîné pour y faire la garde; il étoit terrible, et ne conoissoit que le maître, la maîtresse, et le seul esclave qui lui donnoit à manger.

Le temps pris pour l'exécution étant venu, Thébé enferme ses fréres pendant le jour dans une chambre voisine. Quand le tyran fut entré de nuit dans la sienne, comme il étoit chargé de viande et de vin, il s'endormit sur-le-champ d'un profond sommeil. Thébé sort un moment après, ordonne à l'esclave d'emmener le chien dehors, parce que son mari vouloit dormir en repos; et de peur que l'échelle, par où il falloit monter, ne fît du bruit quand ses frères monteroient, elle couvrit de laine les échelons. Tout étant ainsi préparé, elle fait monter tout doucement ses frères, armés de poignards: arrivés à la porte, la frayeur les saisit, et ils n'osent avancer. Thébé, toute hors d'elle-même, les menace d'éveiller sur-le-champ Alexandre, et de lui décla-

rer leur complot. La honte et la crainte les raniment ; elle les fait entrer, les mène près du lit, tient elle-même la lampe ; ils frappent le tyran à grands coups de poignards, et le tuent. La nouvelle de sa mort se répand bientôt dans la ville; son cadavre est exposé à toutes sortes d'outrages, foulé aux pieds par ses sujets, et livré en proie aux chiens et aux vautours : digne salaire de toutes ses violences et de toutes ses cruautés.

§. VII. *Epaminondas est mis à la tête de l'armée thébaine. Sa double tentative contre Sparte. Célèbre victoire qu'il remporte à Mantinée. Sa mort. Son éloge.*

(An. M. 3633. Av. J. C. 371.) La prospérité extraordinaire de Thèbes (Xenoph. lib. 7, pag. 542-644. — Plut. in Agesil. p. 615. — Diod. p. 391, 392) n'étoit pas un petit sujet d'alarme pour les peuples voisins ; tout étoit alors en mouvement dans la Grèce. Il s'y éleva une nouvelle guerre entre les Arcadiens et les Eléens, qui en produisit une autre entre les Arcadiens eux-mêmes. Ceux de Tégée appelèrent à leur secours les Thébains, et ceux de Mantinée les Lacédémoniens et les Athéniens : il y avoit encore des deux côtés quelques autres alliés. Les premiers donnèrent le commandement de leurs troupes à Epaminondas. Il entra aussitôt dans l'Arcadie, et se campa à Tégée, dans le dessein d'attaquer les Mantinéens, qui avoient quitté

l'alliance de Thèbes pour embrasser celle de Sparte.

Ayant été averti qu'Agésilas s'étoit mis en marche avec des troupes, et qu'il s'avançoit vers Mantinée, il forma une entreprise qu'il croyoit capable d'éterniser son nom et d'abattre entièrement la puissance des ennemis. Il part de Tégée pendant la nuit, avec son armée, à l'insu des Mantinéens, et marche droit à Sparte, par un chemin différent de celui que tenoit Agésilas. Il auroit certainement pris d'emblée la ville, qui étoit sans murs, sans défense, et sans troupes; mais, heureusement pour Sparte, un Crétois ayant informé en diligence Agésilas de ce qui se passoit, celui-ci dépêcha sur l'heure un cavalier pour avertir la ville du danger qui la menaçoit, et il y arriva lui-même bientôt après.

Il y étoit à peine arrivé, que l'on vit les Thébains passer l'Eurotas, et marcher contre la ville. Epaminondas, qui vit son dessein découvert, crut cependant ne devoir pas se retirer sans avoir fait une tentative. Il s'avance donc avec ses troupes, et employant le courage au lieu de la ruse (Polyb. lib. 9, pag. 547), il attaque la ville par différens côtés, perce jusque dans la place publique, et s'empare de cette partie de Sparte qui étoit du côté du fleuve. Agésilas fait face partout, et se défend avec beaucoup plus de valeur qu'on n'en devoit attendre de son âge. Il vit bien que ce n'étoit pas ici, comme la première fois, le temps de se ménager et de se précautionner seulement, mais

qu'il falloit payer d'audace, et combattre en désespéré, moyens dont il ne s'étoit jamais servi, et dans lesquels il n'avoit jamais mis sa confiance, mais qu'il employa alors fort utilement pour repousser ce danger ; car, par ce beau désespoir et cette sage audace, il arracha sa ville des mains d'Epaminondas. Son fils Archidamus, à la tête de la jeunesse spartaine, se portoit avec un courage incroyable partout où le danger étoit le plus grand, et avec sa petite troupe arrêtoit par tout l'ennemi, et lui faisoit tête.

Un jeune Spartiate, nommé Isadas, se distingua particulièrement dans cette journée : il étoit très-beau de visage, parfaitement bien fait, d'une taille avantageuse, et dans la fleur de l'âge ; il étoit sans armes et sans habits, le corps tout reluisant d'huile, et tenoit d'une main une pique, et de l'autre une épée. En cet état il s'élance impétueusement hors de sa maison, et fendant la presse des Spartiates qui combattoient, il se jette sur les ennemis, porte partout des coups mortels, et renverse à ses pieds tout ce qui s'oppose à lui, sans recevoir lui-même aucune blessure, soit que les ennemis fussent effrayés d'un si étonnant spectacle, soit, dit Plutarque, que les dieux prissent plaisir à le préserver à cause de sa grande valeur. On dit, qu'après le combat, les éphores lui décernèrent une couronne pour honorer ses exploits, mais qu'ensuite ils le condamnèrent à une amende de mille dragmes (500 liv.), pour avoir osé s'exposer sans armes à un si grand danger.

Epaminondas, ayant manqué son coup, et prévoyant que les Arcadiens ne manqueroient pas d'accourir au secours de Sparte, et ne voulant pas les avoir en même temps sur les bras avec toutes les forces de Lacédémone, retourna en diligence à Tégée. Les Lacédémoniens et les Athéniens avec leurs alliés, l'y suivirent de près.

Ce général (Xenoph. lib. 7, pag. 645-647), considérant que son commandement alloit expirer, et que s'il ne combattoit, c'en étoit fait de sa réputation, et qu'aussitôt après sa retraite les ennemis tomberoient sur les alliés de Thèbes, et les écraseroient, ordonna à ses troupes de se tenir prêtes pour le combat.

Jamais les Grecs n'avoient combattu entre eux avec des troupes plus nombreuses. L'armée des Lacédémoniens étoit composée de plus de vingt mille hommes de pied, et de deux mille chevaux : celle des Thébains de trente mille hommes de pied, et de près de trois mille chevaux. A l'aîle droite des premiers étoient placés sur une même ligne les Mantinéens, les Arcadiens, et les Lacédémoniens : au centre, les Eléens et les Achéens, qui étoient les plus foibles de leurs troupes ; les Athéniens formoient seuls l'aîle gauche. Dans l'autre armée, les Thébains avec les Arcadiens étoient à l'aile gauche ; les Argiens à la droite ; les autres alliés composoient le centre. De part et d'autre la cavalerie étoit répandue sur les ailes.

Le général thébain fit sa marche dans le mê-

me ordre de bataille dans lequel il vouloit combattre, pour n'être pas obligé, en arrivant en présence de l'ennemi, de perdre dans la disposition des troupes un temps qu'on ne sauroit trop ménager dans les grandes entreprises.

Il n'alla pas droit et de front aux ennemis, mais marchant toujours par sa gauche sur une colonne le long des hauteurs, pour leur faire croire qu'il ne pensoit pas à combattre ce jour-là : quand il fut vis-à-vis d'eux environ à un quart de lieue, il fit halte, et fit mettre bas les armes à ses troupes, comme s'il avoit dessein de camper là. Les ennemis en effet y furent trompés, et ne comptant plus sur le combat, ils quittèrent leurs armes, se dispersèrent dans le camp, et laissèrent éteindre certaine ardeur qui s'allume et s'enflamme dans le cœur des soldats à la vue prochaine d'une bataille.

Cependant Epaminondas ayant tout d'un coup, par un quart de conversion à droite, converti sa colonne en ligne, et ayant tiré de la tête de sa colonne les meilleurs troupes qu'il y avoit placées exprès dans la marche, les replia sur le front de son aile gauche pour la fortifier, et la mettre en état d'attaquer en pointe la phalange lacédémonienne, laquelle, par le mouvement qu'il venoit de faire, s'y trouvoit directement opposée : il ordonna au centre et à l'aile droite de son armée de marcher très-lentement, et de faire halte avant que d'être à portée de l'ennemi, pour ne point risquer la victoire par des troupes sur lesquelles il ne pouvoit pas compter.

Il prétendoit décider de tout le succès de la bataille par ce corps de troupes choisies qu'il commandoit en personne, et qu'il avoit rangé en colonne, pour choquer l'ennemi en pointe comme une galère, dit Xénophon. Il se tenoit bien assuré, que s'il pouvoit percer la phalange des Lacédémoniens qui faisoit la principale force des ennemis, il n'auroit pas de peine à mettre tout le reste en déroute, en chargeant avec ses troupes victorieuses tout ce qu'il trouveroit à droite et à gauche.

Mais, afin d'empêcher les Athéniens qui étoient à l'aile gauche de venir au secours de leur aile droite dans l'attaque qu'il méditoit, il avança hors de la ligne un détachement de cavalerie et d'infanterie, et le posta sur des hauteurs à portée du flanc des Athéniens, tant pour protéger sa droite, que pour leur donner de l'inquiétude, et leur faire craindre d'être pris eux-mêmes en flanc et en queue s'ils s'avançoient pour soutenir leur droite.

Après avoir fait cette disposition de toutes ses troupes, il s'ébranla pour tomber sur les ennemis avec tout le poids de sa colonne. Ils furent étrangement surpris, lorsqu'ils virent Epaminondas s'avancer vers eux avec sa phalange renforcée; ils reprennent leurs armes, brident leurs chevaux, et courent à la hâte reprendre leurs rangs.

Pendant qu'Epaminondas marchoit ainsi vers l'ennemi, la cavalerie qui couvroit son flanc gauche, la meilleure qui fût alors dans la Grèce,

toute composée de Thébains et de Thessaliens, eut ordre d'attaquer la cavalerie ennemie. Le général Thébain, à qui rien n'échappoit, avoit habilement mêlé dans les intervalles de sa cavalerie des archers, des frondeurs et des gens de trait, afin qu'ils commençassent à mettre le désordre dans la cavalerie ennemie, en l'accablant d'abord d'une grêle de pierres, de flèches et de javelots. L'autre armée avoit négligé de prendre la même précaution : elle avoit fait une seconde faute non moins considérable, en donnant à ses escadrons autant de profondeur que si ç'avoit été une phalange ; aussi cette cavalerie ne put soutenir long-temps l'effort de celle des Thébains. Après avoir fais plusieurs charges, et souffert une grande perte, elle fut obligée de se retirer derrière son infanterie.

En même temps Epaminondas, avec son corps d'infanterie, avoit attaqué la phalange lacédémonienne. Les troupes en vinrent aux mains de part et d'autre avec une ardeur incroyable, les Thébains et les Lacédémoniens étant résolus de périr, plutôt que de céder à leurs rivaux la gloire des armes. Ils commencèrent à se battre avec la demi pique ; et ces premières armes ayant été bientôt brisées par les efforts des combattans, ils mirent l'épée à la main. La résistance des deux côtés fut opiniâtre, et le carnage fort grand ; chacun méprisant le danger, et ne cherchant qu'à se distinguer par quelque coup d'éclat, aimoit mieux mourir dans son rang que de reculer d'un pas.

Cet acharnement réciproque ayant duré longtemps sans qu'on pût voir encore de quel côté tourneroit la victoire, Epaminondas, pour la forcer à se déclarer pour lui, crut devoir faire un effort extraordinaire, et payer de sa personne sans ménager sa vie. Il prend donc ce qu'il trouve autour de lui de gens les plus braves et les plus déterminés, en forme une troupe, se met lui-même à leur tête, va fondre avec impétuosité sur les ennemis où la mêlée étoit la plus vive, et du premier coup de javelot qu'il lance il blesse le général des Lacédémoniens. Sa troupe, à son exemple, ayant blessé et tué tout ce qui se rencontroit, rompt et perce la phalange. Les Lacédémoniens, effrayés par la présence d'Epaminondas, et accablés par le poids de cette troupe intrépide, sont forcés de plier. Le gros des Thébains excité par l'exemple et le succès de leur général, et de sa troupe choisie, enfonce à droite et à gauche les ennemis, et en fait un grand carnage; mais quelques troupes des Lacédémoniens, s'apercevant qu'Epaminondas s'abandonnoit trop à son ardeur, se rallient tout d'un coup, retournent contre lui, et le chargent d'une grêle de traits. Pendant qu'il repousse une partie de ces traits, qu'il évite et écarte les autres, et qu'il combat en héros pour assurer la victoire aux siens, un Spartiate, nommé Callicrate, lui porte avec son javelot un coup mortel dans la poitrine à travers sa cuirasse. Le bois du javelot ayant été brisé, et le fer qui étoit demeuré dans la plaie, lui causant une douleur insupportable, il tombe aussi-

tôt. Le combat recommence autour de lui avec une nouvelle fureur, les uns faisant tous leurs efforts pour le prendre vif, et les autres pour le sauver : enfin les Thébains vinrent à bout de l'enlever, ayant mis en fuite les ennemis. Ils ne les poursuivirent qu'à une courte distance, et étant revenus sur leurs pas, ils se contentèrent de demeurer maîtres du champ de bataille et des corps morts, sans profiter de leur victoire, et sans songer à rien entreprendre, comme s'ils eussent attendu l'ordre du général.

La cavalerie, consternée par l'accident d'Epaminondas qu'elle croyoit mort, et paroissant plutôt vaincue que victorieuse, négligea pareillement de pousser ses avantages, et retourna à son premier poste.

Pendant que tout ceci se passoit à l'aîle gauche des Thébains, la cavalerie athénienne attaqua celle des Thébains qui étoit à l'aîle droite; mais comme celle-ci, outre la supériorité du nombre, avoit l'avantage d'être secondée par l'infanterie légère mêlée dans ses intervalles, elle chargea rudement les Athéniens, et les ayant accablés de traits, les rompit, et les obligea à prendre la fuite. Après les avoir ainsi repoussés et mis en désordre, au lieu de les poursuivre elle jugea plus à propos de tourner ses armes contre l'infanterie des Athéniens; elle la prit en flanc, l'ébranla, et la poussa fort vivement. Dans le moment qu'elle étoit prête à prendre la fuite, le général de la cavalerie des Eléens qui commandoit un corps de réserve, voyant le danger où

étoit cette phalange, accourut à son secours, chargea la cavalerie des Thébains qui ne s'attendoient à rien moins, les força de se retirer, et regagna sur eux tout l'avantage qu'ils avoient pris. Dans ce même temps, la cavalerie athénienne, qui avoit d'abord été mise en déroute, voyant qu'on ne la poursuivoit point, se rallia; et au lieu de venir au secours de son infanterie maltraitée, elle alla attaquer le détachement que les Thébains avoient posté sur les hauteurs hors de la ligne, et le passa au fil de l'épée.

Après ces divers mouvemens, et cette alternative d'avantages et de pertes, toutes les troupes de part et d'autre demeurèrent dans l'inaction, et les trompettes des deux armées, comme de concert, sonnèrent en même temps la retraite. Les deux partis s'attribuèrent chacun la victoire, et dressèrent un trophée : les Thébains, parce qu'ils avoient défait l'aile droite, et qu'ils étoient demeurés maîtres du champ de bataille ; les Athéniens, parce qu'ils avoient taillé en pièces le détachement; et par ce point d'honneur chacun refusa d'abord de demander les corps morts, ce qui étoit chez les anciens donner un aveu de sa défaite. Néanmoins les Lacédémoniens envoyèrent les premiers un héraut pour demander la liberté d'ensevelir les morts; et pour lors chacun ne songea plus qu'à rendre aux siens les derniers devoirs.

Tel fut le succès de la fameuse bataille de Mantinée. Xenophon, dans le récit qu'il en fait, et qui termine son histoire, avertit le lecteur de

se rendre attentif à la disposition des troupes thébaines, et à l'ordre de bataille qu'il décrit en homme savant dans la guerre, et expérimenté. Le chevalier Follard, qui regarde avec raison Epaminondas comme un des généraux les plus accomplis que la Grèce ait portés, dans la description qu'il fait de cette bataille, ne craint point de la donner comme le chef d'œuvre de ce grand capitaine.

On avoit porté Epaminondas dans le camp. Les chirurgiens, après l'avoir examiné, déclarèrent que, dès qu'on auroit tiré le fer de la plaie, il expireroit. Cette parole remplit de trouble et de douleur tous les assistans; ils étoient inconsolables de voir mourir un si grand homme, et de le voir mourir sans enfans. Pour lui, la seule inquiétude qu'il témoigna, fut sur ses armes, et sur le succès de la bataille. Quand on lui eut montré son bouclier, et qu'on l'eut assuré que les Thébains avoient remporté la victoire, alors se tournant vers ses amis avec un visage tranquille et serein : « Ne regardez « pas, leur dit-il, ce jour-ci comme la fin de « ma vie, mais comme le commencement de « mon bonheur, et le comble de ma gloire. Je « laisse Thèbes triomphante, la superbe Sparte « humiliée, et la Grèce délivrée du joug de la « servitude. Au reste, je ne compte point mou- « rir sans enfans; Leuctres et Mantinée sont « pour moi deux filles illustres, qui ne laisse- « ront point périr mon nom. » Après avoir ainsi parlé, il tira le fer de sa plaie, et rendit l'ame.

On peut dire avec vérité que la puissance de Thèbes expira en quelque sorte avec ce grand homme, que Cicéron (1) paroît mettre au-dessus de tout ce que la Grèce a porté d'hommes illustres. En effet (2), dit Justin, comme un dard, lorsqu'on en a brisé la pointe, n'est plus en état de nuire, Thèbes aussi, après avoir perdu son chef, ne fut plus formidable à ses ennemis, et sa puissance parut comme émoussée et anéantie par la mort d'Epaminondas. Avant lui, cette ville ne s'étoit distinguée par aucune action mémorable ; après lui, elle retomba dans sa première obscurité : ainsi l'on vit naître et périr sa gloire avec ce grand homme.

On a douté (3) s'il étoit plus grand capitaine, ou plus homme de bien. Il ne chercha point à

(1) Epaminondas, princeps, meo judicio, Græciæ. (Acad. quæst. lib. 1, n. 4.)

(2) Nam sicuti telo, si primam aciem præfregeris, reliquo ferro vim nocendi sustuleris : sic illo velut mucrone teli ablato duce Thebanorum, rei quoque publicæ vires hebetatæ sunt : ut non tam illum amisisse, quàm cum illo interiisse omnes viderentur. Nam neque hunc ante ducem ullum memorabile bellum gessere ; nec postea virtutibus, sed cladibus, insignes fuere : ut manifestum sit, patriæ gloriam et natam et extinctam cum eo fuisse (Justin, lib. 6, cap 8.)

(3) Fuit incertum, vir melior an dux esset. Nam et imperium non sibi semper, sed patriæ quæsivit ; et pecuniæ adeo parcus fuit, ut sumptus funeri defuerit. Gloriæ quoque non cupidior quàm pecuniæ ; quippe recusanti omnia imperia ingesta sunt, honoresque ita gessit, ut ornamentum non accipere, sed dare ipsi dignitati videretur. (Justin.)

dominer lui-même, mais à rendre sa patrie dominante ; et il porta le désintéressement si loin, qu'il ne laissa pas en mourant de quoi fournir aux frais de ses funérailles. Philosophe de bonne foi, et pauvre par goût, il méprisa les richesses, sans vouloir ce semble qu'on lui tînt compte de ce mépris ; et, si l'on en croit Justin, il ne fut pas plus avide de gloire que d'argent. Ce fut toujours malgré lui qu'on lui donna le commandement dont il fut chargé : et il s'y conduisit de telle manière, qu'il fit plus d'honneur aux dignités qu'on lui conféroit, que lui-même n'en fut honoré.

Quoique pauvre par lui-même et sans revenus, sa pauvreté même, qui lui attiroit l'estime et la confiance des riches, le mit en état de faire du bien aux autres. Quelqu'un de ses amis se trouvant fort à l'étroit (Plut. de præcept. reip. ger. p. 809), il l'envoya chez un des citoyens de Thèbes les plus opulens, avec ordre de lui demander de sa part mille écus (un talent). Celui-ci étant venu chez lui pour s'informer du motif qui l'avoit porté à lui adresser cet ami (1) *C'est*, lui répondit Epaminondas, *que cet homme de bien est dans le besoin, et que vous êtes riche.*

Il (2) avoit puisé ces sentimens de générosité

(1) Ὅτι Χρηστὸς, εἶπεν, οὗτος ὢν, πένης ἐστί· σὺ δὲ πλουτεῖς.

(2) Jam literarum studium, jam philosophiæ doctrina tanta, ut mirabile videretur, unde tam insignis militiæ scientia homini inter literas nato. (Justin.)

et de noblesse dans l'étude des belles-lettres et de la philosophie, qui avoient fait dès ses plus tendres années sa plus ordinaire occupation et son unique plaisir ; de sorte que l'on étoit étonné, et que l'on se demandoit, comment et dans quel temps cet homme, toujours occupé de sciences, avoit pu apprendre ou plutôt saisir dans un tel degré de perfection l'art militaire. Avare de son loisir, qu'il consacroit à l'étude de la philosophie qui étoit sa passion, il fuyoit les emplois publics, et ne briguoit que pour s'en exclure. Sa modération le cachoit si bien, qu'il vivoit obscur, et presque inconnu ; son mérite le décela pourtant. On l'arracha de la solitude pour le mettre à la tête des armées ; et il fit voir que la philosophie, méprisée ordinairement par ceux qui aspirent à la gloire des armes, est merveilleusement propre à former des héros, car, outre que la plus grande avance pour vaincre les ennemis c'est de savoir se vaincre soi-même, on apprenoit * anciennement dans cette école les grandes maximes de la saine politique, la règle de tous les devoirs, les motifs de s'en bien acquitter, ce qu'on doit à sa patrie, l'usage qu'on doit faire de son autorité, en quoi consiste le vrai courage, en un mot ce qui fait le bon citoyen, l'homme d'état, le grand capitaine.

Il avoit l'esprit orné en toutes manières ; il possédoit parfaitement le talent de la parole ; il

* Les écrits de Platon, de Xénophon, d'Aristote, en sont la preuve.

s'étoit exercé dans les sciences les plus sublimes ; mais une modeste retenue jetoit un voile sur toutes ces rares qualités, qui en augmentoit encore le prix ; et il ne savoit ce que c'étoit que d'en faire parade. Spintharus (Plut. de audit. p. 39), en faisant son éloge, disoit *qu'il n'avoit jamais connu personne, ni qui sût plus que lui, ni qui parlât moins.*

Ainsi l'on peut dire à la louange d'Epaminondas, qu'il fit mentir le proverbe qui traitoit les Béotiens d'hommes grossiers et stupides. C'étoit (1) l'idée commune qu'on en avoit, et l'on imputoit ce défaut à la grossièreté de l'air du pays, comme aussi l'on attribuoit la délicatesse du goût des Athéniens à la subtilité de l'air qu'ils respiroient. Horace dit (Epist. 1, lib. 2), qu'à juger d'Alexandre par son mauvais goût sur la poësie, on jureroit que c'est un franc Béotien :

Bœotum in crasso jurares aere natum.

Un jour qu'on reprochoit à Alcibiade son peu d'inclination pour la musique, il s'avisa de dire pour dernière excuse : *c'est aux Thébains à chanter * comme ils font, eux qui ne savent point parler.* Pindare et Plutarque, deux Béotiens qui ne sentent guère le terroir, et qui prouvent bien que l'esprit est de tout pays,

(1) Inter locorum naturas quantum intersit, videmus. . . Athenis tenue cœlum, ex quo acutiores etiam putantur Attici : crassum Thebis, itaque pingues Thebani. (Cic. de fato, n. 7.)

* Ils étoient grands musiciens.

passent eux-mêmes condamnation sur la bêtise de leurs compatriotes. Epaminondas fit honneur à sa patrie, non-seulement par ses grands exploits de guerre, mais encore par cette sorte de mérite que donne la beauté de l'esprit et l'étude des sciences.

Je finirai son portrait et son caractère par un trait qui ne le cède en rien à tous les autres; et qu'on peut même leur préférer, parce qu'il montre un bon cœur et une ame sensible, qualité rare, surtout parmi les grands, mais infiniment plus estimable que toutes ces qualités brillantes, qui font l'objet le plus ordinaire de l'admiration du commun des hommes, et qui presque seules paroissent dignes d'être imitées et enviées. La victoire de Leuctres avoit attiré sur Epaminondas les yeux et l'admiration de tous les peuples voisins, et le faisoit regarder comme l'appui et le restaurateur de Thèbes, comme le vainqueur et le triomphateur de Sparte, comme le libérateur de toute la Grèce, en un mot, comme le plus grand homme et le plus grand capitaine qui eût jamais été. Au milieu de cet applaudissement général, si capable de causer dans l'esprit d'un général d'armée une sorte d'enivrement, Epaminondas (Plut. in Coriol. pag. 215), peu sensible à une gloire si flatteuse et si méritée : *Ma joie*, dit-il, *est celle que je sais que causera à mon père et à ma mère la nouvelle de ma victoire.*

Il me semble que l'histoire n'a rien de plus précieux que de pareils sentimens, qui font

bonneur à l'humanité, et qui partent d'un cœur que la fausse gloire et la fausse grandeur n'ont point corrompu. J'avoue qu'on ne peut voir sans douleur ces nobles sentimens s'éteindre parmi nous tous les jours de plus en plus, surtout dans ceux que leur naissance ou leur rang élèvent au-dessus des autres, qui souvent ne sont ni bons pères, ni bons fils, ni bons maris, ni bons amis, et qui croiroient se dégrader s'ils témoignoient à l'égard de père et de mère cette affectueuse tendresse dont un payen nous donne ici un si bel exemple.

Jusqu'au temps d'Epaminondas, on avoit vu deux villes exercer alternativement une espèce d'empire sur toute la Grèce. La justice et la modération de Sparte lui avoient procuré d'abord une prééminence marquée, que la fierté et la hauteur de ses généraux, et surtout de Pausanias, lui firent bientôt perdre. Les Athéniens, jusqu'à la guerre du Péloponnèse, occupèrent le premier rang, mais de telle sorte qu'on ne s'en apercevoit presque qu'au soin qu'ils avoient de le remplir dignement, et que leurs inférieurs avoient lieu de se croire toujours leurs égaux. Ils jugeoient pour lors, et avec raison, que la véritable manière de commander et d'être maître, c'est de ne faire sentir sa supériorité que par des bienfaits. Ce temps, si glorieux pour Athènes, fut environ de quarante-cinq ans; ils conservèrent encore en partie cette prééminence pendant les vingt années que dura la guerre du Péloponnèse, ce qui fait en tout les soixante-

douze ou soixante-treize ans que Démosthène (Philip. 3, p. 89) donne à la durée de leur empire. Mais pendant ce dernier espace de temps, les Grecs, rebutés de la fierté d'Athènes, n'en recevoient la loi qu'à contre-cœur. Les Lacédémoniens redevinrent donc encore les arbitres de la Grèce, et le furent près de trente ans, à compter depuis que Lysandre se fut rendu maître d'Athènes, jusqu'à la première guerre que les Athéniens, rétablis par Conon, entreprirent contre Sparte, devenue plus fière que jamais, pour se soustraire eux et les autres Grecs à sa tyrannie. Enfin Thèbes parut sur les rangs, et par le mérite éclatant d'un seul homme, se vit à la tête de toute la Grèce; mais cet éclat fut d'une courte durée, et la mort d'Epaminondas, comme nous l'avons déjà observé, replongea cette ville dans la même obscurité où il l'avoit trouvée.

Démosthène remarque, dans l'endroit même que je viens de citer, que la prééminence qu'on vouloit bien accorder soit à Sparte, soit à Athènes, étoit une prééminence d'honneur, non de domination, et que l'esprit de la Grèce étoit de conserver dans les autres villes une sorte d'égalité et d'indépendance : aussi, dit-il, dès que la ville dominante tentoit de s'arroger ce qui ne lui appartenoit point, et vouloit, contre les règles de la justice, ébranler les usages établis, tous les Grecs croyoient devoir courir aux armes, et sans nul sujet de mécontentement personnel, épouser avec ardeur la querelle des offensés.

J'ajouterai ici une autre réflexion de Polybe (lib. 7, pag. 488), bien sensée. Il attribue la sage conduite des Athéniens dans les temps dont j'ai parlé, à la sagesse des chefs qui étoient pour lors à la tête des affaires, et il se sert d'une comparaison qui marque bien le caractère de ce peuple. Un vaisseau qui est sans maître, dit-il, se trouve exposé à de grands périls, lorsque chacun exige qu'on le mène à son gré, et ne veut point se laisser conduire. Quand il survient une rude tempête, alors le danger même réunit les esprits ; on s'abandonne à l'habileté du pilote, et tous les rameurs faisant leur devoir, le vaisseau est sauvé et mis en sûreté. Mais si l'orage cesse et le temps devenu serein, la discorde recommence dans le vaisseau ; que ceux qui y sont n'écoutent plus le pilote, et prétendent se conduire à leur tête ; que les uns veuillent continuer leur voyage, les autres s'arrêter au milieu de la course ; que d'un côté on déploie les voiles, et que de l'autre on les plie ; il arrive souvent, qu'après avoir échappé à de violens orages, on fait naufrage dans le port même. Voilà, dit Polybe, une image naïve de la république d'Athènes. Tant qu'elle se laissa conduire, et qu'elle écouta ses illustres chefs, un Aristide, un Thémistocle, un Périclès, elle sortit toujours victorieuse des plus grands périls ; mais la prospérité l'aveugla et la perdit : ne suivant plus que son caprice, et devenue indocile et intraitable, elle se précipita dans les plus grands malheurs.

§ III. *Mort d'Evagore, roi de Salamine. Nicoclès son fils lui succède. Caractère admirable de ce prince.*

La troisieme année de la 101e olympiade (an m. 3630. av. J. C. 374), et peu de temps après que les Thébains eurent détruit Platée et Thespies (Diod. lib. 15 pag. 363), comme on l'a remarqué auparavant, Evagore, roi de Salamine dans l'île de Cypre, dont il a été beaucoup parlé dans le volume précédent, fut assassiné par un de ses eunuques. Nicoclès son fils lui succéda. Il avoit un beau modèle dans la personne de son père, et il paroît qu'il se fit un devoir, et qu'il prit à tache de marcher sur ses traces. Quand il prit possession du trône (Isocrat. in Nicocle, pag. 64), il trouva le trésor public absolument épuisé par les grandes dépenses que son père avoit été obligé de faire dans la longue guerre qu'il eut à soutenir contre le roi de Perse. Il savoit que la plupart des princes, dans de pareilles conjonctures, se croient tout permis, et que tout moyen paroît légitime pour rétablir leurs affaires. Pour lui, il se conduisit selon d'autres principes : on n'entendit point parler sous son règne d'exils, de taxes, de confiscations de biens ; la félicité publique fut son unique objet, et la justice sa vertu favorite. Il acquitta peu à peu les dettes de l'état sans fouler le peuple par des impôts excessifs, mais en retranchant toutes les dépenses inutiles, et usant d'une sage économie dans l'admi-

nistration de ses revenus. « Je suis sûr, disoit-« il (ibid. p. 65, 66), qu'il ne se trouvera aucun « citoyen qui se plaigne que je lui aye fait le « moindre tort; et j'ai la consolation d'en avoir en-« richi plusieurs, et de les avoir comblés de bien-« faits. » Il croyoit que cette sorte de vanité, si c'en est une, devoit être permise à un prince, et qu'il lui étoit glorieux de pouvoir faire un tel défi à ses sujets.

Il se piquoit encore principalement (ibid. pag. 67) d'une autre vertu, d'autant plus admirable dans les princes qu'elle y est plus rare; je veux dire la tempérance. Il est beau, mais bien difficile dans un âge et dans une fortune où tout paroît permis, et où la volupté, armée de tous ses attraits et de tous ses artifices, dresse sans cesse des embûches à un jeune prince, et va au-devant de ses désirs, de résister long-temps à de si violentes et de si douces attaques. Nicoclès faisoit gloire de n'avoir jamais connu d'autre femme que la sienne pendant tout le temps de son règne; et il s'étonnoit que tous les autres contrats étant respectés dans la société civile, celui du mariage, le plus sacré et le plus inviolable de tous, fût impunément violé, et qu'on ne rougît point de commettre à l'égard de son épouse une infidélité, dont on seroit au désespoir qu'elle se rendît elle-même coupable.

Tout ce que je viens de rapporter de la justice et de la tempérance de Nicoclès, Isocrate le met dans la bouche de ce prince même; et il n'y a pas d'apparence qu'il l'eût fait ainsi parler, si sa

conduite n'eût répondu à de tels sentimens : c'est dans un discours où ce roi marque à son peuple quels sont les devoirs des sujets à l'égard des princes : amour, respect, obéissance, fidélité, dévouement entier et sans bornes ; et pour les engager plus efficacement à remplir tous ces devoirs, il ne dédaigne pas de leur rendre compte de sa conduite et de ses sentimens.

Dans un autre discours (Isocrat. ad Nicocl.), qui précède celui-ci, Isocrate expose à Nicoclès tous les devoirs de la royauté, et lui donne sur ce sujet d'excellens avis ; je ne puis en rapporter ici qu'une très-petite partie. Il commence par lui déclarer que les particuliers ont bien plus de secours que lui pour la vertu, par la médiocrité de leur état, par les travaux et les soins qui en sont inséparables, par les malheurs où souvent ils se trouvent exposés, par l'éloignement des délices et du luxe, et surtout par la liberté qu'ont leurs parens et leurs amis de leur donner des conseils ; au lieu que tous ces avantages manquent pour l'ordinaire aux princes. Il ajoute qu'un roi, pour se mettre en état de bien gouverner, doit éviter une vie oisive et désoccupée, donner un temps réglé au travail et aux affaires, se former un conseil de ce qu'il y a dans son royaume de gens plus habiles et plus expérimentés, travailler à se rendre supérieur aux autres par son mérite et sa prudence comme il l'est par sa dignité, surtout se faire aimer de ses sujets, et pour cela les aimer lui-même sincèrement, et s'en regarder comme le père. « Conservez, lui

« dit-il, la religion que vous avez reçue de vos « pères, mais comptez que le culte et le sacri- « fice le plus agréable que vous puissiez offrir « à la Divinité, est celui du cœur, en vous ren- « dant bon et juste. Montrez en toute occasion « un tel respect pour la vérité, qu'on se fie plus « à une simple parole de votre part qu'au ser- « ment des autres. Soyez guerrier par l'habileté « dans le métier des armes, et par un appareil « de guerre capable d'intimider vos ennemis ; « mais pacifique par inclination, et par une ri- « gide exactitude à ne rien prétendre et à ne rien « entreprendre d'injuste. L'unique preuve cer- « taine que vous aurez bien régné, sera de pou- « voir vous rendre ce témoignage, que sous vo- « tre règne votre peuple est devenu et plus heu- « reux et plus sage. »

Ce qui m'a paru le plus remarquable dans ce discours, c'est que les avis qu'Isocrate donne à ce roi n'y sont accompagnés d'aucunes louanges, ni de ces ménagemens étudiés et de ces tours artificieux sans lesquels la timide vérité n'ose approcher du trône ; ce qui est un grand éloge, encore plus pour le prince que pour l'écrivain. Nicoclès, loin d'être choqué des avis qu'on lui donnoit, les reçut avec joie ; et pour en marquer sa reconnoissance à Isocrate (Plut. in vit. Isocrat. pag. 838), il lui fit présent de vingt talens, c'est-à-dire de vingt mille écus.

§ IX. *Artaxerxe-Mnémon entreprend de réduire l'Egypte. Iphicrate, Athénien, est mis à la tête des troupes grecques. Cette entreprise echoue par la faute de Pharnabaze, général des Perses.*

(An. M. 3627. Av. J. C. 377.) Artaxerxe, après avoir donné quelques années de relâche à ses peuples, avoit formé le dessein de réduire l'Egypte, qui depuis plusieurs années avoit secoué le joug de la domination des Perses; il fit pour cela de grands préparatifs de guerre (Diod. lib. 15, pag. 328 et 347. — Cornel. Nep. in Chabr. et in Iphicrat.). Acoris, qui régnoit pour lors en Egypte, et qui avoit donné de puissans secours à Evagore contre les Perses, prévoyant l'orage, leva beaucoup de troupes de ses sujets, et prit à sa solde un grand nombre de Grecs et d'autres troupes auxiliaires, dont Chabrias l'Athénien eut le commandement. Il l'avoit accepté de son chef, et sans ordre de la république.

Pharnabaze ayant été chargé de cette guerre, envoya faire des plaintes à Athènes de ce que Chabrias s'engageoit à servir contre son maître, et menaça du ressentiment du roi cette république, si elle ne le rappeloit incessamment. Il demandoit aussi en même temps Iphicrate, autre Athénien, qui étoit regardé comme un des plus excellens capitaines de son temps, pour lui donner dans cette guerre le commandement du corps de troupes grecques que son maître avoit à son

service. Les Athéniens, qui avoient grand intérêt de ménager l'amitié du roi, rappelèrent Chabrias, et lui ordonnèrent, sous peine de mort, de se rendre à Athènes au jour marqué. Iphicrate fut envoyé à l'armée de Perse.

Les Perses firent leurs préparatifs avec tant de lenteur, que deux années entières s'écoulèrent avant qu'on entràt en action. Acoris (Euseb. in Chron.), roi d'Egypte, vînt à mourir. Psammuthis, qui lui succéda, ne régna qu'un an. Après lui vint Néphérite, et quatre mois après Nectanébus, qui régna dix ou douze ans.

(An. M. 3630. av. J. C. 374.) Pour tirer plus de troupes de Grèce (Diod. l. 15, pag. 355), Artaxerxe y envoya des ambassadeurs déclarer à tous les états, que le roi entendoit qu'ils vécussent tous en paix entre eux, sur le pied du traité d'Antalcide ; qu'on retirât toutes les garnisons, et qu'on laissât toutes les villes jouir de la liberté sous leurs propres lois. Toute la Grèce reçut avec plaisir cette déclaration, excepté les Thébains qui refusèrent de s'y conformer.

Enfin, tout étant prêt pour attaquer l'Egypte (Diod. pag. 358, 359), on forma un camp à Acé, appelé depuis Ptolémaïs, dans la Palestine, où étoit le rendez-vous général. Dans la revue qui s'y fit, il se trouva deux cent mille Perses que commandoit Pharnabaze, et vingt mille Grecs sous Iphicrate. Les forces de mer étoient proportionnées à celles de terre, car leur flotte étoit de trois cents galères, outre deux cents autres vaisseaux à trente rames, et un nombre prodigieux

de barques pour les provisions nécessaires à la flotte et à l'armée de terre.

L'armée et la flotte se mirent en mouvement en même temps, et pour agir de concert elles s'éloignoient le moins qu'il leur étoit possible l'une de l'autre. L'ouverture de la guerre devoit se faire par l'attaque de Péluse; mais on avoit donné tant de temps aux Egyptiens, que Nectanebus leur en rendit l'approche impraticable et par terre et par mer : ainsi la flotte, au lieu de faire là sa descente, comme on l'avoit projeté, passa outre, et alla dans la bouche du Nil, appelée Mendésienne. Le Nil, en ce temps-là, se jetoit dans la mer par sept différentes bouches, dont il ne reste plus aujourd'hui que deux (Damiette et Rosette); et à chaque embouchure il y avoit un fort avec une bonne garnison pour en défendre l'entrée. La Mendésienne n'étant pas si bien fortifiée que celle de Péluse, où l'on attendoit l'ennemi, la descente s'y fit sans beaucoup de peine; le fort fut emporté l'épée à la main, et on n'y fit quartier à personne.

Après cette action d'éclat, Iphicrate vouloit qu'on remontât le Nil sans perdre de temps, pour aller jusqu'à Memphis, la capitale de l'Egypte. Si cet avis eût été suivi avant que les Egyptiens eussent eu le temps de revenir de la frayeur où les avoit jetés cette formidable invasion, et le premier coup qu'on venoit de frapper, on auroit trouvé cette capitale sans défense; elle eût été immanquablement emportée, et toute l'Egypte étoit reconquise; mais le gros de l'ar-

mée n'étant pas encore arrivé, Pharnabaze crut devoir l'attendre, et ne voulut rien entreprendre qu'il n'eût rassemblé toutes ses forces, sous prétexte qu'alors elles seroient invincibles, et qu'il n'y auroit point d'obstacle capable de l'arrêter.

Iphicrate, qui savoit que dans les affaires de la guerre surtout, il y a des momens favorables et décisifs qu'il faut saisir, en jugeoit tout autrement, et au désespoir de voir qu'on laissât échapper une occasion qui ne se retrouveroit jamais, il demanda instamment qu'au moins on lui permît d'y aller seulement avec ses vingt mille hommes. Pharnabaze lui en refusa la permission par un sentiment de basse jalousie, craignant que, si cette entreprise réussissoit, tout l'honneur de la guerre ne fût pour Iphicrate. Ce délai donna le temps aux Egyptiens de se reconnoître; ils rassemblèrent toutes leurs troupes en un corps, mirent une bonne garnison dans Memphis, et avec le reste tinrent la campagne, et harassèrent tellement l'armée des Perses, qu'ils l'empêchèrent de s'avancer au-dedans du pays. Après cela survint l'inondation du Nil, qui ayant couvert d'eau toute la campagne, obligea les Perses de retourner dans la Phénicie, après avoir perdu inutilement une bonne partie de leur armée.

Ainsi cette expédition, qui avoit coûté des sommes immenses, et dont les seuls préparatifs avoient donné tant de peine depuis plus de deux ans, échoua entièrement, et n'aboutit qu'à cau-

ser une haine irréconciliable entre les deux généraux qui y avoient commandé. Pharnabaze, pour s'excuser, accusoit Iphicrate d'en avoir empêché la réussite. Iphicrate, avec beaucoup plus de raison, en attribuoit toute la faute à Pharnabaze; mais sachant fort bien que ce seigneur seroit cru à la cour préférablement à lui, et n'ayant pas oublié ce qui étoit arrivé à Conon, il prit le parti, pour éviter un sort pareil à celui de cet illustre Athénien, de se sauver à Athènes dans un petit vaisseau qu'il loua. Pharnabaze l'y fit accuser d'avoir fait avorter l'expédition d'Egypte ; le peuple d'Athènes lui fit répondre que si on pouvoit l'en convaincre, il seroit puni comme son crime le mériteroit. Mais son innocence étoit trop bien connue à Athènes pour l'inquiéter là-dessus : il ne paroît pas qu'on lui en ait jamais fait d'affaire; et, peu de temps après, les Athéniens le déclarèrent seul amiral de leur flotte.

La plupart des projets de la cour de Perse échouoient (Diod. pag. 358) pour l'ordinaire par sa lenteur dans l'exécution ; les généraux avoient les mains liées, on ne laissoit rien à leur discrétion ; ils avoient dans leurs instructions un plan tout formé dont ils n'osoient pas s'écarter. Survenoit-il quelque accident qu'on n'avoit pas prévu, il falloit attendre de nouveaux ordres de la cour ; et avant qu'ils vinssent, l'occasion étoit perdue. Iphicrate ayant remarqué que Pharnabaze prenoit ses résolutions avec toute la présence d'esprit et la pénétration qu'on pouvoit

souhaiter dans un habile général, et que néanmoins l'exécution ne suivoit pas, lui demanda un jour d'où vient que ses vues étoient si vives (Diod. pag. 557) et ses actions si lentes : *C'est*, lui répliqua Pharnabaze, *que mes vues ne dépendent que de moi, et que l'exécution dépend de mon maître.*

§. X. *Les Lacédémoniens envoient Agésilas au secours de Tachos, qui s'étoit révolté contre les Perses. Actions du roi de Sparte en Egypte. Sa mort. Révolte de la plupart des provinces contre Artaxerxe.*

Après la la bataille de Mantiné (Plut. in Agésil. pag. 616-618 — Diod. lib. 15, p. 397-401), les deux partis, également las de la guerre, avoient fait avec tous les autres états de la Grèce une paix générale, sur le plan du roi de Perse, par laquelle on assuroit à chaque ville la jouissance de ses lois et de sa liberté ; et les Messéniens y furent compris, malgré tous les mouvemens que se donnèrent les Lacédémoniens pour l'empêcher. Le dépit qu'ils en eurent les sépara des autres Grecs ; ils furent les seuls qui voulurent continuer la guerre, dans l'espérance de recouvrer bientôt tout le pays de la Messénie. Cette résolution, dont Agésilas étoit l'auteur, le fit regarder avec raison comme un homme violent, opiniâtre, insatiable de gloire et de commandement, qui ne craignoit point de replonger les sujets de la république dans des

malheurs inévitables, par la nécessité où la disette d'argent la mettroit d'emprunter de grosses sommes et de faire de grosses impositions, au lieu de profiter de l'occasion favorable qu'il avoit de conclure la paix, et de faire finir tous ces maux.

(An. M. 3641. Av. J. C. 363.) Pendant que ceci se passoit en Grèce (Xenoph. de reg. Agesil. p. 663. — Corn. Nep. in Agesil. c. 8), Tachos, qui étoit monté sur le trône de l'Egypte, ramassoit autant de troupes qu'il pouvoit pour se défendre contre le roi de Perse, qui songeoit à attaquer de nouveau l'Egypte, malgré le mauvais succès des efforts qu'il avoit déjà faits pour réduire ce royaume.

Pour cet effet Tachos envoya en Grèce, et obtint des Lacédémoniens un corps de leurs troupes, et Agésilas pour les commander: il lui promettoit de le faire généralissime de ses troupes. Les Lacédémoniens étoient piqués de ce qu'Artaxerxe les avoit forcés de comprendre les Messéniens dans la paix qu'ils venoient de conclure, et ils furent ravis d'avoir cette occasion de lui en marquer leur ressntiment. Chabrias, Athénien, se donna aussi à Tachos, mais de son chef, et sans être avoué de sa république.

Cette commission ne fit pas d'honneur à Agésilas; on trouvoit indigne qu'un roi de Lacédémone, un grand capitaine comme lui, qui avoit rempli la terre du bruit de son nom, un homme plus qu'octogénaire, allât se mettre à la solde

d'un Egyptien, et servir sous un barbare qui s'étoit révolté contre son maître.

Dès qu'il fut abordé en Egypte, les principaux capitaines du roi et les premiers officiers de sa maison se rendirent à son vaisseau pour le recevoir et pour lui faire la cour; les autres Egyptiens n'eurent pas moins d'empressement, à cause de la grande attente qu'avoient excitée le nom et la réputation d'Agésilas; ils accouroient tous en foule sur le rivage pour le voir. Mais lorsqu'au lieu d'un grand et magnifique prince, selon l'idée que leur en avoient donnée ses belles actions, ils n'aperçurent aucun éclat, aucune magnificence, ni sur sa personne, ni dans son équipage, et qu'ils virent seulement un vieillard d'une chétive mine, petit de corps, sans aucune apparence, et vêtu d'une méchante robe d'une étoffe fort grossière, il leur prit une envie démesurée de rire, et ils lui appliquèrent la fable d'une montagne en travail.

Quand il fut arrivé auprès du roi Tachos, et qu'il eut joint ses troupes à celles d'Egypte, il fut fort étonné de voir qu'on ne le nomma pas général de toute cette armée, comme il s'y étoit attendu, mais seulement des troupes étrangères; que Chabrias l'Athénien fut fait général des troupes de mer; et que Tachos retenoit pour lui le commandement en chef. Ce ne fut pas là le seul déplaisir qu'il eut à essuyer.

Tachos prit la résolution de marcher vers la Phénicie, aimant mieux faire de ce pays-là le théâtre de la guerre que d'attendre l'ennemi dans

l'Egypte. Agésilas, qui en savoit plus que lui, eut beau lui représenter que ses affaires n'étoient pas assez bien établies au-dedans pour s'éloigner ainsi de ses états ; qu'il feroit beaucoup mieux d'y demeurer, et de se contenter de faire agir ses généraux hors de son pays, Tachos méprisa ce sage avis, et ne marqua pas de plus grands égards pour lui dans toutes les autres occasions. Agésilas fut si outré de toute cette conduite, qu'il se joignit aux Egyptiens qui s'étoient soulevés contre lui pendant son absence, et qui avoient mis Nectanebus, son cousin *, à sa place. Agésilas, abandonnant ainsi le roi au secours duquel il avoit été envoyé, et entrant au service du rebelle qui l'avoit détrôné, alléguoit pour sa justification qu'il étoit envoyé pour secourir les Egyptiens, et que ceux-ci ayant pris les armes contre Tachos, il ne lui étoit pas permis de servir contre eux sans de nouveaux ordres de Lacédémone. Il y envoya des exprès, et les instructions qu'il reçut furent, qu'il fît ce qu'il jugeroit le plus avantageux pour sa patrie : il n'hésita pas à se déclarer pour Nectanebus. Alors Tachos, obligé de sortir de l'Egypte, se retira à Sidon, d'où il se rendit à la cour de Perse. Artaxerxe, non content de lui pardonner sa faute, lui donna encore le commandement de ses troupes contre les rebelles.

* Selon Diodore, c'étoit son propre fils ; selon Plutarque, son cousin.

Agésilas couvroit une action si lâche et si noire du voile de l'utilité publique; mais, dit Plutarque, que l'on ôte ce voile trompeur, le nom le plus juste et le seul véritable que l'on puisse donner à cette démarche, c'est celui de perfidie et de trahison. Il est vrai que les Lacédémoniens, faisant consister la plus grande partie du beau et de l'honnête dans ce qui est utile à leur patrie, dont ils se font une idole, ne connoissent d'autre justice que ce qui leur paroît pouvoir servir à augmenter la grandeur de Sparte, et à étendre sa domination. Je m'étonne qu'un auteur aussi judicieux que Xénophon ait cherché à pallier une telle conduite, en disant simplement qu'Agésilas s'attacha à celui des deux rois qui lui parut le plus affectionné à la Grèce.

Dans le même temps, un troisième prince de la ville de Mendès, se mit sur les rangs, et voulut disputer la couronne à Nectanebus : ce nouveau prétendant avoit une armée de cent mille hommes pour soutenir ses prétentions. Agésilas conseilla de les charger avant qu'ils fussent exercés et disciplinés. En effet, si son avis eût été suivi, on auroit eu bon marché de gens levés à la hâte, et sans expérience dans la guerre. Mais Nectanebus se mit dans la tête qu'Agésilas ne lui donnoit ce conseil que pour le trahir ensuite comme il avoit trahi Tachos : ainsi il laissa à son ennemi le temps d'exercer et de discipliner ses troupes, qui bientôt après l'obligèrent lui-même de se retirer dans une ville fer-

mée de bonnes murailles, et qui avoit une fort grande enceinte. Agésilas fut obligé de l'y suivre : le prince Mendésien les y assiégea. Alors Nectanebus vouloit charger l'ennemi, avant que les travaux qu'on commençoit pour enfermer la ville, fussent avancés, et pressoit Agésilas de le faire : celui-ci refusa d'abord, ce qui augmenta extrêmement les soupçons qu'on avoit pris contre lui. A la fin, quand il vit l'ouvrage assez avancé, et qu'il ne restoit plus qu'autant de terrain entre les deux bouts des lignes, qu'en pouvoient occuper les troupes de la ville rangées en bataille, il dit à Nectanebus qu'il étoit temps d'attaquer les ennemis; que leurs propres lignes les empêcheroient de l'envelopper, et que l'entre-deux, encore vide, étoit justement ce qu'il lui falloit pour ranger ses troupes de manière qu'elles pussent toutes agir. L'attaque s'exécuta comme Agésilas l'avoit imaginée; les assiégeans furent battus, et depuis ce temps-là Agésilas conduisit toutes les opérations de la guerre avec tant de succès, qu'il battit toujours le prince ennemi, et le fit enfin prisonnier.

L'hiver suivant, après avoir bien établi Nectanebus sur le trône (an. m. 3643. av. J. C. 361), il se mit en mer pour retourner à Lacédémone. Des vents contraires le poussèrent sur la côte d'Afrique dans un endroit qu'on appeloit le port de Ménélas, où il tomba malade et mourut, âgé de quatre-vingt-quatre ans passés; il en avoit régné quarante et un à Sparte : et de ces quarante et un il en avoit passé plus de trente

dans la réputation du plus grand et du plus puissant de tous les Grecs, et avoit été regardé comme le chef et le roi de presque toute la Grèce jusqu'à la bataille de Leuctres. Ses dernières années ne soutinrent pas parfaitement la réputation qu'il s'étoit acquise, et l'on trouve que Xénophon, dans l'éloge qu'il fait de ce prince, où il lui donne la préférence sur tous les autres capitaines, a trop exagéré ses vertus et dissimulé ses défauts.

Le corps d'Agésilas fut transporté à Sparte. Ceux qui étoient auprès de lui n'ayant point de miel, dont les Spartiates avoient coutume de couvrir les corps qu'ils vouloient embaumer, y substituèrent de la cire. Son fils Archidamus lui succéda au trône, qui demeura dans sa maison jusqu'à Agis, qui fut le cinquième roi de sa famille depuis Agésilas.

Vers la fin de la guerre d'Egypte, éclatèrent les révoltes de la plupart des provinces soumises aux Perses.

Artaxerxe-Mnémon, sans le vouloir, y avoit donné lieu. Ce prince, par lui-même, étoit bon, équitable, bienfaisant; il aimoit les peuples, et en étoit aimé; il avoit beaucoup de douceur dans le caractère, mais une douceur qui dégénéroit en mollesse, surtout dans les dernières années de sa vie; qui lui donnoit de l'éloignement pour toute application et tout travail, et qui, par là, rendoit inutiles les bonnes qualités qu'il avoit d'ailleurs, aussi-bien que ses bonnes intentions. Les satrapes et les gouverneurs des

provinces, abusant de sa bonté, et de la foiblesse de son grand âge, vexoient les peuples, les traitoient avec hauteur et dureté, les accabloient d'impots, et faisoient tout ce qu'il falloit pour leur rendre le joug de la domination persanne insupportable.

Le mécontentement devint général, et après une longue patience il éclata, presque en même temps, de tous côtés. L'Asie mineure, la Syrie, la Phénicie, et plusieurs autres provinces, se déclarèrent ouvertement, et prirent les armes. Les principaux chefs qui entrèrent dans cette conspiration, étoient Ariobarzane, satrape de Phrygie, Mausole, roi de Carie, Oronte, gouverneur de Mysie, Autophradate de Lydie. Datame, qui commandoit en Cappadoce, et dont il a été parlé ailleurs, s'y trouva aussi engagé. Par là, tout d'un coup, la moitié des sources des revenus de la couronne se trouva tarie, et le reste n'eût pas suffi pour faire la guerre aux révoltés, s'ils eussent agi de concert; mais leur union ne dura guère, et ceux qui avoient été les premiers et les plus zélés à secouer le joug, furent aussi les premiers à le reprendre, et à trahir les intérêts des autres pour faire leur paix avec le roi.

Les provinces de l'Asie mineure, en se retirant de son obéissance, s'étoient confédérées, afin de se mieux defendre contre lui; elles avoient choisi Oronte, gouverneur de Mysie, pour le général de la confédération: elles avoient aussi résolu qu'on prendroit vingt mille hommes de

troupes étrangères pour joindre à celles du pays, et ce fut le même Oronte qui fut chargé de les lever; mais quand il eut entre les mains l'argent nécessaire pour la levée de ces troupes, et pour un an de paye, il garda l'argent pour lui, et livra au roi ceux qui le lui avoient apporté des provinces révoltées.

Rhéomithre, un autre des chefs dans l'Asie mineure, étant envoyé en Egypte * pour en tirer du secours, commit une perfidie et une trahison toutes pareilles. En effet, ayant apporté de ce pays-là cinq cents talens (500,000 écus), et obtenu cinquante vaisseaux de guerre, il convoqua à Leucas, ville de l'Asie mineure, les principaux des révoltés, sous prétexte de leur rendre compte de sa négociation, les arrêta tous, les livra au roi pour faire sa paix, et garda l'argent qu'il avoit rapporté d'Egypte pour la confédération : ainsi cette formidable révolte, qui avoit mis l'empire de Perse à deux doigts de sa ruine, se dissipa d'elle-même, ou, pour parler plus juste, elle fut suspendue pour quelque temps.

§. XI. *Troubles à la cour d'Artaxerxe au sujet de son successeur. Mort de ce prince.*

La fin du règne d'Artaxerxe fut pleine de cabales (Plut. in Artax. pag. 1024-1027. — Diod. l. 15, pag. 400. — Justin, l. 10, cap. 1

* Diodore dit que ce fut vers Tachos; mais il y a plus d'apparence que ce fut vers Nectanebus.

et 2) : tout le monde à sa cour prenoit parti pour quelqu'un de ses fils qui prétendoit à sa succession. Il en avoit cent cinquante de ses concubines, lesquelles étoient au nombre de trois cent soixante, et trois d'Atossa sa femme légitime, Darius, Ariaspe et Ochus. Pour arrêter tous ces mouvemens, il désigna Darius, qui étoit l'aîné, pour son successeur; et afin d'ôter tout lieu de lui disputer son droit après sa mort, il lui permit dès lors de prendre le titre de roi, et de porter la tiare * royale; mais ce jeune prince vouloit quelque chose de plus réel : d'ailleurs le refus que fit Artaxerxe de lui donner une de ses concubines qu'il lui avoit demandée, le piqua vivement, et il fit une conspiration contre la vie de son père, où il engagea cinquante de ses frères.

Ce fut Tiribaze, dont il a été parlé plusieurs fois dans le volume précédent, qui contribua le plus à lui faire prendre une résolution si dénaturée, et cela pour un pareil sujet de mécontentement contre le roi, qui, ayant promis de lui donner en mariage une de ses filles, puis une autre, lui manqua toutes les deux fois de parole, et les épousa lui-même. Ces incestes abominables étoient pour lors permis en Perse, sans

* Cette tiare étoit un turban, ou une espèce de coeffure, dont l'aigrette étoit droite. Les sept conseillers avoient aussi une aigrette, mais elle étoit couchée, et en avant. Tous les autres la portoient couchée, et en arrière.

que la religion, qu'on y professoit, réclamât contre.

Déjà le nombre des conjurés étoit grand, et le jour pris pour l'exécution, lorsqu'un eunuque, bien instruit de tout, en donna avis au roi. Sur cette dénonciation, Artaxerxe pensa que ce seroit une fort grande imprudence de mépriser un si grand danger, en négligeant d'approfondir l'avis, mais que c'en seroit encore une plus grande d'y ajouter foi, sans aucune preuve certaine et indubitable. Il s'en assura par ses propres yeux : on laissa venir les conjurés jusque dans la chambre du roi, puis ils furent arrêtés. Darius et tous ses complices furent punis comme ils le méritoient.

Après la mort de Darius, les cabales recommencèrent tout de nouveau ; trois de ses frères se mirent sur les rangs, Ariaspe, Ochus et Arsame. Les deux premiers prétendoient au trône par droit de naissance, parce qu'ils étoient fils de la reine : le troisième avoit pour lui la faveur du roi, dont il étoit le plus tendrement aimé, quoiqu'il ne fût fils que d'une concubine. Ochus, dévoré d'ambition, chercha à se défaire de ses deux rivaux. Comme il étoit également cruel et rusé, il employa sa cruauté contre Arsame, ses ruses et ses finesses contre Ariaspe. Connoissant ce dernier pour un homme fort simple et fort crédule, il lui fit faire par des eunuques du palais qu'il avoit gagnés, de si terribles menaces de la part du roi son père, que s'attendant à tout moment d'être traité comme l'avoit été

Darius, il s'empoisonna lui-même pour l'éviter. Il ne restoit plus après cela qu'Arsame, qui lui fit ombrage, parce que son père, aussi-bien que tout le monde en général, le regardoit comme le plus digne du trône à cause de son habileté et de ses autres belles qualités. Il le fit assassiner par Harpate, fils de Tiribaze.

Cette perte, qui suivit l'autre de fort près, et la scélératesse qui les avoit accompagné toutes deux, causèrent une douleur mortelle à ce vieux roi. A son âge, il n'est pas surprenant qu'il ne se trouvât pas assez de force pour soutenir le poids d'une telle affliction. Elle l'accabla (an. m. 3643. av. J. C. 361), et le mit au tombeau après un règne de quarante-trois ans, qui pourroit passer pour heureux, s'il n'avoit été troublé par beaucoup de révoltes. Le règne suivant ne le sera pas moins.

§ XII. *Causes des soulèvemens et des révoltes qui arrivoient si fréquemment dans l'empire des Perses.*

J'AI eu soin, en rapportant les séditions arrivées dans l'empire des Perses, de marquer de temps en temps les abus qui y donnoient lieu; mais comme ces révoltes étoient plus fréquentes que jamais dans les dernières années, et qu'elles le seront encore, surtout sous le règne qui va suivre, j'ai cru qu'il étoit à propos de réunir ici, sous un même point de vue, les différentes causes de ces soulèvemens, qui annoncent

pour l'empire des Perses une prochaine décadence.

I. Après le règne d'Artaxerxe Longue-main, les rois de Perse s'abandonnèrent de plus en plus aux charmes de la volupté et du luxe, et à la douceur d'une vie indolente et désoccupée. Renfermés ordinairement dans leurs palais, au milieu des femmes et d'une foule de courtisans flatteurs, ils se contentoient de goûter, dans une molle oisiveté, le plaisir d'être les maîtres de tout, et ils faisoient consister leur grandeur dans l'éclat des richesses, et dans une somptueuse magnificence.

II. C'étoient d'ailleurs des princes sans grands talens pour le maniement des affaires, sans grande capacité pour le gouvernement, sans goût pour la gloire : ne se sentant pas assez d'étendue d'esprit pour animer toutes les parties de ce vaste empire, ni assez de force pour en soutenir le poids, ils se déchargeoient sur leurs officiers du soin des affaires, des fatigues du commandement des armées, et des dangers qui accompagnent l'exécution des grandes entreprises, et leur ambition se bornoit à porter seuls le titre fastueux de grand roi, et de roi des rois.

III. Les premières charges de la couronne, les gouvernemens des provinces, les commandemens des armées étoient ordinairement donnés à des gens sans service et sans mérite. C'étoit le crédit des favoris, les intrigues secrettes de la cour, les sollicitations des femmes du palais, qui décidoient du choix des sujets

pour remplir les plus importantes places de l'empire, et qui faisoient tomber sur leurs créatures les récompenses dues aux officiers qui avoient le plus utilement servi l'état.

IV. Souvent ces courtisans, par une basse jalousie contre le mérite qui leur faisoit ombrage, et qui leur reprochoit leur peu d'habileté, éloignoient Pharnabaze et Tiribaze, leurs rivaux, des affaires, et rendoient leurs talens inutiles à l'état. Quelquefois même ils rendoient leur fidélité suspecte par d'artificieuses délations, les faisoient citer en jugement comme des criminels d'état, et forçoient Datame et les plus fidèles serviteurs du roi, pour se défendre contre leurs calomniateurs, de chercher leur sûreté dans la révolte, et de tourner contre leur prince les armes qu'ils avoient si souvent fait triompher pour sa gloire et pour le service de l'empire.

V. Ces ministres, pour retenir les généraux dans leur dépendance, les genoient par des ordres bornés, qui les mettoient dans la nécessité de laisser échapper les occasions de vaincre, et les empêchoient, par l'attente de nouveaux ordres, de pousser leurs avantages. Souvent ils les rendoient responsables des mauvais succès, après les avoir laissé manquer de tout ce qui étoit nécessaire pour réussir.

VI. Les rois de Perse avoient extrêmement dégénéré de la frugalité de Cyrus et des anciens Perses, qui se contentoient de cresson pour nourriture, et d'eau pour boisson. Toute la noblesse avoit été entraînée par la contagion de

cet exemple : en conservant l'unique repas de leurs ancêtres, ils le faisoient durer pendant la plus grande partie du jour, et le prolongeoient jusque dans la nuit par l'ivrognerie, dont, bien loin d'en rougir, ils se faisoient gloire, comme on le voit dans le jeune Cyrus.

VII. L'extrême éloignement des provinces, qui s'étendoient depuis la mer Caspienne et le Pont-Euxin, jusqu'à la mer Rouge et à l'Ethiopie, depuis les fleuves de l'Inde et du Gange jusqu'à la mer Egée, étoit un grand obstacle à l'attachement et à l'affection des peuples, qui n'avoient jamais la satisfaction de jouir de la présence de leurs maîtres; qui ne les connoissoient que par la pesanteur des impots, par l'orgueil et l'avarice de leurs satrapes, et qui, en se transportant même à la cour pour y porter leurs demandes et leurs plaintes, ne pouvoient espérer de trouver accès auprès des princes, qui croyoient qu'il étoit de leur majesté de se rendre invisibles et inaccessibles.

VIII. Cette multitude de provinces assujetties aux Perses, ne composoient pas un empire uniforme ni un corps d'état régulier, dont tous les membres fussent unis par des liens communs d'intérêts, de mœurs, de langage et de religion; qui fussent animés d'un meme esprit de gouvernement, et conduits par des lois semblables : c'étoit plutôt un assemblage confus, mal assorti, tumultuaire, et même forcé, de différens peuples, autrefois libres et indépendans, dont quelques-uns, arrachés de leurs patries et

des sépulchres de leurs pères, se voyoient avec peine transportés dans des contrées inconnues ou ennemies, où ils continuoient de se gouverner par des lois particulières, et par une police propre. Ces différentes nations, qui non-seulement vivoient sans avoir de liaison ni de relation entre elles, mais qui conservoient une diversité d'usages et de culte, et souvent même une antipathie de caractères et d'inclinations, ne soupiroient qu'après la liberté, et qu'après le rétablissement dans leurs patries. Tous ces peuples ne s'intéressoient donc point à la conservation d'un empire, qui seul mettoit un obstacle à de si vifs et de si justes désirs, et ils ne pouvoient s'affectionner à un gouvernement qui les traitoit toujours en étrangers et en vaincus, et qui ne leur donnoit jamais part à son autorité ni à ses priviléges.

IX. L'étendue de l'empire, et l'éloignement de la cour, obligeoient de donner aux vicerois des provinces frontières une très-grande autorité pour toutes les parties du gouvernement, pour lever et soudoyer des armées, pour imposer des tributs, pour juger les différends des villes, des provinces et des rois vassaux, pour faire des traités avec les états voisins. Une puissance si étendue et presque indépendante, dans laquelle on les continuoit plusieurs années sans les relever, et sans leur donner ni adjoints, ni conseil pour délibérer sur les affaires, les accoutumoit au plaisir de commander absolument, et de régner. Ils souffroient ensuite avec peine

qu'on les retirât de leurs gouvernemens, et souvent ils cherchoient à s'y maintenir par les armes.

X. Les gouverneurs de provinces, les généraux d'armée, et tous les autres officiers et ministres, se faisoient un honneur d'imiter dans leurs équipages, dans leurs tables, dans leurs meubles, et dans leurs habillemens, la pompe et l'éclat de la cour où ils avoient été élevés. Pour soutenir un faste si ruineux, et fournir à des dépenses qui passoient la fortune et les forces des particuliers, ils étoient réduits à vexer les sujets de leurs départemens par des taxes arbitraires, par des concussions criantes, par le trafic honteux d'une vénalité publique, qui faisoit acheter à prix d'argent des places qui n'auroient dû être accordées qu'au mérite. Tout ce que la vanité prodiguoit, tout ce que le luxe épuisoit, étoit remplacé par les artifices et par la violence d'une avarice insatiable.

Ces excès, et beaucoup d'autres encore, qui demeuroient sans remède, et que l'impunité augmentoit tous les jours, lassèrent enfin la patience des peuples, et répandirent dans leurs esprits un mécontentement général, avant-coureur ordinaire de la ruine des états. Leurs justes plaintes, long-temps méprisées, en précipitèrent plusieurs dans une rebellion ouverte, et les portèrent à se rendre eux-mêmes la justice qui leur étoit refusée. Ils manquoient en cela contre la soumission et la fidélité que les sujets

doivent à leurs souverains ; mais le paganisme ne portoit pas si loin ses lumières, et n'étoit pas capable d'une perfection si sublime, réservée à une religion qui enseigne que nul prétexte, nulle injustice, nulle vexation, ne peuvent jamais autoriser la rebellion contre le prince.

LIVRE TREIZIÈME.

SUITE DE L'HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS,

SOUS LE RÈGNE D'OCHUS.

§. I. *Ochus monte sur le trône de Perse. Ses cruautés. Révoltes de plusieurs peuples.*

PLUS la mémoire d'Artaxerxe-Mnémon étoit honorée et respectée dans tout l'empire, plus Ochus croyoit avoir à craindre pour lui-même, persuadé qu'en lui succédant il ne trouveroit pas des dispositions si favorables dans les peuples ni dans la noblesse, dont il venoit de se rendre l'horreur par la mort de ses deux frères. Pour empêcher que cette haine ne lui fît donner l'exclusion (Polyæn. stratag. VII), il gagna les eunuques et les autres qui se trouvoient auprès de la personne du roi, et fit cacher sa mort au public. Il commença à prendre le maniement des affaires, donnant des ordres, et scellant des décrets au nom d'Artaxerxe, comme s'il eût toujours été en vie; et dans un de ses décrets il se fit proclamer roi par tout l'empire, toujours par ordre d'Artaxerxe. Après avoir gouverné ainsi

près de dix mois, se croyant assez bien établi, il déclara enfin la mort de son père (an. m. 3644. av. J. C. 360), et monta sur le trône en prenant le nom d'Artaxerxe. L'histoire lui donne néanmoins plus communément celui d'Ochus; et c'est de ce nom que je l'appellerai ordinairement dans toute la suite de cette histoire.

Ochus fut le prince de sa race le plus cruel et le plus méchant; ses actions le firent bientôt connoître: dans fort peu de temps il remplit le palais et tout l'empire de meurtres (Just. lib. 10, cap. 3). Pour ôter aux provinces révoltées le prétexte de mettre sur le trône quelque autre de la famille royale, et se débarrasser tout d'nn coup de toutes les peines que les princes ou les princesses du sang pourroient lui causer, il les fit tous mourir, sans aucun égard pour le sexe, l'âge, ou la proximité. Il fit enterrer vive sa propre sœur Ocha (Valer. Max. lib. 9, cap. 2), dont il avoit épousé la fille; et ayant renfermé un de ses oncles avec cent de ses fils et de ses petits-fils dans une cour, il les fit tuer à coups de flèches, uniquement parce que ces princes étoient fort estimés par les Perses pour leur probité et leur courage. Cet oncle est apparemment le père de Sisygambis, mère de Darius Codoman; car Quinte-Curce (lib. 10, cap. 5) nous apprend qu'Ochus avoit fait massacrer quatre-vingts frères de Sisygambis avec leur père, en un même jour: il traita avec la même barbarie, dans tout l'empire, tous ceux qui lui donnoient quelque ombrage, n'épargnant aucun

de la noblesse qu'il pouvoit soupçonner être tant soit peu mécontent.

(An. M. 3648. Av. J. C. 356). Les cruautés qu'Ochus avoit exercées ne le délivrèrent pas de toute inquiétude (Diod. lib. 16, pag. 433, 434). Artabaze, gouverneur d'une des provinces d'Asie, engagea dans son parti Charès, Athénien, qui commandoit une flotte et un corps de troupes grecques dans ces quartiers-là; et, avec son assistance, il défit une armée du roi, de soixante-dix mille hommes, qu'on avoit envoyée pour le réduire. Artabaze, en récompense d'un si grand service, donna à Charès de quoi payer tous les frais de l'armement. Le roi de Perse ressentit vivement cette conduite des Athéniens à son égard; ils étoient pour lors occupés à la guerre des alliés. La menace que fit le roi de se joindre à eux avec une nombreuse flotte, obligea les Athéniens de rappeler Charès.

(An. M. 3651. Av. J. C. 353). Artabaze, abandonné par ceux-ci, eut recours aux Thébains, dont il obtint cinq mille hommes qu'il prit à sa solde, avec Pammène pour les commander; ce renfort le mit en état de remporter encore deux grandes victoires sur les troupes du roi: ces deux actions firent beaucoup d'honneur aux troupes thébaines, et à celui qui les commandoit. Il falloit que Thèbes fût bien animée contre le roi de Perse, pour envoyer à ses ennemis un secours si puissant dans le temps même qu'elle étoit occupée à la guerre contre les Phocéens: peut-être étoit-ce un effet de sa politi-

que, pour se rendre par-là plus formidable, et pour faire acheter plus cher son alliance (Diod. p. 438). Ce qui est certain, c'est que peu de temps après elle se réconcilia avec le roi, qui lui fit compter trois cents talens, c'est-à-dire trois cent mille écus. Artabaze, destitué de tout secours, succomba enfin, et fut obligé de se réfugier chez Philippe, en Macédoine.

Ochus, délivré d'un si dangereux ennemi, tourna toutes ses pensées du côté de l'Egypte, qui depuis long-temps s'étoit révoltée. Dans le même temps il se passa en Grèce quelques événemens assez remarquables, qui ont peu de liaison avec les affaires de la Perse. Je les insérerai ici ; après quoi je reviendrai au règne d'Ochus, pour ne plus interrompre le fil de son histoire.

§. II. *Guerre des alliés contre les Athéniens.*

(An. M. 3646. Av. J. C. 358). Peu d'années après les révoltes de l'Asie mineure, dont je viens de parler, c'est-à-dire la troisième année de la cent cinquième olympiade, Chio, Cos, Rhodes, Bysance, se soulevèrent contre Athènes, dont jusques-là elles avoient dépendu. Elle employa, pour les réduire, et de grandes forces et de grands capitaines, Chabrias, Iphicrate, Timothée. Ce (1) furent les derniers des

(1) Hæc extrema fuit ætas imperatorum atheniensium, Iphicratis, Chabriæ, Timothei : neque post illorum obitum quisquam dux in illa urbe fuit dignus memoria. (Corn. Nep. in Timoth. cap. 4.)

généraux athéniens qui firent honneur à leur patrie, aucun, depuis eux, ne s'étant distingué par son mérite ni par sa réputation.

Chabrias (Cornel. Nep. in Chabr. c. 1.), s'étoit déjà fait un grand nom, lorsque envoyé au secours des Thébains contre ceux de Sparte, et se voyant abandonné dans le combat par les alliés qui avoient pris la fuitte, il soutint seul le choc des enemis, ses soldats, par son ordre, s'étant serrés l'un contre l'autre, un genou en terre, couverts de leurs boucliers, et étendant en avant leurs piques; de sorte qu'ils ne purent jamais être enfoncés, et Agésilas, quoique vaiqueur, fut obligé de se retirer. Les Athéniens érigèrent une statue à Chabrias dans l'attitude où il avoit combattu.

Iphicrate (Liban. in orat. Demosth. contr. Mid. p. 655) étoit d'une fort basse naissance, ayant eu pour père un cordonnier; mais, dans une ville libre comme Athènes, le mérite seul faisoit la noblesse des citoyens : on peut dire que celui-ci fut véritablement fils de ses actions. S'étant signalé dans un combat naval où il n'étoit encore que simple soldat, il fut bientôt après employé avec distinction, et honoré du commandement. Dans un procès qu'on lui suscita (Plut. in Apopthegm. p. 87), son accusateur, l'un des descendans d'Harmodius, qui faisoit valoir extrêmement le nom de ses ancêtres, lui ayant reproché la bassesse de sa naissance : *Oui*, répliqua-t-il, *la noblesse de ma famille commence en moi, et celle de la vôtre*

finit en vous. Il épousa la fille de Cotys, roi de Thrace.

On (1) le met de pair avec les plus grands hommes de la Grèce (Diod. lib. 15, pag. 360. — Corn. Nep. in Iphicr. cap. 1), surtout pour ce qui regarde la science de la guerre, et la discipline militaire. Il fit plusieurs changemens utiles dans l'armure des soldats. Avant lui les boucliers étoient fort longs et fort pesans, et par cette raison les chargeoient et les embarrassoient extrêmement; il les rendit plus courts et plus légers, de sorte que sans découvrir le corps, ils lui donnoient plus de vitesse et d'agilité : au contraire, il allongea les piques et les épées, afin de pouvoir porter de plus loin des coups à l'ennemi. Il changea aussi les cuirasses, et au lieu qu'auparavant elles étoient de fer ou d'airain, il les fit faire de lin. On a de la peine à concevoir comment de telles cuirasses pouvoient défendre les soldats, et les mettre en sûreté contre les coups qu'on leur portoit; mais ce lin, trempé dans du vinaigre mêlé de sel, étoit tellement préparé, qu'il se durcissoit, et devenoit impénétrable au fer aussi bien qu'au feu : l'usage en étoit commun chez plusieurs nations.

Jamais troupes ne furent ni mieux exercées, ni mieux disciplinées que celles d'Iphicrate. Il les

(1) Iphicrates Atheniensis, non tam magnitudine rerum gestarum, quàm disciplina militari nobilitatus est. Fuit enim talis dux, ut non solùm ætatis suæ cum primis compararetur, sed ne de majoribus natu quidem quisquam anteponeretur. (Corn. Nep.)

tenoit toujours en haleine, et en temps de paix ou de repos il leur faisoit faire toutes les évolutions nécessaires, soit pour attaquer l'ennemi ou pour se défendre, soit pour dresser des embuscades ou pour les éviter, soit pour conserver leurs rangs dans la poursuite même des fuyards, et ne pas trop s'abandonner à une ardeur qui souvent devient pernicieuse, ou pour se rallier à propos après un commencement de déroute. De la sorte, quand il s'agissoit de donner un combat, au premier signal tout se mettoit en mouvement avec une promptitude et un ordre admirables. Les officiers et les soldats, d'eux mêmes, se rangeoient en bataille, et jusque dans le feu de l'action ils prenoient leur parti comme l'auroit pu ordonner le plus habile général : mérite fort rare à ce que j'entends dire, mais bien estimable, qui contribue plus qu'on ne peut croire au gain d'une bataille, et qui marque dans le chef une supériorité de génie non commune.

Timothée étoit fils de Conon, si célèbre par ses grandes actions, et par les services importans qu'il rendit à sa patrie. Il ne dégénéra point de la réputation de son père (1), soit pour le mérite guerrier, soit pour l'habileté dans le gouverne-

(1) Hic à patre acceptam gloriam multis auxit virtutibus. Fuit enim disertus, impiger, laboriosus, rei militaris peritus, neque minùs civitatis regendæ. (Corn. Nep. cap. 1.)

Timotheus Cononis filius, cùm belli laude non inferior fuisset quàm pater, ad eam laudem doctrinæ et ingenii gloriam adjecit. (Cic. l. 1, de offic. n. 116.)

ment ; mais il y ajouta la gloire qui vient des talens de l'esprit, s'étant distingué particulièrement par le don de la parole et par le goût pour les sciences.

Aucun capitaine (Plut. in Sylla, pag. 45½) n'éprouva moins que lui l'inconstance du sort des armes ; il n'avoit qu'à tenter pour réussir : le succès suivoit toujours ses vues et ses désirs. Un si rare bonheur ne manqua pas d'exciter la jalousie ; ses envieux, comme je l'ai déjà observé, le firent peindre dormant, tandis que la fortune, près de lui, prenoit des villes dans des filets. A cela Timothée répondit froidement : *Puisque tout endormi je prends les villes, que ne ferai-je point éveillé ?* Il prit ensuite la chose plus sérieusement, et indigné contre ceux qui prétendoient ainsi rabaisser la gloire de ses actions, il protesta en public qu'il ne la devoit qu'à lui-même et non à la fortune. Cette déesse, dit Plutarque, blessée d'un orgueil si fier et si insolent, l'abandonna entièrement dans la suite, et il n'eut plus aucun heureux succès. Voilà quels chefs furent employés dans la guerre des alliés.

L'ouverture de la guerre et de la campagne se fit par le siége de Chio (Diod. lib. 16, pag. 412. — Corn. Nep. in Chabr. c. 4). Charès commandoit l'armée de terre, et Chabrias celle de mer. Tous les alliés s'empressèrent de porter du secours à cette île. Chabrias ayant forcé l'entrée du port y entra malgré l'effort des ennemis ; les autres galères n'osèrent pas l'y suivre, et l'abandonnèrent. Il fut bientôt enveloppé de toutes

parts, et son vaisseau percé de coups : il auroit pu se sauver à la nage vers la flotte athénienne, comme firent ses soldats ; mais, par un principe de gloire mal entendu, il ne crut pas qu'il fût permis à un général d'abandonner ainsi son vaisseau, et il préféra une mort glorieuse, selon lui, à une fuite honteuse.

Cette première entreprise ayant mal réussi, on fit de part et d'autre de nouveaux efforts. Les Athéniens avoient équipé une flotte de soixante galères, et nommé Charès pour la commander : ils en armèrent encore soixante autres, sous le commandement d'Iphicrate eé de Timothée. La flotte des alliés étoit de cent voiles. Après avoir ravagé plusieurs îles qui appartenoient aux Athéniens, et en avoir tiré un grand butin, ils s'attachèrent au siége de Samos. Les Athéniens de leur côté, ayant réuni toutes leurs forces, assiégèrent Byzance ; les alliés accoururent aussitôt pour la défendre. Les deux flottes étant en présence, on se préparoit au combat, lorsqu'il survint tout à coup une violente tempête, malgré laquelle Charès vouloit qu'on s'avançât contre l'ennemi. Les deux autres chéfs, plus prudens et plus expéimentés que lui, ne crurent pas que dans une telle conjoncture on dût hasarder le combat. Charès, indigné de voir qu'on ne se rendoit point à son avis, prit les soldats à témoin qu'il ne tenoit pas à lui qu'on ne battît les ennemis : c'étoit un homme naturellement vain, plein d'ostentation et d'estime de lui-même, qui exagéroit ses services, méprisoit ceux des au-

tres, et rappeloit à lui seul toute la gloire des bons scccès. Il écrivit à Athènes contre ses deux collègues, les accusant de lâcheté et de trahison. Sur ses plaintes, le peuple (1) qui étoit léger, vif, soupçonneux, et naturellement jaloux à l'égard de quiconque se distinguoit par un crédit et un mérite éclatant, rappela ces deux chefs et leur fit leur procès.

La faction de Charès, qui étoit très-puissante à Athènes, s'étant déclarée contre Timothée, il fut condamné à une amende de cent talens, (100,000 écus), digne récompense du noble désintéressement qu'il avoit fait paroître dans une autre occasion, en rapportant à sa patrie le butin pris sur l'ennemi, douze cents talens, (1200,000 écus), sans en rien réserver pour lui-même. Il ne put pas soutenir plus long-temps la vue d'une ville ingrate ; et hors d'état, pauvre comme il étoit, de payer une si forte amende, il se retira à Chalcide. Après sa mort, le peuple touché de repentir, réduisit l'amende à dix talens, qu'il fit payer à son fils Conon, pour rétablir une certaine partie des murs : ainsi, par un événement assez bizarre, ces mêmes murs que son grand-père avoient rebâtis des dépouilles des ennemis, le petit-fils, à la honte d'Athènes, les répara en partie de son propre bien.

Iphicrate fut aussi appelé en jugement (Arist. rhet. lib. 2, cap. 23.) Ce fut dans cette occa-

(1) Populus acer, suspicax, mobilis, adversarius, invidus etiam potentiæ, domum revocat. (Corn. Nep.)

sion, qu'Aristophon, autre capitaine athénien, l'accusa d'avoir trahi et vendu la flotte qu'il commandoit. Iphicrate, avec la confiance qu'inspire une réputation établie, lui demanda : *Auriez-vous été homme à faire une trahison de cette nature! Non,* répondit Aristophon, *je suis trop homme d'honneur pour cela. Quoi,* repartit alors Iphicrate, *ce qu'Aristophon n'auroit pas fait, Iphicrate l'auroit pu faire.*

Il ne se contenta par d'employer pour sa défense le force des raisons (Polyæn. stratag. l. 3); il appela aussi à son secours celle des armes. Instruit par le mauvais succès de son collègue, il vit bien qu'il ne falloit pas tant songer à convaincre ses juges qu'à les intimider. Il avoit placé autour du lieu où ils étoient assemblés une troupe de jeunes gens armés de poignards, qu'ils avoient soin de faire entrevoir de temps en temps. Ils ne purent résister à cette sorte d'éloquence pressante et victorieuse, et renvoyèrent l'accusé absous. Comme on lui reprochoit dans la suite ce violent procédé : *J'aurois été bien fou,* disoit-il, *si réussissant à faire la guerre pour les Athéniens, j'eusse négligé de la faire pour moi-même.*

Charès, par le rappel de ses deux collègues, se trouva seul général de toute l'armée, et il étoit en état d'avancer beaucoup les affaires d'Athènes dans l'Hellespont, s'il eût su se défendre des promesses magnifiques d'Artabaze. Ce satrape, qui s'étoit révolté dans l'Asie mineure contre le roi de Perse, son maitre, investi par soixante-dix mille hommes, et près de succomber

par l'inégalité de ses forces, débaucha Charès. Celui-ci, qui ne songeoit qu'à s'enrichir, marcha aussitôt au secours d'Artabaze, le dégagea, et reçut une récompense proportionnée au bienfait. On traita de crime capital l'action de Charès : il avoit non-seulement abandonné le service de la république pour une guerre étrangère, mais encore irrité le roi de Perse, qui par ses ambassadeurs menaça d'armer trois cents voiles en faveur des insulaires soulevés et ligués contre Athènes. Le crédit de Charès le sauva encore dans cette occasion, comme il l'avoit déjà fait en plusieurs autres semblables. Les Athéniens, intimidés par les menaces du roi, songèrent sérieusement à en prévenir les effets par une paix générale.

C'est à quoi Isocrate (De pace seu socialis), indépendamment de ces menaces, les avoit vivement exhortés par un beau discours qui nous reste encore, où il leur donne d'excellens avis. Il leur reproche, avec beaucoup de liberté, comme Démosthène le fait dans presque toutes ses harangues, de se livrer aveuglément à la flatterie des orateurs qui entrent dans leurs passions, pendant qu'ils n'ont que du mépris pour ceux qui leur donnent les conseils les plus salutaires. Il s'applique surtout à réfréner en eux ce désir violent d'augmenter leur puissance, et de dominer sur les peuples de la Grèce, qui avoit été la source de tous leurs malheurs. Il rappelle dans leur mémoire ces beaux temps, si glorieux pour Athènes, où leurs ancêtres, par

un noble et généreux désintéressement, sacrifièrent tout pour maintenir la liberté commune et pour sauver la Grèce ; et il les compare avec ces temps funestes, où l'ambition de Sparte, et ensuite celle d'Athènes, avoient plongé successivement ces deux villes dans les maux les plus extrêmes. Il leur représente que la solide grandeur d'un état ne consiste point à augmenter son domaine, ni à étendre au loin ses conquêtes, ce qui ne peut guère se faire sans violence et sans injustice ; mais à gouverner sagement ses sujets et à les rendre heureux, à protéger ses alliés, à se faire aimer et respecter des voisins, et à se faire craindre des ennemis. « Un état, « leur dit-il, ne peut maquer de devenir l'ar-« bitre de tous les états voisins, quand il sait « réunir en soi deux grandes qualités, la justice « et la puissance, qui se prêtent un mutuel « secours, et ne doivent point être séparées ; « car la puissance qni ne se conduit point « par des motifs de justice et de raison, se « porte aux dernières violences pour accabler « et écraser tout ce qui lui résiste ; comme « aussi la justice, si elle est désarmée et im-« puissante, se trouve exposée à l'injure, et « hors d'état de se défendre elle-même et de « protéger les autres. » La conclusion que tire Isocrate de tout ce raisonnement, c'est qu'Athènes, si elle veut être heureuse et tranquille, doit renfermer son domaine dans de justes bornes, ne point affecter d'avoir l'empire de la mer pour dominer sur tous les autres ; con-

clure une paix qui laisse chaque ville, chaque peuple, dans la joussance d'une pleine liberté, et se déclarer l'ennemie irréconciliable de quiconque osera troubler cette paix et renverser cet ordre.

La paix fut conclue en effet à ces conditions, et il fut arrêté que Rhodes, Bysance, Chio et Cos jouiroient d'une entière liberté : ainsi se termina la guerre des alliés, après avoir duré trois ans (an. m. 3648. av. J. C. 356).

§. III *Demosthène rassure les Athéniens alarmés par les préparatifs de guerre que faisoit Artaxerxe. Il harangue en faveur des Mégalopolitains, puis des Rhodiens. Mort de Mausole. Douleur extraordinaire d'Artémise, sa femme.*

Cette paix ne rassura par les Athéniens par rapport au roi de Perse ; les grands préparatifs qu'il faisoit, leur donnoient de l'ombrage, et leur faisoient craindre que le but de ce formidable appareil ne fût d'attaquer la Grèce, et que l'Egypte ne fût un prétexte apparent dont le roi couvroit son véritable dessein.

(An. M. 3649. Av. J. C. 355.) Sur ce bruit, Athènes prit l'alarme (Démosth. in orat. de classibus), et les orateurs augmentèrent par leurs discours la frayeur du peuple, et l'exhortèrent à prendre les armes sans délai, à prévenir le roi de Perse en lui déclarant les premiers la guerre, et à faire une ligue avec tous les

peuples de la Grèce contre l'ennemi commun. Démosthène parut alors pour la première fois en public, et monta sur la tribune aux harangues pour dire son avis ; il étoit âgé de vingt-huit ans. Je me réserve d'en parler avec quelque étendue à la fin de ce volume. Dans l'occasion dont il s'agit, plus sage que ces fougueux orateurs, et songeant dès-lors sans doute à ménager à sa république le secours des Perses contre Philippe, il n'osa pas, à la vérité, s'opposer de droit fil à l'avis qu'on avoit proposé, de peur de se rendre suspect ; mais, posant d'abord pour principe qu'il falloit regarder le roi de Perse comme l'ennemi perpétuel de la Grèce, il représenta qu'il étoit de la prudence, dans une affaire aussi importante que celle-ci, de ne rien précipiter ; qu'il ne falloit pas, par une résolution prise à la hâte sur des bruits vagues et incertains, et par une déclaration de guerre prématurée, fournir à un prince si puissant un juste sujet de tourner ses armes contre la Grèce ; que ce qui étoit nécessaire pour le présent, c'etoit de songer à équiper une flotte de trois cents voiles (et il marque en détail comment on doit si prendre *), et de tenir des troupes toutes prêtes, pour être en état de faire une bonne et vigoureuse résistance en cas qu'ils fussent attaqués ; qu'alors tous les peuples de la Grèce, sans autre invitation, se-

* Dans le tome 6, au ch. 2, parag. 4, on trouve ce détail, qui est assez curieux, et fort propre à expliquer comment les Athéniens équipoient et faisoient subsister leurs flottes.

roient assez avertis par le danger commun de se joindre à eux ; et que le seul bruit de cet armement seroit capable de faire perdre au roi de Perse l'envie d'attaquer la Grèce, supposé qu'il en eût formé le dessein.

Au reste, il n'est pas d'avis que pour subvenir aux frais de cette guerre, on commence actuellement à imposer une taxe sur les biens des particuliers, laquelle ne monteroit pas à une grande somme, et ne seroit pas suffisante pour les dépenses nécessaires. « Il faut, dit-il, « s'en reposer sur le zèle et sur la générosité de « nos concitoyens : on peut dire que notre ville « est presque aussi riche elle seule, que toutes « les villes de la Grèce ensemble. (Il avoit marqué « auparavant que l'estimation des terres de l'At- « tique, montoit à six mille talens, c'est-à-dire « à dix-huit millions). Quand on verra le péril « réel et prochain, il n'y aura personne qui ne « contribue de bon cœur aux frais de la guerre, « et qui soit assez insensé pour aimer mieux « hasarder de perdre avec la liberté tout son « bien, que d'en sacrifier une partie pour con- « server sa patrie, et pour se conserver soi- « même.

« Et il ne faut point craindre, comme quel- « ques-uns vous l'insinuent, que les grandes « richesses du roi de Perse le mettent en état « de lever contre vous un grand nombre de « troupes auxiliaires, qui rendroient son armée « formidable. Nos Grecs, quand il s'agit de « marcher contre l'Egypte, ou contre Oronte

« et les autres barbares, servent volontiers sous « les Perses, dans l'espérance de s'enrichir ; « mais aucun, j'ose l'assurer, aucun ne se ré- « soudra jamais à porter les armes contre la « Grèce. »

Cette harangue eut tout son effet; la manière adroite et délicate dont l'orateur s'y prit, en conseillant de différer l'imposition de la taxe, et laissant entrevoir qu'elle ne tomberoit que sur les seuls riches dont il loue le zèle, étoit fort propre à faire échouer cette affaire, qui n'avoit de fondement que dans l'imagination échauffée de quelques orateurs, intéressés peut-être à la guerre qu'ils conseilloient.

(An. M. 3651. Av. J. C. 353). Deux années après, une entreprise des Lacédémoniens contre Mégalopolis, ville de l'Arcadie (Diod. lib. 15, pag. 401), donna encore lieu à Démosthène de signaler son zèle, et de faire paroître son éloquence. Cette ville, établie nouvellement par les Arcadiens, qui y avoient fait entrer une nombreuse colonie tirée de différentes villes, et qui pouvoit leur servir de place forte et de rampart contre Sparte, causoit beaucoup d'inquiétude aux Lacédémoniens, et leur donnoit de vives alarmes. Ils résolurent donc de l'attaquer et de s'en rendre maîtres. Les Mégalopolitains, qui apparemment avoient renoncé à l'alliance de Thèbes, eurent recours à Athènes, et implorèrent sa protection : les autres peuples intéressés y envoyèrent aussi leurs députés, et l'affaire fut débattue devant le peuple.

Démosthène (orat. pro Megalop.) pose d'abord pour fondement de tout son discours, qu'il est de la dernière importance d'empêcher que ni Sparte ni Thèbes ne deviennent trop puissantes, et ne se mettent en état de faire la loi à toute la Grèce. Pour cela il est nécessaire de balancer leurs forces, et de conserver toujours entre elles un juste équilibre. Or il est évident que si l'on abandonne Mégalopolis aux Lacédémoniens, ils se rendront bientôt maîtres de Messène, deux villes voisines et puissantes, qui tiennent Sparte en échec, et lui servent comme de bride. L'alliance que nous ferons avec les Arcadiens, en nous déclarant pour Mégalopolis, est donc le plus sûr moyen de conserver l'équilibre si nécessaire entre Sparte et Thèbes, parce que, quelque chose qui arrive, ni l'une ni l'autre ne pourra nous nuire, tant que nous aurons pour alliés les Arcadiens, dont la puissance, jointe à la nôtre, l'emportera toujours sur celle de chacun des deux autres peuples.

Une raison puissante combattoit l'avis de Démosthène, c'étoit l'alliance qu'on avoit actuellement avec les Lacédémoniens ; car enfin, disoient les orateurs opposés à Démosthène, quelle idée aura-t-on d'Athènes, si elle change ainsi selon les temps ; et la justice permet-elle de compter pour rien la religion des traités ? « Il faut, ré-« pliquoit Démosthène, dont je crois devoir ici « rapporter les paroles mêmes, il (1) faut avoir

(1) Δεῖ σκοπεῖν μὲν ἀεὶ καὶ πράττειν τα

« toujours en vue la justice, et la prendre pour « règle de sa conduite; mais il faut aussi, en « même temps, que la justice se trouve jointe « avec le bien et l'intérêt de l'état. » Notre maxime a toujours été d'aller au secours de ceux qui étoient opprimés (Il cite pour exemple les Lacédémoniens eux-mêmes, les Thébains, les Eubéens); nous n'avons jamais varié dans ce principe : ainsi ce n'est pas sur nous que doit tomber le reproche de changement, mais sur ceux qui, par leurs injustices et leurs usurpations, nous obligent de nous déclarer contre eux.

« J'admire le langage des politiques : à les entendre parler, c'est toujours la raison, c'est l'équité toute pure, qui les conduit : à les voir agir, il est clair que l'intérêt seul ou l'ambition est leur règle et leur guide. Ce langage est un effet et un reste du respect que la nature a gravé dans le cœur de tous les hommes pour la justice. Il en est peu qui osent démentir ce sentiment par leurs discours, et qui le contredisent ouvertement; mais il en est peu aussi qui le suivent avec fidélité et constance dans leurs actions. Jamais on ne vit en Grèce tant de traités d'alliance que dans le temps dont nous parlons, et jamais ils n'y furent moins respectés. Ce mépris de la religion des sermens dans les états est une preuve de leur dépérissement, et souvent une marque et une cause de leur ruine prochaine. »

δίκαια συμπαρατηρεῖν δὲ, ὅπως ἅμα καὶ συμφέροντα ἔσται ταυτα.

Les Athéniens (Diod. p. 402), touchés par l'éloquent discours de Démosthène, envoyèrent au secours des Mégalopolitains trois mille hommes de pied et trois cents chevaux, sous la conduite de Pammène *. Mégalopolis fut rétablie dans son premier état, et les habitans, qui s'en étoient retirés pour retourner dans leurs patries, furent obligés d'y revenir.

La paix qui avoit terminé la guerre des alliés ne leur procura pas à tous le repos qu'ils avoient lieu d'en attendre. Les Rhodiens et ceux de Cos, qui avoient été déclarés libres par ce traité, ne firent que changer de maître. Mausole, roi de Carie, qui les avoit aidés à secouer le joug d'Athènes, leur imposa le sien. S'étant déclaré ouvertement pour les riches et les puissans, il asservit le peuple, et le fit beaucoup souffrir. Il mourut la seconde année depuis le traité de paix, après avoir régné vingt-quatre ans (an. m. 3650. av. J. C. 354). Artémise, sa femme, lui succéda (Diod. l. 16. p. 435); et comme elle étoit soutenue par tout le crédit du roi de Perse, elle maintint sa domination dans les îles nouvellement soumises.

En parlant ici d'Artémise, je dois avertir qu'il ne la faut pas confondre avec une autre Artémise qui vivoit plus de cent trente ans auparavant, sous Xerxès, et qui se distingua si fort par son courage et sa prudence dans le combat naval de

* Ce Pammène est différent de celui de Thèbes, dont il a été parlé ci-devant.

Salamine : c'est une erreur où sont tombés par inadvertance plusieurs écrivains célèbres.

Celle-ci s'est immortalisée par les honneurs qu'elle rendit à la mémoire de Mausole, son mari (Plin. l. 36, c. 5). Elle lui fit bâtir dans Halicarnasse un superbe tombeau, que l'on appela *Mausolée*, dont la beauté l'a fait passer pour une des sept merveilles du monde, et a fait donner le nom de mausolée à tout ce qui se fait dans ce genre de grand et de magnifique.

Elle chercha aussi à éterniser le nom de Mausole (Aul. Gell. l. 10, c. 18. — Plut. in Isocr. p. 838) par d'autres monumens qu'elle croyoit plus durables que le marbre et le bronze, mais qui souvent ne résistent pas davantage à l'injure du temps : je parle des ouvrages d'esprit. Elle fit faire d'excellens panégyriques à l'honneur de son mari, et elle proposa un prix de grande valeur à celui qui s'en acquitteroit le mieux. Le celèbre Isocrate et Théopompe son disciple, parurent sur les rangs avec beaucoup d'autres.

Théopompe l'emporta sur tous (Euseb. Præparat. Evang. l. 10, c. 3), et il eut la foiblesse et la vanité de se vanter publiquement d'avoir remporté le prix sur son maître, préférant, comme il n'est que trop ordinaire, la gloire du bel esprit à celle du bon cœur. Il avoit représenté dans son histoire (Suidas) Mausole comme un prince d'une avarice sordide, et à qui tout moyen étoit bon pour amasser de l'argent. Il le peignit sans doute par des couleurs bien différentes dans

son panégyrique, qui sans cela n'auroit pu plaire à la princesse.

Cette illustre veuve prépara à Mausole un autre tombeau (Cic. Tuscul. quæst. l. 3, n. 75. —Val. Max. l. 4, c. 6) que celui dont j'ai parlé. Ayant recueilli ses cendres et fait broyer ses os, elle mettoit tous les jours de cette poudre dans sa boisson, jusqu'à ce qu'elle eût tout bu, voulant par là faire de son propre corps le sépulcre de son époux. Elle ne lui survécut que deux ans, et sa douleur ne finit qu'avec sa vie.

Au lieu des pleurs où la plupart des écrivains plongent Artémise durant sa viduité, il y en a qui lui font faire des conquêtes très-considérables. Il paroît, par une harangue de Démosthène (de libert. Rhod. p. 145), qu'on ne la regardoit point à Athènes comme une veuve désolée, qui négligeât les affaires de son royaume; mais nous avons sur ce point quelque chose de plus décisif. Vitruve (de architect. lib. 2, cap. 8) nous dit qu'après la morr de Mausole, les Rhodiens, indignés qu'une femme dominât dans la Carie, entreprirent de la détrôner. Ils partirent donc de Rhodes avec leur flotte, et entrèrent dans le grand port d'Halicarnasse. La reine, avertie de leur dessein, avoit ordonné aux habitans de se tenir sur les murailles, et, quand les ennemis seroient arrivés, de leur témoigner par leurs cris et leurs battemens de mains, qu'ils étoient prêts à leur livrer la ville. Les Rhodiens descendirent tous de leurs vaisseaux, se rendirent avec hâte dans la place, et laissèrent leur flotte vide.

Pendant ce temps-là Artémise fit sortir ses galères du petit port par une saignée, une ouverture qu'elle avoit fait préparer exprès, entra dans le grand port, se saisit de la flotte ennemie qui étoit sans défense, et y ayant fait monter ses soldats et sa chiourme, elle se remit en mer. Les Rhodiens, ne trouvant point d'issue pour se sauver, furent tous égorgés ; la reine cependant s'avança vers Rhodes. Quand les habitans aperçurent de loin leurs vaisseaux ornés de couronnes de laurier, ils jetèrent de grands cris, et reçurent avec des marques de joie extraordinaires la flotte victorieuse et triomphante. Elle l'étoit en effet, mais dans un autre sens qu'ils ne le pensoient. Artémise, n'ayant point trouvé de résistance, se rendit maîtresse de la ville, et fit mourir les principaux citoyens. Elle y fit dresser un trophée de sa victoire, avec deux statues de bronze, dont l'une représentoit la ville de Rhodes, et l'autre représentoit Artémise qui marquoit cette ville d'un fer chaud. Vitruve ajoute que les Rhodiens n'osèrent jamais ôter de sa place ce trophée, parce que c'étoit une chose que la religion défendoit, mais qu'ils l'entourèrent d'un édifice qui en déroboit la vue.

Tout cela, comme l'observe Bayle dans son Dictionnaire, ne sent point une veuve désolée et inconsolable, qui ne fait que gémir et soupirer ; ce qui lui fait soupçonner que tout ce qu'on dit de merveilleux de la tristesse d'Artémise pourroit bien avoir été d'abord avancé sans fondement et

hasardé par quelque écrivain, et ensuite copié par tous les autres.

J'aimerois assez, pour l'honneur d'Artémise, qu'on dit, et rien n'empêche de le croire, que, par une force et une grandeur d'ame dont son sexe fournit plusieurs exemples, elle sut joindre la douleur amère d'une veuve avec le courage agissant d'une reine, et que les affaires lui tinrent lieu de consolation. *Negotia pro solatiis accipiens.* (Tacit.)

(An. M. 3653. Av. J. C. 351). Les Rhodiens, traités par Artémise de la manière dont je l'ai dit (Démosth. de Rhod. libert.), et ne pouvant plus souffrir cette dure et honteuse servitude, eurent recours aux Athéniens, et implorèrent leur protection; ils s'en étoient rendus absolument indignes par leur révolte : cependant Démosthène ne laissa pas de parler au peuple en leur faveur. Il met d'abord leur faute dans tout son jour; il exagère leur injustice et leur perfidie; il semble entrer dans les justes sentimens de colère et d'indignation du peuple, et l'on diroit qu'il va se déclarer fortement contre les Rhodiens; mais tout cela n'étoit qu'un artifice de l'orateur, qui cherchoit à s'insinuer dans l'esprit de ses auditeurs, et à y exciter des sentimens tout contraires de bonté et de compassion pour un peuple qui reconnoissoit sa faute, qui avouoit son indignité, et qui néanmoins venoit avec confiance implorer sa protection. Il étale les grandes maximes, qui dans tous les temps ont fait la gloire d'Athènes, d'oublier les

injures, de pardonner à des rebelles, et de prendre la défense des malheureux. Aux motifs de gloire il ajoute ceux de l'intérêt, en montrant combien il leur importe de se déclarer pour une ville qui favorise la démocratie, et de ne pas abandonner aux ennemis une île aussi puissante qu'est celle de Rhodes. C'est ce qui fait le sujet du discours de Démosthène intitulé : *Pour la liberté des Rhodiens.*

La mort d'Artémise (Strab. l. 14, pag. 656), qui arriva cette année là même, rétablit apparemment les Rhodiens en liberté. Elle eut pour successeur son frère Idriée, qui épousa sa propre sœur Ada, comme Mausole avoit épousé Artémise. C'étoit la coutume dans la Carie, que les rois épousassent ainsi leurs sœurs, et que les veuves succédassent à leurs maris, préférablement aux frères, et même aux enfans du défunt.

§. IV. *Expédition heureuse d'Ochus contre la Phénicie, contre Cypre, et ensuite contre l'Egypte.*

(AN. M. 3653. AV. J. C. 351). OCHUS songeoit sérieusement à réduire au devoir l'Egypte, qui depuis long-temps prétendoit se maintenir dans l'indépendance. Lorsqu'il faisoit de grands préparatifs pour cette importante expédition, il apprend le soulèvement de la Phénicie. Les peuples (Diod. l. 16, pag. 439) opprimés par ceux que le roi de Perse envoyoit pour les gouverner,

résolurent de secouer un joug si dur, et firent une ligue avec Nectanebus, roi d'Egypte, contre lequel la Perse faisoit marcher ses armées. Comme il n'y avoit point d'autre passage pour cette invasion que la Phénicie, cette révolte vint bien à propos pour Nectanebus. aussi, pour soutenir les rebelles, il envoya Mentor, Rhodien, à leur secours, avec quatre mille hommes de troupes grecques; il vouloit par là se faire une barrière de la Phénicie, et y arrêter lès Perses. Les Phéniciens, avec ce renfort, se mirent en campagne, battirent les gouverneurs de Syrie et de Cilicie qu'on avoit envoyés contre eux, et chassèrent tout-à-fait les Perses de la Phénicie.

Les Cypriotes (Diod. l. 16, pag. 440, 441), qui n'étoient pas mieux traités qu'eux, voyant l'heureux succès qu'avoit eu cette révolte, suivirent leur exemple, et entrèrent dans leur ligue avec l'Egypte. Ochus envoya ordre à Idriée, roi de Carie, de leur faire la guerre : celui-ci équipa aussitôt une flotte, et l'envoya avec huit mille Grecs commandés par Phocion l'Athénien, et par Evagore, qu'on croit avoir été le fils de Nicoclès. Il y a de l'apparence qu'il avoit été chassé par Protagore son oncle, et qu'il avoit embrassé avec plaisir cette occasion de remonter sur le trône. La connoissance qu'il avoit du pays, et les partisans qu'il y avoit encore, l'auront fait choisir fort sagement par le roi de Perse, pour y commander dans cette expédition. On fit une descente dans l'île : leur armée s'y gros-

sit du double par les renforts qui leur vinrent de Syrie et de Cilicie. L'espérance de s'enrichir des dépouilles de cette île qui étoit fort opulente, y attira beaucoup de troupes, et on forma le siége de Salamine par mer et par terre. L'île de Cypre avoit en ce temps-là neuf villes assez considérables pour avoir chacune un petit roi; mais tous ces rois étoient pourtant sujets de la Perse. Dans cette occasion ils s'étoient tous unis pour secouer ce joug et se rendre indépendans.

Ochus ayant remarqué que les guerres d'Egypte étoient toujours malheureuses par la mauvaise conduite des généraux qu'on y envoyoit, résolut d'y aller lui-même en personne; mais auparavant il fit encore signifier aux peuples de la Grèce, de mettre fin à leurs divisions, et de cesser de se faire la guerre les uns aux autres.

On est étonné, et avec raison, de voir la cour de Perse insister si fortement, et à tant de reprises, sur l'ordre qu'elle donne aux peuples de la Grèce de vivre en repos, et de s'en tenir religieusement aux articles de la paix d'Antalcide, dont le principal but étoit d'établir entre eux une ferme union; elle avoit employé autrefois une politique toute contraire. Depuis le malheureux succès de son entreprise contre la Grèce sous Xerxès, jugeant l'or et l'argent plus propres à la dompter que le fer, elle ne l'attaqua plus à forces ouvertes, mais par la voie des intrigues sourdes et cachées; elle y faisoit couler furtivement des sommes considérables, pour gagner

ceux qui avoient le plus de crédit dans les grandes villes. Elle avoit une attention continuelle à les armer les unes contre les autres, pour leur ôter le temps et le moyen de la venir attaquer elle-même. Son grand soin surtout étoit de se déclarer tantôt pour l'une, tantôt pour l'autre, pour maintenir entre elles une sorte d'équilibre, qui mît chacune de ces républiques hors d'état de trop s'agrandir, et de se rendre par là formidable même à la Perse.

Elle garde ici une conduite toute opposée, en interdisant toute guerre aux peuples de la Grèce, et leur commandant à tous de garder la paix, sous peine, aux contrevenans, de s'attirer son indignation et ses armes. La Perse, sans doute, ne prit point une telle résolution au hasard, et elle avoit ses raisons pour en user ainsi à l'égard des Grecs.

Son dessein pouvoit être d'amollir peu à peu leurs esprits, en désarmant leurs mains; d'émousser cette pointe de courage qui les piquoit sans cesse par une noble émulation; d'éteindre en eux tout désir de gloire et de conquête; d'amortir par une longue inaction et par un loisir forcé cette activité qui leur étoit naturelle; enfin de les réduire au nombre de ces peuples qu'une vie douce et tranquille énerve, et à qui elle fait perdre cette ardeur martiale que les combats et les périls mêmes ont coutume d'allumer.

Le roi de Perse qui régnoit alors avoit un intérêt personnel, comme l'avoit eu son prédé-

cesseur, d'imposer cette loi aux peuples de la Grèce. L'Egypte depuis long-temps avoit secoué le joug, et donnoit de justes inquiétudes à l'empire. Ochus avoit résolu d'aller en personne soumettre les rebelles ; il avoit extrêmement à cœur cette expédition, et il ne négligeoit rien de ce qui la pouvoit faire réussir. La fameuse retraite des dix mille, sans parler de beaucoup d'autres actions de ce genre, avoit laissé dans la Perse une grande idée du courage des Grecs. Ce prince comptoit infiniment plus sur un petit corps de troupes grecques qu'il auroit à sa solde, que sur l'armée entière de ses Perses, quelque nombreuse qu'elle fût, et il sentoit bien que les divisions intestines de la Grèce mettroient les villes hors d'état de lui fournir le nombre de soldats dont il avoit besoin.

Enfin, en bonne politique, il ne devoit point s'engager dans l'Egypte, qu'il n'eût pacifié tout ce qu'il laissoit derrière lui, l'Ionie surtout, et les autres provinces voisines. Or, le moyen le plus sûr de les contenir dans le devoir, étoit de leur ôter toute espérance de pouvoir attendre du secours des Grecs, qui étoit leur ressource ordinaire dans les temps de révoltes (Diod. l. 16, pag. 441-443), sans quoi ils étoient peu en état de former de grandes entreprises.

Quand Ochus eut pris toutes ses mesures, et fait tous ses préparatifs, il se rendit sur les frontières de la Phénicie, où il trouva une armée de trois cent mille hommes d'infanterie,

et de trente mille de cavalerie, à la tête de laquelle il se mit. Mentor étoit à Sidon, avec les troupes grecques ; la tête lui tourna à l'approche d'une si grande armée ; il envoya traiter secrètement avec Ochus, et lui offrir, non-seulement de lui livrer Sidon, mais de le servir encore en Egypte, dont il connoissoit fort bien le pays, et où il pouvoit lui être très-utile. Ochus lui fit le parti qu'il voulut ; et là-dessus il engagea Tenne, le roi de Sidon, dans la même trahison ; et de concert ils livrèrent la place à Ochus.

Les Sidoniens avoient mis le feu à leurs vaisseaux dès qu'ils avoient vu approcher les troupes du roi, afin de mettre tout le monde dans la nécessité de se bien défendre, en leur ôtant toute autre espérance de salut. Quand ils virent qu'ils étoient trahis, que l'ennemi étoit maître de la ville, et qu'il n'y avoit plus moyen de se sauver ni par mer ni par terre ; réduits au désespoir, ils se renfermèrent dans leurs maisons, et y mirent le feu. Quarante mille hommes, sans compter les femmes et les enfans, périrent de cette manière. Le sort de Tenne, leur roi, ne fut pas meilleur ; Ochus se voyant maître de Sidon, et n'ayant plus besoin de lui, le fit mourir ; digne récompense de sa trahison, et preuve éclatante qu'Ochus ne lui cédoit point en perfidie. Il y avoit dans Sidon, quand ce malheur arriva, des richesses immenses : le feu ayant fait fondre l'or et l'argent, Ochus en vendit les cendres, dont il tira une somme fort considérable.

La terrible destruction de cette ville, jeta une si grande épouvante dans tout le reste de la Phénicie, qu'elle se soumit et obtint du roi des conditions assez raisonnables. Ochus ne se rendit pas fort difficile à leurs demandes, parce qu'il ne vouloit pas perdre là le temps dont il avoit besoin pour exécuter ses projets contre l'Egypte.

Avant que de se mettre en marche pour y entrer, il lui vint encore un corps de dix mille Grecs. Dès le commencement de cette expédition, il avoit fait demander des troupes en Grèce ; les Athéniens et les Lacédémoniens s'étoient excusés d'en fournir alors, sur l'impossibilité où ils étoient de le faire, quelque envie qu'ils eussent, disoient-ils, d'entretenir une bonne correspondance avec le roi. Les Thébains lui envoyèrent mille hommes sous le commandement de Lacharès ; ceux d'Argos trois mille, sous celui de Nicostrate : le reste venoit des villes d'Asie. Ces troupes le joignirent toutes, précisément après la prise de Sidon.

Il faut que les Juifs (Solin. c. 35. Euseb. in chron. etc.) ayent eu part à cette guerre des Phéniciens contre la Perse, car Sidon ne fut pas plutôt prise, qu'Ochus entra en Judée, et y assiégea et emporta la ville de Jéricho. Outre cela, il paroît qu'il emmena quantité de Juifs captifs en Egypte, et qu'il en envoya beaucoup d'autres en Hyrcanie, où il les établit le long de la mer Caspienne.

Ochus (Diod. l. 16 pag. 443, 444) termina aussi alors la guerre de Cypre : celle d'Egypte

étoit si bien devenue son seul objet, qu'afin que rien ne l'en détournât, il voulut bien s'accorder avec les neuf rois de Cypre, qui se soumirent à lui sous de certaines conditions, et furent tous conservés dans leurs petits états. Evagore demandoit d'être rétabli dans le royaume de Salamine ; on le convainquit d'y avoir commis des injustices criantes, et l'on fit voir qu'on ne l'avoit pas détrôné injustement. Ainsi l'on confirma à Protagore la royauté de Salamine, et le roi donna à Evagore un gouvernement d'un autre côté. Il ne s'y conduisit pas mieux, et s'en fit encore chasser. Il retourna à Salamine, on l'y arrêta, et on l'y fit mourir. Quelle différence entre Nicoclès et son fils Evagore !

Après la réduction de l'île de Cypre (Diod. pag 441-450), et celle de Phénicie, Ochus s'avança enfin du côté de l'Egypte.

Quand il fut arrivé, il alla camper devant Péluse. De ce camp, il fit trois détachemens ; il donna à chacun un Grec et un Persan d'égale autorité pour le commander. Le premier eut Lacharès, Thébain, et Rosace, gouverneur de Lydie et d'Ionie. Le second fut donné à Nicostrate, d'Argos, et à Aristazane, l'un des premiers officiers de la couronne. Le troisième eut pour commandans Mentor le Rhodien, et Bagoas, un des eunuques d'Ochus ; chaque détachement eut ses ordres particuliers. Le roi demeura avec le gros de l'armée dans le camp qu'il avoit choisi d'abord, pour attendre les événemens, et être

à portée de secourir les autres corps de troupes en cas de malheur, ou de profiter des avantages qu'ils pourroient avoir.

Nectanebus s'attendoit depuis long-temps à cette invasion, dont les préparatifs avoient fait assez de bruit; il avoit cent mille hommes sur pied, dont vingt mille étoient Grecs, vingt mille autres Lybiens, et le reste étoit des troupes égyptiennes. Il en mit une partie dans les places frontières, et avec le reste il se posta dans les passages pour disputer à l'ennemi l'entrée de l'Egypte.

Le premier détachement d'Ochus s'alla poster devant Péluse, où il y avoit cinq mille Grecs en garnison : Lacharès en forma le siege. Celui de Nicostrate s'étant mis sur une escadre de quatre-vingt vaisseaux de la flotte de Perse, entra cependant dans une des bouches du Nil, et alla jusque dans le cœur de l'Egypte, où il débarqua et se fortifia bien dans un camp, dont la situation étoit fort avantageuse. Toutes les troupes d'Egypte qui se trouvèrent dans ces quartier-là s'assemblèrent aussitôt sous Clinius, Grec de l'île de Cos, et se mirent en devoir de chasser l'ennemi. Il y eut une action des plus chaudes où Clinius fut tué avec cinq mille de ses gens, et le reste fut entièrement rompu et dissipé.

Cette action fut décisive pour le succès de cette guerre. Nectanebus, craignant qu'après cette victoire Nicostrate ne remontât le Nil, et ne prît Memphis, la capitale du royaume, ac-

courut en diligence pour la défendre, et abandonna les passages, qu'il étoit de la dernière importance de bien garder pour fermer l'entrée à l'ennemi. Quand lss Grecs, qui défendoient Péluse apprirent cette retraite précipitée, ils crurent tout perdu, et traitèrent avec Lacharès, à condition qu'on les renverroit en Grèce avec tout ce qui leur appartenoit, sans leur faire souffrir aucun mauvais traitement.

Mentor, qui commandoit le troisième détachement, trouvant les passages débouchés et sans gardes, entra dans le pays et s'en rendit le maître sans aucune opposition; car, après avoir fait courir le bruit dans tout son camp, qu'Ochus ordonnoit de bien traiter tous ceux qui se soumettroient, et d'exterminer ceux qui feroient de la résistance, comme on avoit détruit les Sidoniens, il laissa échapper tous ses prisonniers, afin qu'ils en portassent la nouvelle dans tout le pays d'alentour. Ces pauvres gens répandirent dans leurs villes et dans leurs villages ce qu'ils avoient ouï dire dans le camp ennemi. La brutalité d'Ochus le fit croire, et la terreur fut si grande, que dans les garnisons de toutes les villes c'étoit à qui viendroit le plutôt se soumettre, les Grecs aussi-bien que les Egyptiens.

(An. M. 3654. Av. J. C. 350). Nectanebus, désespérant de se pouvoir défendre, ramassa ses meilleurs effets, et se sauva avec ses trésors en Ethiopie, d'où il ne revint jamais. C'est le dernier roi de race égyptienne qu'ait eu l'Egypte; elle a toujours été depuis sous une domina-

tion étrangère, selon qu'Ezéchiel (29-14 et 15) l'avoit prédit.

Ochus ayant ainsi conquis entièrement l'Egypte, fit démanteler les villes, pilla les temples, et retourna en triomphe à Babylone, chargé des dépouilles de l'Egypte, et surtout de l'or et de l'argent dont il emportoit des sommes immenses. Il en laissa le gouvernement à Pherendate, Persan de la première qualité.

C'est ici que Manethon (Syncel. pag. 256. — Vosc. de hist. græc. lib. 1, cap. 14) finit ses commentaires, ou son histoire d'Égypte. Il étoit prêtre d'Héliopolis en Egypte, et avoit écrit en grec l'histoire des différentes dynasties, depuis le commencement de cet état jusqu'au temps où nous sommes. Son histoire est souvent citée par Josephe, Eusèbe, Plutarque, Porphyre, et par d'autres encore. Cet historien vivoit sous Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte; car c'est à lui qu'étoit dédié son ouvrage. Syncellus * nous en a conservé l'abrégé.

Ce qui fit perdre la couronne à Nectanebus, fut la trop bonne opinion qu'il avoit de lui-même. Il avoit été porté sur le trône par Agésilas; il y avoit été soutenu ensuite par la valeur et la prudence de Diophante, Athénien, et de Lamius, Lacédémonien, qui, tandis qu'ils avoient eu le commandement de ses armées et la direction de la

* On appelle ainsi George, moine de Constantinople, qui fut Syncelle ou vicaire du patriarche Tarase, vers la fin du neuvième siècle.

guerre, avoient rendu ses armes victorieuses contre les Perses dans toutes les entreprises qui s'étoient formées contre lui. Il est fâcheux qu'on en ignore le détail, et que Diodore ne nous en apprenne rien. Ce prince, enflé de tant de succès, s'étoit imaginé dans la suite qu'il étoit devenu capable de conduire seul ses propres affaires, et avoit renvoyé ceux à qui tous ces succès étoient dus. Il eut tout le temps de s'en repentir, et de reconnoître que la qualité de roi n'en donne pas le mérite.

(An. M. 3655. Av. J. C. 349). Ochus récompensa fort généreusement les services que lui avoit rendus Mentor le Rhodien dans la réduction de la Phénicie, et la conquête de l'Egypte; il avoit déjà renvoyé les autres Grecs comblés de présens, avant que de partir de l'Egypte. Pour Mentor, comme c'étoit à lui principalement qu'étoit dû le succès de toute l'expédition, non-seulement il lui fit présent de cent talens en argent (100,000 écus), outre plusieurs bijoux de grand prix: il le fit encore gouverneur de toute la côte d'Asie, le chargea de la guerre contre quelques provinces qui s'étoient révoltées au commencement de son règne, et le déclara généralissime de toutes les troupes de ce côté-là.

Mentor se servit de sa faveur pour remettre bien dans l'esprit du roi son frère Memnon, et Artabaze, qui avoit épousé leur sœur. L'un et l'autre avoient porté les armes contre Ochus. On a déjà vu la révolte d'Artabaze, et les vic-

toires qu'il avoit remportées sur les troupes du roi. A la fin pourtant il avoit été accablé, et obligé de se réfugier auprès de Philippe, roi de Macédoine; et Memnon, qui avoit eu part à ses guerres, avoit aussi part à son exil. Depuis cette réconciliation ils rendirent à Ochus et à ses successeurs des services signalés, surtout Memnon, qui étoit un des hommes de ce temps-là qui avoit le plus de valeur, et qui entendoit le mieux l'art de la guerre. Mentor ne se démentit pas non plus, et répondit parfaitement à la confiance que le roi avoit en lui; car à peine fut-il fixé dans son gouvernement, qu'il rétablit partout l'autorité du roi, et ramena à la soumission tout ce qui s'étoit révolté dans son voisinage. Il réduisit les uns par son habileté et par ses stratagèmes, et les autres par la force. En un mot, il sut si bien se servir de tous ses avantages, qu'enfin il les remit tous sous le joug, et rétablit les affaires du roi dans toutes ces provinces.

La première année de la 108e olympiade (an m. 3656. av. J. C. 348), mourut Platon, le fameux philosophe d'Athènes. Je diffère à en parler ailleurs, pour ne point trop interrompre le fil de l'histoire.

§ V. *Mort d'Ochus. Arsès lui succède, et à celui-ci Darius Codoman.*

Ochus (Diod. lib. 15, pag. 490), après la conquête de l'Egypte, et la réduction des pro-

vinces révoltées de son empire, s'abandonna aux plaisirs et à la mollesse, et il y passa le reste de sa vie, laissant entièrement le soin des affaires à ses ministres. Les deux principaux étoient, l'eunuque Bagoas, favori du prince, et Mentor le Rhodien, qui partagèrent le pouvoir entre eux; de manière que le premier eut toutes les provinces de la haute Asie, et le dernier toutes celles de la basse.

Après un règne de vingt-trois ans (an. m. 3666, av. J. C. 348), Ochus mourut du poison que lui donna Bagoas son favori: cet eunuque étant né en Egypte, avoit toujours conservé de l'amour pour sa patrie et du zèle pour sa religion. Quand son maître en fit la conquête, il s'étoit flatté de pouvoir adoucir le sort de l'une, et de garantir l'autre d'insulte; mais il ne put retenir la brutalité de ce prince; et il se fit à l'égard de l'une et de l'autre mille choses que cet eunuque vit avec une extrême douleur, et dont le ressentiment lui resta toujours dans le cœur.

Ochus, non content d'avoir démantelé les villes, pillé les maisons et les temples, comme on l'a déjà vu, avoit encore emporté toutes les archives qui étoient déposées et gardées religieusement dans les temples des Egyptiens (Ælian. lib. 4, cap. 8); et pour se moquer de leur religion, il avoit fait tuer le dieu Apis, c'est-à-dire, le taureau sacré qu'ils adoroient sous ce nom. Ce qui donna lieu à cette dernière action (Plut. de Isid. et Osir. pag. 363), c'est

qu'Ochus étant aussi paresseux et pesant qu'il étoit cruel, les Egyptiens, à cause de cette première qualité, lui avoient donné le surnom choquant de l'animal stupide auquel ils trouvoient qu'il ressembloit. Outré d'un tel affront, il dit qu'il leur feroit bien sentir qu'il n'étoit point un âne, mais un lion; et que cet âne qu'ils méprisoient tant mangeroit leur bœuf. Il fit donc tirer leur dieu Apis de son temple, le fit sacrifier à un âne, et le fit apprêter ensuite par son cuisinier, et servir aux officiers de sa maison. Ce trait outra Bagoas: pour les archives, il les racheta dans la suite, et les renvoya dans les endroits où elles avoient coutume d'etre gardées; mais l'affront que l'on avoit fait à sa religion ne se pouvoit réparer; et l'on croit que ce fut proprement ce qui coûta la vie à son maître.

Sa vengeance ne s'en tint pas là (Ælian. l. 6, cap. 8). Il fit enterrer un autre corps au lieu de celui du roi; et pour se venger de ce qu'il avoit fait manger Apis par ses gens, il fit manger son corps mort par des chats, à qui il le donnoit haché en petits morceaux; et pour ses os, il en fit faire des manches de couteaux ou d'épées, symboles naturels de sa cruauté. Apparemment que quelque nouveau sujet avoit réveillé dans le cœur de ce monstre son ancien ressentiment; sans quoi il est inconcevable qu'il eût porté si loin la barbarie à l'égard de son maître et de son bienfaiteur.

Après la mort d'Ochus, Bagoas, entre les mains de qui alors étoit tout le pouvoir, mit sur le trône Arsès, le plus jeune de tous les fils du feu

roi, et fit mourir tout le reste, afin de jouir plus sûrement et sans rival de l'autorité qu'il avoit usurpée. Il ne donnoit à Arsès que le nom de roi, et se réservoit tout le pouvoir du gouvernement; mais s'apercevant que ce jeune prince commençoit à démêler sa scélératesse, et qu'il prenoit des mesures pour le punir, il le prévint, le fit assassiner, et détruisit toute sa famille avec lui.

Bagoas, après avoir rendu le trône vacant par le meurtre d'Arsès, le remplit en y mettant Darius, le troisième du nom qui ait régné en Perse. Son véritable nom étoit Codoman; il sera beaucoup parlé de lui dans la suite. Darius commença à régner la même année qu'Alexandre-le-Grand.

On voit ici clairement le funeste effet de la mauvaise politique des rois de Perse, qui, pour se décharger du poids des affaires, abandonnoient toute leur autorité à un eunuque. Bagoas pouvoit avoir plus d'habileté et d'intelligence que les autres, et par là mériter quelque distinction. Il est du devoir d'un prince éclairé de distinguer le mérite; mais un prince éclairé doit toujours demeurer pleinement le maître, le juge, et l'arbitre de tout. Un prince comme Ochus, à qui les plus grands crimes avoient servi de degrés pour monter sur le trône, et qui s'y étoit maintenu par de pareilles voies, méritoit d'avoir un ministre tel que Bagoas, qui le disputoit à son maître en perfidie et en cruauté. Ochus en ressentit les premiers effets; s'il eût voulu ne le pas craindre, il ne falloit pas avoir l'imprudence de le rendre formidable en le rendant tout puissant.

§ VI. *Abrégé de la vie de Démosthène, jusqu'au temps où il commence à paroître avec éclat dans la tribune aux harangues, contre Philippe, roi de Macédoine.*

Comme Démosthène jouera un grand rôle dans l'histoire de Philippe et d'Alexandre, qui fera la matière des deux livres suivans, il est nécessaire d'en donner par avance quelque idée aux lecteurs, et de leur faire connoître par quels moyens il cultiva et jusqu'à quel dégré de perfection il porta le talent de la parole, qui le fit plus craindre de Philippe et d'Alexandre, et le mit en état de rendre de plus grands services à sa patrie, que n'auroit pu faire toute la bravoure militaire.

Cet orateur, né la quatrième année de la 99e olympiade, deux ans après Philippe (an. m. 3623. av. J. C. 381), et deux cent quatre vingts avant Cicéron, eut pour père, non un forgeron crasseux et enfumé, comme il semble que (1) Juvénal le veut faire entendre, mais un homme assez riche et qui faisoit valoir des forges: ce n'est pas que la naissance la plus basse pût faire tort à la réputation de Démosthène (Plut in Demosth. pag. 847-849); ses ouvrages sont un titre de noblesse supérieur à tout ce que le monde a de plus brillant. Démosthène (in orat. 1. contr.

(1) Quem pater ardentis massæ fuligine lippus,
A carbone, et forcipibus, gladiosque parante
Incude, et luteo Vulcano ad Rhetora misit.
(Juven. lib. 4, satir. 10)

Aphob. pag. 896) nous apprend lui-même que son père employoit à ses forges trente esclaves, qui valoient chacun trois mines, c'est-à-dire cinquante écus; excepté deux, qui étoient sans doute les plus habiles, et conduisoient tout l'ouvrage : ils étoient estimés chacun cent écus. On sait que les esclaves faisoient partie du bien des anciens. Ces forges, tous frais rabattus, rapportoient chaque année trente mines, c'est-à-dire quinze cents livres. A cette première manufacture, destinée à fabriquer des épées et d'autres armes pareilles, il en joignoit une autre, où l'on travailloit à faire des lits et des tables de bois rare ou d'ivoire, qui lui rapportoit par an douze mines (600 livres). Celle-ci n'occupoit que vingt esclaves, et leur prix n'étoit pour chacun que deux mines, ou cent livres.

Le père de Démosthène laissa de bien en mourant quatorze talens (14,000 écus). Son fils n'avoit alors que sept ans; il eut le malheur de tomber entre les mains de tuteurs intéressés et avares, qui ne songeoient qu'à profiter de son bien. Ils poussèrent leur sordide avarice jusqu'à refuser aux maîtres de leur pupille le juste honoraire qui leur étoit dû. Il ne fut donc pas élevé avec autant de soin que le demandoit un naturel aussi excellent que le sien : outre que la foiblesse de sa complexion et la délicatesse de sa santé, jointes à l'excessive tendresse d'une mère qui l'aimoit uniquement, ne permettoient pas à ses maîtres de le presser beaucoup pour l'étude.

L'école d'Isocrate, d'où (1) sortirent tant de grands hommes, étoit pour lors à Athènes la plus renommée; mais, soit que l'avarice des tuteurs de Démosthène ne lui permît pas de profiter des leçons d'un maître qui les faisoit payer fort cher, dix mines (500 livres), soit que l'éloquence douce et paisible d'Isocrate ne fût point dès lors de son goût; il étudia sous Isée, dont le caractère étoit la force et la vehémence. Il trouva pourtant le moyen d'avoir les préceptes de la rhéthorique que le premier enseignoit. Platon fut, à proprement parler, celui qui contribua le plus à former Démosthène : il lut avec grand soin ses ouvrages. et reçut même de ses leçons; et (2) il est aisé de reconnoître dans les écrits du disciple le style noble et sublime du maître.

Mais il quitta bientôt l'école d'Isée et celle de Platon (Aul. Gell. lib. 3, cap. 13), pour passer à une autre, où les premières le conduisoient, je veux dire pour fréquenter le barreau, et voici ce qui y donna lieu. L'orateur Callistrate devoit plaider en pleine audience la cause de la ville d'Orope, située entre la Béotie et

(1) Isocrates . . . cujus è ludo, tanquam ex equo Trojano, innumeri principes exierunt. (De orat. n. 94.)

(2) Lectitavisse Platonem studiosè, audivisse etiam Demosthenes dicitur : idque apparet ex genere et granditate sermonis. (Cic. in Brut. n. 121.)

Illud jusjurandum per cæsos in Marathone ac Salamine propugnatores reip. satis manifestò docet præceptorem ejus Platonem fuisse. (Quintil. l. 12, cap. 10.)

l'Attique. Chabrias ayant porté les Athéniens à marcher au secours des Thébains qui étoient fort pressés, ils y coururent, et les délivrèrent. Les Thébains, oubliant ce grand service, enlevèrent aux Athéniens la ville d'Orope qui étoit sur leurs frontières. Il tomba même quelque soupçon sur Chabrias (Demosth. in Midi. p. 613), et ce général fut accusé de trahison. Callistrate fut choisi pour plaider contre lui. La réputation de l'orateur, et l'importance de la cause excitèrent la curiosité, et firent grand bruit dans la ville. Démosthène, âgé pour lors de seize ans (an. m. 3639. av. J. C. 365), pressa vivement ses maîtres de vouloir le mener avec eux au barreau, afin qu'il pût assister à cette fameuse plaidoirie. L'orateur fut écouté avec une grande attention; et ayant eu un succès extraordinaire, il fut reconduit chez lui en cérémonie au milieu d'une foule de citoyens illustres, qui s'empressoient à l'envi de lui prodiguer les louanges et les applaudissemens. Le jeune homme fut extraordinairement touché des honneurs qu'il vit rendre à l'orateur, et encore plus du souverain pouvoir qu'a l'éloquence sur les esprits, dont elle dispose en maîtresse absolue. Il en sentit lui-même l'effet, et ne pouvant résister à ses charmes, il s'y livra entièrement dès ce jour, renonça à toute autre étude et à tout autre plaisir, et tant que Callistrate demeura à Athènes, il s'attacha à lui, et profita de ses conseils.

Le premier essai qu'il fit de son éloquence fut contre ses tuteurs, qu'il obligea de lui resti-

tuer une partie de son bien. Animé par cet heureux succès, il se hasarda de parler devant le peuple; il y réussit tout-à-fait mal. Il avoit une voix foible, la langue embarrassée, et la respiration fort courte; et cependant ses périodes étoient si longues, qu'il étoit souvent obligé de les interrompre pour respirer. Il fut donc sifflé de tout l'auditoire, et s'en retourna entièrement découragé, et résolu de renoncer pour toujours à une fonction dont il se croyoit incapable Un de ses auditeurs, qui au travers de ces défauts, avoit aperçu en lui un excellent fonds de génie et une éloquence assez approchante de celle de Périclès, lui fit reprendre courage par l'idée flatteuse d'un si glorieuse ressemblance, et par les salutaires avis qu'il lui donna.

Il parut donc une seconde fois devant le peuple, et n'en fut pas mieux reçu. Comme il s'en retournoit, la tête baissée et plein de confusion, un des plus excellens acteurs de ce temps, qui étoit son ami, nommé Satyrus, le rencontra; et ayant appris de lui-même la cause de son chagrin, il lui fit entendre que le mal n'étoit point sans remède, et que tout n'étoit pas si désespéré qu'il le croyoit. Il lui demanda seulement de réciter devant lui quelques vers d'Euripide ou de Sophocle, ce qu'il fit sur-le.champ. Satyrus les ayant répétés après lui, leur donna toute une autre grace, par le ton, le geste et la vivacité avec lesquels il les prononca, en sorte que Démosthène lui-même les trouva tout différens. Il sentit bien ce qui lui manquoit, et il s'appliqua à l'acquérir.

Les efforts qu'il fit pour corriger le défaut naturel qu'il avoit dans la langue, et pour se perfectionner dans la prononciation, dont son ami lui avait fait connoître le prix, paroissent presque incroyables, et font bien voir qu'un travail opiniâtre surmonte tout. Il bégayoit à un point (Cic. l. 1, de orat. n. 260. 261) qu'il ne pouvoit exprimer certaines lettres, entre autres celle qui commence le nom de l'art qu'il étudioit (la rhétorique); et il avoit l'haleine si courte, qu'il ne pouvoit suffire à prononcer une période entière sans s'arrêter. Il vint à bout de vaincre tous ces obstacles, en mettant dans sa bouche de petits cailloux, et prononçant ainsi plusieurs vers de suite à haute voix, sans s'interterrompre, et cela même en marchant, et en montant par des endroits fort roides et fort escarpés; en sorte que dans la suite nulle lettre ne l'arrêta, et que les plus longues périodes n'épuisoient point son haleine. Il fit plus; il alloit sur le bord de la mer (Quintil. l. 10, c. 3), et dans le temps que les flots étoient le plus violemment agités, il y prononçoit des harangues, pour s'apprivoiser, par le bruit confus des flots, aux émeutes du peuple et aux cris tumultueux des assemblées.

Démosthène (ibid. lib. 11, cap. 3) ne prit pas moins de soin du geste que de la voix; il avoit chez lui un grand miroir, qui étoit son maitre pour l'action, et devant lequel il déclamoit avant que de parler en public. Pour se corriger d'un défaut qu'il avoit contracté par une mauvaise

habitude, qui étoit de hausser continuellement les épaules, il s'exerçoit debout, dans une espèce de tribune fort étroite, où pendoit une hallebarde, afin que, si dans la chaleur de l'action ce mouvement venoit à lui échapper, la pointe de cette hallebarde lui servît d'avertissement et de punition tout ensemble.

Il fut bien payé de toutes ses peines, puisque ce fut par ce moyen qu'il porta l'art de déclamer au plus haut degré de perfection où il puisse aller: c'est qu'il en connoissoit bien le prix et l'importance. Aussi (1), quand on l'interrogea à trois différentes reprises sur la qualité qu'il jugeoit la plus nécessaire à l'orateur, il ne dit autre chose, sinon que c'étoit la prononciation, voulant insinuer par cette réponse, répétée jusqu'à trois fois, que cette qualité étoit celle dont le défaut pouvoit le moins se couvrir, et qui étoit la plus capable de couvrir les autres; et que la prononciation seule pouvoit faire valoir extrêmement un orateur, même médiocre; au lieu que sans elle le plus habile ne pouvoit point espérer d'avoir jamais aucun succès. Il falloit qu'il en fît grand cas, puisque, pour s'y perfectionner et pour recevoir les leçons de Néoptolème, le plus habile comédien qui fût alors, il consacra jus-

(1) Actio in dicendo una dominatur. Sine hac summus orator esse in numero nullo potest : mediocris, hac instructus, summos sæpe superare. Huic primas dedisse Demosthenes dicitur, cùm rogaretur quid in dicendo esset primum; huic secundas, huic tertias. (Cic. de orat. lib. 3, n. 213.)

qu'à dix mille dragmes (5000 liv.), quoiqu'il ne fût pas fort riche.

Son application à l'étude n'étoit pas moins étonnante. Pour être plus éloigné du bruit et moins sujet aux distractions, il se fit faire un cabinet souterrain, qui subsistoit encore du temps de Plutarque, où il s'enfermoit quelquefois des mois entiers, se faisant raser exprès la moitié de la tête pour se mettre hors d'état de sortir. C'est là qu'à la lueur d'une petite lampe il composa ces harangues admirables dont ses envieux disoient qu'elles sentoient l'huile, pour marquer qu'elles étoient travaillées avec trop de soin. « On voit bien, répliquoit-il, que les vôtres ne « vous ont pas coûté tant de peines ». Il se levoit extrêmement matin (1), et il avoit coutume de dire qu'il étoit bien fâché quand un ouvrier l'avoit devancé dans le travail. On peut juger des efforts qu'il fit pour se perfectionner en tout genre, par la peine qu'il prit de copier de sa propre main, jusqu'à huit fois, l'histoire de Thucydide (Lucian. advers. indoct. p. 639), pour se rendre plus familier le style de ce grand homme.

Démosthène, après avoir exercé son talent pour la parole dans quelques causes particulières, se produisit au grand jour, et parut sur la tribune aux harangues pour y traiter des affaires

(1) Cui non sunt auditæ Demosthenis vigiliæ? qui dolere se aiebat, si quando opificum antelucana victus esset industria. (Tusc. quæst. lib. 4, n. 44.)

publiques. La suite nous montrera avec quel succès il le fit. Au jugement de Cicéron, ce succès alla si loin (1), qu'il se faisoit un concours de toute la Grèce à Athènes, pour entendre parler Démosthène ; et il ajoute qu'avec un mérite comme le sien, la chose ne pouvoit pas tourner autrement. Je n'examine point ici le caractère de son éloquence, je l'ai fait ailleurs (manière d'enseigner) avec assez d'étendue : je n'en considère que les effets merveilleux.

Si l'on en croit Philippe (Lucian. in encom. Démosth. pag. 940, 941), et sur cette matière c'est un témoin certainement digne de foi et non récusable, l'éloquence de Démosthène lui faisoit plus de tort elle seule, que toutes les troupes et toutes les flottes des Athéniens. Ses harangues, disoit-il, étoient comme des machines de guerre et des batteries dressées de loin contre lui, par lesquelles il renversoit tous ses projets, et ruinoit toutes ses entreprises, sans qu'il fût possible d'en arrêter l'effet ; car moi-même (c'est Philippe qui parloit ainsi), si j'avois assisté à l'assemblée, et que j'eusse entendu haranguer ce vehément orateur, j'aurois conclu tout le premier qu'il falloit me déclarer la guerre. Nulle ville ne paroissoit im-

(1) Ne illud quidem intelligunt, non modò ita memoriæ proditum esse, sed ita necesse fuisse, cùm Demosthenes dicturus esset, ut concursus, audiendi causa, ex tota Græcia fierent. (In Brut. n. 289.)

prenable à ce prince, pourvu qu'il y pût faire monter un mulet chargé d'or ; mais il avouoit avec douleur qu'à cet égard Démosthène étoit invincible, et qu'il l'avoit toujours trouvé inaccessible à ses présens. Après la bataille de Chéronée, Philippe, quoique vainqueur, frissonnoit encore de crainte à la vue du danger extrême où cet orateur, par la puissante ligue dont il avoit été l'ame et le mobile, l'avoit exposé lui et son royaume.

Antipater en parloit de même. Je ne compte pour rien, disoit-il (ibid. pag. 934-936), ni le Pirée, ni les galères, ni les armées des Athéniens. Eh qu'aurions-nous à craindre d'un peuple continuellement occupé de jeux, de festins, de bacchanales ? Démosthène seul nous alarme. Sans lui les Athéniens ne différeroient en rien des peuples de la Grèce les moins estimables. Lui seul les excite, les anime, les tire de leur sommeil et de leur léthargie, leur met les armes et les rames à la main presque malgré eux ; et ne cessant de leur représenter les célèbres journées de Marathon et de Salamine, il les transforme en d'autres hommes par ses discours enflammés, et leur inspire un courage et une audace incroyables. Rien n'échappe à ses yeux clairvoyans, ni à sa prudence ; il prévoit tous nos desseins, il évente toutes nos mines, il déconcerte tous nos projets ; et si Athènes le croyoit en tout, et suivoit ses conseils, nous serions perdus sans ressource. Rien ne peut tenter ni affoiblir son amour pour la patrie : tout l'or de

Philippe ne trouve non plus d'accès auprès de lui, que celui de Perse n'en trouvoit autrefois auprès d'Aristide.

C'est le glorieux témoignage que la nécessité d'une juste défense l'oblige de se rendre à lui-même dans le beau discours contre Eschine son accusateur et son ennemi déclaré. « Pen-
« dant que tous les orateurs s'étoient laissé cor-
« rompre aux présens de Philippe et d'Alexan-
« dre, on sait, dit-il, que ni conjonctures dé-
« licates, ni paroles engageantes, ni promes-
« ses magnifiques, ni espérance, ni crainte,
« ni faveur, ni rien au monde, n'a jamais
« pu m'induire à rien relâcher de ce que j'esti-
« mois favorable soit aux droits soit aux avan-
« tages de la patrie. » Il ajoute qu'au lieu que les mercenaires, en proposant leurs avis, se déclaroient toujours pour celui qui les payoit le mieux, semblables en cela à la balance, qui panche toujours du côté qu'elle reçoit le plus, lui, dans tous les conseils qu'il a donnés, il n'a jamais eu en vue que l'intérêt et la gloire de la patrie, et qu'il s'est toujours conservé invincible et incorruptible à l'or de Macédoine. La suite fera voir s'il se soutint jusqu'au bout dans cette incorruptibilité.

Voilà quel étoit l'orateur qui va désormais monter sur la tribune aux harangues, ou plutôt l'homme d'état qui va entrer dans le maniement des affaires publiques, et qui sera l'ame et le mobile de toutes les grandes entreprises qu'Athènes formera contre Philippe.

LIVRE QUATORZIÈME.

HISTOIRE DE PHILIPPE.

AVANT-PROPOS.

Les règnes de Philippe, roi de Macédoine, et d'Alexandre son fils, traités dans ce volume et le suivant, contiennent l'espace de trente-six ans, le premier vingt-quatre, l'autre douze; et s'étendent depuis la première année de la 105e olympiade, ou l'an du monde 3644, jusqu'à la première année de la 114e olympiade, ou l'an du monde 3680.

Les rois qui régnoient alors en Perse, sont Artaxerxe, Ochus, Arsès, et Darius Codoman. L'empire des Perses périt avec ce dernier.

Nous ne savons de tout ce qui s'est passé pendant ces trente-six ans chez les Juifs, que ce qu'on en lit dans l'historien Josephe, livre 11, chap. 7 et 8 des *Antiquités judaïques*, sous les grands-prêtres Jean ou Johanan, et Jaddus. Il en sera parlé dans le cours de cette histoire, avec laquelle celle des Juifs se trouve liée.

Ce même espace de trente-six ans, par rapport à l'histoire romaine, s'étend depuis la 393e

année de la fondation de Rome jusqu'à la 429e année. Les grands hommes qui ont paru le plus à Rome pendant cet espace de temps, sont Appius Claudius, dictateur, T. Quinctius Capitolinus, Tit. Manlius Torquatus, L. Papirius Cursor, M. Valerius Corvinus, Q. Fabius Maximus, le premier Décius qui se dévoua pour sa patrie.

Les noms de Philippe et d'Alexandre, dont nous avons à parler, sont trop connus, pour qu'il soit besoin d'avertir combien leur histoire doit être intéressante.

Il seroit à souhaiter que nous eussions la vie de Philippe, écrite entière et de suite, par quelque auteur ancien; ou que du moins quelque moderne en eût ramassé avec soin toutes les circonstances répandues de côté et d'autre. Au défaut de ce secours, je me suis aidé principalement de Démosthène, et des interprètes qui ont travaillé sur cet orateur; et en particulier des notes de M. de Tourreil, et de celles de Lucchesini, noble patricien de Lucques, qui sont fort savantes.

Pour ce qui regarde Alexandre, sans parler de Diodore de Sicile et de Justin, Quinte-Curce, Plutarque et Arrien le font suffisamment connoître. Ce dernier, disciple d'Epictète, étoit de Nicomédie en Bithynie; il vivoit sous l'empereur Adrien, et sous les deux Antonins; il étoit homme de guerre, aussi-bien que philosophe et historien; et l'on s'en apeiçoit bien dans les descriptions de combats, qui sont beaucoup

plus exactes que celles de Quinte-Curce. Son style est simple, sans ornemens, et presque sans réflexions : mais cette simplicité l'emporte infiniment sur la parure de l'historien latin. Il a écrit les campagnes d'Alexandre en sept livres, à l'imitation de Xénophon, qui a écrit celles du jeune Cyrus en autant de livres : ce qui, joint à quelque ressemblance de style, lui a fait quelquefois donner le nom de nouveau Xénophon. Son histoire des Indes, renfermée en un seul livre, paroît être en quelque sorte la suite et la fin de celle d'Alexandre.

Quinte-Curce a écrit la même histoire en dix livres, dont les deux premiers ne sont pas venus jusqu'à nous, mais ont été suppléés par Freinshémius. On ne sait point précisément dans quel temps cet historien a vécu ; et c'est le sujet d'une grande dispute parmi les savans, les uns le plaçant sous Auguste ou Tibère, d'autres sous Vespasien, quelques-uns sous Trajan. Son style est fleuri, agréable, rempli de réflexions sensées, et de harangues fort belles, mais, pour l'ordinaire, trop longues, et qui sentent le déclamateur. Ses pensées ingénieuses, et souvent très solides, ont néanmoins un éclat et un brillant affecté, qui ne paroît pas marqué au coin du siècle d'Auguste. Il seroit assez étonnant que Quintilien, dans le dénombrement qu'il fait des auteurs latins, n'eût fait aucune mention d'un historien aussi recommandable que Quinte-Curce, s'il avoit vécu avant lui. Quoi qu'il en soit, car je laisse aux savans à déci-

der cette question, j'ai fait grand usage de cet auteur, et de l'excellente version que nous en a donnée M. de Vaugelas.

§. I. *Naissance et enfance de Philippe. Commencement de son règne. Ses premières conquêtes. Naissance d'Alexandre.*

La Macédoine étoit un royaume héréditaire, situé dans l'ancienne Thrace, et borné au midi par les montagnes de la Thessalie ; à l'orient par la Béotie et la Pierie ; au couchant par les Lyncestes ; au septentrion par la Migdonie et par la Pélagonie. Mais quand Philippe eut conquis une partie de la Thrace et de l'Illyrie, ce royaume s'étendit depuis la mer Adriatique jusqu'au fleuve Strymon. Edesse d'abord en fut la capitale : puis elle céda cet honneur à Pella, célèbre par la naissance de Philippe et d'Alexandre.

Philippe, dont l'histoire va nous occuper, étoit fils d'Amyntas II, que l'on comptoit pour le seizième roi de Macédoine depuis Caranus, qui avoit fondé ce royaume il y avoit quatre cent trente ans, c'est-à-dire, l'an du monde 3210, et avant Jésus-Christ 794. L'histoire de tous ces rois est assez obscure, et ne renferme presque que quelques guerres particulières avec les Illyriens, les Thraces, et d'autres peuples voisins.

Les rois de Macédoine prétendoient descendre d'Hercule par Caranus, et par conséquent être Grecs d'origine. Démosthène néanmoins les

traite souvent de barbares, surtout en parlant de Philippe. Il est vrai que les Grecs donnoient ce nom à toutes les autres nations, sans en excepter les Macédoniens. Alexandre (Herod. lib. 5, cap. 22), roi de Macédoine du temps de Xerxès, se vit exclus, comme barbare, des jeux olympiques, et ne parvint enfin à y entrer, qu'après avoir fait ses preuves qu'il étoit originaire d'Argos. Le même Alexandre (idem, lib. 9, cap. 44), lorsqu'il passa du camp des Perses à celui des Grecs pour avertir ces derniers que Mardonius avoit résolu de les surprendre à la pointe du jour, justifia sa perfidie par son ancienne origine, qu'il rapportoit aux Grecs.

Les anciens rois de Macédoine ne dédaignoient pas de vivre sous la protection, tantôt d'Athènes, tantôt de Thèbes, tantôt de Sparte, changeant facilement d'alliés selon que leur intérêt le demandoit. Thucydide en fournit plusieurs exemples. Un d'eux, nommé Perdiccas, dont les Athéniens avoient été mécontens, devint leur tributaire; ce qui dura depuis qu'ils eurent établi une colonie dans Amphipolis, sous la conduite d'Agnon, fils de Nicias, environ quarante-huit ans avant la guerre du Péloponnèse, jusqu'à ce que Brasidas, général de Lacédémone, vers la cinquième ou sixième année de cette guerre, souleva contre eux tout ce canton, et les éloigna des frontières de Macédoine.

Nous verrons bientôt cette même Macédoine, autrefois tributaire d'Athènes, devenir sous Philippe l'arbitre de la Grèce, et sous Alexan-

dre triompher de toutes les forces de l'Asie.

Amyntas, père de Philippe, commença à régner la troisième année de la 96e olympiade (an. m. 3606. av. J. C. 398). Dès l'année suivante (Diod. lib. 14, pag. 307-341), attaqué vivement par les Illyriens, et dépouillé d'une grande partie de son royaume qu'il n'espéroit presque plus de pouvoir jamais recouvrer, il avoit eu recours aux Olynthiens, et pour se les attacher davantage, leur avoit cédé une assez grande étendue de terres qu'il possédoit dans le voisinage de leur ville. Quelques-uns prétendent qu'Argée, qui étoit de la race royale, soutenu par les Athéniens, et profitant des troubles qui s'étoient élevés dans la Macédoine, y régna pendant deux ans. Amyntas fut rétabli sur le trône par les Thessaliens : pour lors il voulut rentrer en possession des terres (an. m. 3621. av. J. C. 383) que le seul mauvais état de ses affaires l'avoit obligé de céder aux Olynthiens ; ce fut une occasion de guerre. Il n'étoit pas en état de la soutenir seul contre un peuple si puissant : les Grecs, et surtout les Athéniens, lui envoyèrent du secours, et l'aidèrent à rabattre la puissance d'Olynthe, qui le menaçoit d'une ruine totale et prochaine. Ce fut pour lors qu'Amyntas (Eschin. de fals. legat. pag. 400), dans une assemblée des Grecs où il avoit envoyé son député, s'engagea à se joindre à eux pour rendre maîtres d'Amphipolis les Athéniens, à qui il déclara qu'elle appartenoit de droit. Cette liaison étroite dura encore après sa mort avec la reine Eury-

dice sa veuve, comme on le verra bientôt.

Philippe, l'un des fils d'Amyntas, vint au monde la même année (an. m. 3621. av. J. C. 383) que ce prince déclara la guerre aux Olynthiens. C'est le père d'Alexandre-le-Grand : car on ne peut mieux le définir que par un tel fils, comme (1) Cicéron le dit du père de Caton d'Utique.

Amyntas mourut, après avoir régné vingt-quatre ans (an. m. 3629. av. J. C. 375); il laissa trois enfans légitimes (Diod. pag. 373. — Justin, lib. 7, cap. 4), qu'il avoit eus d'Eurydice, Alexandre, Perdiccas, et Philippe, et un fils naturel, appelé Ptolémée.

Alexandre, par le droit d'aînesse, succéda à son père; il eut, dès le commencement de son règne, une rude guerre à essuyer contre les Illyriens, voisins et ennemis perpétuels de la Macédoine. S'étant accommodé avec eux par un traité de paix, il remit entre leurs mains pour otage Philippe son frère cadet, encore enfant, qui lui fut bientôt renvoyé. Alexandre ne régna qu'un an (an. m. 3630. av. J. C. 374.)

Le trône appartenoit de droit à Perdiccas son frère (Æsch. de fals. legat. pag. 399, 400), devenu l'aîné par sa mort; mais Pausanias, prince de la famille royale, qui avoit été exilé, le lui disputa, et il étoit soutenu par un grand

(1) M. Cato sententiam dixit, hujus nostri Catonis pater. Ut enim ceteri ex patribus, sic hic, qui lumen illud progenuit, ex filio est nominandus. (De offi. lib. 3, n. 66.)

nombre de Macédoniens : il commença par s'emparer de quelques places fortes. Heureusement pour le nouveau roi, Iphicrate pour lors se trouva dans cette contrée, où les Athéniens l'avoient envoyé avec une petite flotte, non encore pour assiéger Amphipolis, mais pour reconnoître les lieux, et préparer tout ce qui étoit nécessaire pour ce siége. Eurydice ayant appris son arrivée, le pria de venir chez elle, dans le dessein d'implorer son secours contre Pausanias. Quand il fut entré dans le palais, et qu'il se fut assis, cette reine désolée, pour émouvoir davantage sa pitié, prend ses deux enfans, Perdiccas et Philippe, qui alors n'avoit pas moins de neuf ans, met le premier entre les bras, et l'autre sur les genoux d'Iphicrate, et pour lors lui tient ce discours : « Iphicrate, souvenez-vous qu'Amyntas, père de ces malheureux orphelins, aima « toujours votre patrie, et vous adopta pour son « fils : ce double lien vous impose une double « obligation. L'amitié de ce roi pour Athènes, « veut que vous nous reconnoissiez publiquement pour vos amis ; et la tendresse de ce père « pour votre personne, vous demande un cœur « de frère pour ces jeunes princes. » Iphicrate, touché du spectacle et du discours, chassa l'usurpateur, et rétablit le souverain légitime.

Perdicas * ne fut pas long-temps tranquille

* Plutarque suppose que ce fut Alexandre à qui Ptolémée disputa l'empire : ce qui ne peut s'accorder avec le récit d'Eschine, qui étant contemporain, est plus

(Plut. in Pelop. pag. 292); un nouvel ennemi, plus redoutable encore que le premier, troubla bientot son repos : c'etoit Ptolémée son frère, que nous avons dit être fils naturel d'Amyntas. Peut-être étoit-il l'aîné, et prétendoit-il qu'en cette qualité il devoit régner. Les deux frères s'en rapportèrent au jugement de Pélopidas, général des Thébains, plus respecté encore pour sa probité que pour sa bravoure ; il prononça en faveur de Perdiccas, et ayant cru devoir prendre des assurances de côté et d'autre pour faire observer les articles du traité accepté par les deux concurrens, entre les autres otages il emmena avec lui Philippe à (1) Thèbes, où il demeura pendant plusieurs années : il avoit alors dix ans. Eurydice, en quittant ce cher enfant, recommanda instamment à Pélopidas de lui procurer une éducation digne de sa naissance, et digne de la ville où il alloit être conduit. Il le remit entre les mains d'Epaminondas, qui avoit chez lui un célèbre pythagoricien pour élever son fils. Philippe profita bien des leçons de ce philosophe, et encore plus de celles d'Epaminondas, qu'il accompagna sans doute dans quelques campagnes, quoiqu'il n'en soit point parlé. Il ne

[illegible] foi. J'ai donc cru pouvoir substituer Perdiccas à Alexandre.

(1) Thebis triennio obses habitus, prima pueritiæ rudimenta in urbe severitatis antiquæ, et in domo Epaminondæ summi et philosophi et imperatoris, deposuit. (Justin. lib. 7, cap. 5. Philippe demeura à Thèbes, non trois ans seulement, mais neuf ou dix.

pouvoit avoir un plus excellent maître, soit pour le métier de la guerre, soit pour la conduite de la vie; car cet illustre thébain étoit en même temps et grand philosophe, c'est-à-dire homme sage et vertueux, et grand capitaine, et grand homme d'état. Philippe se faisoit honneur d'avoir été son disciple et son élève, et se le proposoit pour modèle; heureux s'il avoit su le copier parfaitement. Peut-être prit-il de lui son activité à la guerre, et sa promptitude à profiter des occasions, ce qui n'étoit qu'une petite partie du mérite de ce grand personnage; mais pour sa tempérance, sa justice, son désintéressement, sa bonne foi, sa magnanimité, sa clémence, qui le rendoient véritablement grand, c'étoient des vertus que Philippe n'avoit point reçues de la nature, et qu'il n'acquit point par l'imitation.

Thèbes ne savoit pas alors qu'elle formoit et nourrissoit dans son sein le plus dangereux ennemi de la Grèce. Après qu'il y eut passé neuf ou dix ans (Diod. lib. 16, pag. 407. — Justin, lib. 7, cap. 5), la nouvelle d'une révolution arrivée en Macédoine lui fit prendre la résolution de sortir furtivement de Thèbes. Il se dérobe, il accourt, trouve les peuples consternés d'avoir perdu leur roi Perdicas, tué dans un grand combat contre les Illyriens, et plus encore de se voir autant d'ennemis que de voisins. Les Illyriens étoient sur le point de rentrer dans le royaume avec de plus grandes forces; les Péoniens l'infestoient par des courses conti-

nuelles ; les Thrace prétendoient placer sur le trone Pausanias, qui n'avoit pas renoncé à ses prétentions ; les Athéniens portoient Argée, que leur général Mantias avoit ordre de soutenir avec une bonne flotte, et avec un corps de troupes considérables. La Macédoine alors avoit besoin d'un homme, et elle n'avoit qu'un enfant dans Amyntas, fils de Perdiccas, héritier légitime de la couronne. Philippe gouverna quelques temps sous le nom de tuteur du jeune prince ; mais bientôt les sujets, justement alarmés, pour se donner l'oncle, déposèrent le neveu, et à la place de l'héritier que la nature appeloit, ils mirent celui que demandoit la conjoncture, se persuadant que la nécessité a ses lois qui dérogent à toutes les autres. Philippe monta sur le trône la première année de la 105e olympiade (an. m. 3644. av. J. C. 360) ; il avoit alors vingt-quatre ans (Diod. lib. 16, p. 407-413).

Le nouveau roi, sans s'étonner, se hâta de remplir l'attente publique ; il pourvoit et remédie à tout, relève les courages abattus, rétablit et discipline les troupes. Il fut d'une fermeté invincible sur ce dernier point (Ælian. lib. 14, cap. 49), sachant que tout le succès de ses entreprises en dépendoit. Un soldat pressé de la soif sortit des rangs pour la soulager, il le fit châtier rudement. Un autre qui devoit se tenir sous les armes les posa, il le punit de mort sans miséricorde.

Dès-lors il établit la phalange macédonienne,

qui devint depuis si fameuse, la meilleure et la mieux disciplinée qu'on eût vu jusque-là, et qui pouvoit le disputer aux grecs de Marathon et de Salamine. Il en forma le plan, ou du moins le perfectionna, sur l'idée qu'il en avoit prise dans Homère (Iliad. N. v. 130). Ce poëte peint l'union des chefs grecs sous l'image d'un bataillon, dont les soldats, par la jonction de leurs boucliers, forment un corps impénétrable aux traits de l'ennemi. Philippe traitoit avec distinction ces fantassins d'élite, les honoroit du nom de ses (1) *camarades*, et par cette marque d'honneur et de confiance les engageoit à supporter sans murmure les plus rudes fatigues, et à affronter sans crainte les plus grands dangers. Ces sortes de familiarités coûtent peu au souverain, et lui valent beaucoup. J'insérerai à la fin de ce paragraphe une description plus étendue de la phalange, et de l'usage qu'on en faisoit dans les batailles. Je tirerai de Polybe cette description, dont la longueur couperoit trop ici l'histoire, mais qui, placée hors d'œuvre, pourra faire plaisir, surtout par les judicieuses réflexions d'un homme aussi habile dans le métier de la guerre qu'étoit cet historien.

Un des premiers soins de Philippe fut de négocier une paix captieuse avec les Athéniens, dont il redoutoit la puissance, et qu'il ne vouloit point s'attirer sur les bras dans le commence-

(1) Πεζέταιρος, signifie mot à mot, *camarade fantassin*.

ment d'un règne encore mal affermi. Il envoie donc des ambassadeurs à Athènes, n'épargne ni les promesses ni les protestations d'amitié, et vient à bout de conclure un traité, dont il sut faire tout l'usage qu'il s'étoit proposé.

Aussitôt après, on le voit agir bien moins en roi de vingt-quatre ans, qu'en politique consommé dans l'art de la dissimulation, et qui, sans le secours de l'expérience, comprenoit déjà que savoir perdre à propos, c'est gagner. Il s'étoit emparé d'Amphipolis (Polian. stratag. lib. 4, cap. 17), ville située sur les confins de son royaume, et par conséquent fort à sa bienséance. Il ne pouvoit la garder, non-seulement sans trop affoiblir son armée, mais encore sans irriter les Athéniens qu'il avoit intérêt de ménager, et qui la revendiquoient comme leur colonie. D'un autre côté, il ne vouloit pas céder à ses ennemis une clef de ses états. Il prend donc le parti de la déclarer libre, en lui permettant de se gouverner en république, et de la mettre ainsi aux mains avec ses anciens maîtres. En même temps il désarme les Péoniens à force de présens et de promesses, se réservant à les attaquer ensuite, après qu'il auroit désuni ses ennemis, et qu'il les auroit affoiblis par cette désunion.

Cette souplesse, cette dextérité l'affermirent sur le trône, et bientôt il se trouva sans concurrens. Il ferme l'entrée du royaume à Pausanias, puis marche contre Argée, l'atteint sur le chemin d'Ege à Méthone, le défait, lui tue bien

du monde, et fait beaucoup de prisonniers; attaque les Péoniens, et les réduit sous son obéissance; tourne ensuite ses armes contre les Illyriens, les taille en pièces, et les oblige de lui restituer toutes les places qu'ils occupoient en Macédoine.

A peu près dans ce même temps-là (an. m. 3646. av. J. C. 358), les Athéniens montrèrent beaucoup de générosité à l'égard des habitans de l'Eubée. Cette île, que l'Euripe séparoit de la Béotie, fut ainsi appelée à cause de ses grands et beaux pâturages; elle se nomme aujourd'hui Négrepont. Les Athéniens l'avoient eue sous leur domination, et ils avoient établi des colonies (Vell. Paterc. lib. 1, cap. 4) dans ses deux principales villes, Erétrie et Chalcide. Thucydide (lib. 8, p. 513) dit, que dans la guerre du Péloponèse, la révolte de l'Eubée consterna les Athéniens, parce qu'ils en retiroient plus que de l'Attique. Depuis ce temps-là l'Eubée fut en proie aux factions. Dans celui dont nous parlons, l'une de ces factions réclama le secours de Thèbes (Démost. pro Ctesiph. p. 489.—Eschin. contr. Ctesiph. p. 441), et l'autre celui d'Athènes. Les Thébains d'abord ne rencontrèrent point d'obstacle, et firent sans peine triompher leur faction. A l'arrivée des Athéniens tout changea de face: quoique fort mécontens de l'Eubée qui leur avoit fait plusieurs outrages, touchés de l'extrême danger où elle se trouvoit, et oubliant leur ressentiment particulier, ils la secoururent si promptement par terre et par mer, que dans

l'espace de peu de jours ils obligèrent les Thébains de se retirer. Alors, maîtres absolus de l'île, ils rendirent aux habitans leurs villes et leur liberté, persuadés, dit Eschine (1) en faisant ce récit, qu'en bonne justice il ne faut point se souvenir des anciennes injures, quand l'offenseur se fie à l'offensé. Les Athéniens, après avoir rétabli le calme dans l'Eubée, se retirèrent, sans vouloir d'autre fruit de leurs travaux que la gloire d'avoir réussi à pacifier cette île.

Ils ne se conduisirent pas toujours de la même sorte à l'égard des autres peuples; et c'est ce qui donna lieu à *la guerre des alliés*, dont j'ai parlé ailleurs (an. m. 3646).

Jusqu'ici Philippe, dans les premières années de son règne, s'étoit occupé à écarter ses concurrens pour le trône, à pacifier les divisions domestiques, à repousser les attaques des ennemis du dehors, et à les mettre hors d'état, par ses fréquentes victoires, de le venir troubler dans la possession de son royaume.

Il va maintenant paroître sous un autre caractère. Sparte et Athènes, après s'être long-temps disputé l'empire de la Grèce, s'étoient affoiblies par leurs mutuelles divisions. Cet affoiblissement avoit donné occasion à Thèbes de s'élever à la première autorité; et Thèbes, s'étant affoiblie elle-même par ses guerres contre Sparte et Athènes, donna lieu à Philippe d'affecter à son tour

(1) Οὐχ ἡγούμενοι δίκαιον εἶναι τὴν ὀργὴν ἀπομνημονεύειν ἐν τῷ πιστευθῆναι.

l'empire de la Grèce. Maintenant donc, en qualité de politique et de conquérant, il songe à étendre ses frontières, à assujettir ses voisins, à affoiblir ceux qu'il ne peut encore dompter, à entrer dans les affaires de la Grèce, à prendre part à ses querelles intestines, à chercher de s'en rendre l'arbitre, à s'unir aux uns pour accabler les autres, afin de devenir le maître de tous. Dans l'exécution de ce grand dessein, il n'épargne ni les ruses, ni la force des armes, ni les présens, ni les promesses : négociations, traités, alliances, tout est mis en œuvre. Il emploie chacun de ces moyens selon qu'il le juge le plus propre au succès de son projet ; l'utilité seule en règle le choix.

On le verra toujours agir, sous ce second caractère, dans toutes les démarches qui vont suivre, jusqu'à ce qu'enfin il prenne un troisième et dernier caractère, qui est celui de se préparer à attaquer le grand roi de Perse, et à se rendre le vengeur de la Grece, en renversant un empire qui l'avoit voulu subjuguer autrefois, et qui en étoit toujours demeuré l'ennemi irréconciliable par des attaques ouvertes, ou par de secrettes intrigues.

On a vu que Philippe, au commencement de son règne, s'étoit déjà emparé d'Amphipolis, parce qu'elle étoit fort à sa bienséance; mais qu'afin de ne la pas rendre aux Athéniens qui la revendiquoient comme une de leurs colonies, il l'avoit déclaré ville libre. Dans le temps où nous sommes, ne craignant plus si fort les obstacles de la part d'Athènes, il reprit son ancien

dessein de s'emparer d'Amphipolis. Les habitans (Demost. Olynth. 1, p. 2), menacés d'un prompt siége, envoyèrent aux Athéniens des ambassadeurs pour leur offrir de se remettre eux et leur ville sous la protection d'Athènes, et pour les prier d'accepter les clefs d'Amphipolis. Ils rejetèrent cette offre, de peur de rompre la paix conclue avec Philippe l'année précédente (an. m. 3646. av. J. C. 358. — Diod. pag. 412). Celui-ci ne fut pas si délicat; il assiégea et prit Amphipolis à la faveur des intelligences qu'il avoit dans la ville, et en fit une des plus fortes barrières de son royaume. Démosthène, dans ses harangues, reproche souvent aux Athéniens cette nonchalance, en leur représentant que s'ils avoient usé de diligence pour lors comme ils devoient, ils auroient sauvé une ville alliée, et se seroient épargné à eux-mêmes bien des maux.

Philippe avoit promis (Diod. ibid.) de remettre Amphipolis entre les mains des Athéniens, et il les avoit endormis par cette promesse; mais il ne se piquoit pas d'exactitude à garder sa parole, et la bonne foi n'étoit pas sa vertu. Loin de leur rendre cette place, il s'empare encore de Pidne * et de Potidée. ** Les Athéniens avoient une garnison dans la dernière; il la ren-

* Pydne, ville de Macédoine, située sur le golfe appelé anciennement *sinus Thermaïcus*, et maintenant *golfo di Salonichi*.

** Potidée, autre ville de Macédoine, sur les confins de l'ancienne Thrace. Elle n'étoit éloignée d'Olynthe que de soixante stades, ou trois lieues.

voya sans la maltraiter, et céda cette ville aux Olynthiens pour se les attacher.

De-là il vient occuper Crénides (Diod. pag. 413), que les Thasiens avoient bâtie depuis deux ans, et qu'il appela dès-lors de son nom *Philippes*. C'est près de cette ville, célèbre depuis par la défaite de Brutus et de Cassius, qu'il ouvrit et fouilla des mines d'or, qui chaque année lui rapportoient plus de mille talens, c'est-à-dire plus de trois millions, somme très-considérable pour ce temps-là. Ainsi l'argent roula bien plus qu'auparavant en Macédoine, et Philippe y fit battre le premier à son nom la monnoie d'or, qui (1) dura plus que sa monarchie. La supériorité de finances donne de grands avantages; personne ne les connut mieux que lui, et ne les négligea moins : il entretint de ce fonds un puissant corps de troupes étrangères, et s'acquit des créatures presque dans toutes les villes de la Grèce.

Démosthène dit (Philip. 3, p. 92) que dans les beaux temps de la Grèce *on mettoit l'or et l'argent au nombre des armes défendues*. Philippe pensoit, parloit et agissoit tout autrement.

(1) Gratus Alexandro regi magno fuit ille
Chærilus, incultis qui versibus et male natis
Rettulit acceptos, regale numisma, Philippos.
(Horat. lib. 2, epist. ad August.

Hic sunt numerati aurei trecenti nummi, qui vocantur Philippei. (Plaut. in Poen.)

On a prétendu que (Suidas) l'oracle de Delphes qu'il consultoit, lui répondit un jour :

Sers-toi d'armes d'argent, et tu dompteras tout.

Αργυρέαις λόγχαισι μάχε, καὶ πάντα κινήσεις.

Le conseil de la Pythie devint sa règle, et il s'en trouva bien. Il se vantoit d'avoir emporté plus de places par les largesses que par les armes; il n'enfonçoit jamais une porte qu'il n'eût tâché de l'ouvrir, et ne reconnoissoit point pour imprenable toute forteresse où pouvoit monter un mulet chargé d'argent. On a dit de lui qu'il étoit plus marchand (1) que conquérant; que ce n'étoit point Philippe, mais son or qui subjuguoit la Grèce, et qu'il en acheta les villes plutôt qu'il ne les força. Il avoit des pensionnaires dans toutes les républiques de la Grèce, et tenoit à ses gages ceux qui y avoient le plus de part aux affaires. Aussi il s'applaudissoit moins du succès d'une bataille, que de celui d'une négociation, où il savoit bien que ses généraux ni ses soldats n'avoient rien à prétendre.

Philippe avoit épousé Olympias, fille de Néoptolème. Celui-ci étoit fils d'Alcétas, roi des Molosses ou d'Epire. Elle eut de ce mariage Alexan-

(1) Callidus emptor Olynthi. (Juven.)
Philippus majore ex parte mercator Græciæ, quàm victor. (Valer. Max. lib. 7, cap. 2.)

Diffidit hostium
Portas vir Macedo, et subruit æmulos
Reges muneribus. (Horat. lib. 3, od. 16.)

dre, surnommé le Grand, qui vint au monde à Pella, capitale de la Macédoine, la première année de la 106e olympiade (an. m. 3648. av. J. C. 356). Philippe (Plut. in Alex. pag. 666. — Justin, lib. 12, cap. 16), alors absent de son royaume, apprit * en même temps trois nouvelles bien agréables pour lui : qu'il avoit été couronné dans les jeux olympiques, que Parménion, l'un de ses généraux, avoit remporté une grande victoire contre les Illyriens, et qu'il lui étoit né un fils. Ce prince (Plut. in Apophth. p. 187), effrayé d'un si rare bonheur, que les payens croyoient annoncer souvent une triste catastrophe, s'écria : *Grand Jupiter, pour tant de bien, envoie-moi au plutôt quelque légère disgrace.*

On peut juger du soin et de l'attention que Philippe donna à l'éducation de ce prince, par la lettre qu'il écrivit peu de temps après sa naissance à Aristote (Aul. Gell. lib. 9, cap. 3), pour lui marquer dès-lors qu'il le choisissoit pour précepteur de son fils. *Je vous apprends*, lui dit-il, *que j'ai un fils. Je rends grâces aux dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir donné du temps d'Aristote. J'ai lieu de me promettre que vous en ferez un successeur digne de nous, et un roi digne de la Macédoine.* Que de pensées ne fait point naî-

* Plutarque suppose qu'il apprit ces nouvelles aussitôt après la prise de Potidée ; mais cette ville avoit été prise deux ans auparavant.

tre la lecture de cette lettre, bien éloignée de nos mœurs, mais bien digne d'un grand prince et d'un bon père! Je les laisse aux réflexions du lecteur, et je me contente d'avertir que cet exemple est une grande leçon pour les particuliers même, qui leur apprend le cas qu'ils doivent faire d'un bon maître, et le soin empressé qu'ils doivent apporter pour en trouver un excellent (1); car un fils tient lieu à chaque père d'un Alexandre. Il paroît que Philippe (2) mit de bonne heure Aristote auprès de son fils, persuadé que le succès des études dépend des commencemens, et que le plus habile homme ne l'est pas trop pour bien enseigner les principes.

Description de la phalange macédonienne.

La phalange (Polyb. lib. 17, pag. 764-767. — Id. lib. 12, pag. 664. — Ælian. de instruend. acieb.) macédonienne étoit un corps d'infanterie (3), composé de seize mille hommes pesam-

(1) Fingamus Alexandrum dari nobis, impositum gremio, dignum tanta cura infantem: (quanquam suus cuique dignus est). (Quintil. lib. 1, cap. 1.)

(2) An Philippus Macedonum rex Alexandro filio suo prima literarum elementa tradi ab Aristotele summo ejus ætatis philosopho voluisset, aut ille suscepisset hoc officium, si non studiorum initia à perfectissimo quoque tractari, pertinere ad summam credidisset? (Quint. ibid.)

(3) Decem et sex millia peditum more Macedonum armati fuere, qui phalangitæ appellabantur. Hæc media acies fuit in fronte, in decem partes divisa. (Tit. Liv. lib. 37, n. 40.)

ment armés, et que l'on avoit coutume de placer au centre de la bataille. Outre l'épee, ils avoient pour armes un bouclier et une pique, appelée par les Grecs *sarisse*. Cette pique avoit quatorze coudées de longueur, c'est-à-dire, vingt et un pieds, car la coudée est d'un pied et demi.

La phalange se divisoit ordinairement en dix orps, dont chacun étoit composé de seize cents ommes, rangés sur cent de front, et seize de rofondeur. Quelquefois on doubloit ou on déoubloit ce dernier nombre selon l'exigence des ıs, de sorte que la phalange n'avoit quelqueis que huit de profondeur, et d'autres fois en oit trente-deux; mais sa profondeur ordinaire réglée étoit de seize.

L'espace qu'on laissoit à chaque soldat dans marches, étoit de six pieds, ou, ce qui est même chose, de quatre coudées, et les rangs ient aussi à six pieds l'un de l'autre. Quand menoit la phalange contre l'ennemi pour l'atuer, le soldat n'occupoit que trois pieds, et rangs se rapprochoient à proportion. Enfin, ınd il s'agissoit de recevoir seulement l'enıi, et de lui résister, la phalange se pressoit ore davantage, et chaque soldat n'occupoit ın pied et demi.

n voit aisément par là l'espace différent ccupoit dans ces trois cas le front de la phae, en la comptant de seize mille hommes seize de profondeur, ce qui suppose qu'elle t mille hommes de front. Cet espace, dans

le premier cas, étoit de six mille pieds, ou de mille toises, qui font dix stades, c'est-à-dire, une demi-lieue. Dans le second cas, cet espace diminuoit de la moitié, et ne tenoit que cinq cents toises (5 stades); et dans le troisième, il diminuoit encore d'une autre moitié, et ne tenoit que deux cents cinquante toises. (2 stades et demi.)

Polybe examine la phalange dans le cas où elle marche contre l'ennemi pour l'attaquer. Chaque soldat pour lors occupoit trois pieds en largeur, et autant en profondeur. Nous avons vu que la pique dont il étoit armé avoit quatorze coudées de long : l'espace entre les deux mains, et ce qui débordoit de la pique au delà de la droite, en occupoit quatre; par conséquent la pique s'avançoit de dix coudées au delà du corps de celui qui la portoit. Cela posé, la pique des soldats placés au cinquième rang, que j'appellerai les cinquièmes, et ainsi du reste, passoit le premier rang de deux coudées, celle des quatrièmes de quatre, celle des troisièmes de six, celle des seconds de huit; enfin la pique des premiers s'avançoit de dix coudées vers l'ennemi.

On conjecture aisément combien la phalange, cette grosse et lourde machine, hérissée de piques comme on vient de le voir, devoit avoir de force quand elle s'ébranloit toute ensemble pour attaquer l'ennemi piques baissées, et pour tomber sur lui de tout son poids. Les soldats placés au delà du cinquième rang tenoient leur

piques élevées en haut, mais un peu inclinées sur les rangs qui les précédoient, formant par là une espèce de toit, qui, sans parler de leurs boucliers, les mettoit en sûreté contre les traits qu'on leur lançoit de loin, et qui retomboient sur eux sans leur faire aucun mal.

Les soldats placés dans tous les autres rangs qui suivoient le cinquième, ne pouvoient à la vérité combattre contre l'ennemi, ni l'atteindre de leurs piques ; mais ils ne laissoient pas d'être d'un grand secours dans l'action à ceux qui les précédoient : car les soutenant par derrière de tout le poids de leur corps, et appuyant contre le dos, ils ajoutoient une force et une impétuosité extraordinaires à leur irruption contre l'ennemi ; ils leur donnoient une fermeté et une consistance immobile pour résister à l'attaque, et en même temps ils leur ôtoient tout moyen et toute espérance de fuir en arrière ; de sorte qu'il falloit nécessairement ou vaincre ou périr.

Aussi Polybe avoue que tant que la phalange conservoit son état et son arrangement de phalange, c'est-à-dire, tant que les soldats et les rangs demeuroient serrés comme on l'a dit, il n'étoit pas possible, ni de soutenir son effort, ni de l'enfoncer et de la rompre, et il le démontre d'une manière sensible. Les soldats romains, dit-il (car c'est eux qu'il compare avec les Grecs dans l'endroit dont il s'agit), occupent chacun dans une bataille trois pieds : et comme ils ont beaucoup de mouvement à faire, soit pour porter leurs boucliers à droite et à

gauche en se défendant, soit pour frapper d'estoc et de taille avec leurs épées, on ne peut laisser entre eux moins d'intervalle que trois pieds. Ainsi chaque soldat romain occupe six pieds, c'est-à-dire le double d'espace d'un phalangite *, et par conséquent en a seul en tête deux du premier rang, et par conséquent aussi dix piques à soutenir, selon ce qui a été dit ci-devant : or un seul soldat ne peut ni briser dix piques, ni les enfoncer.

C'est ce que Tite-Live (lib. 32, n. 17) marque bien clairement en peu de mots, en décrivant comment, dans le siége d'une ville, les Romains furent repoussés par les Macédoniens (1). Le consul, dit-il, fit marcher ses cohortes, pour enfoncer, s'il se pouvoit, la phalange des Macédoniens. Quand ceux-ci, serrés l'un contre l'autre, eurent avancé devant eux leurs longues piques, les Romains ayant inutilement lancé

* On a remarqué auparavant que le phalangite n'occupe que trois pieds quand il marche contre l'ennemi, et la moitié moins quand il l'attend. Dans ce dernier cas un seul soldat romain avoit vingt piques à soutenir.

(1) Cohortes invicem sub signis, quæ cuneum Macedonum (phalangem ipsi vocant), si possent, vi perrumperent, emittebat... Ubi conferti hastas ingentis longitudinis præ se Macedones objecissent, velut in constructam densitate clypeorum testudinem, Romani pilis nequicquam emissis, cùm strinxissent gladios; neque congredi propiùs, neque præcidere hastas poterant; et, si quam incidissent aut præfregissent, hastile fragmento ipso acuto, inter spicula integrarum hastarum, velut vallum explebat.

leurs javelots contre les Macédoniens, que leurs boucliers extrêmement pressés couvroient comme un toit et comme une tortue, les Romains, dis-je, tirèrent leur épée ; mais ils ne pouvoient ni en venir de près aux mains, ni couper ou briser les piques des ennemis : et s'ils venoient à bout d'en couper ou d'en briser quelqu'une, le bois rompu de la pique tenoit lieu de pointe, et cette haie de piques, dont le front de la phalange étoit armé et hérissé, subsistoit toujours.

Paul Emile (Plut. in Paul. Æmil. pag. 265) avoua que dans la bataille contre Persée, dernier roi de Macédoine, ce rampart d'airain, et cette forêt de piques, impénétrable à ses légions, l'avoient rempli d'étonnement et de crainte. Il ne se souvenoit point, disoit-il, d'avoir jamais vu un spectacle si capable d'effrayer ; et depuis ce temps-là il parloit souvent de l'impression que cette terrible vue fit sur lui, jusqu'à le faire presque désespérer de la victoire.

Il s'ensuit de tout ce qui vient d'être dit, que la phalange macédonienne étoit invincible ; cependant l'histoire nous apprend que les Macédoniens avec leur phalange, ont été vaincus et subjugués par les Romains. Elle étoit invincible, répond Polybe, tant qu'elle demeuroit phalange; mais c'est ce qui arrivoit rarement ; car pour cela il lui falloit un terrain plat et uni qui eût beaucoup d'étendue, où il ne se trouvât ni arbre, ni haie, ni coupure, ni fossé, ni vallon, ni hauteur, ni ruisseau. Or est-il bien ordinaire de trouver un

terrain de cette sorte, qui ait quinze ou vingt stades ou plus d'étendue, car cet espace est nécessaire pour contenir une armée entière, dont la phalange ne fait qu'une partie.

Mais supposons qu'on trouve un terrain aussi commode qu'on peut le souhaiter (c'est toujours Polybe qui raisonne), de quel usage sera ce corps de troupes rangé en phalange, si l'ennemi, au lieu de s'en approcher et de présenter la bataille, fait des détachemens pour ravager la campagne, pour piller les villes, pour couper les convois ? que s'il accepte la bataille, le général n'a qu'à ordonner à une partie de son front, au centre par exemple, de se laisser exprès enfoncer et de prendre la fuite, pour donner lieu aux phalangistes de la poursuivre : en ce cas voilà la phalange rompue, et une grande ouverture qui y est faite, par laquelle les Romains ne manqueront pas d'entrer pour prendre les phalangistes en flanc à droite et à gauche, pendant que ceux qui sont à la poursuite des ennemis pourront être attaqués de la même sorte.

Ce raisonnement de Polybe me paroît fort clair, et en même temps fort propre à donner une juste idée de la manière de combattre des anciens, ce qui doit certainement entrer dans l'histoire, et en fait une partie essentielle.

On voit par là, comme M. Bossuet (Disc. sur l'hist. univers.) le remarque après Polybe, la différence qu'il y a entre la phalange macédonienne (1), formée d'un gros bataillon fort épais

(1) Statarius uterque miles, ordines servans ; sed illa

de toutes parts, et qui ne pouvoit se mouvoir que tout d'une pièce, et l'armée romaine distinguée en petits corps, et par cette raison plus prompte et plus disposée à toute sorte de mouvemens. La phalange ne peut conserver long-temps sa propriété naturelle (c'est ainsi que s'explique Polybe), c'est-à-dire sa solidité et sa consistance, parce qu'il lui faut des lieux propres, et pour ainsi dire faits exprès; et que, faute de les trouver, elle s'embarrasse elle-même, ou plutôt elle se rompt par son propre mouvement : joint qu'étant une fois enfoncée, elle ne sait plus se rallier; au lieu que l'armée romaine, divisée en ses petits corps, profite de tous les lieux, et s'y accommode : on l'unit et on la sépare comme on veut; elle défile aisément, et se rassemble sans peine; elle est propre aux détachemens, aux ralliemens, à toutes sortes d'évolutions, qu'elle fait ou toute entière ou en partie, selon qu'il est convenable; enfin elle a plus de mouvemens divers, et par conséquent plus d'action et plus de force que la phalange.

C'est (1) ce qui fit remporter à Paul Emile

phalanx immobilis, et unius generis : Romana acies distinctior, ex pluribus partibus constans; facilis partienti quacumque opus esset, facilis jungenti. (Tit. Liv. l. 9, n. 19.)

Erant pleraque sylvestria circà, incommoda phalangi maximè Macedonum, quæ, nisi ubi prælongis hastis velut vallum ante clypeos objecit (quod ut fiat, libero campo opus est), nullius admodum usus est. (id. lib. 31, n. 39.)

(1) Secunda legio immissa dissipavit phalangem : ne-

(Plut. in Paul. Æmil. p. 265, 266. — Tit. Liv. lib. 44, n. 41) la célèbre victoire contre Persée. Il avoit d'abord fait attaquer de front la phalange ; mais les Macédoniens, serrés les uns contre les autres, tenant à deux mains leurs piques, et présentant à l'ennemi ce rempart de fer, ne purent jamais ni être rompus, ni être entamés, et en firent un horrible carnage. Mais enfin l'inégalité du terrain et la grande étendue du front de la bataille ne permettant pas aux Macédoniens de continuer partout cette haie de boucliers et de piques, Paul Emile remarqua que la phalange étoit forcée de laisser des ouvertures et des intervalles . il la fit attaquer par ces ouvertures, non plus de front et d'un commun effort, mais par troupes détachées et par différens endroits tout à la fois. Dans un moment la phalange fut rompue, et toute sa force, qui ne consistoit que dans son union et dans

que ulla evidentior causa victoriæ fuit, quàm quòd multa passim prælia erant, quæ fluctuantem turbarunt primò, deinde disjecerunt phalangem ; cujus confertæ, et intentis horrentis hastis, intolerabiles vires sunt. Si carptim aggrediendo circumagere immobilem longitudine et gravitate hastam cogas, confusa strue implicantur : si vero ab latere, aut ab tergo, aliquid tumultus increpuit, ruinæ modò turbantur. Sicut tum adversus catervatim irruentes Romanos, et interrupta multifariam acie, obviam ire cogebantur : et Romani, quacumque data intervalla essent, insinuabant ordines suos. Qui, si universa acie in frontem adversus instructam phalangem concurrissent... induissent se hastis, nec confertam aciem sustinuissent. (Tit. Liv.)

l'impression qu'elle faisoit toute ensemble, s'évanouit, et ce fut là la cause du gain de la bataille.

Le même Polybe, dans le douzième livre déjà cité (p. 663), décrit en peu de mots l'ordre de bataille de la cavalerie : il donne à un escadron huit cents chevaux, rangés pour l'ordinaire sur cent de front et sur huit de hauteur. Un tel escadron occupoit par son front un stade, c'est-à-dire cent toises, sur le pied d'une toise ou six pieds par cavalier, espace qui lui étoit nécessaire pour faire ses évolutions et ses ralliemens. Dix escadrons, qui font huit mille chevaux, occupoient dix fois autant d'espace, c'est-à-dire dix stades ou mille toises, ce qui fait à peu près une demi-lieue.

On peut juger, d'après ce qui vient d'être dit, du terrain qu'occupoit une armée, suivant le nombre d'infanterie et de cavalerie dont elle étoit composée.

§. II. *Guerre sacrée. Suite de l'histoire de Philippe. Il tâche en vain de s'emparer des Thermopyles.*

(An. M. 3649. Av. J. C. 355). La discorde, qui tenoit continuellement les Grecs dans des dispositions prochaines à une rupture ouverte (Diod. l. 16, p. 425-433), se ralluma vivement à l'occasion des Phocéens : ceux-ci habitoient les environs du temple de Delphes. Ils s'avisèrent de labourer des terres consacrées à Apollon, ce

qui étoit les profaner. Aussitôt les peuples d'alentour crièrent au sacrilége, les uns de bonne foi, les autres pour couvrir d'un pieux prétexte leur vengeance particulière. La guerre qui survint à ce sujet s'appela *la guerre sacrée*, comme entreprise par un motif de religion, et dura dix ans. On dénonça les profanateurs aux amphictyons, qui composoient les états généraux de la Grèce; l'affaire bien discutée, les Phocéens furent déclarés sacriléges, et condamnés à une grosse amende.

Philomèle, un de leurs principaux citoyens, homme audacieux et fort accrédité, ayant prouvé par des vers d'Homère (Iliad. lib. 2, vers 516) qu'anciennement la souveraineté du temple de Delphes appartenoit aux Phocéens, les révolte contre ce décret, les détermine à prendre les armes, et est déclaré général. Il se rend aussitôt à Sparte, pour engager les Lacédémoniens dans son parti: ils étoient fort mécontens d'une sentence qu'avoient portée contre eux les amphictyons, à la sollicitation des Thébains, par laquelle ils avoient été condamnés aussi à une amende, pour s'être emparés par fraude et par violence de la citadelle de Thèbes. Archidamus, l'un des rois de Sparte, reçut fort bien Philomèle; il n'osa pourtant pas encore se déclarer ouvertement pour les Phocéens, mais promit de l'aider d'argent, et de lui fournir secrètement des troupes, ce qu'il exécuta.

Philomèle de retour lève des soldats, et commence par attaquer le temple de Delphes, dont

il n'eut pas de peine à se rendre maître, les habitans du pays ayant fait une foible résistance. Les Locriens, peuple voisin de Delphes, firent d'inutiles efforts contre lui, et furent battus en plusieurs rencontres. Philomèle, animé par ces premiers succès, augmente de jour en jour ses troupes, et se met en état de soutenir vigoureusement son entreprise. Il entre dans le temple, arrache des colonnes le décret des amphictyons qui condamnoit les Phocéens, fait savoir dans tout le pays qu'il n'a pas dessein de toucher aux richesses du temple, et qu'il ne songe qu'à rétablir les Phocéens dans leurs anciens droits et leurs anciens priviléges. Il avoit besoin de se fortifier de l'autorité du dieu qui présidoit à Delphes, et d'avoir pour lui une réponse favorable de l'oracle : la prêtresse refusoit de lui prêter son ministère; mais, intimidée par ses menaces, elle répond que le dieu lui permet de faire tout ce qu'il voudra, et il ne manqua pas d'en donner avis à tous les peuples voisins.

L'affaire devint fort sérieuse. Les Amphictyons s'étant assemblés une seconde fois, il fut résolu qu'on feroit la guerre aux Phocéens : presque tous les peuples de la Grèce entrèrent dans cette querelle, et prirent parti pour ou contre. Les Béotiens, les Locriens, les Thessaliens, et plusieurs autres peuples voisins, se déclarèrent pour le dieu. Sparte, Athènes, et quelques autres villes du Péloponnèse, se joignirent aux Phocéens. Philomèle, jusque-là, n'avoit point encore tou-

ché aux trésors du temple; mais, devenu moins scrupuleux, il crut que les richesses du dieu ne pouvoient être mieux employées qu'à sa défense, car il couvroit de ce beau nom son entreprise sacrilége; et à la faveur de cette nouvelle ressource, ayant doublé la paye des soldats, il assembla un corps de troupes fort considérable.

Il se donna plusieurs combats, et le succès balança quelque temps entre les deux partis. On sait combien les guerres de religion sont à craindre, et à quels excès un faux zèle, couvert de ce nom respectable, peut se porter. Les Thébains, dans une rencontre, ayant fait plusieurs prisonniers, les condamnèrent tous à mort comme sacriléges et excommuniés. Les Phocéens, par droit de représailles en firent autant de leur côté : ceux-ci avoient remporté d'abord quelques avantages, mais ayant été vaincus dans un grand combat, Philoméle, leur chef, se voyant poussé sur une hauteur d'où il n'y avoit point d'issue, après s'être long-temps défendu avec un courage invincible, il se précipita la tête en bas du haut d'un rocher, pour éviter les tourmens auxquels il avoit sujet de s'attendre s'il étoit tombé vif entre les mains des ennemis. Onomarque lui succéda, et prit le commandement des troupes.

(An. M. 3651. Av. J. C. 353). Ce nouveau chef eut bientôt mis sur pied une nouvelle armée, la solde avantageuse qu'il proposoit lui attirant de tous côtés des soldats. Il gagna aussi à force d'argent plusieurs des chefs qui étoient dans l'autre parti, et les obligea ou à se retirer, ou à agir

mollement : par ce moyen il remporta plusieurs avantages.

Dans ce mouvement général de la Grèce, armée en faveur des Phocéens ou des Thébains, Philippe avoit cru devoir demeurer neutre. Il étoit de la politique de ce prince ambitieux, d'ailleurs peu touché de la religion et des intérêts d'Apollon, mais toujours attentif aux siens, de ne prendre aucune part à une guerre où il n'y avoit rien à gagner pour lui, et de profiter d'une occasion où toute la Grèce, occupée d'une grosse guerre, et devenue distraite sur ses démarches, lui laissoit une entière liberté d'étendre ses frontières, et de pousser ses conquêtes sans crainte d'opposition : il étoit bien aise aussi de voir les deux partis s'affoiblir et se consumer, pour tomber ensuite sur eux avec plus de facilité et d'avantage.

(An. M. 3651. Av. J. C. 353). Voulant s'assujétir la Thrace, et assurer les conquêtes qu'il y avoit déjà faites (Diod. pag. 434), il songea à se rendre maître de Méthone, petite ville incapable de se soutenir par elle-même, mais qui l'inquiétoit et mettoit obstacle à ses desseins, quand elle se trouvoit entre les mains des ennemis. Il en forma le siége, la prit, et la rasa. C'est devant cette ville qu'il perdit un œil (Suidas in *καραν*) par une aventure fort singulière. Aster d'Amphipolis s'étoit offert à lui sur le pied d'un excellent tireur, qui ne manquoit pas les oiseaux lors même qu'ils voloient le plus vîte. Philippe répondit : *Eh! bien, je vous prendrai à mon service lorsque je ferai la guerre aux étourneaux*. La rail-

lerie piqua au vif l'arbalétrier. Souvent un bon mot coûte bien cher, et ce n'est pas un petit mérite que de savoir contenir sa langue. Aster s'étant jeté dans la place, tira contre lui une flèche, ou il avoit écrit, *à l'œil droit de Philippe*, et lui prouva cruellement qu'il savoit bien tirer, car en effet il lui creva l'œil droit. Philippe lui renvoya la même flèche avec cette inscription : *Philippe fera pendre Aster, s'il prend la ville ;* et il lui tint parole.

Un habile chirurgien tira la flèche de l'œil de Philippe, avec tant d'adresse et de délicatesse (Plin. lib. 7, cap. 37), qu'il ne resta aucune trace de la plaie; et ne pouvant lui sauver l'œil, du moins il lui sauva la difformité. Ce prince (Demetr. Phaler. de elocut. cap. 3) néanmoins depuis eut toujours la foiblesse de se fâcher toutes les fois qu'il échappoit à quelqu'un de prononcer devant lui le mot de *cyclope*, ou seulement le mot d'*œil ;* on ne rougit pourtant guère d'un défaut honorable. Une femme lacédémonienne pensoit plus en homme, lorsque pour consoler son fils qu'une blessure glorieuse avoit rendu boiteux, elle lui disoit : *Vas mon fils, tu ne saurois plus faire un pas qui ne te fasse souvenir de ta valeur.*

Après la prise de Méthone (Diod. pag. 432-435), Philippe, toujours attentif ou à affoiblir ses ennemis par de nouvelles conquêtes, ou à s'attacher de nouveaux amis par des services importans, marcha en Thessalie, qui avoit imploré son secours contre les tyrans. La mort d'Alexan-

dre de Phères sembloit avoir assuré la liberté du pays; mais ses frères, qui l'avoient massacré de concert avec Thébé, sa femme, las d'avoir joué quelque temps le personnage de libérateurs, firent revivre sa tyrannie, et accablèrent les Thessaliens d'un nouveau joug. Lycophron, l'aîné des trois frères, qui avoit succédé à Alexandre, s'étoit fortifié de la protection des Phocéens. Onomarque, leur chef, lui mena un gros corps de troupes, et remporta d'abord contre Philippe un avantage assez considérable; mais dans une seconde action il fut entièrement vaincu, et son armée mise en déroute. Les fuyards furent poursuivis jusqu'au bord de la mer; plus de six mille hommes demeurèrent sur la place, du nombre desquels étoit Onomarque, dont le corps fut attaché à une potence; et trois mille prisonniers qu'on avoit faits furent précipités dans la mer, par ordre de Philippe, comme des sacriléges et des ennemis de la religion. Lycophron livra la ville de Phères, et par sa retraite laissa la Thessalie en liberté. Par l'heureux succès de cette expédition, Philippe se concilia pour jamais l'affection des Thessaliens, dont l'excellente cavalerie, jointe à la phalange macédonienne, eut depuis tant de part à ses victoires et à celles de son fils.

Phaylle, qui avoit succédé à son frère Onomarque, trouvant les mêmes ressources que lui dans les richesses immenses du temple, leva une armée nombreuse; et soutenu par les troupes des Lacédémoniens, des Athéniens, et des autres al-

liés, qu'il payoit grassement, il passa dans la Béotie, et attaqua les Thébains. Les avantages et les pertes furent long-temps balancés de part et d'autre; mais enfin Phaylle, saisi d'une maladie subite et violente, après avoir souffert de cruels tourmens, finit sa vie d'une manière digne de ses impiétés et de ses sacriléges. On mit à sa place Phalécus, fils d'Onomarque, encore tout jeune, et on lui donna pour conseil Mnaséas, qui avoit beaucoup d'expérience, et étoit fort attaché à sa famille.

Le nouveau chef, marchant sur les traces de ses prédécesseurs, pilla comme eux le temple, et enrichit tous ses amis. Les Phocéens ouvrirent enfin les yeux, et nommèrent des commissaires pour faire rendre compte à tous ceux qui avoient touché les deniers publics. Phalécus fut déposé, et il se trouva, par l'enquête exacte qu'on fit, que depuis le commencement de la guerre on avoit tiré du temple plus de dix mille talens, c'est-à-dire plus de trente millions de notre monnoie.

(An. M. 3652. Av. J. C. 352). Philippe, après avoir délivré la Thessalie, songea à porter ses armes dans la Phocide : voici la première tentative qu'il fait pour mettre le pied dans la Grèce, et pour entrer dans les affaires générales des Grecs, dont les rois de Macédoine avoient toujours été exclus comme étrangers. Dans ce dessein, sous prétexte de passer en Phocide, et d'y aller punir les Phocéens sacriléges, il marche vers les Thermopyles pour s'emparer d'un pas-

sage qui lui donnoit une entrée libre dans la Grèce, et surtout dans l'Attique. Les Athéniens, au bruit de cette marche qui pouvoit avoir d'étranges suites et pour eux et pour toute la Grèce, accoururent aux Thermopyles, et se saisirent à propos de ce passage important, que Philippe n'osa même pas entreprendre de forcer; ainsi il fut obligé de retourner en Macédoine.

§ III. *Démosthène, à l'occasion de l'entreprise de Philippe sur les Thermopyles, harangue les Athéniens, et les anime contre ce prince. Il est peu écouté. Olynthe, à la veille d'être assiégée par Philippe, implore le secours des Athéniens. Démosthène tâche, par ses harangues, de les tirer de leur assoupisssement. Ils n'envoient que de foibles secours. Philippe enfin se rend maître de la place.*

Comme la suite va nous montrer Philippe aux prises avec les Athéniens, et que par les vives exhortations et les sages conseils de Démosthène ils deviendront ses plus grands ennemis, et les plus puissans obstacles à ses desseins ambitieux, il ne paroît pas hors de propos, avant que d'entrer en matière, de tracer un portrait abrégé de l'état présent d'Athènes, et de la disposition actuelle de ses citoyens.

Il ne faut pas juger du caractère des Athéniens dans le temps dont nous parlons, par

celui de leurs ancêtres du temps des batailles de Marathon et de Salamine, de la vertu desquels ils avoient extrêmement dégénéré. Ce n'étoit plus les mêmes hommes, ni les mêmes maximes, ni les mêmes mœurs : on n'y voyoit plus le même zèle pour le bien public, la même application aux affaires, le même courage pour essuyer les fatigues de la guerre sur terre et sur mer, le même soin de ménager les finances, la même docilité pour les conseils salutaires, le même discernement dans le choix des généraux d'armée et des magistrats à qui ils confioient l'administration de l'état. A ces dispositions si utiles et si glorieuses avoient succédé l'amour du repos, la nonchalance pour les affaires publiques, l'aversion des travaux militaires dont ils se déchargeoient sur des troupes mercenaires, la dissipation du trésor public en jeux et en spectacles, le goût pour les flatteries de leurs orateurs, et la malheureuse facilité d'accorder les charges à la brigue et à la cabale, tous avant-coureurs ordinaires de la ruine des états. Voilà ce qu'étoit Athènes, lorsque le roi de Macédoine commença à attaquer la Grèce.

(An. M. 3652. Av. J. C. 352). Nous avons vu que Philippe, après plusieurs conquêtes, avoit fait une tentative inutile pour s'avancer jusque dans la Phocide, parce que les Athéniens, justement alarmés du péril qui les menaçoit, lui avoient fermé le passage des Thermopyles. Démosthène (1. Philip.), profitant d'une si favorable disposition, monte sur la tri-

bune aux harangues, pour tracer à leurs yeux une vive image du danger prochain dont les menace l'ambition démesurée de Philippe, et pour les convaincre de l'absolue nécessité qu'elle leur impose d'user des plus promptes précautions. Or, comme le succès de ses armes, et la rapidité de ses progrès répandoient dans Athènes une espèce de terreur fort approchante du désespoir, l'orateur, par un artifice merveilleux, s'attache d'abord à relever les courages abattus, et rejette uniquement sur leur mollesse et sur leur nonchalance la cause de leurs désastres; car, si jusque-là ils s'étoient acquittés exactement de leur devoir, et que malgré toute leur activité et tous leurs efforts Philippe l'eût emporté sur eux, il ne leur resteroit plus en effet de ressource ni d'espérance. Mais, et dans ce discours-ci, et dans ceux qui suivront, Démosthène insiste fortement sur cette réflexion, que la négligence des Athéniens est l'unique cause de l'agrandissement de Philippe, et que c'est elle qui le rend hardi, entreprenant, et plein d'une insolente fierté, qui va jusqu'à insulter aux Athéniens.

« Voyez, leur dit Démosthène en parlant de « Philippe, à quel point monte l'arrogance du « personnage, qui ne vous donne point le choix « ou de l'action ou du repos, mais qui use de « menaces, et, selon le bruit commun, tient « les discours les plus insolens; et non content « de ses premières conquêtes, incapables de le « satisfaire, il se porte chaque jour à quelque

« nouvelle entreprise. Vous attendez peut-être « que quelque nécessité vous force d'agir. En « est-il une plus grande pour des hommes libres « que la honte et l'infamie ? Voulez-vous donc « vous promener éternellement dans la place « publique, en vous demandant les uns aux « autres, *dit-on quelque chose de nouveau?* « Eh quoi de plus nouveau, qu'un homme « de Macédoine vainqueur des Athéniens, et « souverain arbitre de la Grèce ? *Philippe est* « *mort*, dit l'un. *Non, il n'est que malade*, « répond l'autre. » (La blessure qu'il avoit reçu à Méthone avoit donné lieu à tous ces bruits). « Mort ou malade, que vous importe, Athé- « niens ? A peine le ciel vous en auroit-il déli- « vrés, qu'à vous comporter de la sorte, vous « vous feriez bien vite vous-mêmes un autre « Philippe, puisque celui-ci doit ses accrois- « semens, bien moins à sa force qu'à votre « indolence. »

Démosthène ne s'en tint pas à de simples remontrances, ni à des avis généraux ; il proposa un projet, qui lui paroissoit propre à arrêter les entreprises de Philippe. Il demande aux Athéniens, en premier lieu, qu'ils arment une flotte de cinquante galères, et qu'ils prennent une ferme résolution de les monter eux-mêmes. Il veut qu'on y ajoute dix galères légèrement armées, pour servir d'escorte aux convois de la flotte et aux vaisseaux de transport. Quant à ce qui regarde les troupes, au lieu que de son temps le général élu par la faction la plus

puissante, ne formoit l'armée que d'un assemblage confus d'étrangers et de mercenaires qui servoient mal, il demande qu'on lève seulement deux mille hommes de troupes choisies, dont il y en aura cinq cents Athéniens, et le reste tiré des alliés, avec deux cents cavaliers, dont cinquante aussi seront Athéniens.

L'entretien de ce petit corps d'armée pour ce qui regarde seulement les munitions de bouche et la subsistance des troupes indépendamment de leur solde, ne devoit coûter par mois guère plus de quatre-vingt-dix talens (quatre-vingt-dix mille écus), à 1,000 écus le talent, savoir, quarante talens pour dix galères d'escorte, à raison de vingt mines (mille livres) par mois pour chaque galère : autres quarante talens pour les deux mille hommes de pied, à dix dragmes (cinq livres) par mois pour chaque fantassin ; lesquels cinq livres par mois font un peu plus de trois sous et un liard par jour : enfin douze talens pour les deux cents chevaux, à trente dragmes (quinze livres) par mois pour chaque homme de cheval, lesquelles quinze livres par mois font dix sous par jour. J'entre dans ce détail exprès, pour faire connoître sur quel pied pour lors on faisoit la dépense de la guerre. Démosthène ajoute que si quelqu'un s'imagine que les seules munitions de bouche ne soient pas une grande avance, il n'en juge pas sainement, car il est persuadé, que pourvu que les troupes ne manquent point de provisions, la guerre leur fournira tout le reste ; et

que sans faire le moindre tort ni aux Grecs, ni aux alliés, elles trouveront à se payer de leur solde entière.

Comme on pouvoit s'étonner qu'il se restraignît à un si petit nombre de troupes, il en rend raison : c'est que l'état présent de la république ne permet pas aux Athéniens d'opposer à Philippe des forces capables de l'attaquer en rase campagne ; mais qu'ils doivent nécessairement se réduire à de simples courses. Ainsi son dessein est que ce petit corps d'armée voltige sans relâche vers les frontières de la Macédoine, et y tienne en respect l'ennemi, l'observe, le harcèle, et le serre de près, afin qu'il ne concerte pas librement ses entreprises, et n'exécute pas à son aise tout ce qu'il voudra tenter.

On ne sait pas quel fut le succès de cette harangue ; il y a beaucoup d'apparence que les Athéniens, qui n'étoient point attaqués personnellement, s'endormirent, par la nonchalance qui leur étoit naturelle, sur les progrès de Philippe. Les divisions de la Grèce lui étoient fort favorables. Athènes et Lacédémone d'un côté ne songeoient qu'à humilier Thèbes leur rivale : de l'autre, les Thessaliens pour se délivrer de leurs tyrans, les Thébains pour se maintenir la supériorité que les batailles de Leuctres et de Mantinée leur avoient acquise, se dévouoient absolument à Philippe, et, sans le vouloir, l'aidoient à forger leurs chaînes.

Philippe, en habile politique, sut bien profiter de toutes ces dissentions : ce roi, pour la

sûreté de ses frontières, n'avoit rien plus à cœur que de s'étendre vers la Thrace, et il ne le pouvoit guère qu'aux dépens d'Athènes, qui depuis la défaite de Xerxès avoit en ce pays-là plusieurs colonies, outre divers états alliés ou tributaires.

Olynthe, ville de Thrace dans la péninsule de Pallène, étoit une de ces colonies; elle avoit eu de grands démêlés avec Amyntas père de Philippe; elle avoit même traversé ce dernier à son avènement à la couronne. Cependant, comme il étoit encore mal affermi sur son trône, il usa d'abord de dissimulation, et rechercha l'alliance des Olynthiens, à qui, quelque temps après, il céda Potidée, place importante, qu'il avoit conquise avec eux et pour eux sur les Athéniens. Quand il se vit en état de faire éclore son dessein, il prit ses mesures pour former le siége d'Olynthe. Les Olynthiens, du plus loin qu'ils entendirent gronder l'orage, recoururent aux Athéniens, et sollicitèrent l'envoi d'un prompt secours. L'affaire fut discutée dans l'assemblée du peuple; l'importance de la délibération augmenta le concours des orateurs dans la tribune : ils y montèrent chacun à leur tour, et leur tour venoit plus tôt ou plus tard selon leur âge. Démosthène, qui n'avoit que trente-quatre ans, ne parla qu'après que ses anciens eurent long-temps agité la matière.

Dans ce discours * l'orateur (Olynth. 2),

* La harangue que Démosthène prononça pour lors

pour mieux aller à ses fins, épouvante et rassure alternativement les Athéniens. Pour cela, il représente Philippe sous deux faces fort différentes : d'un côté, c'est un ambitieux que l'empire du monde entier ne rassasieroit pas ; un superbe, qui regarde tous les hommes, et même ses alliés, comme autant de sujets ou d'esclaves, et qui, par cette raison, s'irrite de l'obéissance trop lente, comme de la révolte déclarée ; un politique vigilant, qui toujours attentif à se prévaloir des imprudences et des fautes d'autrui, saisit avidement les conjonctures avantageuses ; un guerrier infatigable, que son activité multiplie, et qui supporte continuellement les plus rudes travaux, sans connoître ni momens de repos, ni différences de saisons ; un héros intrépide, qui s'élance au travers des obstacles, et se précipite au milieu des hasards ; un corrupteur qui, la bourse à la main, marchande, trafique, achète, et ne met pas moins en œuvre l'or que le fer ; un prince heureux, à qui la fortune prodigue ses faveurs, et pour qui elle paroît avoir oublié son inconstance ; mais, d'un autre côté, ce même Philippe est un im-

est comptée ordinairement pour la seconde des trois olynthiennes qui regardent le même sujet. Mais M. de Tourreil, fondé principalement sur l'autorité de Denys d'Halicarnasse, qui doit être ici d'un grand poids, dérange l'ordre communément suivi des harangues de Démosthène, et place celle-ci à la tête des olynthiennes. Quoique je suive son sentiment, je citerai les harangues selon l'ordre où elles sont imprimées.

prudent, qui mesure ses vastes projets, non à ses forces, mais à son ambition seule ; un téméraire, qui par ses attentats creuse lui-même le tombeau de sa propre grandeur, et ouvre devant lui des précipices où il ne faut que le pousser; un fourbe, dont la puissance ne porte que sur les plus ruineux de tous les fondemens, la mauvaise foi et la scélératesse; un usurpateur, haï universellement au dehors, qui a soulevé tous les peuples contre lui, en foulant aux pieds toutes les lois humaines et divines; un tyran, détesté jusque dans le sein de ses états, où, par l'infamie de ses mœurs, et par ses autres vices, il a lassé la patience de ses capitaines, de ses soldats, et généralement de tous ses sujets; enfin un parjure et un impie, que le ciel n'abhorre pas moins que la terre, et que les dieux vont frapper par la main de quiconque voudra servir leur courroux, et seconder leur vengeance.

Voilà le double portrait de Philippe, que trace M. de Tourreil, en réunissant tous les traits répandus dans la harangue de Démosthène dont il s'agit, par où l'on voit avec quelle liberté on parloit à Athènes contre un prince si puissant.

Notre orateur, après avoir ainsi représenté Philippe, tantôt comme redoutable, tantôt comme aisé à vaincre, conclut que l'unique et sûr moyen d'abattre un tel ennemi, c'est de réformer les abus nouveaux, de rappeler l'ancien ordre, de pacifier les dissentions domestiques, et d'étouffer les cabales incessamment renaissantes, en sorte que tout se réunisse au seul point de l'in-

térêt public, et qu'à frais communs, chacun, selon ses talens et ses facultés, concoure à la destruction de l'ennemi commun.

Démade (Suidas in voce Δημάδης), corrompu par l'or de Philippe, combattit fortement, mais inutilement, l'avis de Démosthène. On envoya, sous la conduite du général Charès, trente galères et deux mille hommes au secours des Olynthiens, qui, dans ce besoin pressant où toute la Grèce généralement étoit intéressée, ne purent rien obtenir que de la seule république d'Athènes.

Ce secours n'interrompit ni les desseins, ni les progrès de Philippe. Il marche en Chalcide, s'empare de plusieurs places, emporte et rase la forteresse de Gire, et jette l'épouvante dans toute la contrée. Olynthe alors, serrée de plus près, et menacée des derniers malheurs, envoya aux Athéniens une seconde ambassade, et sollicita de nouveaux secours. Démosthène appuie fortement la demande, et prouve qu'autant par honneur que par intérêt, les Athéniens y doivent avoir égard. C'est ce qui fait le sujet de l'olynthienne, comptée ordinairement la troisième.

L'orateur, toujours animé d'un zèle vif et ardent pour la sûreté et la gloire de sa patrie, tâche d'intimider les Athéniens par la vue des maux qui les menacent, leur montrant un avenir terrible pour eux, s'ils persévèrent dans leur nonchalance; car si Philippe se rend maître d'Olynthe, il ne manquera pas, après cette entreprise, de venir tomber sur Athènes avec toutes ses forces.

Le principal embarras rouloit sur le moyen de fournir à la dépense nécessaire pour secourir les Olynthiens, parce que les fonds de la caisse militaire étoient divertis ailleurs, et employés à la célébration des jeux publics.

Quand les Athéniens, à la fin de la guerre d'Egine, eurent fait une paix de trente ans avec les Lacédémoniens, ils résolurent de mettre en réserve, dans leur trésor, mille talens chaque année, avec défense, sous peine de la vie, qu'on parlât jamais d'y toucher, à moins qu'il ne s'agît de repousser les ennemis qui tenteroient d'envahir l'Attique. Cette loi s'observa d'abord avec toute la ferveur qu'on a pour les nouveaux réglemens. Périclès ensuite, dans le dessein de faire sa cour au peuple, proposa de lui distribuer en temps de paix les mille talens, et de le défrayer par-là aux spectacles, en donnant à chaque citoyen * deux oboles, sauf à reprendre ce fonds en temps de guerrre. La proposition fut agréée, et la restriction aussi; mais, comme tout relâchement dégénère tôt ou tard en licence, on prit un tel goût à cette distribution, appelée par Démade *une glue où les citoyens alloient se prendre*, qu'ils ne voulurent plus qu'on la retranchât en aucun cas. L'abus fut poussé à un tel point, qu'Enbule, un des principaux chefs de la faction opposée à Démosthène, fit dé-

* Ces jeux, outre les deux oboles qu'on distribuoit à chacun des assistans, entraînoient beaucoup d'autres dépenses.

fendre, sous peine de mort, qu'on proposât de rendre à la guerre ce que Périclès avoit prêté aux jeux et aux plaisirs. On punit même Apollodore, pour avoir ouvert et appuyé l'avis contraire.

Cette folle dissipation eut d'étranges suites : on ne pouvoit la réparer que par des impositions, dont l'inégalité purement arbitraire perpétuoit de vives querelles, et mettoit dans les préparatifs de guerre une lenteur, qui, sans épargner la dépense, en ruinoit tout le fruit. Comme les artisans et les gens de marine, qui composoient plus des deux tiers du peuple d'Athènes, ne contribuoient point de leur bien, et n'avoient qu'à payer de leur personne, le poids des taxes tomboit uniquement sur les riches. Ceux-ci ne manquoient pas de murmurer, et de reprocher aux autres que les deniers publics se consumoient en fêtes, en comédies, et en superfluités semblables. Le peuple, qui se sentoit le maître, se mettoit peu en peine de leurs plaintes, et n'étoit pas d'humeur à prendre sur ses plaisirs de quoi soulager des gens qui possédoient, à son exclusion, les emplois et les dignités. D'ailleurs il s'agissoit de la vie, si on osoit seulement prendre sur soi de lui en faire la proposition d'une manière sérieuse et dans les formes.

Démosthène hasarda, à deux différentes reprises, d'entamer cette matière, mais il le fit avec beaucoup d'art et de circonspection. Après avoir démontré l'indispensable nécessité où l'on est de mettre sur pied une armée pour arrêter les entre-

prises de Philippe, il laisse entrevoir qu'il n'y a point d'autre fonds pour lever et entretenir ces troupes, que celui qui étoit destiné aux distributions du théâtre. Il demande qu'on nomme des commissaires, non pour établir de nouvelles lois, il n'y en avoit déjà que trop, mais pour examiner et abolir celles qui se trouveroient contraires au bien de la république. Il n'encouroit pas la peine capitale portée par ces lois, parce qu'il n'en demandoit pas actuellement l'abolition, mais qu'on nommât des commissaires pour en faire l'examen : il laissoit seulement entrevoir la nécessité qu'il y avoit d'abolir une loi qui faisoit gémir les plus zélés citoyens, et les réduisoit à l'alternative, ou de se perdre eux-mêmes par un conseil fidèle et courageux, ou de laisser périr leur patrie par un silence timide et prévaricateur.

Il paroît que ces remontrances n'eurent pas le succès qu'elles méritoient, puisque, dans l'olynthienne suivante, qui, dans l'arrangement ordinaire est la première, l'orateur se vit obligé de revenir encore à la charge sur la dissipation des deniers militaires. Olynthe, vivement pressée par Philippe, jusqu'alors mal secourue par la milice vénale d'Athènes, demanda, par une troisième ambassade, des troupes composées, non de mercenaires et d'étrangers comme auparavant, mais de vrais Athéniens, animés d'une sincère ardeur pour l'intérêt et de leur propre gloire et de la cause commune. Sur les vives instances de Démosthène, les Athéniens envoyèrent une seconde fois Charès avec un secours de

dix-sept galères, de deux mille hommes de pied, et de trois cents cavaliers, tous citoyens d'Athènes, tels qu'Olynthe les désiroit.

Philippe, l'année suivante (an. m. 3656, av. J. C. 348), s'empara d'Olynthe (Diod. lib. 16, pag. 450-452). Le secours et les efforts d'Athènes ne purent la défendre contre ses ennemis domestiques, car deux de ses citoyens, Euthycrate et Lasthène, qui étoient les premiers de la ville, et actuellement en charge, la trahirent : ainsi il entra par la brèche que ses largesses avoient faite. Il saccage cette malheureuse ville, enchaîne une partie des habitans, vend l'autre, et ne distingue les traîtres que par le souverain mépris qu'il leur témoigne. Philippe, comme son fils Alexandre, aimoit la trahison et n'aimoit pas les traîtres; et quelle foi peut-on avoir à des gens qui en manquent pour leur patrie? Tout (Plut. in apophthegm. p. 178), jusqu'au simple soldat de l'armée macédonienne, fit honte à Euthycrate et à Lasthène de leur perfidie. Ils en demandèrent justice à Philippe, qui les paya de cette ironie, plus sanglante que l'injure même : *Ne prenez pas garde à ce que disent des hommes grossiers, qui nomment chaque chose par son nom.*

La prise de cette ville lui causa une grande joie : c'étoit une des places les plus importantes pour lui, et dont les forces pouvoient le plus balancer sa puissance. Elle avoit (Diod. lib. 15, pag. 341), quelques années auparavant, résisté pendant un assez long temps aux forces de la Macédoine et de Lacédémone jointes ensemble;

et Philippe l'avoit enlevée presque sans aucune résistance, ou du moins sans beaucoup de perte.

Il donna des spectacles et fit célébrer des jeux publics avec une magnificence extraordinaire. Il les accompagna de repas et de festins, où il se rendoît populaire, et combloit tous les conviés de présens et de marques d'amitié.

§. IV. *Philippe se déclare pour ceux de Thèbes contre les Phocéens, et commence ainsi à prendre part à la guerre sacrée. Il endort les Athéniens par une fausse paix et de fausses promesses, malgré les remontrances de Démosthène. Il s'empare des Thermopyles, réduit les Phocéens, et termine la guerre sacrée. Il est admis dans le conseil amphictionique.*

(An. M. 3657, av. J. C. 347). Les Thébains, hors d'état de terminer par eux-mêmes la guerre qu'ils soutenoient depuis long-temps contre les Phocéens, eurent recours à Philippe. Jusqu'ici, comme nous l'avons déjà remarqué, il avoit gardé une espèce de neutralité par rapport à la guerre sacrée, et il sembloit attendre pour se déclarer que les deux partis se fussent mutuellement affoiblis par la longueur d'une guerre qui les épuisoit également. Les Thébains, pour lors, avoient beaucoup rabattu de cette fierté et de ces ambitieuses prétentions que leur avoient

inspiré les victoires d'Epaminondas. Aussitôt donc qu'ils recherchèrent l'alliance de Philippe, ce prince résolut d'épouser la querelle de cette république contre les Phocéens : il n'avoit point perdu de vue le projet qu'il avoit formé de se ménager une entrée dans la Grèce pour y dominer. Pour faire réussir son dessein, il devoit se déclarer pour l'un des deux partis qui partageoient alors toute la Grece, ou pour celui des Thébains, ou pour celui des Athéniens et des Spartiates. Il n'étoit pas assez insensé pour se flatter que ce dernier parti voulût contribuer à l'introduire dans la Grece; il ne lui restoit donc qu'à embrasser le parti des Thébains, qui venoient d'eux-mêmes s'offrir à lui, et à qui sa puissance devenoit nécessaire pour se soutenir dans la décadence de leurs affaires. Il n'hésita donc point à se déclarer pour eux : mais pour donner une couleur avantageuse à ses armes, outre la reconnoissance dont il affectoit de se piquer pour Thèbes, où il avoit été élevé, il prétendoit se faire honneur de son zèle pour le dieu outragé, et étoit bien aise de se faire la réputation d'un prince religieux, qui embrassoit vivement les intérêts du dieu et du temple de Delphes, afin de s'attirer par là l'estime et l'amitié des Grecs. Les politiques font usage de tout, et cherchent à couvrir les entreprises les plus injustes du voile de la probité, et quelquefois même de la religion, quoique souvent, dans le fond, ils ne fassent aucun cas ni de l'une ni de l'autre.

Philippe (Demosth. orat. de falsa legatione) 'avoit rien plus à cœur que de s'assurer des 'hermopyles, qui lui ouvroient un passage dans ı Grèce, de s'approprier tout l'honneur de la uerre sacrée, de paroître y avoir tranché en ıaître, et de présider enfin aux jeux pythiques. l vouloit porter du secours aux Thébains, et ar leur moyen se rendre maître de la Phocide; ıais pour mettre en exécution cette double vue, falloit en dérober la connoissance aux Athéiens, qui étoient actuellement déclarés contre 'hèbes, et qui depuis long temps étoient alliés es Phocéens. Il s'agissoit donc de leur faire rendre le change en leur montrant un autre bjet, et c'est à quoi la politique de Philippe éussit merveilleusement.

Les Athéniens, qui commençoient à se lasser 'une guerre qui leur étoit fort onéreuse et peu tile, avoient chargé Ctésiphon et Phrynon de onder les intentions de Philippe, et de le pressentir sur la paix. Ils rapportèrent que Philippe e s'en éloignoit pas, et témoignoit même beauoup de bonne volonté pour la république; sur uoi l'on résolut d'envoyer une ambassade soennelle pour s'instruire de la vérité plus à fond, t pour avoir les derniers éclaircissemens que emandoit une semblable négociation. Eschine t Démosthène furent du nombre des dix amassadeurs, qui en ramenèrent trois de Philippe, Antipater, Parménion, Eurylochus. Tous dix 'acquittèrent fidèlement de leur commission, et n rendirent un fort bon compte. On les renvoie

aussitôt avec un plein pouvoir de conclure la paix, et de la cimenter par la religion des sermens. Alors Démosthène, qui dans la première ambassade avoit rencontré en Macédoine quelques Athéniens prisonniers, et leur avoit promis qu'il reviendroit les racheter à ses dépens, se met en devoir de tenir sa parole, et conseille cependant à ses collègues de s'embarquer au plus tôt, comme la république l'avoit ordonné, pour aller incessamment chercher Philippe partout où il seroit. Ceux-ci, loin de faire la diligence qu'on leur a recommandée, marchent à pas d'ambassadeurs, vont par terre en Macédoine, s'y arrêtent trois mois entiers, et donnent le temps à Philippe de prendre encore plusieurs places sur les Athéniens dans la Thrace : enfin s'étant abouchés avec le roi de Macédoine, ils conviennent avec lui des conditions de la paix. Celui-ci, content de les avoir endormis par un projet de traité, en différoit de jour en jour la ratification ; il avoit trouvé le moyen de corrompre à force de présens tous les ambassadeurs, à l'exception de Démosthène, qui se trouvant seul, s'opposoit en vain à ses collègues.

Cependant Philippe faisoit toujours avancer ses troupes. Etant arrivé à Phères en Thessalie, il ratifie enfin le traité de paix, où il refuse de comprendre les Phocéens. Quand on eut appris à Athènes que Philippe avoit signé le traité, cette nouvelle y répandit beaucoup de joie, surtout parmi les personnes qui avoient de l'éloignement pour la guerre, et qui en redoutoient

les suites. Isocrate étoit de ce nombre (Isocrat. orat. ad Philip.). C'étoit un citoyen zélé pour le bien public, et plein de bonnes intentions. La foiblesse de sa voix, jointe à une timidité naturelle, l'avoit empêché de se produire en public, et de monter, comme les autres, sur la tribune aux harangues. Il avoit ouvert à Athènes une école où il donnoit des leçons sur la rhétorique, et formoit les jeunes gens à l'éloquence, et il le faisoit avec un grand succès et une grande réputation. Il n'avoit pas néanmoins renoncé entièrement au soin des affaires publiques, et le service que les autres rendoient de vive voix à la patrie dans les assemblées, il tâchoit de le lui rendre par des écrits où il exposoit ses sentimens ; et ces écrits devenoient bientôt publics, et étoient lus avec beaucoup d'empressement.

Dans l'occasion dont il s'agit, il en fit un assez long, qu'il adressa à Philippe, avec qui il étoit en liaison, mais de la manière qui convient à un bon et fidèle citoyen. Il étoit alors fort âgé, et avoit au moins quatre-vingt-huit ans. Le but de ce discours est d'exhorter Philippe à profiter de la paix qu'il venoit de conclure, pour concilier entre eux tous les peuples de la Grèce, et à porter ensuite la guerre contre le roi des Perses. Il s'agissoit de faire entrer dans ce plan quatre villes, dont toutes les autres alors dépendoient ; savoir, Athènes, Sparte, Thèbes, Argos. Il avoue que si Sparte ou Athènes étoient dominantes comme autrefois,

il n'auroit garde de faire une telle proposition, qui ne seroit point certainement de leur goût, et que la fierté de ces deux républiques, nourrie et augmentée par d'heureux succès, rejetteroit avec hauteur. Mais maintenant que les plus puissantes villes de la Grèce, fatiguées et épuisées par de longues guerres, et humiliées chacune à leur tour par des revers fâcheux, ont un intérêt égal à poser les armes et à vivre en paix, selon l'exemple qu'Athènes avoit commencé à leur donner, c'est l'occasion du monde la plus favorable à Philippe de concilier ensemble toutes les villes de la Grèce.

S'il avoit le bonheur de réussir dans un tel projet, un succès si glorieux et si avantageux l'éleveroit au-dessus de tout ce qu'il y a eu jusqu'ici de plus grand dans la Grèce; mais le dessein et le projet seul, quand il n'auroit pas tout l'effet qu'il en peut attendre, lui attireroit infailliblement l'estime, l'affection et la confiance de tous les peuples de la Grèce, avantages infiniment préférables à toutes les prises de villes et à toutes les conquêtes dont il pourroit se flatter.

Il est vrai que plusieurs personnes, prévenues contre Philippe, le représentent et le décrient comme un prince artificieux, qui couvre sa marche sous des prétextes plausibles, mais qui, dans le fond, n'a d'autre vue que d'opprimer la Grèce et de s'en rendre maître. Isocrate, soit trop facile crédulité, soit désir de gagner Philippe, suppose que des bruits si injurieux n'ont au-

cun fondement, n'étant pas vraisemblable qu'un prince, qui fait gloire de descendre d'Hercule, le libérateur de la Grèce, songeât à l'envahir et à s'en rendre le tyran : mais ce sont ces bruits-là même, si capables de noircir son nom et de ternir toute sa gloire, qui doivent l'engager à en démontrer la fausseté aux yeux de toute la Grèce, par des preuves non suspectes, en laissant et maintenant chaque ville dans la possession de ses lois et de sa liberté, en écartant avec soin tout soupçon de partialité, en n'épousant point les intérêts d'un peuple contre un autre, en s'attirant la confiance de tous par un noble désintéressement et par un amour inaltérable de la justice ; enfin en n'ambitionnant que la qualité de pacificateur de la Grèce, titre infiniment plus glorieux que celui de vainqueur et de conquérant.

C'est dans les états du roi de Perse qu'il doit aller chercher et mériter ces derniers titres ; la conquête lui en est ouverte et assurée, s'il vient à bout de pacifier la Grèce. Il doit se souvenir qu'Agésilas, avec les seules troupes de Sparte, fit trembler le trône persan, et l'auroit certainement renversé sans les divisions domestiques de la Grèce qui le rappelèrent. La victoire signalée des dix mille sous Cléarque, et leur retraite triomphante à la vue d'une armée innombrable, marquent ce qu'on doit attendre des Macédoniens et des Grecs réunis ensemble et commandés par Philippe, contre un prince inférieur en tout à celui que Cyrus alloit attaquer.

Isocrate finit en témoignant qu'il paroît que les dieux n'ont accordé jusqu'ici à Philippe tant d'heureux succès, que pour le mettre en état de former et d'exécuter la glorieuse entreprise dont il lui trace le plan. Il réduit ses avis à trois points: gouverner son propre empire avec sagesse et justice ; pacifier les peuples voisins de la Grèce entière sans y rien prétendre pour soi ; porter ensuite ses armes victorieuses dans un pays ennemi de tout temps des Grecs, et qui avoit souvent juré leur perte. Il faut l'avouer, voilà un plan bien magnifique, et bien digne d'un grand prince. Mais Isocrate connoissoit mal Philippe, s'il l'en croyoit capable ; il n'avoit ni l'équité, ni la modération, ni le désintéressement que demandoit un tel projet. Il songeoit réellemenr à passer dans la Perse, et sentoit bien qu'auparavant il falloit s'assurer de la Grèce ; mais c'étoit par la force, et non par des bienfaits qu'il vouloit s'en assurer. Il ne songeoit point à gagner les peuples, ni à les persuader, mais à les abattre et à les dompter : comme, de son côté, il ne faisoit aucun cas des alliances et des traités, il mesuroit les autres sur lui-même, et vouloit les retenir par des liens plus forts que ceux de l'amitié, de la reconnoissance et de la bonne foi.

Démosthène, qui étoit plus au fait des affaires qu'Isocrate, jugeoit plus sainement aussi des dispositions de Philippe. A son retour de l'ambassade, il déclare nettement qu'il n'approuve ni les discours, ni la conduite du roi de Macédoine, et qu'on a tout à craindre de sa part. Es-

chine, au contraire, qui étoit entièrement gagné, assure qu'il n'a remarqué dans les promesses et dans le procédé de ce prince que candeur et bonne foi. Il avoit promis que l'on repeupleroit Thespies et Platée malgré l'opposition des Thébains; qu'en cas qu'il parvînt à subjuguer les Phocéens, il les conserveroit et ne leur feroit aucun mauvais traitement; qu'il rétabliroit l'ordre dans Thèbes; qu'Orope demeureroit en propre aux Athéniens, et que pour équivalent d'Amphipolis, on leur livreroit l'Eubée. Démosthène eut beau représenter que Philippe, malgré toutes ses belles promesses, cherchoit à se rendre maître absolu de la Phocide, et que de la lui abandonner c'étoit trahir l'état et lui livrer la Grèce entière, il ne fut point écouté, et le discours d'Eschine, qui répondoit de la bonne volonté de Philippe, prévalut.

(An. M. 3658. Av. J. C. 346.) Toutes ces délibérations donnèrent le temps à ce prince de s'emparer des Thermopyles et d'entrer dans la Phocide. Jusque-là (Diod. lib. 16, pag. 455) on n'avoit pu réduire les Phocéens à la raison. Philippe n'eut qu'à se montrer; la terreur de son nom jeta partout l'épouvante. Supposant qu'il marchoit contre des sacriléges, et non contre des ennemis ordinaires, il fit prendre à tous ses soldats des couronnes de laurier, et les mena au combat comme sous la conduite du dieu même dont ils vengeoient l'honneur. A cet aspect, les Phocéens se crurent vaincus: ils demandent la paix et se livrent à la merci de Philippe, qui

permet à Phalécus, leur chef, de se retirer dans le Péloponnèse avec les huit mille hommes qu'il avoit pris à sa solde. Ainsi Philippe, sans qu'il lui en coûtât beaucoup de peine, remporta tout l'honneur d'une longue et sanglante guerre qui avoit épuisé les forces des deux partis. Cette victoire (1) lui fit un honneur incroyable dans toute la Grèce ; il n'y étoit parlé que de cette glorieuse expédition. On le regardoit comme le vengeur du sacrilége et le protecteur de la religion, et l'on mettoit presque au nombre des dieux, celui qui en avoit défendu la majesté avec tant de courage et de succès.

Philippe, pour ne paroître rien faire de son autorité privée dans une affaire qui concernoit toute la Grèce, assemble le conseil des amphictyons, et les établit, pour la forme, souverains juges de la peine encourue par les Phocéens. Sous le nom de ces juges dévoués à ses volontés, il ordonne qu'on ruinera les villes de la Phocide, qu'on les réduira toutes en bourgs de soixante feux, et que les bourgs seront placés à une certaine distance l'un de l'autre; que l'on proscrira irrémissiblement les sacriléges, et que les autres ne demeureront possesseurs de leurs biens qu'à la charge d'un tribut annuel qui s'exigera jusqu'à la restitution entière des sommes enlevées du temple de Delphes. Philippe ne

(1) Incredibile quantum ea res apud omnes nationes Philippo gloriæ dedit. Illum vindicem sacrilegii, illum ultorem religionum. Dignum itaque qui diis proximus haberetur, per quem deorum majestas vindicata sit. (Justin.)

s'oublia pas dans cette occasion : après avoir soumis les Phocéens rebelles, il demanda qu'on lui transportât le droit de séance au conseil amphictyonique, dont on les avoit déclaré déchus. Les amphictyons, dont il venoit de servir la vengeance, n'osèrent le refuser, et l'aggrégèrent à leur corps; ce qui étoit pour lui d'une grande importance, comme la suite le fera voir, et d'une très-dangereuse conséquence pour tout le reste de la Grèce. Ils donnèrent aussi à Philippe l'intendance des jeux pythiques, conjointement avec les Béotiens et les Thessaliens, parce que les Corinthiens, qui l'avoient eue jusque-là, s'en étoient rendus indignes par la part qu'ils avoient prise au sacrilége des Phocéens.

Quand on apprit à Athènes la manière dont les Phocéens avoient été traités, on comprit, mais trop tard, le tort qu'on avoit eu de ne pas déférer aux conseils de Démosthène, et de s'être livré aveuglément aux vaines promesses d'un traître qui avoit vendu sa patrie. Outre la honte et la douleur d'avoir manqué aux devoirs de la confédérarion à l'égard des Phocéens, ils reconnurent qu'en abandonnant leurs alliés, ils avoient trahi leurs propres intérêts; car Philippe, maître de la Phocide, l'étoit devenu des Thermopyles, ce qui lui ouvroit les portes et lui donnoit les clefs de la Grèce. Les Athéniens donc (Demost. de fals. legat. pag. 312), justement alarmés pour eux-mêmes, ordonnèrent qu'on retireroit les femmes et les enfans de la campagne dans la ville, qu'on rétabliroit les murs, et

qu'on fortifieroit le Pirée pour se mettre en état de défense en cas d'invasion.

Ils n'avoient point eu de part au décret qui avoit reçu Philippe au nombre des amphictyons : peut-être s'absentèrent-ils pour ne pas l'autoriser par leur présence, ou, ce qui paroît plus vraisemblable, Philippe, en vue d'éloigner les obstacles et d'éviter les traverses qu'il pouvoit rencontrer dans l'exécution de son dessein, assembla tumultuairement les seuls amphictyons qui lui étoient dévoués : enfin, il mena si bien son intrigue, qu'il obtint ce qu'il désiroit. On pouvoit contester cette élection comme clandestine et comme irrégulière ; il en demanda la confirmation aux peuples, qui, en qualité de membres de ce corps, avoient droit, ou de rejeter le nouveau choix, ou de le ratifier. Athènes reçut l'invitation circulaire. Dans l'assemblée du peuple qui fut convoquée pour délibérer sur la demande de Philippe, plusieurs étoient d'avis qu'on n'y eût aucun égard. Démosthène fut d'un avis contraire ; il n'approuvoit point du tout la paix qu'on avoit conclue avec Philippe, mais il ne croyoit pas qu'on dût la rompre dans la conjoncture présente, ce qui ne pouvoit se faire sans susciter contre Athènes, et le nouvel amphictyon, et ceux qui l'avoient élu. Il conseille donc de ne point s'exposer hors de saison aux suites dangereuses du refus opiniâtre de condescendre au décret presque unanime des amphictyons, et proteste qu'il faut sensément, de crainte de pis, céder au temps, c'est-à-dire

consentir à ce qu'on ne peut empêcher : c'est ce qui fait le sujet du discours de Démosthène intitulé : *Harangue sur la paix.* Il y a beaucoup d'apparence que son avis fut suivi.

§. V. *Philippe, de retour en Macédoine, pousse ses conquêtes dans l'Illyrie et la Thrace. Il projette une ligue avec les Thébains, les Messéniens et les Argiens, pour attaquer ensemble le Péloponnèse. Athènes, s'étant déclarée pour les Lacédémoniens, rompt cette ligue. Il fait de nouvelles tentatives sur l'Ebée : Phocion l'en chasse. Il forme le siége de Périnthe et de Byzance. Les Athéniens, animés par les harangues de Démosthène, envoient du secours à ces deux villes sous la conduite de Phocion, qui en fait lever le siége à Philippe.*

(An M. 3660. Av. J. C. 344). Quand Philippe eut réglé tout ce qui regardoit le culte du dieu et la sûreté du temple de Delphes (Diod. lib. 16, pag. 456), il retourna en Macédoine comblé de gloire, et remportant la réputation de prince religieux et d'intrépide conquérant. Diodore remarque que tous ceux qui avoient pris part à la profanation et au pillage du temple, périrent misérablement et firent une fin tragique.

Philippe, content de s'être ouvert une entrée

dans la Grèce par la prise des Thermopyles (Diod. p. 463), d'avoir soumis la Phocide, de s'être rendu un des juges de la Grèce par la nouvelle qualité d'amphictyon, de s'être acquis l'estime et les louanges de tous les peuples par son zèle pour venger l'honneur de la Divinité, crut sagement devoir s'arrêter, pour ne pas soulever contre lui tous les peuples de la Grèce, en découvrant trop tôt les vues d'ambition qu'il avoit sur elle ; et afin de dissiper ses soupçons et de calmer ses inquiétudes, il tourna ses armes contre l'Ilyrie pour étendre ses frontières de ce côté-là, et pour tenir toujours ses troupes en haleine par quelque nouvelle expédition.

Le même motif le fit ensuite passer en Thrace. Dès les premières années de son règne il y avoit déjà enlevé plusieurs places aux Athéniens ; il y poussa toujours ses conquêtes. Suidas (*in* χαραν) marque qu'avant la prise d'Olynthe, il s'étoit rendu maître de trente-deux villes dans la Chalcide, qui faisoit partie de la Thrace. La Chersonnèse étoit aussi fort à sa bienséance : c'étoit une presqu'île fort riche, où il y avoit plusieurs villes puissantes et d'excellens pâturages ; elle avoit autrefois appartenu aux Athéniens. Ses habitans se mirent sous la protection de Lacédémone quand Lysandre eut détruit Athènes, et retournèrent sous la domination de leurs premiers maîtres quand Conon, fils de Timothée, eut relevé sa patrie. Cotys, roi de Thrace, conquit ensuite la Chersonnèse sur les Athéniens ; et ils y rentrèrent enfin par la ces-

sion de Chersoblepte, fils de Clotys (Diod. ib. 16, p. 434), qui, se trouvant trop foible pour la défendre contre Philippe, la leur abandonna la quatrième année de la 106e olympiade, en se réservant néanmoins Cardie, qui étoit la ville la plus considérable de la presqu'île, et qui en formoit comme la porte et l'entrée. Quand Philippe eut dépouillé Cheroblepte de son royaume (ibid, p. 464), ce qui arriva la seconde année de la 109e olympiade (an. m. 3669. av. J. C. 335), ceux de Cardie, dans la crainte de tomber entre les mains des Athéniens qui revendiquoient leur ville, dont ils avoient été autrefois les maîtres, se jetèrent entre les bras de Philippe, qui ne manqua pas de les prendre sous sa protection.

(An. M. 3670. Av. J. C. 334). Diopithe, chef de la colonie que les Athéniens avoient envoyée dans la Chersonnèse (Liban. in Démosth. p. 75), regardant cette démarche de la part de Philippe comme un acte d'hostilité contre sa république, sans en attendre l'ordre, et bien persuadé qu'on ne le désavoueroit point, se jette brusquement sur les terres de ce prince, dans la Thrace maritime, pendant qu'il étoit occupé dans la haute Thrace à une guerre importante, les pille avant qu'il puisse revenir pour lui faire tête, les saccage, et remporte un riche butin, qu'il met en sûreté dans la Chersonnèse. Philippe, hors d'état de s'en faire raison par la voie qu'il eût voulu, se contenta de s'en plaindre amèrement par ses lettres aux Athéniens.

Les pensionnaires qu'il avoit dans Athènes firent leur devoir : ces langues vénales eurent soin de répandre leur venin sur une conduite, sinon prudente, du moins pardonnable. Ils déclament contre Diopithe, le défèrent comme auteur de la guerre, l'accusent d'exaction et de piraterie, sollicitent et pressent son rappel, et poursuivent avec chaleur sa condamnation.

Démosthène qui, dans cette conjoncture, voyoit l'intérêt public inséparablement attaché à celui de Diopithe, entreprit sa défense : c'est ce qui fait le sujet de la harangue *sur la Chersonnèse*. Ce Diopithe étoit père de Ménandre, fameux poëte comique, que Térence a fidèlement copié.

Diopithe étoit accusé de vexer les alliés par des exactions injustes : c'est à quoi Démosthène s'arrête le moins, parce que c'étoit un fait personnel ; il ne laisse pas de l'excuser en passant, par l'exemple de tous les généraux, à qui les îles et les villes de l'Asie mineure payoient de certaines contributions volontaires, par lesquelles elles achetoient la sûreté de leurs marchands, à qui l'on fournissoit des escortes pour les défendre contre les pirates. Il est vrai qu'on peut exercer des violences et rançonner mal à propos les alliés; mais alors un simple décret, une dénonciation dans les formes, la galère (elle s'appeloit πάραλος) destinée au transport du général revoqué, cela suffit pour arrêter les abus. Il n'en est pas de même des entreprises de Philippe : ce n'est pas par des menaces ni par des

décrets qu'on les peut arrêter ; il faut des levées d'hommes, des troupes, des galères.

« Vos orateurs vous crient sans cesse qu'il faut « opter entre la paix et la guerre. Philippe ne « nous en laisse pas l'option, lui qui tous les « jours forme de nouvelles entreprises contre « nous : et peut-on douter qu'il ne soit l'in- « fracteur de la paix, à moins qu'on ne prétende « que nous n'aurons point lieu de nous plaindre « de lui, tant qu'il n'attentera rien sur l'Atti- « que ni sur le Pirée? Mais il ne sera pas « temps pour lors de nous y opposer, et c'est « dès à présent qu'il faut préparer de fortes « barrières contre ses desseins ambitieux. Vous « devez poser comme un principe certain, « Athéniens, que c'est à vous qu'il en veut, « qu'il vous regarde comme ses plus dangereux « ennemis, que votre ruine seule peut le mettre « en repos et assurer ses conquêtes, et que tout ce « qu'il ourdit et trame aujourd'hui, il ne le trame et ne l'ourdit qu'en vue de tomber sur vous, et de réduire Athènes en servitude. Aucun de vous en effet pourroit-il pousser la simplicité jusqu'à croire que Philippe soit si âpre pour de misérables bicoques dans la Thrace (car quel autre nom donner aux places qu'il y attaque maintenant)? qu'afin de les acquérir il affronte travaux, saisons, dangers ; et que pour les ports, pour les arsenaux, pour les galères, pour les mines d'argent, pour les immenses revenus d'Athènes, il n'ait que de l'indifférence, qu'il ne les ambitionne en au-

« cune sorte, et qu'il vous en laissera jouir pai-
« siblement ?

« Que conclure de tout ce qui a été dit ? que,
« loin de dissiper l'armée que nous avons en
« Thrace, il faut l'augmenter et la fortifier par
« de nouvelles levées, afin que, comme Philippe
« en a toujours une toute prête pour opprimer
« et pour asservir les Grecs, vous aussi, de
« votre côté, vous en ayez toujours une toute
« prête pour les défendre et pour les sauver. »
Il y a lieu de croire que l'avis de Démosthène fut suivi.

La même année que cette harangue fut prononcée (Diod. lib. 16, pag. 465), mourut Arymbas, roi des Molosses ou d'Epire, fils d'Alcétas. Il avoit un frère appelé Néoptolème, dont la fille Olympias épousa Philippe. Ce Néoptolème, par le crédit de son gendre, étoit parvenu à partager la royauté avec son frère aîné, à qui seul elle appartenoit de droit. Cette première injustice fut suivie d'une plus grande, car après la mort * d'Arymbas, Philippe fit si bien, par ses intrigues ou par ses menaces, que les Molosses chassèrent Éacidas, fils et successeur légitime d'Arymbas, et qu'ils établirent Alexandre, fils de Néoptolème, seul roi de l'Epire. Ce prince, non-seulement beau-frère, mais gendre de Philippe, dont il épousa la fille nommée Cléopâtre, comme il sera dit dans la suite, porta la guerre

* Justin, liv. 8, ch. 6, tronque la généalogie de ce prince, et confond cette succession.

en Italie, où il mourut; après quoi Eacidas remonta sur le trône de ses aïeux, régna seul en Epire, et transmit la couronne à son fils le grand Pyrrhus, si renommé dans l'histoire romaine, et cousin issu de germain du grand Alexandre, par leur bisaïeul commun Alcétas.

Philippe, après ses expéditions dans l'Illyrie et dans la Thrace, tourna ses vues du côté du Péloponnèse (Demosth. in Philipp. 2. — Liban. in Demosth.) : cette contrée de la Grèce étoit alors dans de terribles agitations. Lacédémone, sans autre droit que celui du plus fort, s'érigeoit en souveraine. Argos et Messène opprimées eurent recours à Philippe. Il venoit de conclure la paix avec les Athéniens, qui, sur la foi de leurs orateurs gagnés par ce prince, avoient cru qu'il alloit se détacher des Thébains. Loin de le faire, quand il eut subjugué la Phocide, il partagea avec eux sa conquête. Les Thébains embrassèrent avec joie l'occasion favorable qui se présentoit de lui ouvrir une porte pour entrer dans le Péloponnèse, où leur haine invétérée contre Sparte ne cessoit de fomenter les divisions et d'entretenir la guerre. Ils sollicitoient Philippe de s'unir avec eux, et avec les Messéniens et les Argiens, pour humilier ensemble Lacédémone.

Ce prince entendit volontiers à la proposition d'une alliance qui s'accordoit avec ses vues ; il proposa aux amphictyons, ou plutôt il leur dicta le décret qui ordonnoit que Lacédémone laisseroit jouir Argos et Messène d'une indépendance entière, comme le portoit un traité récemment

conclu ; et sous ombre de ne pas commettre l'autorité des états généraux de la Grèce, il fit en même temps marcher de ce côté-là un gros corps de troupes. Lacédémone, justement alarmée, réclama le secours des Athéniens, et pressa fortement par une ambassade la conclusion d'une ligue nécessaire à la sûreté commune. Toutes les puissances intéressées à traverser cette ligue, firent leurs diligences pour en venir à bout. Philippe représenta par ses ambassadeurs aux Athéniens, qu'ils auroient tort de se déclarer contre lui ; que s'il n'avoit point rompu avec Thèbes, il n'avoit rien fait en cela contre les traités ; que pour manquer à sa parole, il falloit l'avoir engagée, et que les traités mêmes faisoient foi qu'il n'avoit rien promis à cet égard. Il disoit vrai, à s'en tenir aux articles exprimés, et aux conventions publiques ; mais Eschine, dans l'assemblée, avoit donné de vive voix cette parole en son nom. Les ambassadeurs de Thèbes, d'Argos et de Messène, pressoient aussi de leur côté les Athéniens très-vivement, et leur reprochoient de n'avoir déjà que trop favorisé sous main les Lacédémoniens ennemis de Thèbes et tyrans du Péloponnèse.

Démosthène (Philip. 2), insensible à toutes ces sollicitations, et uniquement attentif aux véritables intérêts de sa patrie, monta sur la tribune aux harangues, pour appuyer la négociation de Lacédémone. Il reproche aux Athéniens, selon sa coutume, leur nonchalance et leur paresse ; il expose les desseins ambitieux de Phi-

lippe, qui va toujours en avant, et ne tend à rien moins qu'à se rendre maître de toute la Grèce. «Vous excellez, leur dit-il, vous et lui, « dans ce qui fait l'objet de votre application et « de vos soins; vous parlez mieux que lui, et « il agit mieux que vous. L'expérience du passé « devroit au moins vous ouvrir les yeux, et vous « rendre à son égard plus circonspects et plus « soupçonneux; mais elle ne fait que vous en- « dormir. Actuellement il fait défiler des troupes « vers le Péloponnèse, et il y envoie de l'argent; « et l'on attend à toute heure qu'il arrive en « personne à la tête d'une puissante armée. Vous « croyez-vous donc en sûreté, quand il se sera « rendu maître de tout ce qui vous environne? « L'art a inventé, pour la garde et pour le « salut des villes, diverses défenses de toute es- « pèce, remparts, murailles, fossés, et autres « ouvrages semblables; mais la nature ceint et « environne les sages d'un boulevard commun, « qui les couvre de tous côtés, et qui pourvoit « au bien et au salut des états. Quel est donc « ce boulevard? c'est la défiance.» Il conclut, en exhortant les Athéniens à se réveiller de l'assoupissement où ils sont, à secourir promptement les Lacédémoniens, et surtout à punir sans délai les traîtres domestiques, qui, par de faux rapports, joints à des assurances captieuses, ont trompé le peuple et causé les calamités présentes.

La rupture n'éclata pas encore entre les Athéniens et Philippe, ce qui laisse lieu de croire

que celui-ci suspendit son entreprise contre le Péloponnèse, pour n'avoir pas tant d'ennemis ensemble sur les bras; mais il ne demeura pas en repos, et tourna ses vues d'un autre côté. Depuis long-temps Philippe regardoit l'Eubée comme fort propre, par sa situation, à favoriser les desseins qu'il méditoit contre la Grèce, et, dès les premières années de son règne, il avoit déjà fait une tentative pour s'en rendre maître. Il n'oublioit rien actuellement pour s'emparer de cette île, qu'il appeloit *les entraves de la Grèce*. Les Athèniens, au contraire, avoient un intérêt capital de ne la point laisser tomber en des mains ennemies, d'autant plus qu'un pont la pouvoit joindre au continent de l'Attique; mais, à leur ordinaire, ils s'endormirent sur les entreprises de Philippe. Celui-ci, toujours attentif et vigilant sur ses intérêts, pratiquoit des intelligences dans l'île, et gagnoit à force de présens ceux qui y avoient le plus d'autorité. A la prière de quelques-uns des habitans (Demosth. Philipp. 3, pag. 93), il y fit couler des troupes, se rendit maître de plusieurs places, démantela Porthmos, place de l'Eubée très-importante, et établit dans la contrée trois tyrans: il prit aussi Orée, une des plus puissantes villes de l'Eubée, et qui en possédoit la quatrième partie, et y établit cinq tyrans qui, sous son nom, y exerçoient un empire souverain.

Sur cela Plutarque (in Phoc. p. 746, 747) d'Erétrie députa vers les Athéniens, et les conjura de venir délivrer cette île, qui étoit prête

de se livrer toute entière aux Macédoniens. Les Athéniens lui envoyèrent quelques troupes, sous la conduite de Phocion (Plut. in Phoc. p. 743-745). Ce général s'étoit déjà fait beaucoup de réputation, et il aura dans la suite beaucoup de part au gouvernement des affaires, tant dehors que dedans. Il avoit étudié dans l'académie sous Platon, et ensuite sous Xénocrate, et avoit formé dans cette école ses mœurs et sa vie sur le modèle de la plus austère vertu. On dit que jamais Athénien ne le vit ni rire, ni pleurer, ni aller aux bains publics. Quand il alloit à la campagne, ou qu'il étoit à l'armée, il marchoit toujours nu-pieds * et sans manteau, à moins qu'il ne fît un froid excessif et insupportable; de sorte que les soldats disoient en riant : *Voilà Phocion habillé, c'est signe d'un grand hiver.*

Il savoit que l'éloquence est un instrument nécessaire à un homme d'état pour exécuter heureusement les grandes choses qu'il entreprend dans son ministère : il s'y appliqua particulièrement, et ce fut avec un grand succès. Persuadé qu'il en est des paroles comme des monnoies, dont les plus estimées sont celles qui, sous un moindre poids, renferment plus de valeur intrinsèque, il s'étoit fait un style vif, serré, concis, qui faisoit entendre beaucoup de choses en peu de mots Un jour, paroissant rêveur dans une assemblée où il se préparoit à parler, on lui

* Socrate marchoit assez ordinairement de la sorte.

en demanda la cause: *Je songe*, répondit-il, *si je ne puis rien retrancher de ce que j'ai à dire.* Il étoit fort en raisonnement, et par là venoit à bout d'abattre et de renverser la plus haute éloquence : d'où vient que Démosthène, qui en avoit souvent fait l'épreuve, quand il paroissoit pour haranguer, disoit : *Voilà la coignée* qui renverse tout l'effet *de mes paroles*. Il nous sembleroit qu'une telle éloquence est absolument contraire au génie de la multitude, qui demande qu'on lui répète souvent les mêmes choses, et que pour les rendre plus intelligibles, on leur donne plus d'étendue ; mais il n'en étoit pas ainsi des Athéniens : vifs, pénétrans, amateurs du sens sous-entendu, ils se piquoient d'entendre à demi mot un orateur, et l'entendoient en effet. Phocion les servoit à leur gré, et sur cet article l'emportoit même sur Démosthène ; c'est beaucoup dire.

Phocion voyant que ceux qui se mêloient alors du gouvernement, avoient fait un partage du militaire et du civil ; que les uns, comme Eubule, Aristophon, Démosthène, Lycurgue et Hypéride, se bornoient à haranguer le peuple et à proposer des décrets ; que les autres, comme Diopithe, Léosthène et Charès, s'avançoient par les emplois de la guerre, il aima mieux imiter la manière de gouverner de Solon, d'Aristide, de Périclès, qui avoient su réunir les deux talens, et joindre à la science politique le courage guerrier. Pendant qu'il fut en place, il eut toujours en vue le repos et la paix, comme

le but de tout gouvernement sage. Cependant il fit plus d'expéditions lui seul, non-seulement qu'aucun des capitaines de son temps, mais encore qu'aucun de ceux qui avoient été avant lui. Il fut chargé du commandement quarante-cinq fois, sans que jamais il l'eût demandé ni brigué; et ce fut toujours en son absence qu'on le choisit pour le mettre à la tête des armées. On étoit étonné, qu'austère comme il étoit, et ennemi de toute flatterie, il eût su fixer, pour ainsi dire, en sa faveur la légéreté et l'inconstance naturelles aux Athéniens, quoique souvent il s'opposât avec force à leurs volontés et à leurs caprices, sans se mettre en peine de ménager leur délicatesse. L'idée que l'on avoit de sa probité et de son zèle pour le bien public, étouffoit tout autre sentiment; et c'est, selon Plutarque, ce qui rendoit ordinairement son éloquence si efficace et si victorieuse.

J'ai crû qu'il étoit bon de faire un peu connoître Phocion, dont il sera beaucoup parlé dans la suite. Ce fut lui que les Athéniens mirent à la tête des troupes qu'ils envoyèrent au secours de Plutarque d'Erétrie. Ce traître paya d'ingratitude ses bienfaiteurs, leva l'étendard contre eux, et conspira ouvertement à repousser ceux qu'il avoit appelés. La perfidie imprévue ne déconcerta point Phocion, il poursuivit son entreprise, gagna une bataille, et chassa Plutarque d'Erétrie.

Après ce grand succès, il s'en retourna. Il ne fut pas plutôt parti que tous les alliés regrettèrent

sa bonté et sa justice. Ennemi déclaré de toute violence et de toute concussion, il savoit ménager les esprits avec art; et en se faisant craindre, il avoit le rare talent de se faire encore plus aimer. Il fit un jour une belle réponse à Chabrias, qui le chargeoit d'aller, avec dix vaisseaux légers, lever le tribut que certaines villes alliées d'Athènes lui payoient tous les ans : *A quoi bon,* dit-il, *une telle escorte, trop nombreuse si je n'ai qu'à visiter des alliés, et trop foible si j'ai à combattre des ennemis?* Les Athéniens connurent bien par les suites de quel secours avoient été pour eux, dans l'expédition de l'Eubée, la grande capacité, la valeur et l'expérience de Phocion; car Molossus, qui lui succéda, et qui prit après lui le commandement, réussit si mal, qu'il tomba lui-même entre les mains des ennemis.

Philippe (Demosth. pro Ctesiph. p. 486, 487), qui ne perdoit point de vue le dessein qu'il avoit conçu de se rendre maître de la Grèce, changea d'attaque, et chercha le moyen de dresser une autre batterie contre Athènes. Il savoit que cette ville, à cause de la stérilité de l'Attique, avoit besoin plus qu'aucune autre de bleds étrangers: pour disposer souverainement de leur transport, et affamer Athènes s'il le pouvoit (an. m. 3664, av. J. C. 340), il marche vers la Thrace, d'où cette ville tiroit la meilleure partie de ses vivres, dans le dessein d'assiéger Périnthe et Byzance. Pour contenir son royaume dans le devoir pendant son absence, il y laissa son fils Alexandre avec

un soverain pouvoir, quoiqu'il n'eût encore que quinze ans. Ce jeune prince donna dès-lors des preuves de son courage, ayant vaincu quelques peuples voisins sujets de Macédoine, qui avoient regardé l'absence du roi comme un temps fort propre à exécuter le dessein qu'ils avoient formé de se révolter. Cet heureux succès des premières expéditions d'Alexandre donna beaucoup de joie a son père, et lui montra ce qu'il en devoit attendre; mais craignant qu'attiré par cette amorce dangereuse il ne se livrât inconsidérément à son ardeur et à sa vivacité, il l'appela auprès de lui, pour devenir lui-même son maître, et le former au métier de la guerre.

Démosthène cependant ne cessoit de crier contre l'indolence des Athéniens, que rien n'étoit capable de tirer de leur sommeil léthargique, et contre l'avarice des orateurs qui, gagnés par les présens de Philippe, amusoient le peuple sous le spécieux prétexte d'une paix qu'on avoit jurée avec lui, et qu'il violoit ouvertement tous les jours, par les nouvelles entreprises qu'il formoit contre la république: c'est ce qui fait le sujet de ses harangues appelées *Philippiques*.

« D'où vient, leur dit-il (Philipp. 3, p. 90), « qu'autrefois tous les Grecs embrassoient avec « tant d'ardeur la liberté, et que maintenant ils « courent tous à la servitude? c'est qu'il régnoit « alors dans l'esprit des peuples ce qui de nos « jours n'y règne plus; ce qui triompha de l'o- « pulence des Perses; ce qui maintint la Grèce

« libre; ce qui dans nulle occasion, soit sur
« terre, soit sur mer, ne se démentit jamais;
« mais qui, étouffé maintenant dans tous les
« cœurs, a ruiné généralement toutes nos af-
« faires, et bouleversé de fond en comble la
« constitution de la Grèce. C'est cette haine
« commune, cette détestation générale qu'ils
« avoient conçue contre tout homme assez
« lâche pour se vendre à qui vouloit asservir
« la Grèce, ou même la corrompre. Alors, ac-
« cepter des présens c'étoit un crime capital,
« puni irrémissiblement de mort : ni vos ora-
« teurs, ni vos généraux n'exerçoient ce honteux
« et criminel trafic, qui maintenant est si com-
« mun dans Athènes, où tout est mis à prix,
« et où tout se vend à l'encan.

« Dans ces heureux temps régnoit une union
« parfaite parmi les Grecs (Philipp. 4, p. 102),
« fondée sur l'amour du bien public et sur le dé-
« sir de conserver et de défendre la liberté com-
« mune. Maintenant les peuples se détachent les
« uns des autres, et se livrent à des jalousies et à
« des défiances réciproques. Tous (je n'en ex-
« cepte aucun), Argiens, Thébains, Corinthiens,
« Lacédémoniens, Arcadiens, et nous comme
« les autres; tous se forment des intérêts à part:
« et voilà ce qui rend notre ennemi si puissant.

« Le salut de la Grèce consiste donc (ibid.
« pag. 97) à nous réunir tous contre l'ennemi
« commun, si cela est possible; mais au moins,
« pour ce qui nous regarde en particulier, il faut
« graver profondément dans vos esprits ce prin-

« cipe incontestable, qu'actuellement Philippe
« vous attaque, qu'il a rompu la paix; que par la
« prise de toutes les places qui vous environnent
« il s'ouvre et se prépare un chemin jusqu'à vous,
« et qu'il nous regarde comme ses ennemis mor-
« tels, parce qu'il sait bien que nous sommes les
« seuls capables de nous opposer au dessein am-
« bitieux qu'il a de tout envahir.

« Il faut en effet nous y opposer de toutes nos
« forces (Philipp. 3, pag. 88), et pour cela em-
« barquer au plutôt et sans perdre de temps le
« secours dont la Chersonnèse et Byzance ont
« besoin; fournir sur le lieu à vos généraux tout
« ce qui leur manque, enfin concerter les moyens
« de sauver la Grèce, menacée du dernier péril.
« Quand tous les autres Grecs (ib. p. 94, 95) pré-
« senteroient la tête au joug, vous, Athéniens,
« vous devriez toujours combattre pour la liberté.
« Après de tels préparatifs, faits aux yeux de
« toute la Grèce, excitons tous les autres peuples
« à nous seconder: notifions partout nos résolu-
« tions, et envoyons des ambassadeurs dans le
« Péloponèse, à Rhodes, à Chio, et surtout au
« roi de Perse; car il est de son intérêt, aussi
« bien que du nôtre, d'empêcher les progrès de
« cet homme.

La suite fera voir que les avis de Démosthène furent suivis avec assez d'exactitude. Dans le temps qu'il parloit ainsi, Philippe marchoit vers la Chersonnèse; il ouvrit la campagne par le siége de Périnthe, ville considérable de la Thrace. Les Athéniens (Plut. in Phoc. pag. 747) s'étant mis

en devoir d'y envoyer du secours, les orateurs firent tant par leurs harangues, que Charès fut nommé pour commander la flotte : c'étoit un général absolument décrié pour ses mœurs, pour ses voleries, et pour son peu de capacité; mais la brigue lui tint lieu de mérite, et la cabale l'emporta sur les conseils des personnes les plus sages et les mieux intentionnées, comme cela n'est que trop ordinaire. Le succès répondit à la témérité du choix qu'on venoit de faire. Eh! que pouvoit-on attendre d'un général (Athen. l. 12, p. 530), non moins incapable que voluptueux, qui dans ses expéditions militaires traînoit après lui des bandes de musiciens et de joueurs d'instrumens, qu'il avoit à ses gages, et qu'il défrayoit aux dépens des troupes? Les villes mêmes, au secours desquelles il étoit envoyé, ne voulurent pas le recevoir dans leurs ports; mais, suspect à tout le monde, il étoit forcé d'aller rodant le long des côtes, rançonnant les alliés, et méprisé des ennemis.

Cependant Philippe (Diod. l. 16, p. 466-468) poussoit vivement le siége de Périnthe. Il avoit trente mille hommes de troupes choisies, et des machines de guerre de toutes sortes et sans nombre. Il avoit élevé des tours de quatre vingts coudées de hauteur, et qui surpassoient beaucoup celles des Périnthiens; il battoit donc leurs murailles avec avantage : d'un côté il en ébranloit les fondemens par les mines souteraines; de l'autre il en renversoit des pans entiers à grands coups de béliers. La résistance des assiégés n'é-

toit pas moins vigoureuse; quand une brêche étoit faite, on étoit tout étonné de trouver derrière une autre muraille tout récemment construite. Ceux de Byzance leur envoyoient tous les secours dont ils avoient besoin. Les satrapes d'Asie, par ordre du roi des Perses, à qui nous avons vu que les Athéniens avoient eu recours, y firent aussi entrer des troupes. Philippe, pour ôter aux assiégés les ressources qu'ils tiroient de Byzance, alla lui-même former en personne le siége de cette importante place, laissant la moitié de son armée pour continuer celui de Périnthe.

Il vouloit paroître garder au-dehors toutes sortes de ménagemens avec les Athéniens, dont il redoutoit la puissance, et qu'il tâchoit d'endormir par de belles paroles. Dans le temps dont nous parlons, pour se précautionner contre leur mauvaise volonté, il leur écrit une lettre, où il tâche de les étourdir à force de reproches sur leurs contraventions aux traités, qu'il se vante d'avoir observé fort religieusement, et où il sait, avec toute la finesse de l'art, (car il étoit fort éloquent) mêler les plaintes et les menaces les plus propres à retenir les hommes, soit par la honte, soit par la crainte. Cette lettre paroît un chef-d'œuvre dans l'original ; il y règne une vivacité majestueuse et persuasive; une force et une justesse de raisonnement soutenues jusqu'au bout ; une exposition de faits simple, et chacun suivi de sa conséquence naturelle ; une ironie délicate ; enfin ce style noble et concis qui convient si bien aux têtes couronnées. On pourroit

appliquer ici à Philippe ce qui a été dit de César : *qu'il* (1) *se servoit aussi bien de la plume que de l'épée.*

La lettre est trop longue, et d'ailleurs trop remplie de faits particuliers, mais importans, pour la pouvoir donner ici par extraits, et en faire un abrégé suivi. J'en rapporterai seulement un endroit, qui suffira pour juger du reste.

« Au temps de nos ruptures les plus déclarées, « dit Philippe aux Athéniens, vous vous contentiez de lâcher contre moi vos armateurs, d'arrêter et de vendre les négocians qui venoient « trafiquer dans mes états, de favoriser quiconque me traversoit, d'infester par vos courses « les terres de mon obéissance; mais aujourd'hui « vous poussez l'injustice et la haine jusqu'à envoyer même au persan des ambassadeurs, pour « l'engager à me déclarer la guerre, et c'est ce « qui doit paroître bien étonnant; car, avant « qu'il eût subjugué l'Egypte et la Phénicie, « vous aviez solennellement résolu, que s'il lui « arrivoit de tenter quelque nouvelle entreprise, « vous m'inviteriez indistinctement avec tous les « autres Grecs, à réunir nos forces contre lui; « et néanmoins en ce jour, vous poussez votre « haine jusqu'à négocier avec lui une alliance « contre moi. Jadis, vos pères, comme je l'entends dire, imputoient aux fils de Pisistrate « comme un crime irrémissible, d'avoir appelé

(1) Eodem animo dixit, quo bellavit.
(Quintil. lib. 10, cap. 1.)

« le persan contre les Grecs ; et vous cependant
« vous ne rougissez pas de vous permettre ce
« que vous ne cessâtes de condamner en la per-
« sonne de vos tyrans. »

La lettre de Philippe valoit un bon manifeste, et donnoit aux pensionnaires qu'il avoit dans Athènes beau jeu pour le justifier dans l'esprit d'un peuple fort disposé à se soulager des inquiétudes politiques, et plus ennemi de la dépense et du travail que de l'usurpation et de la tyrannie. L'ambition démesurée de Philippe, et le zèle éloquent de Démosthène, étoient continuellement aux prises ; il n'y avoit entre eux ni paix, ni trève. L'un avoit grand soin de couvrir d'un prétexte spécieux ses entreprises et ses infractions ; l'autre, d'en développer les véritables motifs à un peuple dont les résolutions et les mouvemens influoient beaucoup sur la destinée de la Grèce. Ici Démosthène comprit l'importance d'effacer au plutôt les premières impressions que la lecture de cette lettre pouvoit faire sur l'esprit des Athéniens. Ce zélé républicain remonte précipitamment dans la tribune, y prend d'abord le ton affirmatif, qui souvent fait plus de la moitié de la preuve, et quelquefois la preuve entière, aux yeux de la multitude ; attache aux plaintes amères de Philippe l'idée d'une déclaration de guerre dans les formes ; et pour encourager ses concitoyens, pour les remplir de confiance dans la résolution qu'il leur inspire, il les assure que tout leur annonce la ruine prochaine de Philippe ; dieux, Grecs, Perses, Ma-

cédoniens, et Philippe lui-même. Démosthène, dans cette harangue, se dispense des règles de la réfutation exacte ; il élude le combat de faits qui pourroit paroître désavantageux, tant Philippe les avoit bien arrangés et fortifiés de preuves qui paroissoient sans réplique.

Voici la conclusion que cet orateur tire de tous ses raisonnemens : « Convaincus de ces vérités, « Athéniens, et fortement persuadés qu'il ne « nous est plus permis de dire que nous avons la « paix (car Philippe vient de nous déclarer la « guerre par sa lettre, et il y a long-temps que « par sa conduite il nous la fait), vous devez « ne ménager ni le trésor de l'état, ni le bien « des particuliers ; mais, lorsque l'occasion le « demandera, vous rendre tous en diligence « sous vos enseignes, et mettre à votre tête de « meilleurs généraux qu'auparavant : car il ne « faut pas qu'aucun de vous s'imagine que les « mêmes hommes qui ont ruiné vos affaires, « pourront les relever et les rétablir. Songez « quelle infamie c'est qu'un homme sorti de Ma« cédoine méprise les périls au point, que pour « agrandir son empire, il se jette au fort de la « mêlée, et qu'il en sorte criblé de blessures ; « et que des Athéniens, à qui de droit hérédi« taire il appartient de n'obéir à personne et de « faire la loi aux autres les armes à la main ; « que des Athéniens, dis-je, par découragement « et par nonchalance, dégénèrent de la gloire de « leurs ancêtres, et abandonnent les intérêts de « leur patrie. »

Dans le temps même qu'on examinoit cette affaire (Plut. in Phoc. pag. 748), on apprit la manière indigne dont Charès avoit été reçu par les alliés, ce qui excita un murmure général parmi le peuple ; et transporté d'indignation, il se repentit fort d'avoir envoyé du secours à Byzance. Alors Phocion se levant, dit « qu'il ne « falloit point se mettre en colère contre la dé- « fiance des alliés, mais contre la conduite des « généraux qui y donnoient lieu : car ce sont « ceux-ci qui vous rendent odieux et formida- « bles à ceux mêmes qui ne sauroient se sauver « sans votre secours. » En effet Charès, comme nous l'avons déjà dit, étoit un capitaine sans valeur et sans science militaire ; tout son mérite consistoit à s'être rendu puissant auprès du peuple par un air de confiance et de hardiesse. Sa présomption lui cachoit son incapacité, et une avarice sordide lui fit faire autant de fautes que d'entreprises.

(An. M. 3665. Av. J. C. 339). Le peuple, frappé de ce discours, changea d'avis sur l'heure, et ordonna que Phocion allât lui-même, avec de nouvelles forces, au secours des alliés dans l'Hellespont. Ce choix contribua plus que tout au salut de Byzance. La réputation de Phocion étoit déjà fort grande, non-seulement pour sa bravoure et son habileté dans l'art militaire, mais encore plus pour sa probité et son désintéressement. Les Byzantins lui ouvrirent leurs portes avec joie, et logèrent ses soldats dans leurs propres maisons, comme s'ils eussent été

leurs frères et leurs enfans. Les soldats et les officiers athéniens, touchés de la confiance qu'on avoit en leur bonne foi, se montrèrent très-sages, très-modestes, et entièrement irréprochables dans leur conduite: ils ne se firent pas moins admirer par leur courage; et dans toutes les attaques qu'ils eurent à soutenir, on vit des soldats intrépides, et que la vue même du danger animoit. La prudence de Phocion (Diod. lib. 16, pag. 468), secondée par la valeur de ses troupes, obligea bientôt Philippe d'abandonner son entreprise sur Byzance et Périnthe. Il fut chassé de l'Hellespont, après y avoir perdu beaucoup de sa réputation; car, jusque-là, il avoit passé pour invincible, et rien n'avoit osé tenir devant lui. Phocion lui prit quelques vaisseaux, recouvra quelques places fortes où il avoit mis garnison; et ayant fait des descentes en plusieurs endroits de ses terres, il pilla tout le plat pays, jusqu'à ce que des troupes s'étant assemblées pour arrêter ses courses, il fut obligé de se retirer après avoir été blessé.

Les Byzantins et les Périnthiens (Demosth. pro Ctesiph. pag. 487, 488) marquèrent au peuple d'Athènes leur reconnoissance par un décret très-honorable, que Démosthène nous a conservé dans une de ses harangues, et dont je rapporterai ici la teneur dans son entier. « Sous « le pontife Bosphoricus *, Damagète, après « avoir demandé au sénat la permission de par-

* C'étoit apparemment le premier magistrat.

« ler, a dit en pleine assemblée : Attendu qu'aux « temps passés la bienveillance constante du « peuple d'Athènes envers les Byzantins et les « Périnthiens, unis entre eux et d'alliance et « d'origine, ne se démentit jamais en aucun cas ; « que cette bienveillance, déjà signalée tant de « fois, a tout récemment éclaté, lorsque Phi- « lippe de Macédoine, armé pour la destruction « entière de Byzance et de Périnthe, battoit « nos murailles, brûloit nos campagnes, cou- « poit nos forêts ; qu'en ce temps de calamité, « ce peuple bienfaisant nous a secourus avec « une flotte de cent-vingts voiles, chargée de vi- « vres, d'armes et de troupes ; qu'il nous a sau- « vés des derniers périls ; qu'enfin il nous a ré- « tablis dans la paisible possession de notre « gouvernement, de nos lois et de nos tom- « beaux : les Byzanthins et les Périnthiens, « par un décret, accordent aux Athéniens la li- « berté de s'établir dans les états de Périnthe et « de Byzance, de s'y marier, d'y acquérir des « terres, et d'y jouir de toutes les prérogatives « de citoyen : leur octroient de plus une place « distinguée aux spectacles, et le droit de séan- « ce, soit dans le corps du sénat, soit dans l'as- « semblée du peuple, auprès des pontifes : en- « tendent que tout Athénien qui voudra se « domicilier dans l'une ou l'autre ville, jouisse « d'une entière exemption d'impôts, et d'autres « charges de l'état ; que sur le port on érige trois « statues de seize coudées chacune, qui repré- « senteront le peuple d'Athènes couronné par le

« peuple de Byzance et par le peuple de Périn-
« the ; que d'ailleurs on envoie des présens aux
« quatre jeux solennels de la Grèce, et qu'on y
« proclame la couronne que nous avons décer-
« née au peuple d'Athènes ; ensorte que la mê-
« me cérémonie apprenne à tous les Grecs, et la
« magnanimité des Athéniens, et la reconnois-
« sance des Périnthiens et des Byzantins. »

Les peuples de la Chersonnèse firent un décret pareil, dont voici la teneur. « Entre les
« peuples que la Chersonnèse comprend, les
« habitans de Seste, d'Eléonte, de Madyte, et
« d'Alopéconèse, décernent au peuple et au
« sénat d'Athènes une couronne d'or de soixante
« talens (60,000 écus), et dressent deux au-
« tels, savoir, l'un à la déesse de la recon-
« noissance, et l'autre aux Athéniens, pour
« avoir, par le plus insigne de tous les bien-
« faits, affranchi du joug de Philippe les peu-
« ples de la Chersonnèse, et les avoir rétablis
« dans la possession de leur patrie, de leurs lois,
« de leur liberté et de leurs temples ; bienfait
« dont ils garderont éternellement la mémoire,
« et qu'ils ne cesseront jamais de reconnoître
« selon toute l'étendue de leur pouvoir : ce
« qu'en plein sénat ils ont unanimement ré-
« résolu. »

Philippe (Justin. lib. 9, cap. 2, 3), après avoir été obligé de lever le siége de Byzance, marcha contre Athéas, roi des Scythes, dont il avoit reçu quelque mécontentement personnel, et mena son fils avec lui dans cette expé-

dition. Quelque nombreuse que fût l'armée des Scythes, il en vint facilement à bout : le butin fut considérable ; il consistoit, non en or ou en argent, dont cette nation avoit le bonheur d'ignorer encore l'usage et le prix, mais en bétail, en chevaux, et en un grand nombre de femmes et d'enfans.

A son retour de la Scythie, les Triballes, peuple de la Moésie, lui disputèrent le passage, prétendant avoir leur part au butin qu'il emmenoit. Il en fallut venir aux mains ; le combat fut rude et fort sanglant, et il y demeura beaucoup de monde sur la place de part et d'autre. Le roi même y fut blessé à la cuisse, et du même coup son cheval fut tué sous lui. Alexandre accourut au secours de son père, et le couvrant de son bouclier, il tua ou mit en fuite tous ceux qui venoient se jeter sur lui.

§. VI. *Philippe, par ses intrigues, vient à bout de se faire nommer dans le conseil des amphictyons, généralisisme des Grecs. Il s'empare d'Elatée. Les Athéniens et les Thébains, alarmés par la prise de cette ville, se liguent contre Philippe. Celui-ci fait des propositions de paix, que Démosthène fait rejeter. La bataille se donne à Chéronée, et Philippe y remporte une célèbre victoire. Procès intenté à Démosthène par Eschine. Celui-ci est condamné, et se retire en exil à Rhodes.*

(An. M. 3666. Av. J. C. 338). L'attaque de

Byzance avoit été regardée à Athènes comme une rupture absolue et une déclaration de guerre ouverte. Le roi de Macédoine (Plut. in Phoc. p. 748), qui en craignoit les suites, et qui redoutoit extrêmement la puissance des Athéniens, dont il s'étoit gratuitement attiré la haine, fit parler d'accommodement et de paix, pour calmer leur émotion et leur ressentiment. Phocion, moins soupçonneux, et qui craignoit l'incertitude des événemens de la guerre, étoit d'avis qu'on acceptât ses offres ; mais Démosthène qui avoit mieux étudié le caractère de Philippe, et qui étoit persuadé que, selon sa coutume, il ne songeoit qu'à amuser et à tromper les Athéniens, les empêcha de prêter l'oreille à aucune proposition de paix.

Ce prince (Démosth. pro Ctesiph. pag. 497, 498) avoit un pressant intérêt de terminer au plutôt cette guerre, qui le tenoit dans une grande inquiétude et le désoloit, surtout par les courses fréquentes des armateurs athéniens, qui infestoient la mer voisine de ses états. Ils interrompoient absolument tout le commerce ; ils empêchoient qu'on ne pût transporter au-dehors rien de ce qui croissoit dans la Macédoine, et qu'on apportât au-dedans rien de ce qui manquoit à ce royaume. Philippe sentoit qu'il lui seroit impossible de mettre fin à cette guerre, et de se délivrer des incommodités qu'elle lui causoit, qu'en soulevant les Thessaliens et les Thébains contre Athènes ; il ne pouvoit l'attaquer avec avantage ni par mer, ni par terre.

Ses forces maritimes, en ce temps-là, étoient inférieures à celles de cette république; et le chemin, pour s'avancer par terre vers l'Attique lui demeuroit fermé, tant que les Thessaliens ne s'attacheroient point à sa suite, et que les Thébains ne lui ouvriroient point un passage. Si, pour les engager à se déclarer contre Athènes, il n'eût allégué que l'unique motif de son inimitié particulière, il comprenoit bien qu'il n'ébranleroit personne : que si, sous le prétexte spécieux d'épouser leur querelle commune, il pouvoit une fois les déterminer à l'élire pour chef, il espéroit de les entraîner plus facilement ou par la persuasion, ou par la fraude.

Voilà quel étoit son but et son dessein, dont il lui importoit infiniment de ne laisser entrevoir aucune trace, et de ne point faire naître contre lui le plus léger soupçon. Il avoit dans toutes les villes des pensionnaires à gages, qui lui donnoient avis de tout, et qui le servoient fort utilement; aussi les payoit-il bien. Par leur moyen il suscita une querelle aux Locriens-Ozoles, appelés autrement *les Locriens d'Amphisse*, du nom de la ville d'Amphisse, leur capitale. Leur pays étoit entre l'Etolie et la Phocide. On les accusa d'avoir profané une terre sacrée, en labourant une campagne nommée *la campagne Cyrrhée*, qui étoit tout près du temple de Delphes. Nous avons vu qu'un pareil sujet de plainte avoit donné lieu à la première *guerre sacrée*. L'affaire devoit être portée au tribunal des amphictyons. S'il y eût employé

en sa faveur quelque agent connu ou suspect, il voyoit bien qu'à coup sûr les Thébains et les Thessaliens soupçonneroient sa manœuvre, et que tous indubitablement se tiendroient sur leurs gardes.

Il s'y prit d'une manière plus fine, en conduisant sourdement son dessein par des souterrains qui en déroboient toute connoissance. Par le moyen des pensionnaires qu'il avoit à Athènes, il avoit fait nommer pour *pylagore* Eschine, qui lui étoit entièrement vendu. On appeloit ainsi ceux que les villes grecques députoient à l'assemblée des amphictyons. Dès qu'il y fut arrivé, il travailla d'autant plus efficacement pour Philippe qu'on se défioit moins d'un citoyen d'Athènes, ouvertement déclaré contre ce prince. Sur ces remontrances, on ordonna une descente sur les lieux, pour visiter la terre dont les Amphissiens avoient été jusque-là regardés comme possesseurs légitimes, et qu'on les accusoit maintenant d'avoir usurpé par un impie sacrilége.

Pendant que les amphictyons visitoient la campagne litigieuse, les Locriens tombent sur eux à l'imprévisite, les accablent d'une grêle de traits, et les obligent de prendre la fuite. Un attentat si déclaré alluma la haine et la guerre contre ces Locriens. Cottyphe, un des amphictyons, mit en campagne l'armée qu'ils destinoient à châtier les mutins. Comme plusieurs avoient manqué au rendez-vous, elle se retira sans avoir rien fait. Dans l'assemblée suivante,

des amphictyons, l'affaire fut remise sérieusement en délibération : c'est là qu'Eschine fit usage de son éloquence, et par un discours étudié prouva aux députés qu'il falloit, ou qu'ils se cottisassent eux-mêmes pour soudoyer des étrangers et châtier les réfractaires, ou qu'ils élussent Philippe pour leur général. Les députés, pour épargner à leurs républiques la dépense, les fatigues, et les dangers de la guerre, prirent ce dernier parti. Par un décret public, *on envoie à Philippe de Macédoine des ambassadeurs qui, au nom d'Apollon et des amphictyons, réclament son assistance, le pressent de ne pas négliger les intérêts de ce dieu, dont se jouent les impies Amphissiens, et lui notifient qu'à ce dessein tous les Grecs, aggrégés au corps des amphictyons, l'élisent leur général, avec plein pouvoir d'agir comme bon lui semblera.*

C'étoit à quoi Philippe aspiroit depuis longtemps, et où tendoient tous ses desseins et toutes les batteries qu'il avoit dressées jusque-là. Il ne perd donc point de temps : il assemble incontinent ses troupes, et sous une feinte marche vers la campagne de Cyrrhée, oubliant et Cyrrhéens et Locriens, qui n'avoient servi que de prétexte à son voyage, et dont il se soucioit peu, il s'empare d'Elatée, la plus grande ville de toute la Phocide, sur le fleuve Céphise, et la mieux située pour tenir en bride les Thébains. Ceux-ci commencèrent à ouvrir les yeux, et virent ce qu'ils avoient à craindre.

Cette nouvelle étant arrivée à Athènes vers le soir (Demosth. pro Ctesiph. pag. 501-504. — Diod. lib. 16, pag. 474-477), y répandit la frayeur. Le lendemain dès le matin on convoque l'assemblée : le héraut, selon la coutume, demande à haute voix : *Qui veut monter dans la tribune?* Personne ne se présente. Il répète à plusieurs reprises l'invitation : personne encore ne se lève, quoique tous les généraux et tous les orateurs fussent présens, et qu'à cris redoublés la voix commune de la patrie conjurât d'ouvrir un salutaire conseil ; car, dit Démosthène, de qui ce récit est tiré, lorsque la voix du héraut crie au nom des lois, elle doit justement être réputée pour la voix de la patrie. Dans ce silence général, causé par l'alarme où l'on étoit, Démosthène, animé par la vue même d'un danger si pressant, monte dans la tribune, et travaille à rassurer l'esprit des Athéniens, et à leur inspirer des sentimens conformes à la conjoncture présente et aux besoins de l'état : aussi habile politique que grand orateur, il forme sur-le-champ, par l'étendue d'un génie supérieur, un avis qui embrasse tout ce que doivent faire les Athéniens au-dedans et au-dehors, sur terre et sur mer.

Ils étoient, à l'égard des Thébains, dans une double erreur, dont il tâche de les détromper. Ils les croyoient attachés inséparablement à Philippe d'inclination et d'intérêt : il leur montre que le plus grand nombre d'entre eux n'attend qu'une occasion pour se déclarer contre lui, et

que la prise d'Elatée leur a appris ce qu'ils en devoient attendre : d'un autre côté, ils regardoient ces mêmes Thébains comme leurs plus anciens et leurs plus dangereux ennemis, et ne pouvoient se résoudre à leur donner du secours dans l'extrême danger dont ils étoient menacés. Il est vrai qu'il y avoit toujours eu une haine déclarée entre les Thébains et les Athéniens, et elle alloit si loin, que Pindare ayant loué * dans un de ses ouvrages la ville d'Athènes, les Thébains le condamnèrent à une grosse amende. Démosthène, malgré des préventions si fortement enracinées dans les esprits, se déclare pourtant en leur faveur, et prouve aux Athéniens qu'il s'agit de leur propre intérêt, et qu'ils ne peuvent rien faire de plus agréable à Philippe que de lui abandonner Thèbes, dont la ruine lui ouvrira un chemin assuré vers Athènes.

Démosthène leur développe ensuite les vues que Philippe a eues en s'emparant de cette place. « Que veut-il donc, et pourquoi a-t-il envahi Elatée ? Il veut, d'un côté, par la montre d'une armée, et par l'approche des attirails « de guerre autour de Thèbes, encourager sa « faction, lui inspirer plus d'audace; d'autre « part, frapper du contre-coup la faction oppo-

* Il avoit appelé Athènes *une ville florissante et célèbre, le rempart de la Grèce.* Λίπαραὶ καὶ ἀοίδιμοι, Ελλαδος ἔρεισμα, κλειναὶ Αθῆναι. Les Athéniens, non contens de dédommager ce poëte, et de lui envoyer de quoi payer l'amende, lui érigèrent une statue.

« sée, et l'étourdir tellement, qu'il soit en état
« de la subjuguer, ou par la terreur, ou par la
« force. Philippe vous prescrit, par son exem-
« ple, le plan que vous devez suivre : assemblez
« sous Eleusis un corps d'Athéniens en âge de
« servir, et soutenez-les par votre cavalerie ; par
« cette démarche, vous apprendrez à toute la
« Grèce que vous avez les armes à la main, et
« vous inspirerez aux partisans que vous avez à
« Thèbes une égale confiance pour faire valoir
« leurs raisons, et pour tenir tête au parti op-
« posé, lorsqu'ils verront, qu'ainsi que ceux
« qui vendent leur patrie à Philippe, ont dans
« Elatée des troupes toutes prêtes à les appuyer
« au besoin, de même que ceux qui veulent com-
« battre pour la liberté, vous ont à leur porte
« tout prêts à les défendre en cas d'attaque. »
Démosthène ajouta qu'il falloit sur-le-champ envoyer des ambassadeurs vers les peuples de la Grèce, et surtout vers les Thébains, pour les engager à former une ligue commune contre Philippe.

Un avis si sage, si salutaire, fut suivi dans tous ses chefs, et en conséquence on forma un décret, où, après avoir rapporté les différentes entreprises par lesquelles Philippe avoit donné atteinte à la paix, on continue ainsi : « C'est
« pourquoi le sénat et le peuple d'Athènes, at-
« tentifs à la magnanimité de leurs ancêtres,
» qui préféroient la liberté de la Grèce au salut
« de leur propre patrie, ont résolu, qu'après
« avoir fait des prières et des sacrifices pour

« invoquer les dieux et les demi-dieux tutélaires « d'Athènes et de l'Attique, on mette en mer « deux cents voiles; qu'aussitôt l'amiral de leur « flotte aille croiser en-deçà des Thermopyles, « tandis qu'avec un bon corps d'infanterie et de « cavalerie, les généraux de terre iront camper « aux environs d'Eleusis; que l'on envoie aussi « des ambassadeurs aux autres Grecs, à com- « mencer d'abord par les Thébains, car ce sont « eux que Philippe menace de plus près; qu'on « les exhorte à ne redouter en aucune sorte Phi- « lippe, mais à maintenir avec courage leur in- « dépendance particulière, et la liberté com- « mune de toute la Grèce; et qu'on leur déclare « que si autrefois quelque mécontentement a re- « froidi l'amitié réciproque entre eux et nous, « le peuple d'Athènes, oubliant le passé, les « assistera maintenant et d'hommes, et d'argent, « et de traits, et de toute sorte d'armes, con- « vaincu que les Grecs naturels peuvent avec « honneur s'entre-disputer la prééminence; mais « qu'ils ne peuvent, sans flétrir la gloire des « Grecs, et sans déroger à la vertu de leurs « ancêtres, se laisser dépouiller de cette préé- « minence par un étranger, ni consentir à un s « honteux asservissement. »

Démosthène (Plut. in Demosth. p. 853, 854), qui étoit à la tête de l'ambassade, partit sur-le-champ pour Thèbes; et il n'y avoit pas de temps à perdre, car en deux jours Philippe pouvoit arriver dans l'Attique. Ce prince envoya aussi

ses ambassadeurs à Thèbes. Python * tenoit parmi eux la première place, et se distinguoit tellement par son éloquence vive et persuasive, à laquelle il étoit difficile de résister, qu'auprès de lui les autres députés ne faisoient que bégayer; mais il trouva ici son maître. Aussi Démosthène, dans une harangue (in orat. pro Coron. p. 509) où il rapporte les services qu'il a rendus à la république, fait sonner celui-ci fort haut, et place à la tête de ses exploits politiques l'heureux succès de cette importante négociation.

Il étoit d'une extrême conséquence pour Athènes (ibid.) d'attirer dans la ligue les Thébains, qui étoient voisins de l'Attique et la couvroient, qui avoient des troupes très-aguerries, et qui, depuis les célèbres victoires de Leuctres et de Mantinée, tenoient le premier rang parmi les peuples de la Grèce pour la bravoure et la science militaire. La chose n'étoit pas aisée, tant à cause des grands services qu'ils avoient reçus encore tout récemment de Philippe pendant la guerre de la Phocide, qu'à cause de l'antipathie ancienne et déclarée entre Thèbes et Athènes.

Les députés de Philippe parlèrent les premiers. Ils exposèrent et mirent dans tout leur jour, et les bienfaits dont Philippe avoit comblé les Thébains, et les maux sans nombre qu'Athènes leur avoit fait souffrir. Ils leur représentèrent vive-

* Ce Python étoit de Byzance. Il avoit obtenu le droit de bourgeoisie à Athènes, puis s'étoit tourné du côté de Philippe. (Demosth. pag. 193-745.)

ment les grands avantages qu'ils pouvoient attendre du ravage de l'Attique, dont les troupeaux, les biens et la puissance passeroient dans leur ville ; au lieu, qu'en se liguant avec Athènes, la Béotie deviendroit le théâtre de la guerre, et éprouveroit seule les pertes, les ravages, les incendies, et tous les autres malheurs qui en sont une suite inévitable. Ils conclurent en demandant, ou que les Thébains joignissent leurs armes à celles de Philippe contre les Athéniens, ou qu'au moins ils lui livrassent un passage sur leurs terres pour entrer dans l'Attique.

L'amour de la patrie, et une juste indignation contre la mauvaise foi et les usurpations de Philippe, animoient déjà assez Démosthène ; mais la vue d'un orateur, qui sembloit vouloir lui disputer l'honneur de la parole, enflamma encore son zèle, et lui prêta une nouvelle vivacité. Il opposa aux raisonnemens captieux de Python les actions mêmes de Philippe, et surtout la prise d'Élatée en dernier lieu, qui découvroit clairement ses desseins. Il le représenta comme un prince inquiet, entreprenant, ambitieux, artificieux, perfide, dont le plan étoit d'envahir toute la Grèce, mais qui, pour y réussir plus sûrement, étoit attentif à n'en attaquer les peuples que les uns après les autres ; dont les prétendus bienfaits étoient des piéges tendus à la crédulité des peuples qui ne le connoissoient pas, pour désarmer ceux dont le zèle pour la liberté publique pourroit être un obstacle à ses entreprises.

Il leur fit comprendre que la conquête de l'Attique, loin de satisfaire l'insatiable avidité de cet usurpateur, ne serviroit que de degré pour assujétir Thèbes et les autres villes de la Grèce : qu'ainsi, l'intérêt des deux républiques, devenu désormais inséparable, demandoit qu'on oubliât parfaitement les anciens sujets de mécontentement, pour réunir toutes leurs forces contre l'ennemi commun.

Les Thébains n'hésitèrent pas long-temps à prendre leur parti. La forte éloquence de Démosthène, dit un historien (Theopomp. apud Plut. in vit. Demosth. pag. 854), soufflant dans leurs ames comme un vent impétueux, y ralluma le zèle de la patrie et l'amour de la liberté avec tant d'ardeur, que bannissant de leur esprit toute pensée de crainte, de prudence, de reconnoissance, ils furent transportés et ravis par son discours comme par une espèce d'enthousiasme, et uniquement enflammés de l'amour de la belle gloire. On voit ici ce que peut sur les esprits le talent de la parole, surtout quand il est accompagné d'amour et de zèle pour le bien public. Un seul homme régloit tout à son gré, dans les assemblées d'Athènes et de Thèbes, également aimé, respecté, et autorisé dans ces deux villes.

Philippe, déconcerté par la réunion de ces deux peuples, envoya des ambassadeurs à Athènes pour les engager à ne point armer, et à vivre avec lui en bonne intelligence; mais les esprits étoient trop aigris et trop justement alarmés,

pour qu'on écoutât aucune proposition, et l'on ne se fioit point à la parole d'un prince qui ne cherchoit qu'à tromper : ainsi tout se prépara à a guerre, et les troupes montroient une ardeur incroyable. Des personnes mal-intentionnées essayèrent de l'éteindre ou de la refroidir par le écit de funestes présages, et de terribles prédicions qu'on mettoit dans la bouche de la prêresse de Delphes; mais Démosthène, plein de onfiance dans les armes des Grecs, et merveileusement encouragé par le nombre et par la vaeur des troupes qui ne demandoient qu'à voir 'ennemi, ne leur permettoit point de s'amuser tous ces oracles et à toutes ces frivoles prédicions. C'est pour lors qu'il dit que la Pythie *hilippisoit*, faisant entendre par ce mot que 'étoit l'argent de Philippe qui causoit l'enthouasme de la prêtresse, qui lui ouvroit la bouche, t qui faisoit parler le dieu à son gré. Il faisoit ouvenir les Thébains de leur Épaminondas, et s Athéniens de leur Périclès, qui regardoient s oracles et ces prédictions comme de vains ouvantails, et ne consultoient que la raison. 'armée d'Athènes partit donc sur-le-champ, et rendit à Éleusis. Les Thébains, surpris d'une prompte diligence, s'y joignirent, et tous enmble attendirent l'ennemi.

Philippe, de son côté, n'ayant pu ni emcher les Thébains de se joindre à ceux d'Aènes, ni porter ceux-ci à faire alliance avec i, après avoir réuni toutes ses troupes entra ns la Béotie. Il avoit trente mille hommes de

pied, et deux mille chevaux : l'armée des ennemis n'étoit pas tout-à-fait si nombreuse. On peut dire que, de part et d'autre, le courage des soldats étoit égal; mais le mérite des chefs ne l'étoit pas. Et qui pouvoit-on alors comparer à Philippe? Iphicrate, Chabrias, Timothée, fameux chefs des Athéniens, n'étoient plus. Phocion auroit pu lui tenir tête; mais outre que cette guerre avoit été engagée contre son avis, la faction contraire lui avoit donné l'exclusion, et avoit fait nommer pour généraux Charès, qui étoit absolument décrié, et Lysiclès, qui ne se distinguoit que par une téméraire et présomptueuse audace. C'est par le choix de tels chefs, auquel la cabale seule a part, que se prépare la ruine des états.

Les deux armées campèrent près de Chérouée, ville de Béotie. Philippe donna le commandement de son aile gauche à son fils Alexandre, âgé pour lors de seize ou dix-sept ans, ayant mis auprès de lui les plus habiles officiers qu'il eût; et lui il se chargea de la droite. Dans l'autre armée, les Thébains formoient l'aile droite, et les Athéniens la gauche.

Au lever du soleil, on donna de part et d'autre les signaux; le combat fut rude et opiniâtre, et la victoire balança long-temps entre les deux partis, chacun faisant des efforts extraordinaires de courage et de bravoure. Alexandre, qui dès-lors animé d'un beau feu cherchoit à se signaler, pour répondre à la confiance de son père sous les yeux de qui il combattoit, et faisoit le pre-

mier essai du commandement, montra dans cette bataille toute la capacité d'un vieux général, et le courage déterminé d'un jeune officier. Ce fut lui qui enfonça, après une longue et vigoureuse résistance, *le bataillon sacré* des Thébains, qui étoit l'élite de leur armée. Le reste des troupes, qui étoit autour d'Alexandre, animé par son exemple, acheva de la mettre en déroute.

A l'aile droite, Philippe, qui ne vouloit pas céder à son fils, chargea vivement les Athéniens, et commença à les ébranler et à leur faire perdre du terrain; mais ils reprirent bientôt courage et regagnèrent leur premier poste. Lysyclès (Polian. stratag. lib. 4), l'un des deux généraux, ayant enfoncé quelques troupes du centre des Macédoniens, se crut déjà victorieux, et plein d'une téméraire confiance, il s'écria : *Allons, camarades, poursuivons-les jusque dans la Macédoine.* Philippe s'apercevant que les Athéniens, au lieu de profiter de leur avantage pour prendre sa phalange en flanc, suivoient ses troupes avec trop d'ardeur, dit froidement : *les Athéniens ne savent pas vaincre.* Aussitôt il donne ordre à sa phalange de se replier sur une petite hauteur; et voyant que les Athéniens en désordre s'abandonnoient à la poursuite de ceux qu'ils avoient enfoncés, il va fondre sur eux avec sa phalange, et les prenant en queue et en flanc, les met en déroute. Démosthène, plus grand homme d'état que grand homme de guerre, et plus capable de donner dans ses discours de salutaires conseils que de les soutenir par un courage intrépide, prit la

fuite avec les autres, et jeta bas ses armes. On prétend même que pendant qu'il fuyoit (Plut. in vit. decem orat. pag. 845), sa robe s'étant accrochée à un chardon, il crut que c'étoit quelque ennemi qui l'arrêtoit, et cria, *donnez-moi la vie.* Il demeura sur la place plus de mille Athéniens, et l'on en fit prisonniers plus de deux mille, parmi lesquels se trouva l'orateur Démade. La perte ne fut pas moindre du côté des Thébains.

Philippe, après avoir érigé un trophée, et offert aux dieux un sacrifice en action de grâces pour la victoire qu'il venoit de remporter, distribua des récompenses aux officiers et aux soldats, à chacun selon son mérite et son rang.

La manière dont il se conduisit après le gain de la bataille, montre qu'il est bien plus aisé de vaincre des ennemis armés, que de se vaincre soi-même, et que de surmonter ses passions. Au sortir d'un grand repas qu'il avoit donné aux officiers, enivré également de joie et de vin, il se transporta sur le champ de bataille, et là, insultant à tous ces morts dont la terre étoit couverte, il mit en chant le commencement d'un décret que Démosthène avoit dressé pour exciter les Grecs à cette guerre, et chanta en battant la mesure: *Démosthène Péanien, fils de Démosthène, a dit.* Il n'y eut personne qui ne fût choqué de voir le prince se déshonorer lui-même, et flétrir sa gloire par une bassesse si indigne d'un roi et d'un vainqueur; mais tous gardoient le silence. L'orateur Démade, du nombre des prisonniers, mais toujours libre, fut le seul qui osât lui en faire

sentir l'indécence. *Eh ! seigneur*, lui dit-il, *la fortune vous ayant donné le rôle d'Agamemnon, comment ne rougissez-vous point de jouer celui de Thersite?* Cette parole, pleine d'une généreuse liberté, lui ouvrit les yeux, et le fit rentrer en lui-même : loin de savoir mauvais gré à Démade, il l'en estima encore davantage, lui fit toutes sortes d'amitiés, et le combla d'honneur.

Depuis ce temps-là il parut changer entièrement d'esprit et de conduite, comme si, dit un historien (1), la conversation de Démade eût adouci son humeur, et l'eût familiarisé avec les grâces attiques. Il renvoya libres tous les prisonniers athéniens, sans exiger d'eux aucune rançon, et leur donna à la plupart des habits, dans la vue de gagner par ce bon traitement, une république aussi puissante que celle d'Athènes. En quoi, selon Polybe (lib. 5, pag. 359), il remporta un second triomphe, plus glorieux pour lui et même plus avantageux que le premier; car, dans le combat, son courage n'avoit vaincu que ceux qui s'y trouvèrent présens; ici sa bonté et sa clémence lui gagnèrent la ville entière, et lui soumirent tous les cœurs. Il renouvela avec les Athéniens l'ancien traité d'amitié et d'alliance, et accorda la paix aux Béotiens, après avoir laissé une bonne garnison dans Thèbes.

On dit qu'Isocrate (Plut. in Isocr. p. 837),

(1) Ὑπὸ τοῦ Δημάδου καθομιληθέντα ταῖς Ἀττικαῖς χάρισι. (Diod.)

le plus célèbre rhéteur de ce temps-là, qui aimoit tendrement sa patrie, ne put survivre à la perte et à la honte qu'elle venoit de souffrir dans la bataille de Chéronée. Dès qu'il en eut reçu la nouvelle, ne sachant pas comment Philippe useroit de sa victoire, et voulant mourir libre, il avança sa fin en cessant de prendre aucune nourriture; il étoit âgé de quatre-vingt-dix-huit ans. J'aurai lieu de parler ailleurs de son style et de ses ouvrages.

Démosthène paroissoit la principale cause du terrible échec qu'Athènes venoit de recevoir, et qui porta un coup mortel à sa puissance dont elle ne se releva jamais. Dans le moment même que l'on apprit cette sanglante défaite (Demosth. pro Ctesiph. p. 514. — Plut. in Demost p. 855) qui intéressoit tant de familles, lorsqu'il n'auroit pas été surprenant que la multitude, saisie de frayeur et d'alarme, se fût laissée emporter à quelque mouvement d'une colère aveugle contre celui qu'elle pouvoit regarder, en quelque sorte, comme l'auteur d'une si affreuse calamité; dans ce moment là même, le peuple se livra encore entièrement aux conseils de Démosthène. Les précautions qu'on prit de poser des gardes, de relever les murs, de réparer les fossés, furent prises conformément à ses avis : on le chargea lui-même du soin de pourvoir aux vivres, et de réparer les murs. Il s'acquitta de cette dernière commission avec une générosité qui lui fit beaucoup d'honneur, et pour laquelle dans la suite on lui décerna une couronne d'or à la requête

de Ctésiphon, en récompense de ce qu'il avoit fait don à la république d'une somme assez considérable qu'il avoit fournie de son propre fonds, pour achever la réparation des murs.

Dans l'occasion dont il s'agit, c'est-à-dire après la bataille de Chéronée, les orateurs qui étoient contraires à Démosthène, s'étant élevés contre lui de concert, et l'ayant appelé en justice pour lui faire son procès, le peuple ne se contenta pas de le renvoyer absous de toutes leurs charges et accusations, mais le combla encore de plus d'honneur qu'il n'avoit jamais fait : tant la vénération qu'on avoit conçue pour son zèle et pour sa fidélité étoit à l'épreuve des plus funestes revers.

Les Athéniens, peuple naturellement léger, inégal, et sujet à punir ses fautes et ses négligences en la personne de ceux dont les projets souvent ne manquoient de réussir que par ses lenteurs continuelles dans l'exécution, en couronnant ici Démosthène au milieu d'une calamité publique dont il paroissoit seul l'auteur, rendent un hommage glorieux à sa capacité et à sa droiture. Par cette démarche, pleine de sagesse et de courage, ils semblent en quelque sorte s'avouer à eux-mêmes leur tort de n'avoir ni entièrement ni assez tôt déféré à ses avis, et se reconnoître seuls coupables de leurs disgraces.

Le peuple ne s'en tint pas là (Plut. ibid. — Demosth. pro Ctesiph. p. 519, 520). Les os de ceux qui avoient été tués à la bataille de Chéronée ayant été rapportés à Athènes pour y être

inhumés, il choisit Démosthène pour faire l'éloge de ces vaillans hommes, preuve authentique qu'il ne lui attribuoit point le mauvais succès de la bataille, mais à la divine Providence seule, qui dispose des événemens humains comme il lui plaît; ce qui fut marqué en termes exprès dans l'inscription gravée sur le tombeau de ces illustres morts.

La terre couvre ici ces victimes d'état,
Que leur zèle immola dans le fort du combat.
La Grèce, sur le point de se voir asservie,
Ne se sauva du joug qu'aux dépens de leur vie.
Jupiter le voulut. Mortels, aucun effort
Ne peut vous affranchir des volontés du sort.
Aux dieux seuls appartient l'attribut d'impeccable,
Et le droit de jouir d'un bonheur immuable.

C'est la solide réponse que Démosthène oppose aux reproches (Demosth. pro Ctesiph. p. 505) qu'Eschine ne cessoit de lui faire sur la perte de cette bataille. « Attaquez-moi, lui disoit-il, sur « les avis que je donnai, mais abstenez-vous de « me calomnier sur ce qui arriva, car c'est au « gré de l'intelligence suprême que tout se dé- « noue et se termine; au lieu que c'est par la « nature des avis mêmes qu'on doit juger de l'in- « tention de celui qui les donne. Si donc, par « l'événement, Philippe a vaincu, ne m'en « faites point un crime, puisque c'étoit Dieu « qui disposoit de la victoire, et non moi. Mais « qu'avec une droiture, qu'avec une vigilance, « qu'avec une activité infatigable et supérieure « à mes forces, je ne cherchai pas, je ne mis

« pas en œuvre tous les moyens où la prudence « humaine peut atteindre, et que je n'inspirai pas « des résolutions et nobles, et dignes d'Athènes, « et nécessaires, montrez-le moi, et alors don- « nez carrière à vos accusations. »

Il emploie (ibid. p. 508) ensuite cette figure noble et hardie, qui est regardée comme le plus bel endroit de la harangue, et que Longin (de subl. cap. 14) a tant fait valoir. Démosthène veut justifier sa conduite, et prouver aux Athéniens qu'ils n'ont point failli en livrant bataille à Philippe. Il ne se contente pas d'apporter froidement l'exemple des grands hommes qui ont combattu pour la même cause dans les plaines de Marathon, à Salamine, et devant Platée. Il en use bien d'une autre sorte, dit ce rhéteur; et tout d'un coup, comme s'il étoit inspiré d'un dieu, et possédé de l'esprit d'Apollon même, il s'écrie en jurant par ces vaillans défenseurs de la Grèce : *Non, Messieurs, non, vous n'avez point failli. J'en jure par ces grands hommes qui ont combattu, sur terre à Marathon et à Platée, sur mer devant Salamine et Artémise; et tant d'autres, qui tous ont reçu de la république les mêmes honneurs de la sépulture, et non ceux-là seulement qui ont réussi et remporté la victoire.* Ne diroit-on pas, ajoute Longin, qu'en changeant l'air naturel de la preuve en cette grande et pathétique manière d'affirmer par des sermens si extraordinaires, il déifie en quelque sorte ces anciens citoyens, et fait regarder tous ceux qui meurent de la sorte comme

autant de dieux, par le nom desquels on peut jurer ?

J'ai déjà remarqué ailleurs combien ces discours * prononcés solennellement à la gloire de ceux qui étoient morts en combattant pour la liberté, étoient capables d'inspirer à la jeunesse athénienne un zèle ardent pour la patrie, et un vif désir de se signaler dans les combats. Une autre cérémonie (Æsch. contr. Ctesiph. p. 452), observée à l'égard des enfans de ceux dont les pères étoient morts au lit d'honneur, n'étoit pas moins efficace pour exciter à la vertu. Dans une fête célèbre où l'on représentoit des spectacles en présence de tout le peuple, un héraut montoit sur le théâtre pour y produire de jeunes orphelins couverts d'une armure complette, et crioit à haute voix : « Ces jeunes orphelins, à « qui une mort prématurée a ravi au milieu des « hasards leurs pères illustres, ont retrouvé dans « le peuple un père qui a pris soin d'eux jusqu'à « la fin de leur enfance. Maintenant il les ren-« voie armés de pied en cap, vaquer sous d'heu-« reux auspices à leurs affaires, et les convie « de mériter chacun à l'envi les premières places « dans la république. » C'est par de pareils moyens que se perpétuent dans un état la bravoure militaire, l'amour de la patrie, le goût de la vertu et de la solide gloire.

* Démosthéne, dans le discours contre Leptine, page 562, fait observer qu'il n'y avoit que la ville d'Athènes qui fit ainsi prononcer des oraisons funèbres à l'honneur de ceux qui étoient morts pour la patrie.

Ce fut l'année même de la bataille de Chéronée, et deux ans avant la mort de Philippe, qu'Eschine intenta une accusation contre Ctésiphon, ou plutôt contre Démosthène; mais la cause ne fut plaidée et jugée que sept ou huit ans après, vers la cinquième ou sixième année du règne d'Alexandre. J'en rapporterai ici le succès, pour ne point couper dans la suite le récit des faits d'Alexandre.

Jamais cause n'excita tant de curiosité. On accourut de toute part (1), dit Cicéron, et l'on accourut avec raison. Quel plus beau spectacle que de voir aux mains deux orateurs, excellens chacun en leur genre, formés par la nature, perfectionnés par l'art, et de plus animés par d'éternelles dissentions et par une haine implacable!

Ces deux discours ont toujours été regardés comme les chefs-d'œuvre de l'antiquité les plus parfaits, surtout celui de Démosthène. Cicéron (de opt. gen. orat.) l'avoit traduit tout entier, preuve éclatante du cas qu'il en faisoit. Malheureusement de tout son ouvrage il ne nous reste que l'avant-propos, qui fait bien regretter le reste.

A travers les beautés sans nombre qui se montrent de toutes parts dans ces deux haran-

(1) Ad quod judicium concursus dicitur è totâ Græciâ factus esse. Quid enim aut tam visendum, aut tam audiendum fuit, quàm summorum oratorum, in gravissimâ causâ, accurata et inimicitiis incensa contentio? (Cic. de opt. gen. Orat. n. 22.)

gues, on y voit, ce me semble, s'il m'est permis de critiquer de si grands hommes, un défaut considérable qui en peut ternir beaucoup l'éclat, et qui me paroît contraire aux règles de la saine et bone éloquence : ce sont les injures grossières que ces deux orateurs se disent de part et d'autre. On a fait le même reproche à Cicéron pour les harangues qu'il prononça contre Antoine. J'ai dit que ce style et ce tissu d'injures grossières étoient contraires à la bonne éloquence : en effet tout discours dicté par la passion et par la vengeance devient infailliblement suspect aux juges ; au lieu qu'un discours fort et invincible du côté des raisons, mais retenu et modéré pour les manières, gagne les cœurs en même temps qu'il éclaire les esprits, et persuade autant par l'estime qu'il inspire pour l'orateur, que par la force des raisons qu'il emploie.

La conjoncture du temps paroissoit fort favorable à Eschine ; le parti des Macédoniens, qu'il avoit toujours favorisé, étoit très-puissant à Athènes, surtout depuis la ruine de Thèbes. Cependant Eschine succomba, et paya de la juste peine de l'exil une accusation témérairement intentée. Il alla s'établir à Rhodes, et ouvrit là une école d'éloquence dont la gloire se soutint pendant plusieurs siècles. Il commença ses leçons par lire à ses auditeurs les deux harangues qui avoient causé son bannissement. On donna de grands éloges à la sienne ; mais quand ce vint à celle de Démosthène, les battemens de mains et les acclamations redoublèrent, et ce fut alors

qu'il dit ce mot, si louable dans la bouche d'un ennemi et d'un rival : *Eh que seroit-ce donc si vous l'aviez entendu lui-même !*

Au reste le vainqueur usa bien de la victoire ; car, au moment qu'Eschine sortit d'Athènes, Démosthène, la bourse à la main, courut après lui, et l'obligea d'accepter une offre qui dut lui faire d'autant plus de plaisir, qu'il avoit moins lieu de s'y attendre. Sur quoi Eschine s'écria * : *Comment ne regretterois-je pas une patrie où je laisse un ennemi si généreux, que je désespère de rencontrer ailleurs des amis qui lui ressemblent.*

§. VII. *Philippe, dans le conseil des amphictyons, se fait déclarer général des Grecs contre les Perses, et se prépare à cette grande expédition. Troubles domestiques dans l'intérieur de sa maison. Il répudie Olympias, et épouse une autre femme. Il célèbre les noces de Cléopâtre, sa fille, avec Alexandre, roi d'Epire, et est tué au milieu de ces noces.*

(An. M. 3667. Av. J. C. 337). On peut dire que ce fut la bataille de Chéronée qui mit la Grèce sous le joug. La Macédoine alors, avec trente mille soldats, vint à bout de ce que la

* Quelques auteurs attribuent ce mot à Démosthène, lorsque, trois ans après, il éprouva le sort d'Eschine et fut, à son tour, banni d'Athènes.

Perse, avec des millions d'hommes, avoit tenté inutilement à Platée, à Salamine et à Marathon. Philippe, dans les premières années de son règne, avoit repoussé, divisé, désarmé ses ennemis; dans les suivantes, il avoit soumis par l'artifice ou par la force les plus puissans peuples de la Grèce, et s'en étoit rendu l'arbitre : maintenant il se prépare à venger les injures que la Grèce avoit reçues des barbares, et ne médite rien moins que de renverser leur empire. Le principal fruit (Diod. l. 16, p. 479) qu'il tira de sa dernière victoire, et c'étoit le but qu'il se proposoit depuis long-temps, et qu'il n'avoit jamais perdu de vue, ce fut de se faire déclarer dans l'assemblée des Grecs leur général contre les Perses. En cette qualité il se prépara à aller attaquer ce puissant royaume; il désigna pour commander une partie de ses troupes Attalus et Parménion, deux de ses chefs sur la valeur et la prudence desquels il comptoit le plus, et les fit partir pour l'Asie mineure.

Autant le dehors étoit heureux et brillant pour Philippe (Plut. in Alex. p. 669), autant l'intérieur de sa maison étoit pour lui triste et affligeant : la division et le trouble y régnoient; la mauvaise humeur d'Olympias, qui étoit naturellement jalouse, colère et vindicative, y excitoit continuellement des querelles et des disputes, et rendoit la vie désagréable à Philippe. D'ailleurs, mari peu fidèle lui-même, on prétend qu'il éprouva l'infidélité qu'il avoit méritée : soit juste sujet de plainte, soit légèreté et in-

constance de sa part, il en vint jusqu'à la répudier. Alexandre, qui avoit plusieurs autres sujets de mécontentement, fut vivement piqué de l'injure qu'on faisoit à sa mère.

Philippe, après avoir répudié Olympias, épousa Cléopâtre, nièce d'Attalus, laquelle étoit encore très-jeune, mais d'une beauté extraordinaire, aux attraits de laquelle il ne put résister. Au milieu des réjouissances de la noce, et dans la chaleur du vin, Attalus, oncle maternel de la nouvelle reine, s'avisa de dire que les Macédoniens devoient demander aux dieux qu'elle donnât un légitime successeur à leur roi. A ces mots Alexandre, naturellement colère, irrité d'un discours si offensant : *Quoi misérable!* lui dit-il, *me prends-tu donc pour un bâtard?* et en même temps il lui jeta sa coupe à la tête. Attalus repartit de même : la querelle s'échauffe. Philippe, qui mangeoit à une autre table, trouva fort mauvais que l'on troublât ainsi la fête, et oubliant qu'il étoit boiteux, il courut l'épée nue droit à son fils; mais heureusement le père tomba, et les conviés eurent le loisir de se jeter entre deux. Le plus difficile fut d'obtenir d'Alexandre qu'il ne s'obstinât point à se perdre. Outré de tant d'injures atroces; quoi qu'on pût lui dire du respect qu'il devoit à son roi et à son père, il exhala son ressentiment par cette amère raillerie : *Vraiment les Macédoniens ont là un chef bien en état de passer d'Europe en Asie, lui qui ne peut aller d'une table à l'autre sans s'exposer à se rompre le cou.* Après cette in-

sulte il sortit, et ayant pris avec lui sa mère Olympias à qui l'on faisoit un si grand affront, il la mena en Epire, et pour lui il passa chez les Illyriens.

Cependant Démarate de Corinthe, qui étoit lié avec Philippe par les nœuds de l'hospitalité, et qui étoit très-familier et très-libre avec lui, arriva à sa cour. Après les premières civilités et les premières caresses, Philippe lui demanda si les Grecs étoient en bonne intelligence entre eux. *Vraiment, seigneur,* lui répondit Démarate, *il vous sied bien de vous mettre en peine de la Grèce, vous qui avez rempli votre propre maison de tant de querelles et de dissentions.* Le prince, sentant jusqu'au vif ce reproche, revint à lui, reconnut sa faute, et rappela Alexandre, en lui envoyant ce même Démarate pour lui persuader de revenir.

Philippe ne perdoit point de vue la conquête de l'Asie. Plein du grand projet qu'il rouloit dans sa tête (an. m. 3668. av. J. C. 338), il consulte les dieux pour savoir quel succès il auroit. La Pythie lui répond : *Le taureau est déjà couronné, sa fin approche, et il va bientôt être immolé.* Il n'hésite pas un moment, et interprête en sa faveur un oracle dont l'ambiguité auroit dû au moins le tenir en suspens. Pour se mettre en état de ne plus penser qu'à son expédition contre les Perses, et de se livrer tout entier à la conquête de l'Asie, il se hâte de finir ses affaires domestiques : il offre un sacrifice solemnel aux dieux, et se prépare à célébrer à Eges, ville

de Macédoine, avec une magnificence incroyable, les noces de Cléopâtre sa fille, qu'il donnoit en mariage à Alexandre, roi d'Epire, et frère d'Olympias sa femme. Il y avoit invité toutes les personnes les plus considérables de la Grèce, et il les combla de toutes sortes de marques d'amitié et d'honneur, pour leur témoigner sa reconnoissance de la qualité de généralissime des Grecs, qu'on lui avoit conférée. Les villes, à l'envi, s'empressèrent de lui faire leur cour en lui envoyant des couronnes d'or, et Athènes se signala parmi toutes les autres par son zèle. Le poëte Néoptolème avoit composé exprès pour cette fête * une tragédie intitulée Cinyras, où, sous des noms empruntés, il représentoit le prince déjà vainqueur de Darius, et maître de l'Asie. Philippe écoutoit avec joie ces heureux présages, et les comparant avec la réponse de l'oracle, il se tenoit assuré de sa conquête. Le lendemain du repas on célébra des jeux et des spectacles : comme ils faisoient partie de la religion, on y porta en pompe et en cérémonie douze images des dieux, travaillées avec un art inimitable. Une treizième les surpassoit toutes en magnificence ; c'étoit celle de Philippe, où il étoit représenté comme un dieu. L'heure venue, il sort de son palais, revêtu d'une robe blanche, et

* Suétone, entre les présages de la mort de Caligula, qui mourut à peu près comme Philippe, observe que ce jour-là le pantomime Mnester joua la pièce qu'avoit représentée Néoptolème, le jour que Philippe fut tué.

s'avance majestueusement au milieu des cris de joie et des applaudissemens vers le théâtre, où une multitude innombrable, tant de Macédoniens que d'étrangers, l'attendoit avec impatience. Il étoit précédé et suivi de ses gardes qui, par son ordre, laissoient un assez grand intervalle entre eux et lui, afin qu'on le pût considérer plus facilement, et pour faire voir aussi qu'il regardoit l'amour des Grecs à son égard comme la plus sûre garde qu'il pût avoir.

Tout l'appareil de cette fête, toute la célébrité de ces noces, se termina au meurtre du roi, et ce fut un déni de justice qui lui fit perdre la vie. Quelque temps auparavant, Attalus, dans l'ardeur du vin et de la débauche, avoit fait une insulte sanglante à Pausanias, jeune seigneur de Macédoine : celui-ci poursuivoit depuis long-temps la vengeance du cruel affront qu'il avoit reçu, et ne cessoit d'implorer avec chaleur la puissance royale. Mais Philippe, pour ne point mécontenter Attalus, oncle de Cléopâtre qu'il avoit épousée depuis la répudiation d'Olympias sa première femme, demeuroit toujours sourd aux plaintes de Pausanias : seulement, pour le consoler, et lui donner des preuves de son estime et de sa confiance, il le mit parmi les premiers officiers de sa garde. Ce n'étoit pas ce que demandoit le jeune macédonien : sa colère se tourne donc en fureur; il s'en prend à son juge, et forme le dessein de laver sa honte en se souillant d'un détestable parricide.

Un homme déterminé à mourir est bien fort et bien redoutable. Pausanias, pour l'exécution de son dessein meurtrier, choisit le moment de cette pompeuse cérémonie où tous les yeux étoient attachés sur le prince, sans doute pour rendre sa vengeance plus éclatante, et pour la proportionner en quelque sorte à la grandeur de l'injure qu'il avoit reçue, dont il croyoit avoir droit de rendre le roi responsable, après toutes les poursuites inutiles qu'il avoit faites auprès de lui pour en tirer la satisfaction qui lui étoit due. Le voyant donc seul dans cet espace vide que ses gardes laissoient autour de lui, il s'avance, le perce d'un coup de poignard, et le fait tomber mort à ses pieds. Diodore remarque qu'il fut assassiné dans le moment même que sa statue entroit dans le théâtre. L'assassin avoit fait tenir des chevaux tous prêts, et il se seroit sauvé sans un accident qui l'arrêta, et laissa le temps de l'atteindre ; il fut mis en pièces sur-le-champ (an. m. 3668. av. J. C. 336). Ainsi mourut Philippe, âgé de quarante sept ans, aprés en avoir régné vingt-quatre. Artaxerxe-Ochus, roi de Perse, mourut aussi la même année.

Démosthène fut secrètement averti de cette mort de Philippe (Æschin. contr. Ctesiph. p. 440), et pour disposer par avance les Athéniens à reprendre courage, il alla au conseil avec un visage où la joie étoit peinte, et dit que la nuit précédente il avoit eu un songe qui promettoit quelque grand bonheur aux Athéniens. Peu de

temps après on vit arriver les courriers qui apportoient les nouvelles de la mort de Philippe : on se livra à des transports de joie immodérés, sans garder aucune mesure ni aucune bienséance ; et c'étoit Démosthène surtout qui inspiroit ces sentimens. Lui-même parut en public avec une couronne de fleurs sur la tête, et vêtu magnifiquement, quoique ce ne fût que le septième jour de la mort de sa fille. Il engagea les Athéniens à faire des sacrifices pour remercier les dieux d'une si bonne nouvelle, et par un décret il fit décerner une couronne à Pausanias qui avoit commis le meurtre.

On ne reconnoît ici ni Démosthène, ni les Athéniens ; et l'on a peine à comprendre comment, dans un crime aussi détestable qu'est le meurtre d'un roi, un peu de politique au moins ne les porta pas à dissimuler des sentimens, qui les déshonoroient gratuitement, et qui marquoient en eux une extinction de probité et d'honneur.

§. VIII. *Faits et dits mémorables de Philippe. Caractère de ce prince en bien et en mal.*

Il y a, dans la vie des grands hommes, certains faits et certaines paroles, plus propres souvent à les faire connoître que leurs actions les plus éclatantes, parce que dans celles-ci, pour l'ordinaire, ils s'étudient, se contrefont, et se donnent en spectacle ; au lieu que dans

les autres, parlant et agissant d'après nature, ils se montrent tels qu'ils sont, sans art et sans fard. M. de Tourreil a ramassé avec assez de soin la plupart des faits et dits mémorables de Philippe, et il s'est appliqué particulièrement à peindre le caractère de ce prince. Il ne faut pas, dans le récit de ces actions et de ces paroles détachées, attendre beaucoup d'ordre et de liaison.

Quoique Philippe aimât les flatteurs, et les récompensât jusqu'à payer du titre de roi en Thessalie les adulations de Thrasidée, il aimoit par intervalles la vérité. Il souffroit qu'Aristote (Aristot. Epist. — Plut. in Apopht. p. 177) lui fît des leçons sur l'art de régner. Il disoit qu'il avoit l'obligation aux orateurs d'Athènes de l'avoir corrigé de ses défauts, à force de les lui reprocher. Il gageoit un homme (Ælian. lib. 8, cap. 15) pour lui dire tous les jours, avant qu'il donnât audience : *Philippe, souviens-toi que tu es mortel.*

Il (1) faisoit paroître beaucoup (Senec. de irâ lib. 3, cap. 23) de modération lors même qu'on lui parloit d'une manière choquante et injurieuse, et, ce qui n'est pas moins admirable, lorsqu'on lui disoit ses vérités : grande qualité, dit Sénèque, pour bien régner. A la fin d'une audience qu'il donnoit à des ambassadeurs d'Athènes, venus pour se plaindre de quelque acte d'hosti-

(1) Si quæ alia in Philippo virtus, fuit et contumeliarum patientia, ingens instrumentum ad tutelam regni.

lité, il leur demanda s'il pouvoit leur rendre quelque service : « Le plus grand service que tu nous « puisses rendre, dit Démocharès, c'est de t'aller « pendre. » A ces mots, sans s'émouvoir, quoiqu'il vît tout le monde justement indigné : « dites à vos maîtres, répliqua-t-il, que ceux qui « osent dire de pareilles insolences, sont plus « hautains et moins pacifiques que ceux qui « savent les pardonner. »

Comme il assistoit à la vente de quelques captifs en une posture peu décente (Plut. in Apophth.), l'un deux s'approchant de son oreille, l'avertit d'abattre le pan de sa robe. *Qu'on mette cet homme là en liberté*, dit-il; *je ne savois pas qu'il fût de mes amis.*

Toute sa cour le sollicitant de punir l'ingratitude des Péloponnésiens (ibid.), qui l'avoient publiquement sifflé dans les jeux olympiques : *Que ne feront-ils point*, répondit-il, *si je leur fais du mal, puisqu'ils se moquent de moi après en avoir reçu tant de bien ?*

Ses courtisans lui conseillant (ibid.) de chasser quelqu'un qui disoit du mal de lui : *Bon, bon*, dit-il, *afin qu'il en aille médire partout.* Une autre fois qu'on vouloit l'obliger aussi de chasser un honnête homme qui lui faisoit quelque reproche : *prenons garde auparavant*, répondit-il, *si nous ne lui en avons point donné sujet.* Et ayant appris que cet homme vivoit mal à son aise, sans recevoir aucune gratification de la cour, il lui fit du bien; ce qui changea ses reproches en louanges, et fit dire à ce prince un

autre bon mot : *qu'il est au pouvoir des rois de se faire aimer ou haïr..*

Comme on le pressoit (ibid.) d'aider de son crédit auprès des juges un homme que la sentence qui alloit être prononcée contre lui décrieroit absolument : *J'aime mieux*, dit-il, *qu'il soit décrié que moi.*

Une femme (ibid.) s'avisa de le prendre à la fin d'un long repas pour lui demander justice, et pour lui exposer des raisons qu'il ne goûta pas. Il la jugea, et la condamna. Elle répond de sang froid : *J'en appelle. Comment*, dit Philippe, *de votre roi ! et à qui ! A Philippe à jeun*, répliqua-t-elle. La manière dont il reçut cette réponse, feroit honneur au roi le plus sobre : il examine l'affaire tout de nouveau, reconnoît l'injustice de son jugement, et se condamne à la réparer.

Une pauvre femme (ibid.) se présentoit souvent devant lui pour lui demander audience, et pour le prier de vouloir bien terminer son procès ; il lui répondoit toujours qu'il n'avoit pas le temps. Rebutée de ces refus réitérés tant de fois, elle répliqua un jour avec émotion : *mais, si vous n'avez pas le temps de me rendre justice, cessez donc d'être roi.* Il sentit toute la force de cette plainte, qu'une juste indignation avoit arrachée à cette pauvre femme ; et loin de s'en choquer, il la satisfit sur-le-champ, et devint dans la suite plus exact à donner ses audiences. Il reconnut qu'en effet être roi et être juge c'étoit la même chose ; que le trône étoit

un tribunal; que la souveraine autorité étoit un pouvoir suprême, et en même temps une obligation indispensable de rendre justice; que de la rendre à ses sujets, et leur accorder pour cela tout le temps nécessaire, n'étoit point une grâce, mais un devoir et une dette: qu'il devoit se faire aider dans ce ministère, mais non s'en décharger absolument, et qu'il ne pouvoit pas plus renoncer à la qualité de juge qu'à cellle de roi. Tout cela est renfermé dans ce mot plein de naïveté, et encore plus de bon sens: *cessez donc d'être roi*, et Philippe le comprit.

Il entendoit la plaisanterie (ibid.), aimoit les bons mots, et en disoit. Ayant reçu une blessure près du gosier, et son chirurgien l'importunant tous les jours de quelque nouvelle demande: *Prends tout ce que tu voudras*, dit-il, *car tu me tiens à la gorge.*

On rapporte encore (ibid.) qu'après avoir écouté deux scélérats qui s'entr'accusoient de divers crimes, il bannit l'un, et condamna l'autre à le suivre.

Le médecin Ménécrate) Ælian. l. 12, c. 51), dont l'extravagance alloit jusqu'à se croire Jupiter, écrivit à Philippe en ces termes: *Ménécrate Jupiter, à Philippe salut.* Philippe lui répondit: *Philippe à Ménécrate, santé et bon sens* *. Ce prince n'en demeura pas là, et pour guérir son visionnaire, il imagina une plaisante

* Le mot grec, ὑγιαίνειν, signifie également ces deux choses.

recette ; il le pria d'un grand repas. Ménécrate eut une table à part, où l'on ne lui servit pour mets que de l'encens et des parfums, pendant que les autres conviés goûtoient tous les plaisirs de la bonne chère. Les premiers transports de joie qu'il ressentit de voir sa divinité reconnue lui firent oublier qu'il étoit homme ; mais quand la faim le força de s'en souvenir, il se dégoûta d'être Jupiter, et prit brusquement congé de la compagnie.

Philippe (ibid.) dit un mot bien honorable et bien flatteur pour son ministre. Comme on reprochoit à ce prince de donner trop de temps au sommeil : *Je dors*, dit-il *mais Antipater veille.*

Parménion (ibid.) voyant un jour les ambassadeurs de toute la Grèce murmurer de ce que Philippe tardoit trop à se lever et à leur donner audience : *Ne vous étonnez pas*, leur dit-il, *s'il dort tandis que vous veillez ; car tandis que vous dormiez il veilloit.* Par là il leur reprochoit avec esprit l'assoupissement qui les tenoit endormis sur leurs propres intérêts, pendant que Philippe étoit bien éveillé et vigilant sur les siens. Démosthène ne cessoit de les en avertir avec sa liberté ordinaire.

Chacune des dix tribus d'Athènes élisoit (Plut. in apophthegm. p. 177), toutes les années, un nouveau général. Ils rouloient, et chaque général de jour exerçoit la charge de généralissime. Philippe plaisantoit sur cette multiplicité de chefs, et disoit : *Je n'ai pu, en toute*

ma vie, parvenir qu'à trouver un seul général (c'étoit Parménion); *mais les Athéniens ne manquent pas d'en trouver à point nommé dix tous les ans.*

La lettre que Philippe écrivit à Aristote sur la naissance de son fils, marque le cas que ce prince faisoit des hommes savans, et en même temps le goût que lui-même avoit pour les sciences et pour les beaux arts. Les autres lettres qui nous restent de lui, ne lui font pas moins d'honneur; mais son grand talent étoit celui de la guerre et de la politique, où il a eu peu d'égaux : et il est temps de le montrer sous ce double titre. Je prie les lecteurs de se souvenir que c'est presque toujours M. de Tourreil qui les entretient, et qui va leur tracer le portrait de Philippe.

Il est difficile de décider si ce prince fut plus grand homme de guerre, que grand homme d'état. Environné, dès le commencement de son règne, et au-dedans et au-dehors, d'ennemis puissans et redoutables, il emploie tantot l'adresse, tantôt la force pour les surmonter. Il s'applique et réussit à désunir ses envieux : pour frapper plus sûrement, il élude et détourne les coups qui le menacent : aussi sage dans la bonne que dans la mauvaise fortune, il n'abuse point de la victoire : également prêt à la chercher ou à l'attendre, il se hâte ou se modère selon que le point de maturité l'exige : il laisse uniquement aux bizarreries du hasard ce que ne peut leur ôter la prudence : enfin il demeu-

re toujours inébranlable, toujours fixe dans les justes bornes qui séparent la hardiesse d'avec la témérité.

On voit dans la personne de Philippe un roi presque aussi maître de ses alliés que de ses sujets, et non moins redoutable dans les traités que dans les combats; un roi vigilant, actif; lui-même son surintendant, son ministre, son général. On le voit, avide et insatiable de gloire, la chercher où elle se vend à plus haut prix; faire ses plus chères délices de la fatigue et du péril; former sans relâche ce juste, ce prompt accord de soins et de mouvemens que les expéditions militaires demandent; et avec tant d'avantages attaquer des républiques épuisées par de longues guerres, déchirées par des divisions domestiques, vendues par leurs propres citoyens, servies par une milice étrangère ou ramassée, rebelles aux sages conseils, et comme résolues à se perdre.

Il joignoit en lui deux qualités ordinairement inaliénables et incompatibles : un flegme, un sang froid, qui le rendoit attentif à se prévaloir de toutes les conjonctures, et à saisir le moment favorable, sans que jamais aucun contre-temps le déconcertât; avec une activité, une ardeur, une vivacité, qui ne connoissoit ni momens de repos, ni différence de saisons, ni grandeur de dangers. Jamais capitaine ne fut ni plus hardi, ni plus intrépide dans les combats. Démosthène, qui à son égard ne doit point paroître suspect, lui rend sur cet article

un témoignage bien glorieux : je citerai ses propres paroles. *Je voyois* (Demosth. pro Ctesiph. pag. 483), dit cet orateur, *ce même Philippe, avec qui nous disputions de la souveraineté et de l'empire, je le voyois, quoique couvert de blessures, œil crevé, clavicule rompue, main et jambe estropiées, résolu pourtant à se précipiter encore au milieu des hasards, et prêt de livrer à la fortune telle autre partie de son corps qu'elle voudroit, pourvu qu'avec ce qui lui en resteroit il pût vivre avec honneur et gloire.*

Philippe n'étoit pas seulement brave pour lui-même, mais il avoit inspiré le même courage à toute son armée. Instruit par d'habiles maîtres, comme on l'a vu, dans le métier de la guerre, il étoit venu à bout d'aguerrir ses troupes, de les dresser à sa manière, et de se former des hommes capables de le seconder dans ses grandes entreprises. Il savoit, sans rien perdre de son autorité, se familiariser avec le soldat, et commandoit plutôt en père de famille qu'en général d'armée, dès que la discipline le permettoit : aussi par cette affabilité, qui mérite d'autant plus de soumission et de respect, qu'elle en exige moins, et qu'elle semble en dispenser, il tiroit de ses troupes des services sans fin, et une obéissance sans bornes.

Jamais personne ne fit plus d'usage des ruses de guerre que Philippe. Les dangers où il s'étoit vu exposé dès sa jeunesse, lui avoient appris la nécessité des précautions, et l'art des

ressources. Une sage défiance, qui sert à mettre le péril dans son véritable point de vue, le rendoit, non timide et indécis, mais circonspect et prudent. Quelque raison qu'il eût de présumer de son bonheur, il ne se comptoit en sûreté, et ne se croyoit supérieur à l'ennemi que par la vigilance. Toujours juste dans ses projets, et infini dans les expédiens, il avoit des vues immenses, le génie admirable pour distribuer dans le temps l'exécution de ses desseins, et toute l'adresse pour agir sans se laisser apercevoir. Impénétrable à ses meilleurs amis, il étoit capable de tout entreprendre et de tout cacher. On a vu que toute son attention fut d'endormir les Athéniens par de beaux dehors de paix, et de jeter sourdement les fondemens de sa grandeur sur leur crédule sécurité, et sur leur aveugle indolence.

De si grandes qualités n'étoient point en lui sans défauts : outre l'intempérance et la crapule, à laquelle il s'abandonnoit sans réserve et sans ménagement, on lui a reproché des mœurs absolument corrompues et déréglées. On en peut juger par ses liaisons les plus intimes, et par les compagnies qui fréquentoient le plus ordinairement sa maison. Une troupe de débauchés et de dissolus, de boufons, de pantomimes, et, qui pis est, de flatteurs, que l'avarice et l'ambition amassent en foule autour du dispensateur des grâces, eut la principale part à sa confidence et à ses bienfaits. Ce n'est pas seulement Démosthène qui fait ces reproches à Philippe ;

ils pourroient être suspects dans la bouche d'un ennemi si déclaré. Théopompe (Diod. lib. 16, pag. 408), historien célèbre, qui avoit écrit l'histoire de ce prince en cinquante-huit livres, dont malheureusement il ne nous reste que quelques légers fragmens, en parle d'une manière encore plus désavantageuse. « Philippe, dit-il « (Theopomp. apud. Athen. lib. 6, pag. 260), « n'avoit que du mépris pour la modestie et « pour les bonnes mœurs. Toute son estime et « toute sa libéralité se réservoient pour des hom- « mes plongés dans la crapule, et prostitués aux « derniers excès d'une vie licentieuse. Il aimoit « que ses camarades de plaisir excellassent dans « l'art de l'injustice et de la malignité, comme « dans la science de la débauche. Eh! quelle « sorte d'infamie, quel genre de crime ne com- « mettoient-ils point? etc. »

Mais ce qui, à mon jugement, doit le plus déshonorer Philippe, c'est l'endroit même par lequel il paroît le plus estimable à bien des personnes, je veux dire sa politique. Il passe, dans ce genre, pour un des plus habiles princes qui aient jamais été. En effet, on a pu remarquer dans le récit de ses actions, que dès le commencement de son règne il s'étoit proposé un but et formé un plan, dont jamais il ne s'écarta, c'étoit de se rendre maître de la Grèce. Mal affermi encore sur son trône, en environné de toutes parts d'ennemis puissans, quelle apparence y avoit-il qu'il pût former, ou du moins exécuter un tel projet? Il ne le perdit jamais de

vue : guerres, combats, traités de paix, alliances, confédérations, tout tendoit à ce but. Il prodiguoit l'or et l'argent pour se faire des créatures ; il avoit des intelligences secrètes dans toutes les villes de la Grèce, et par le moyen des pensionnaires qu'il tenoit à ses gages, et qu'il payoit grassement, il étoit informé exactement de toutes les résolutions qui s'y prenoient, et venoit presque toujours à bout de faire tourner les délibérations à son gré. Par là il sut tromper la prudence, éluder les efforts, et endormir la vigilance des peuples qui, jusque-là, avoient passé pour les plus actifs, les plus sages et les plus clairvoyans de la Grèce. En suivant toutes ses démarches pendant vingt ans, on le voit cheminer à pas réglés, et s'avancer régulièrement vers son but, mais toujours par des détours et des souterrains, dont l'issue seule découvre le dessein.

Polyan (Strat. lib. 4, cap. 19) nous marque clairement par quels moyens il s'assujettit la Thessalie, ce qui lui fut d'un grand secours pour venir à bout de ses autres desseins. « Il ne « fit point la guerre ouvertement aux Thessa-« liens, dit-il, mais il profita des divisions qui « partageoient les villes et tout le pays en dif-« férentes factions. Il donnoit du secours à ceux « qui lui en demandoient, et lorsqu'il avoit « vaincu, il ne détruisoit point ceux qui avoient « eu du desavantage, il ne les désarmoit point, « il ne rasoit point leurs murailles ; il proté-« geoit les plus foibles, et s'appliquoit à affoi-« blir et à humilier les plus forts : en un mot,

« il nourrissoit plutôt les divisions qu'il ne les « apaisoit, tenant partout à ses gages les ora- « teurs, vrais artisans de discordes et les bou- « tefeux des républiques : et ce fut par ces ar- « tifices, et non par les armes, que Philippe « se rendit maître de la Thessalie. »

Tout cela est un chef-d'œuvre et une merveille en fait de politique ; mais quels ressorts fait-elle jouer (Demosth. olynth. 2, pag. 22), et quels moyens emploie-t-elle pour parvenir à ses fins ? la finesse, la ruse, la fraude, le mensonge, la perfidie, le parjure : sont-ce là les armes de la vertu ? On voit dans ce prince une ambition démesurée, conduite par un esprit adroit, insinuant, fourbe et artificieux ; mais on n'y voit point les qualités d'un homme véritablement grand. Philippe étoit sans foi et sans honneur ; tout ce qui pouvoit servir à augmenter sa puissance lui paroissoit juste et légitime. Il donnoit des paroles, qu'il étoit bien résolu de ne point garder ; il faisoit des promesses, qu'il auroit été bien fâché de tenir ; il se croyoit habile à proportion de ce qu'il étoit perfide, et mettoit sa gloire à tromper tous ceux avec qui il traitoit : en un mot, il ne rougissoit pas de dire (Ælian. lib. 7, cap. 12), *qu'on amuse les enfans avec des jouets, et les hommes avec des sermens.*

Quelle honteuse distinction pour un prince, que celle d'être plus artificieux, plus dissimulé, plus profond en malice, plus fourbe qu'aucun autre de son siècle, et de laisser de lui cette idée infamante à toute la postérité !

Quelle idée auroit-on, dans le commerce de la vie, d'un homme qui se feroit un mérite de jouer tous les autres, et qui mettroit au rang des vertus la mauvaise foi et la fourberie ? On déteste un tel caractère dans les particuliers, comme la peste et la ruine de la société. Comment peut-il devenir digne d'estime et d'admiration dans des princes et des ministres, plus obligés encore que le reste des hommes, par l'éminence de leurs places et par l'importance de leurs emplois, à respecter la bonne foi, la sincérité, la justice, et surtout la sainteté des traités et des sermens, où l'on fait intervenir le nom et la majesté d'un Dieu, vengeur inexorable de la perfidie et de l'impiété? La simple parole, parmi de simples particuliers, doit être sacrée et inviolable s'ils ont quelque sentiment d'honneur : combien plus parmi des princes ? « On doit la vérité au prochain dès-lors qu'on « lui parle, dit un célèbre écrivain (M. Nicole, « sur l'épitre du XIXe dimanche après la Pente- « côte) ; car le commerce de la parole enferme « une promesse tacite de la vérité, la parole ne « nous étant donnée que pour cela. Ce n'est pas « une convention d'un particulier avec un autre « particulier ; c'est une convention commune de « tous les hommes entre eux, et une espèce de « droit des gens, ou plutôt un droit et une loi « de la nature. Cette loi et cette convention « commune sont violées par celui qui ment. » Quelle énormité n'ajoute point à ce violement de la parole la sainteté du serment, et le nom de

Dieu pris à témoin, comme on le prend toujours dans les traités? *Si la bonne foi et la vérité étoient bannis de tout le reste de la terre*, disoit, au rapport de Mezerai, Jean I, roi de France, sollicité de violer un traité, *elles devroient se retrouver dans le cœur et dans la bouche des rois.*

Ce qui porte les politiques à en user de la sorte, c'est qu'ils sont persuadés que c'est là le seul moyen de faire réussir une négociation. Quand cela seroit, peut-il être jamais permis d'en acheter le succès au prix de la probité, de l'honneur et de la religion? *Si votre beau-père* (Ferdinand le Catholique), disoit Louis XII à Philippe, archiduc d'Autriche, *a fait une perfidie, je ne veux pas lui ressembler; et j'aime beaucoup mieux avoir perdu un royaume* (le royaume de Naples), *que je saurai bien reconquérir, que non pas l'honneur, qui ne se peut jamais recouvrer.* (Mezerai.)

Mais, en cela même, ces politiques sans honneur et sans religion se trompent. Je n'ai point recours au christianisme, qui nous fournit des princes et des ministres bien éloignés d'une telle politique. Sans sortir de notre histoire grecque, combien avons-nous vu de grands hommes réussir parfaitement dans le maniement des affaires publiques, dans les traités de paix et de guerre en un mot dans les négociations les plus importantes, sans jamais employer le secours de l'artifice et de la tromperie? un Aristide, un Cimon, un Phocion, et tant d'autres, dont

quelques-uns poussoient la délicatesse sur ce qui regarde la vérité, jusqu'à croire qu'il n'étoit pas permis d'user de mensonge même en riant et par manière de jeu. Cyrus, le plus fameux des conquérans, ne trouvoit rien de plus indigne d'un prince, ni de plus capable de lui attirer le mépris et la haine, que de mentir et de tromper. Il doit donc demeurer pour constant, que nul succès, quelque brillant qu'il soit, ne peut et ne doit couvrir la honte et l'infamie de la mauvaise foi et du parjure.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

SUITE DU LIVRE ONZIEME.

FIN DE L'HISTOIRE DE SYRACUSE.

LIVRE DOUZIÈME.

SUITE DE L'HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS, DEPUIS LA PAIX D'ANTALCIDE JUSQU'A LA MORT D'ARTAXERXE-MNÉMON.

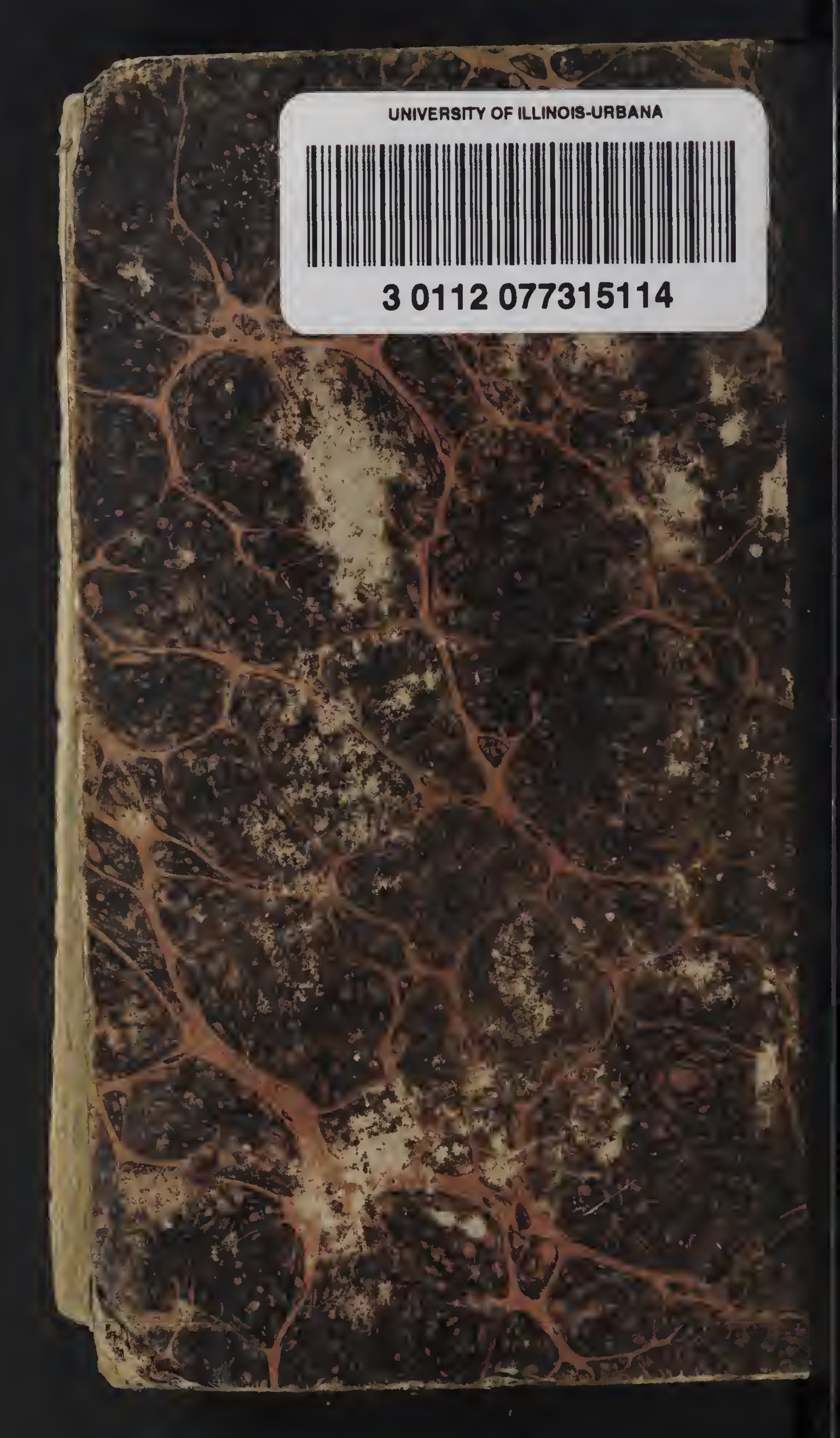
LIVRE TREIZIÈME.

SUITE DE L'HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS, SOUS LE RÈGNE D'OCHUS.

LIVRE QUATORZIÈME.

HISTOIRE DE PHILIPPE.

FIN DE LA TABLE.


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 077315114